This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

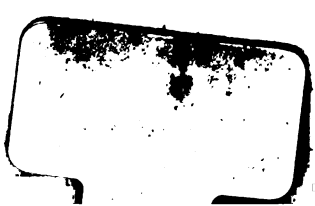
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

THOMAS COURTENAY THEYDON WARNER.



Digitized by Google

UNS. 104 G. 12

Digitized by Google

1. c.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les mois de

JUILLET ET AOÛT,

MDCCLV.

TOME XII.

PREMIÈRE PARTIE.

GÖTTINGUE & LEIDE,

CHEZ ELIE LUZAC, FILS. Imp.-Libr.

MDCCLV.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les mois de JUILLET & AOUT,

MDCCLV.

ARTICLE I.

Der Königl. Schwedischen Academie der Wissenschaften abhandlungen, &c.

c'est-à-dire,

MEMOIRES *de l'Académie Royale de Suede pour l'année* 1751. *traduits du Suedois par M.* KAESTNER, &c. *A* Hambourg *chez* Grund, *&* Leipsig *chez* Holle. 1754. in octavo. *Tom. XIII. pp.* 330. *sans les Tables, avec X. Planches.*

Les nouveaux Membres aggrégés à l'Académie Royale pendant le cours de l'année 1751. ont été quatre Regnicoles & deux Etrangers. Les prémiers sont M. *André Hallant*, Observateur d'Astronomie; M. le Baron *Jean de Seth*, Chambellan, Archi-

Digitized by Google

vaire de tous les Ordres de S. M. auſſi bien que de l'Académie; M. *Jaques Gadolin*, Profeſſeur extraordinaire de Mathématiques à *Abo*; & M. *Frideric Haſſelquiſt*, Docteur en Médecine. Les deux Etrangers ſont M. *de la Martinière*, Prémier-Chirurgien de S. M. T. C. & M. *Juſte Gottfried Guntz*, Conſeiller Médecin de S. M. le Roi de Pologne, & Profeſſeur à Leipſig.

Les quatre Trimeſtres de l'année 1751. contiennent les Mémoires ſuivans.

JANVIER, FEVRIER & MARS.

1. *Hiſtoire des Sciences. De la parallaxe & de l'aberration des Etoiles*, par M. Wargentin. 2. *Relation concernant la nature du Saumon, & de ſa pêche, dans le Lac ſeptentrional*, dit Elbe, *par* M. Giſler. 3. *Manière d'empêcher que la petite vérole ne ſoit mauvaiſe*, par M. Roſen. 4. *Remarques ſur le cœur & le foye d'un fœtus de huit mois*, par M. Güntzen. 5. *Obſervation ſur une violente douleur de tête, qui fut guérie par la ſaignée à l'artère de la tempe*, par M. Niſſer. 6. *Démonſtration d'une figure géométrique propoſée dans les Mémoires de* 1749. par M. Duræus. 7. *Expériences faites dans les Mines d'or d'Aedelfors, ſur la manière de retrouver les veines métalliques, lorſqu'elles ont été dérangées*, par M. Swab. 8. *Remarques ſur le Mémoire précedent*, par M. Tilas. 9. *Nouvelles réflexions ſur le même ſujet*, par M. Swab. 10. *Sur la manière de battre le blé en Orient*, par M. Carleſon. 11. *Deſcription d'un Inſecte*,

de, nommé Siebbienne, par M. Rolander. 12. *Essai sur la manière d'appliquer la Géométrie au travail des Mines, avec les usages qu'on en retireroit dans les Mines d'or d'*Aedelfors, *par* M. Swab. 13. *Relation d'une humeur au dos d'un ordre jusqu'à présent inconnu, par* M. Papen. 14. *Extrait du Journal de l'Académie.*

AVRIL, MAI & JUIN.

1. *Histoire des Sciences. De la Zoologie en général, & des Quadrupèdes en particulier, par* M. Wargentin. 2. *Sur la meilleure manière de tracer des routes dans les Mines, par* M. Swab. 3. *Sur la pêche du Saumon; prémière suite, par* M. Gisler. 4. *Nouvelle invention, par le moyen de laquelle des chevaux peuvent continuër à faire aller les Moulins à vent, lorsque le vent vient à manquer, par* M. Knutberg. 5. *Essai sur la manière de nourrir les Coqs de bruyère avec toutes sortes de plantes & de feuilles, par* M. Hagstrom. 6. *Remarques sur l'arrangement des fibres dans les muscles intercostaux, par* M. de Sauvages. 7. *Relation de la manière dont on tire du sucre de diverses sortes d'arbres en Amérique, par* M. Kalm.

JUILLET, AOÛT & SEPTEMBRE.

1. *Histoire des Sciences. De l'Ornithologie, par* M. Wargentin. 2. *Sur la pêche du Saumon; seconde suite, par* M. Gisler. 3. *Description de la manière dont on fait quelques boissons avec une espèce de Sapins dans l'Amérique septentrionale, par* M. Kalm. 4. *Description du*

Digitized by Google

Faucon d'Egypte, par M. Haſſelquiſt. 5. *Eſſais & remarques ſur le fer & ſes relations avec d'autres corps, par* M. Brand. 6. *Deſcription d'une eſpèce de rateau propre à briſer les mottes de terre dans un ſol argilleux, par* M. Lagerſtröm. 7. *De l'élévation du Château d'*Abo *au deſſus du niveau de la mer, par* M. Gadolin. 8. *Eſſai ſur la poſſibilité de ſemer du blé d'Automne en hyver, & même dans la neige, par* M. Adelheim. 9. *Expériences faites ſur trois ſortes de Mines de fer, par* M. Cronſtedt. 10. *De l'utilité & des divers uſages de l'avoine blanche d'Angleterre, par* M. Willemot. 11. *Extrait du Journal de l'Académie.*

OCTOBRE, NOVEMBRE & DECEMBRE.

1. *Hiſtoire des Sciences. Du Salmiac, par* M. Lyell. 2. *Relation de la manière dont on prépare le Salmiac en Egypte, par* M. Haſſelquiſt. 3. *Addition ſur le même ſujet, par* M. Scheffer. 4. *Autre Addition, par* M. Ulrich Rudenskiöld. 5. *De la pêche du Saumon; troiſième ſuite, par* M. Giſler. 6. *Manière aiſée de faire des modèles de Vaiſſeaux, par* M. Scheldon. 7. *Expériences faites ſur des Mines de Cobolt, par* M. Cronſtedt. 8. *Cas particulier d'un dérangement du Compas de mer près de l'Iſle de* Juſſari, *par* M. Gete. 9. *Comparaiſon de l'Hyperbole équilaterale avec le Cercle, par* M. Duræus. 10. *Relation de la manière dont le Maïs eſt planté & cultivé en Amérique, avec les divers uſages qu'on en tire, par* M. Kalm.

11.

Digitized by Google

15. *Remarques sur la nature du terroir dans la Province de* Schonen, *par* M. Liebeck.

Comme la petite vérole est depuis quelque tems l'objet de plusieurs Ecrits qui ont réveillé l'attention du Public, nous commencerons par le Mémoire dans lequel Mr. *Rosen* enseigne les moyens d'empêcher que cette maladie ne soit d'une mauvaise espèce. Celle qu'on redoute le plus, porte le nom de *confluente*, parce qu'elle couvre comme une croute la surface du corps, au lieu d'être en pustules séparées, comme la petite vérole dite *distincte*. On a cru communément que, lorsque les sujets devoient être attaqués de la petite vérole confluente, il n'y avoit aucun moyen de les préserver, & fort peu de les guérir; desorte qu'assez généralement la petite vérole passe pour une maladie sur laquelle la Médecine a peu d'empire, étant bénigne ou meurtrière suivant sa propre nature, & non suivant la manière dont on la traite.

M. *Rosen* dit que dans le cours des années 1744. & 1750. où il regnoit à *Upsal* une petite vérole confluente des plus dangereuses, il a fait 43. expériences dont le succès a été très-heureux, & desquelles resulte qu'on doit se conduire de la manière suivante à l'égard des enfans qui sont ménacés d'avoir la petite vérole, soit parce qu'elle est épidémique, ou qu'elle se rencontre dans la maison, dans le voisinage, &c.

1. L'enfant doit prendre un leger purgatif

de manne, ou autre semblable. 2. Il faut le préserver de l'air autant qu'il est possible. 3. Qu'il mange le moins de viande qu'il pourra; d'ailleurs rien ne lui est défendu que l'excès du sel & des épices. 4. Qu'on le fasse boire plus que de coutume. 5. Qu'on lui fasse prendre des Pilules préservatives, dont la Recette va être indiquée, deux fois la semaine pendant quatre à cinq semaines, après quoi on pourra s'en tenir à une fois. La dose proportionnée à chaque âge est facile à découvrir; & elle sera suffisante, si l'enfant a dans la matinée deux selles douces. M. *Rosen* donne trois de ces Pilules aux enfans de deux ans, & quatre aux enfans de trois; ce que l'on peut augmenter à discrétion, proportionellement aux effets.

Aussitôt que l'enfant, qui a été ainsi préparé, donne des indices de petite vérole, on cesse l'usage des Pilules. Un enfant, qui les avoit prises à l'insçu du Médecin, le second jour de son attaque, eut le troisième quelques tâches au visage, qui passèrent le quatrième; ensuite il se trouva bien, se leva, & n'eut la petite vérole que quinze jours après, mais très-douce, n'en aïant eu que cinq grains au visage, & presque sans aucune incommodité.

Ce moyen a été employé sur des sujets depuis 2. jusqu'à 19. ans; & M. *Rosen* a remarqué que tous ceux qui en avoient fait usage pendant deux mois, avoient été exemptés de tout ce que la petite vérole peut avoir

voir de symptômes fâcheux. Voici présentement la composition des Pilules préservatives.

℞. *Calomelan. rite pp. ti, camphoræ. Extr. aloës* ℥: *ſi āā gr.* xv. *Reſinæ Guajaci gr.* xxv.
M. f. a. l. Piluiæ pond. gr. ij. fol. ☽ *obd. D. S.* Pilules préſervatives.

Quand il s'agit d'un adulte, on met un grain de *Calomelas* de plus, & pour un petit enfant, moins de Camphre, ſur-tout quand les Pilules ſont fraſches.

Paſſons à l'Obſervation de M. *Niſſer* ſur une violente migraine, qui fut ſoulagée par l'ouverture de l'artère temporale. Un homme de 64. ans, d'une corpulence maigre, avoit été malade en Juin; & ſon mal avoit commencé par un accablement, des douleurs par tout le corps, & une douleur au côté droit de la tête qu'il indiquoit en touchant avec le doigt la partie ſquameuſe de l'os des tempes. Cette douleur augmenta journellement avec des déchiremens & des battemens inſuportables, deſorte que le malade fut obligé de garder le lit pendant 25. ſemaines, ſans aucun repos, ni jour, ni nuit, paſſant ſur-tout les nuits à crier & à gémir. L'appetit étoit perdu, & les évacuations diminuoient conſidérablement. Il faut remarquer que cet homme avoit joui juſqu'alors d'une bonne ſanté.

Au commencement de ſes grandes douleurs il avoit employé pluſieurs moyens intérieurs & extérieurs, comme la ſaignée du bras &

Digitized by Google

du pié, les cantharides, les bains de pié, les sudorifiques, les laxatifs, le camphre, & une bonne diète. Tout cela n'apporta pas le moindre soulagement à son état. Il consulta plusieurs Médecins, & entre autres M. *Hesselius*, qui lui conseilla l'ouverture de l'artère de la tempe, & l'addressa pour cet effet à M. *Nisser*. Celui-ci ayant exécuté l'ordonnance du Médecin, ouvrit l'artère dans l'endroit où la douleur s'étoit manifestée, & tira douze onces de sang. A peine la ligature étoit-elle mise, que le patient se sentit fort soulagé. Dans l'espace de trois semaines il fut tout-à-fait rétabli. Quelques semaines après ce rétablissement, il lui vint des douleurs dans les membres, & en particulier aux aisselles, ses mains enflèrent, mais au bout de peu de jours, & sans aucun remède, cette nouvelle attaque passa, & la santé du convalescent ne souffrit plus de secousse.

Pendant que le sang couloit encore, le Chirurgien observa que la partie rouge, & la partie aqueuse se séparoient d'une manière sensible. Celle-ci paroissoit comme de l'eau sale, mais elle se coagula d'abord, & après que le sang fut refroidi, elle étoit d'un bleu-grisâtre comme du fiel, étant recouverte d'une peau épaisse & glaireuse de la même couleur.

Puisque nous sommes en train de parler du corps humain, raportons encore le cas singulier que M. *de Haller* a communiqué à l'Aca-

Digitized by Google

l'Académie, & dont le recit a été dressé par *M. Papen*, Médecin de la ville & du territoire de *Göttingen*.

Une Païsanne vigoureuse, agée de 50. ans, se trouvant le 28. de Juillet 1750. en pleine campagne pendant la moisson, par une chaleur des plus violentes, le Thermomètre de *Fabrenheit* étant monté au 94. dégré, elle tomba morte subitement. Le Médecin, qui a dressé la Relation, fut appellé, & vint accompagné du Chirurgien *Bornemann*, pour faire la dissection de la défunte.

A peine y avoit-il 24. heures de sa mort, & son cadavre étoit déjà attaqué de la plus grande infection. Au dehors on n'en voyoit pas la moindre marque. Mais quel coup d'œil pour les Physiciens, lorsqu'ils aperçurent au bas du dos un sac d'une grandeur extraordinaire, qui pendoit par dessus les fesses jusqu'au gras de jambe. Il ne sembloit pas d'abord possible qu'une tumeur cystique fût cachée là dedans.

La peau de ce sac étoit tenduë & luisante, & l'on y apercevoit le cours de plusieurs veines. La figure en étoit comme celle d'une bouteille allongée. Sa longueur étoit d'une aune, & sa circonference par le bas d'une aune & demie. Le diamètre au même endroit avoit près d'une demi aune. Cette tumeur alloit en étréciſſant à mesure qu'elle aprochoit de son origine, qui étoit placée au-dessus de la fesse droite près de l'ouverture du boyau culier.

Le

Le Chirurgien fit d'abord une inciſion en droite ligne depuis le bas jusqu'en haut. Mais la ſurpriſe redoubla lorsqu'il aperçut la plus grande partie des inteſtins grêles avec la fraiſe, & une partie des autres inteſtins, qui firent voir que ce ſac n'étoit autre choſe qu'une hernie dorſale, cas inouï, & des plus ſurprenans.

Ces parties rempliſſoient le ſac, qui ne renfermoit d'ailleurs qu'un peu d'eau jaune. Le Chirurgien pouſſa l'inciſion à l'origine. Mais comme une partie des gros boyaux fermoit l'ouverture de la hernie, le Médecin ne fut pas d'avis de continuër plus loin la diſſection extérieure; mais il fit mettre le cadavre ſur le dos, afin qu'en ouvrant le corps à la manière accoutumée, on pût mieux découvrir l'état des parties intérieures. Nouvel étonnement à cette ouverture! La cavité deſtinée à contenir les inteſtins, s'en montra entiérement dégarnie. Tout ce qui n'étoit pas paſſé dans le ſac, s'étoit porté & comme appliqué à l'ouverture qui y aboutiſſoit. L'eſtomach avoit pris une ſituation droite au milieu du bas ventre, & le pilore avec le boyau qui y tient s'étoient fort allongés, & en prenant une route circulaire, ſe rendoient à l'ouverture du ſac. La matrice étoit en travers devant la même ouverture; & l'ovaire droit, qui étoit tout garni de petites bulles aqueuſes, & comme durci, pendoit auſſi avec la trompe de la matrice devant le même trou. Quelques boyaux avoient une

Digitized by Google

une groſſeur extraordinaire, d'autres montroient de l'inflammation, & les vaiſſeaux ſanguins étoient fort gonflés.

Le Médecin fit enſuite lier avec un fil l'orifice de la tumeur, & couper au deſſous de la ligature, pour découvrir l'entrée du ſac. Après avoir écarté les boyaux, on trouva au côté droit, près de l'ouverture du boyau culier, un trou allongé, qui paſſoit par-deſſus l'*os ſacrum*, & dans lequel on pouvoit aiſément inſérer le doigt. C'eſt de là que partoit l'énorme ſac dont on a parlé. On donne ici un détail anatomique de toutes les parties qui avoient quelque liaiſon avec lui. Sans nous y arrêter, nous dirons ſeulement que la peau de ce ſac avoit l'épaiſſeur d'un doigt, & que ſa cavité intérieure étoit entiérement couverte de la peau celluleuſe du péritoine. Une choſe remarquable c'eſt que le corps de la défunte avoit beaucoup d'embon-point, & que cette graiſſe regnoit également dans la peau dont le ſac étoit entouré.

Toutes les informations priſes pour découvrir comment cet accident étoit arrivé, n'ont appris autre choſe ſinon que, dix ans auparavant, la défunte avoit remarqué dans l'endroit ſusdit une groſſeur, comme une petite bale, & que cette groſſeur avoit toujours été en augmentant juſqu'au dégré étonnant où on l'a trouvée après ſa mort. Lorſqu'elle alloit à la ſelle, elle prenoit ce ſac ſous le bras; & pour dormir elle ſe mettoit ſur le côté gauche. Mais, quand il falloit tra-

vail-

Digitized by Google

vailler, elle étoit obligée de lier le sac avec une pièce de drap sur son dos. Ceux qui étoient souvent avec elle, entendoient quelquefois dans ce sac l'espèce de murmure que les boyaux ont coutume de faire.

Les differens Mémoires sur le *Salmiac*, qui se trouvent à la tête du quatrième Trimestre de ce Volume, nous fourniront dequoi achever cet Extrait.

Le *Salmiac* est une chose trop connuë pour la décrire. C'est ce que les Chymistes nomment indifferemment *Sal Ammoniacum*, *Armoniacum*, *Hammoniacum*, *Ammoniacale*, *Armeniacum*, *Ammonium*, *Cyrenaïcum*, *Arenosum*, & *Arenæ*. Les prémiers de ces noms ont donné lieu de croire qu'il a été originairement tiré des campagnes sabloneuses qui environnoient le Temple de *Jupiter Ammon* en Lybie, & qu'il y avoit été produit par l'urine des chameaux dont se servoient continuellement ce nombre innombrable de personnes qui alloient rendre leur culte dans ce Temple célèbre. D'autres dérivent le nom de ce sel de l'Arménie, où l'on suppose que le meilleur se trouve, ou de l'*Ammonie*, contrée de la Cyrénaïque, ou du mot Grec ἄμμος, qui veut dire *sable*. *Pline* traite au long de ce sel au Chapitre sixième du III. Livre de son *Histoire Naturelle*; & il en parle comme d'un sel fossile qui se trouve en Cappadoce, en Egypte, & en Arabie. Mais, quand on examine en détail les circonstances que le savant Naturaliste fait entrer dans sa

descri-

Digitized by Google

description, il paroit avoir eu en vuë un sel tout different de celui auquel nous donnons le nom de *Salmiac*. En général ce que les Anciens ont écrit là-dessus est trop obscur pour en pouvoir tirer la moindre certitude sur la nature & les propriétés du sel en question.

Mais, depuis que dans des tems posterieurs on a trouvé l'art de le préparer tel qu'il se trouve dans les Apoticaireries, personne n'ignore que le *Salmiac* est un sel moyen, composé de l'acide du sel de cuisine & d'un sel de lessive volatil. C'est en Egypte qu'on le fait, & il passe de là en Europe par la voie du commerce d'Orient. On lui donne la figure de pains ronds, environ un travers de main d'épaisseur, & huit à dix pouces de diamètre. Ces pains sont élevés d'un côté, & enfoncés de l'autre, aïant au milieu du côté élevé une espèce de bouton, figure que leur donnent sans doute les vaisseaux dans lesquels on les sublime.

On assure qu'il vient un autre *Salmiac* des Indes, qui ne differe de celui d'Egypte que par la forme extérieure, qui est celle d'un pain de sucre dont on a coupé la pointe. Mr. *Geoffroy* le jeune en a donné la description dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de 1723. Cependant il n'est pas fort connu, ni mis en œuvre comme celui d'Egypte.

Quant à celui-ci, M. *Hasselquist*, Membre de l'Académie, a reçu du Caire une re-

la-

lation exacte de la manière dont on le prépare, qui achève de dévoiler tout ce que cette préparation pouvoit conserver de mystérieux ; car les Chymistes n'étoient point encore décidés sur ce sujet. On trouve dans leurs Ecrits le détail de diverses manières de produire le *Salmiac*, qui reviennent pour la plupart à dire qu'il faut se servir pour cet effet de l'urine, du sel de cuisine, ou de la suye, & que c'est d'un semblable mélange qu'on le tire en Egypte. L'Auteur de ce Mémoire relève divers Ecrivains, qui ont débité à cet égard des choses fausses, ou du moins très-incertaines.

Le Père *Sicard*, Jésuite envoyé en Egypte, écrivit en 1716. du Caire une Lettre à M. le Comte *de Toulouse*, dans laquelle il décrit en abrégé la préparation du *Salmiac*, telle qu'elle se fait à *Damayer* dans l'Isle du *Delta*. Cette Lettre fut imprimée l'année suivante dans les *Nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de Jésus*. C'est la prémière Relation que l'on sache, qui ait paru sur ce sujet en Europe. Le Père *Sicard* donne une idée succincte des Fourneaux, des Vaisseaux de verre, & des matières dont on les remplit ; lesquelles, suivant lui, doivent être, de la suye de fumier de bœuf brulé, de l'urine de bœuf, & du petit sel marin. En poussant ces matières au feu, elles donnent par la sublimation le *Salmiac* en pelotons blancs & ronds. L'Académie des Sciences de Paris a poussé plus loin ces prémières con-

Digitized by Google

connoissances, & elle est parvenuë à se procurer une Relation beaucoup plus circonstanciée, que M. *Lemere*, Consul de France au Caire, envoya en 1719. & qui parut en 1720. dans les Mémoires de l'Académie, avec les Remarques de M. *Geoffroy*. Suivant M. *Lemere* la suye seule fournit le *Salmiac*, sans aucun mélange d'urine, ni de sel marin.

Le célèbre voyageur *Shaw* raporte que le *Salmiac* se fait de fumier, principalement de Chameau, qu'on regarde comme le plus fort & le meilleur. De ce fumier rassemblé on emploie une partie uniquement pour la préparation du *Salmiac*, & l'autre sert de bois ordinaire à brûler. La suye que ce dernier donne, tant au Caire que dans les villages d'alentour, est portée aux Fabriques de sel dans de grosses bouteilles, d'où on la sublime. Quand cela est fait, on casse le cou de la bouteille, & on en tire les pains, qu'on envoie sans autre façon en Angleterre.

La Relation fournie à M. *Hasselquist*, surpasse néanmoins toutes les précedentes en exactitude. Donnons en le précis. Le fumier de toutes sortes d'animaux est indifféremment employé pour la préparation du *Salmiac*, sans que celui de Chameau ait la moindre préférence. Pour l'urine, on n'a jamais pensé à la mettre en œuvre. Il y a des saisons particulières de l'année où il convient de rassembler le fumier, & de le rendre propre à fournir le *Salmiac*. Comme on ne met aucun sel de cuisine dans la préparation,

tion, il en résulte que ce sel existe dans le fumier même; & qu'il y vient des particules salines des végétaux dont le bétail d'Egypte se nourrit, & peut-être aussi des eaux salées dont il boit. C'est l'acide de ce sel qui fait la partie essentielle du *Salmiac*. Cette circonstance importante n'avoit encore été remarquée par aucun de ceux qui ont fourni les Relations précedentes; & l'on étoit fort embarrassé d'où venoit l'acide du sel dans le *Salmiac*: ce qui avoit conduit à supposer faussement qu'il entroit du sel dans sa préparation.

La Relation de M. *Hasselquist* n'est pas entiérement d'accord avec celle de M. *Lemere*, par raport aux manœuvres requises pour produire le *Salmiac*; mais ces différences laissent subsister le fond des opérations. Celle, par exemple, qui concerne la disposition des fourneaux, peut fort bien venir de ce que depuis le tems de M. *Lemere* il est arrivé en effet quelques changemens à cet égard en Egypte. Il y en a une autre plus considerable à l'égard de la quantité de *Salmiac*, qui se prépare annuellement à *Damayer*. Suivant M. *Lemere*, ce lieu contient 25. grandes Fabriques, & quelques autres plus petites, d'où sortent tous les ans 1500. à 2000. quintaux de *Salmiac*; mais l'évaluation de M. *Hasselquist* ne monte qu'à 848. quintaux & 57. livres. On peut répondre, que cette dernière quantité est seulement celle qui s'envoie au Caire, & qu'il peut y avoir plusieurs autres débouchés, qui procurent le débit du reste dans les pays étran-

Digitized by Google

étrangers; ou même ce reste se consume peut-être en Egypte.

Il n'y a rien de plus simple & de moins embarrassant dans l'exécution que la génération du *Salmiac*. Un Chymiste pourroit bien y apporter plus de précautions dans son Laboratoire; mais son produit ne seroit pas supérieur à celui des Ouvriers d'Egypte. Ils construisent des fourneaux longs, faits avec des tuiles & du fumier, & assez grands pour qu'on puisse placer sur leur voûte, ou toit, cinquante alembics de verre, en cinq rangées de dix en largeur & cinq en longueur. Pour chaque alembic, la voûte a un trou dans lequel il est placé. Les alembics sont ronds avec un col étroit en haut d'un pouce de longueur, & de deux pouces de diamètre. Chacun contient environ deux mesures, ou pintes de Suède. On les entourre d'une espèce de limon, qui demeure sur terre après l'inondation du Nil. On les garnit encore de paille tout autour, puis on les remplit de suye, & on les affermit dans leurs trous.

Le feu s'allume, & on n'y emploie que du fumier desséché. Au commencement on ne donne pas le feu fort; mais on le pousse bientôt après jusqu'à la plus grande ardeur; & les gens même qui y travaillent, l'appellent un feu d'Enfer. Le feu est soutenu à ce dégré pendant trois fois 24. heures. Aussitôt qu'il a commencé à être ardent, on voit sortir de la fumée de l'ouverture de l'alembic, & l'on sent une odeur tirant à l'acide qui

Digitized by Google

n'eſt pas desagréable. Peu-à-peu le ſel ſe poſe & s'applique intérieurement à l'ouverture de l'alembic, & la bouche bientôt. La quantité de ſel va toujours en croiſſant juſqu'à ce que le tems deſtiné à la préparation ſoit écoulé, alors on caſſe l'alembic, ſous le col duquel on trouve un morceau de *Salmiac*, élevé par deſſus, plat par deſſous, blanchâtre en dedans, & noir en dehors. Et c'eſt dans cet état qu'on le tranſporte par tout le monde.

ARTICLE II.

MÉMOIRES *de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de* Nancy. *Tome prémier. A* Nancy 1754. pp. XIII. *pour le* Diſc. Prél. 154. *pour l'*Hiſt. *&* 207. *pour les* Mémoires.

Les grands Rois ont toujours regardé les Lettres comme un bien néceſſaire à leurs Etats, comme l'un des moyens les plus efficaces pour épurer les mœurs de leurs ſujets, pour les rendre plus ſages, plus ſoumis, plus tranquilles. C'eſt ainſi qu'ont penſé les *Auguſte*, les *Trajan*, les *Marc-Aurèle*, les *François* I. les *Louis* XIV. La Poſtérité mettra à côté de ces grands Noms celui de *Staniſlas*. Le caractère de cet auguſte Prince eſt tracé avec autant d'élégance que

Digitized by Google

que de vérité, par M. le Chevalier *de Solignac*, dans le Discours préliminaire, qui est à la tête de ce volume. Raportons en les principaux traits.

„ Né dans un païs où les Arts furent négligés, STANISLAS ne laissa pas d'y être „ occupé dès ses plus jeunes ans à l'étude des „ Lettres. Dès-lors parut en lui cette vivacité fine & piquante, cette intelligence „ promte & facile, cette fleur d'esprit qu'il „ a toujours conservée depuis, & qu'il n'employa jamais qu'à orner la Raison, dont „ les graces-mêmes ont si souvent besoin „ d'être embellies. Porté comme malgré lui, „ sur le Trône de sa Nation, qu'il eût cru „ acheter trop cher par un simple désir, il ne „ put s'y soutenir que par les Armes. Compagnon assidu d'un Prince, dont l'unique „ passion étoit de combattre & de vaincre, „ il défit avec lui presque autant de peuples „ qu'il parcourut de climats. Mais l'un & „ l'autre devinrent malheureux par leurs „ succès-mêmes. Ils se firent des disciples „ sans le vouloir . . . . Ce changement de „ fortune coûta le Trône à STANISLAS, „ mais il ne lui coûta aucune vertu. Dans „ une retraite paisible, où content de lui-même, il eût pu vivre heureux par le seul „ repos, il reprit le goût des Lettres, & il „ éprouva qu'en acquérant de nouvelles „ connoissances, on acquiert de nouvelles „ sources de plaisir. Son bonheur devint „ l'ouvrage de sa raison. Il oublia ses dis-

Digitized by Google

„ graces. Il eût cru les mériter en se les „ rapellant. Ce fut dans ce doux loisir de sa „ solitude qu'il composa cet ouvrage, si bien „ accueilli de nos jours, (*La voix libre du Citoyen*) . . . Pour arracher le Roi de Pologne à des ouvrages, dont la bonté de „ son caractère lui faisoit presque un devoir, „ il fallut que la France se chargeât d'avoir „ des vues & de l'ambition pour lui. Elles „ n'eurent que le succès qu'il désiroit peut-„ être; & la Lorraine, en perdant les meilleurs des Princes, s'estima trop heureuse „ de se voir gouvernée par le plus sage & „ le plus bienfaisant des Rois. Son premier „ soin fut de faire des heureux . . . . . Ce „ fut dans ce dessein qu'il fit un établissement digne de sa magnificence, & l'un des „ plus propres à augmenter la gloire & le „ bonheur de ses sujets. On en verra le détail dans l'Histoire qui va suivre."

Passons donc à cette Histoire. Elle nous présente d'abord un Edit du Roi *Stanislas*, du 28. Décembre 1750. par laquelle ce Prince fondoit une Bibliothèque, & des Prix annuels, & nommoit quatre Censeurs Royaux, qui seroient chargés de l'examen des ouvrages présentés pour ces Prix. Ces Censeurs furent M. *Tolbault*, Lieutenant-Général du Bailliage de *Nancy*; M. *de Pervenus*, Chanoine de l'Eglise Primatiale; le P. *Domeroux*, Jésuite, Supérieur des Missions Royales; M. *Gautier*, Chanoine Régulier; & en qualité de Bibliothécaire, M. *de Solignac*, Sécrétaire

Digitized by Google

re du Cabinet & des Commandemens de Sa Majesté Polonoise.

M. le Comte *de Treſſan*, & l'Evêque de *Troyes*, qui se trouvoient alors à la Cour de *Lunéville*, furent si charmés du plan de cette fondation, qu'ils demandèrent avec empressement d'y être admis. M. *de Choiseul*, Primat de Lorraine, suivit leur exemple. Cet accroissement donna lieu à de nouveaux Réglemens qui portent le titre d'*Instruction particulière sur ce que doivent observer les Censeurs*, & qui sont datés du 16. Janvier 1751.

Les Membres ci-dessus nommés, auxquels n'avoit été joint que M. *d'Heguerty*, ancien Directeur-Général du Commerce, Président du Conseil supérieur, & Commandant pour le Roi T. C. dans l'Ile de *Bourbon*, furent les seuls dont la Société se trouva composée, le troisième de février suivant, jour où s'en fit l'ouverture dans la Salle de l'ancien Château de *Nancy*, destinée à la Bibliothèque publique. Cette cérémonie se fit avec beaucoup de solemnité.

Les acquisitions que la Société a faites depuis, sont toutes très-propres à en rehausser le lustre. La prémière fut celle de M. *Bourcier de Montureux*, Procureur-Général de la Cour souveraine, Magistrat distingué par les plus rares talens, & par les plus aimables qualités, mais dont la Société ne jouit guères, ou plutôt point-du-tout, puisqu'une mort imprévuë l'enleva, avant le jour destiné à sa réception. Le Père *Leſlie*,

Digitized by Google

Jésuite, fut désigné Censeur Titulaire.

Dans la Séance du 11. Mars, tenuë à *Luneville* en présence du Roi, l'Académie commença ses Exercices littéraires, & M. le Primat de Lorraine, en qualité de Directeur, prononça un Discours très-convenable à la circonstance. Le Roi, après l'ouïe de ce Discours, prononça ces paroles remarquables: *Monsieur*, dit-il au Primat, *vous m'ouvrez le cœur, mais vous me fermez la bouche.* Le Père *Demenoux* lut ensuite un Discours, qui se trouve parmi les Mémoires de ce volume.

Mr. *de Montesquieu* avoit fait un sejour de quelques mois à la Cour de *Luneville*. Il n'eut pas plutôt appris ce que Sa Maj. Polonoise venoit de faire pour l'avancement des beaux Arts, qu'il écrivit au Roi, pour lui demander place dans son Académie. Il disoit dans sa Lettre; „ Il faudra que VOTRE MAJESTE' ait la bonté de répondre elle-même à son Académie du merite que je puis „ avoir. Sur son témoignage, il n'y aura „ personne qui ne m'envoye beaucoup." Il ajoutoit ensuite ces mots: „ VOTRE MAJESTE' voit que je ne perds aucune des occasions qui peuvent un peu m'approcher „ d'Elle; & quand je pense aux grandes qualités de VOTRE MAJESTE', mon admiration „ demande toujours de moi ce que le respect „ veut me défendre." On peut juger comment cette proposition fut reçuë; & les réponses du Roi & de l'Académie, qui se trouvent ici, sont également honorables pour ceux

Digitized by Google

ceux qui les ont écrites, & pour l'illustre défunt qui les a reçuës. M. *de Montesquieu* envoya bientôt après un Ecrit, intitulé *Lysimaque*, comme une espèce de tribut. Il y fait parler un Monarque que ses grandes qualités élevèrent au Trône de l'Asie, & à qui ces mêmes qualités firent éprouver de grands revers: il le peint comme le Père de la Patrie, l'amour & les délices de ses Sujets, & il laisse à tirer l'application qui se présente si naturellement.

Mr. le Comte *de Treffan* mit en liaison la Société Royale de *Nancy* avec celle de *Montpellier*; & les Lettres écrites à cette occasion sont pleines de noblesse. Viennent ensuite les réceptions de M. *de Caraman*, Lieutenant-Général des Armées de France; de M. *de St. Lambert*, Capitaine dans le Régiment des Gardes-Lorraines, de M. le Président *Hénault*, de M. *de Secondat*, de M. *de Fontenelle*, de M. *de Ste. Palaye*, & de M. *Tercier*. La Lettre de M. *de Fontenelle*, & la Réponse du Roi, méritent de trouver place ici. Voici d'abord la prémière.

SIRE,

„ Jugez de ma reconnoissance de la grace „ que VOTRE MAJESTÉ m'a faite, en m'ac„ cordant une place dans son Académie de „ *Nancy*, par l'idée que j'en ai. Je me crois „ dans le même cas que si l'Empereur *Marc-* „ *Aurèle* m'avoit admis dans une Compagnie, „ qu'il eût pris soin d'établir & de former

Digitized by Google

„ lui-même. Je suis avec le plus profond
„ respect, &c.

Le Roi répondit en ces termes:

„ Monsieur; Il n'est aucune Académie qui
„ ne s'estimât honorée de vous posséder. La
„ mienne sent parfaitement l'avantage qu'el-
„ le a de vous compter parmi ses Membres.
„ Ses désirs se raportent aux miens. Elle
„ souhaite de pouvoir profiter longtems de
„ vos lumières, & de voir accomplir à vo-
„ tre égard ce que dit Horace: *Dignum lau-*
„ *de virum Musa vetat mori.* Je suis véritable-
„ ment, Monsieur, votre bien affectionné.

A peine reçu dans la Société, M. le Président *Hénault* lui fit présent d'un de ses Ouvrages encore manuscrit; c'est *le Réveil d'Epiménide*, petite Pièce dramatique, où l'on reconnoit avec admiration un Génie maître de l'Art, & même de la Nature, qu'il semble créer, lorsqu'il la suit, qu'il embellit du moins sans la déguiser, parce qu'il ne la voit qu'en beau, & avec cette chaleur de sentiment qui met de l'intérêt dans tous les portraits de ce grand Artiste.

Les Statuts de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de *Nancy*, sont datés de *Luneville*, le 27. Décembre 1751. L'Historien remarque qu'il s'y trouve un Réglement qui pourroit d'abord surprendre, c'est celui par lequel les seuls Lorrains sont appellés aux Prix de l'Académie, & dans une pleine liberté de prendre indifféremment pour

Digitized by Google

pour sujet de leurs ouvrages tout ce qu'ils se sentent capables de discuter avec plus d'intelligence, & par conséquent avec plus de succès. Après avoir pésé les raisons pour & contre, M. *de Solignac* conclut par celles qui décident en faveur de la sagesse des Loix imposées à la Société par son auguste Fondateur. Il s'agissoit de réchauffer dans les Lorrains une émulation trop longtems réfroidie; & ce projet, le fruit d'un amour aussi juste qu'éclairé, ne permettoit pas au Monarque de leur opposer sans distinction une foule de concurrens, sinon plus habiles, du moins plus aguerris, & qu'ils n'auroient pu vaincre qu'avec des efforts plus propres à glacer leur courage que les Couronnes proposées n'eussent été capables d'enflammer leur ambition.

Un autre Article sur lequel l'Historien croit devoir justifier une violation apparente des Statuts, c'est que le nombre des Membres étrangers aïant été fixé, avec défense de l'augmenter sous quelque prétexte que ce soit, on n'a pas laissé de faire des réceptions qui ont rendu le nombre des Membres étrangers presque égal à celui des Titulaires. Mais l'Académie pouvoit-elle prévoir que dès sa naissance il se présenteroit tant d'Emulateurs distingués de la gloire où elle se proposa d'atteindre, qui demanderoient à la partager? Qu'on parcoure les noms des Associés étrangers de l'Académie, qui excédent le nombre de ceux auxquels elle avoit prétendu se borner. On ne verra que des noms fameux par

de

Digitized by Google

de brillans succès dans les Lettres, qui montrent assez qu'elle ne pouvoit se dispenser de les joindre aux prémiers, autant pour l'honneur qu'elle en esperoit, que pour celui qu'ils s'en promettoient eux-mêmes.

L'Histoire générale de la Lorraine est un objet prescrit à la Société par un de ses Statuts. Dans une Séance du 2. Mars 1752. cette tâche fut partagée entre des personnes très-propres à s'en bien acquitter. Le Roi addressa à ce sujet à la Société un Discours qui est inséré dans les Mémoires, & où les Académiciens peuvent puiser les leçons les plus utiles, & les encouragemens les plus efficaces. Le Père *Demenoux* fit la lecture de ce Discours dans une Séance publique; & elle fut suivie d'acclamations d'autant plus sincères, que la Société n'avoit point été prévenuë que ce Discours fût du Roi, qui assistoit à cette lecture, & qui de son côté n'avoit point sçu qu'on la feroit ce jour-là. Ce Discours a été traduit en Italien par le P. *Cordara*; & cette Traduction a été luë dans une Assemblée publique de l'Académie des *Arcades*, qui sur le champ, & par voie d'acclamation, aggrégea le Roi de Pologne au nombre de ses Pasteurs, sous le nom d'*Eutimio Alisireo*. Le Portrait du Roi fut ensuite placé dans la Salle des Arcades; & plus de vingt Académiciens récitèrent à cette occasion de très-belles pièces de poésie. Le Père *Boscovich*, Jésuite, se signala par dessus tous les autres par un Poème latin, qui fut imprimé séparément,

Digitized by Google

ment, & auſſitôt après traduit en Vers françois par M. le Chevalier *de Cogollin*.

Une des plus illuſtres Académies de l'Europe, que l'on ne déſigne pas d'une façon plus particulière, offrit une place au Roi de Pologne; mais il la refuſa dans des termes pleins d'égards, & avec une modeſtie vraiment admirable. L'Académie de *Beſançon* ſouhaita d'être unie à celle de *Nancy*; & cette liaiſon fut contractée avec des témoignages réciproques d'empreſſement & de joie. M. l'Abbé *Dagay*, un des Membres de l'Académie de *Beſançon*, ſe trouvant à *Nancy*, fut invité à la Séance du 4. Juillet 1754. & y fit un Diſcours impromtu, c'eſt-à-dire, après une préparation de quelques inſtans, Diſcours qui figure avec honneur dans cette Hiſtoire. De retour à *Beſançon* il fit une relation très-éloquente de la manière dont il avoit été reçu à *Nancy*.

Le 14 Août 1753 le Roi déclara qu'à commencer du prémier Janvier ſuivant, il ſeroit remis dans chaque Séance un Jetton d'argent de la valeur de trois livres tournois à chacun des Membres titulaires de la Société. Ces Jettons excellemment gravés, portent d'un côté l'effigie de Sa Majeſté, & de l'autre des Armes qu'elle a données à l'Académie, & qui ſont les Armes de Lorraine, ſurmontées de celles du Roi, avec ces mots autour: Soc. ROYALE DES SCI. ET BELL. LETTR. DE NANCY. 1753.

Il ne nous reſte plus à tirer de l'Hiſtoire que

que les noms des divers Membres, dont il n'a pas encore été fait mention dans le recit précedent. Nous trouvons parmi les Honoraires M. le Comte *de Custine d'Oxflance*, M. le Comte *de Bressey*, & M. *Drouas de Bressey*, Evêque & Comte de *Toul*; parmi les Titulaires, M. *de Beauchamp*, Colonel d'Infanterie, Chevalier de S. Louis, Lieutenant pour le Roi des Villes & Citadelle de *Nancy*; M. *Hermant*, Docteur en Médecine de l'Université de *Montpellier*, Conseiller-Médecin du Roi; M. *Bagard*, Conseiller Prémier-Médecin ordinaire de Sa Majesté; M. *Matthieu de Moulon*, ancien Maître des Requêtes; M. *Laugier*, prémier Juré du Corps des Apoticaires de *Nancy*; M. *Cupers*, Médecin ordinaire du Roi; M. l'Abbé *Montignot*, M. *Devaux*, Lecteur du Roi; M. l'Abbé *Clement*, M. *Credo*, Avocat à la Cour Souveraine, & M. *Pallas*, Lieutenant-Général du Bailliage & Siége-Présidial de *Toul*: enfin parmi les Associés étrangers, M. *de Senac*, Conseiller d'Etat, Prémier-Médecin de Sa Maj. Très-Chrétienne; M. l'Abbé *Sigorgne*, M. l'Abbé Comte *de Guasco*, M. *de Moncrif*, M. *Palissot de Montenoy*, M. le Chevalier *de Cogollin*, M. *Fréron*, M. *de Monet*, Général-Major au service de Saxe; M. *Guérin*, Ex-Recteur de l'Université de *Paris*; M. le Président *Maupertuis*, M. *de la Condamine*. M. le Comte *de Maillebois*, M. *le Corvaisier*, Sécrétaire perpétuel de l'Académie d'*Angers*; M. l'Abbé *Dagay de Myon*, M. *Titon du Tillet*, & M. *Passelier*.

Les

Les Mémoires de la Société Royale commencent par le Discours prononcé à l'ouverture de cette Société par M. le Chevalier *de Solignac*. Ce judicieux & élégant Ecrivain méritoit bien de tenir la plume dans une Compagnie aussi respectable. Tout ce qui a paru de lui, a ravi les suffrages des Connoisseurs; & l'on attend avec impatience que ses occupations lui permettent de finir sa belle *Histoire de Pologne*. Dans ce Discours inaugural il a très-heureusement mis en œuvre toutes les idées qu'une solemnité intéressante lui offroit. Elles sont alliées à des réflexions pleines de force, & parfaitement bien exprimées. Qu'on en juge par cet échantillon.

„ J'avoue que les Lettres ne furent jamais „ plus cultivées qu'elles le sont de nos jours. „ Chacun se fait honneur de mêler à la „ science de sa profession des connoissances „ toujours utiles, quoiqu'étrangères. L'Hi„ stoire, la Physique, la Géometrie, la Mu„ sique même & la Peinture, tout ce qui or„ ne l'esprit, ou qui peut en étendre les lu„ mières, fait partie de l'éducation des jeu„ nes gens; & l'on n'ose presque plus se „ produire dans les compagnies, sans quelque „ teinture d'un savoir agréable & délicat.

„ Mais quel est en général le savoir de „ notre siecle? Voyez quelles en sont les „ mœurs; elles ont coutume d'influer sur „ l'esprit-même. Des cœurs volages annon„ cent naturellement des esprits legers. Ainsi „ dans nos idées comme dans nos sentimens

„ rien

„ rien ne nous fixe, nous voltigeons d'ob-
„ jet en objet, & nous ne prenons que la
„ fleur de ceux qui nous arrêtent.

„ De là cette foule d'Ecrits ſuperficiels,
„ plus propres à nourrir l'oiſiveté qu'à la
„ diſſiper. De là ces Romans, débauches
„ d'un eſprit frivole qui craint la peine & le
„ travail, & qui veut faire paſſer pour un
„ pénible effort de génie, l'effort aiſé d'une
„ imagination qu'il auroit dû réprimer.

„ Pour définir en un ſeul mot notre ſiècle,
„ ne pourrions-nous pas l'appeller *le Siècle*
„ *de l'Eſprit?* Le brillant ne l'emporte-t-il
„ pas aujourd'hui dans toutes ſortes d'ouvra-
„ ges ſur la richeſſe de la compoſition? Et
„ dans nos Livres ne préfère-t-on pas les
„ traits ſaillans, les ornemens affectés, les
„ graces du langage, à la profondeur, à la
„ juſteſſe, à la fineſſe même des réflexions?

„ C'eſt le ſecond défaut, dont je voulois
„ parler, & qui plus encore que le prémier
„ doit être corrigé par une ſage culture des
„ Belles-Lettres. Les Compilateurs, dont
„ j'ai fait mention, Peintres durs & groſſiers,
„ ne ſe donnoient pas la peine de broyer
„ leurs couleurs. Ils ne connoiſſoient point
„ l'art d'en former des nuances. Ils les pla-
„ quoient au hazard & ſans choix, & fai-
„ ſoient des Tableaux ſemblables à ceux de
„ *Pauſias*, dont parle *Horace*, qui ne peignoit
„ qu'à la craye, ou au charbon.

„ Les Ecrivains de nos jours, plus habi-
„ les, & trop habiles même, ne manquent

„ le

Digitized by Google

„ le but ; que parce qu'ils le passent. Ils gâ-
„ tent la belle Nature par les prestiges de
„ l'Art : ils mettent des éclairs où il ne faut
„ que de la lumière, & du transport où il ne
„ faut que de la chaleur. "

Mr. le Comte *de Tressan* prononça dans la même Séance un Discours, dont on ne trouve ici qu'une partie. Il comprenoit la plupart des découvertes utiles qui ont été faites de nos jours en toutes sortes d'Arts & de Sciences. Rien ne convenoit mieux dans un jour consacré à l'ouverture d'une Société, qui devoit desormais ne s'occuper qu'à étendre, ou à perfectionner ces découvertes. Dans le volume *in quarto* qui parut à la naissance de la Société Royale de *Nancy*, on insera le Discours entier de M. *de Tressan* ; mais il en a fait détacher ici les Observations, dans le dessein de les publier à part, en leur donnant une nouvelle étendue. Il regne une grande noblesse, & une douceur bien attrayante, dans les productions de M. le Comte *de Tressan*, qui réunit en sa personne toutes les distinctions que peuvent donner la naissance, les grands emplois, & les connoissances les plus estimables.

Après ce Seigneur, M. l'Evêque de *Troyes* prit la parole, & traita la matière du goût avec dignité. Nous ne mettrons ici que l'idée générale qu'il donne du sujet, sur lequel roulent ses réflexions. „ Qu'est-ce le goût, „ dit ce Prélat ? Une qualité qu'un génie mé-
„ diocre regarde comme la sienne, qu'un

Digitized by Google

„ esprit critique croit n'être celle de perſon-
„ ne, dont tout le monde parle, que peu
„ d'hommes connoiſſent, & qui à force d'ê-
„ tre définie, eſt devenuë peut-être indéfi-
„ niſſable."

L'Epître au Roi, préſentée par le R. P. *Leſlie*, eſt en Vers Alexandrins. Elle eſt ſuivie d'un Diſcours du R. P. *Demenoux*. Il y exalte d'une manière énergique l'utilité de la Bibliothèque publique, fondée à *Nancy* par le Roi de Pologne. C'eſt, dit-il parlant des „ Bibliothèques publiques en général, c'eſt „ une retraite tranquille qu'on aſſure aux Sa-„ vans, & qu'on ouvre à ceux qui veulent „ le devenir: c'eſt un azyle à l'abri des ora-„ ges, où toutes les richeſſes du monde lit-„ téraire s'accumulent avec ſoin, s'arrangent „ avec ordre, ſe dépoſent avec ſureté. Les Au-„ teurs de toute nation, de toute langue, peu-„ vent y aborder; tous les ſiècles y apportent „ le tribut de leurs ingénieuſes productions; „ le Citoyen avide d'un gain flatteur, s'y rend „ avec empreſſement pour y chercher une „ fortune qui l'enrichit ſans appauvrir per-„ ſonne; on vient y échanger des erreurs „ contre des vérités, de vains préjugés con-„ tre de vrais principes, de frivoles conje-„ ctures contre de ſolides raiſonnemens, des „ ſyſtêmes arbitraires & mal aſſortis contre „ des découvertes conſtatées par des faits, „ & juſtifiées par des expériences; on vient „ en un mot y négocier ſans riſque, & „ s'y ménager inſenſiblement un profit cer-

„ tain,

Digitized by Google

» sain, celui de bien penser & d'être vertueux. »

La scène change en quelque sorte au Discours de M. *d'Heguerty*, qui fut prononcé devant le Roi à la séance du 26. Mars 1751. Cet ancien Officier ayant commandé pendant plusieurs années dans l'Isle de *Bourbon*, donne un essai de relation de cette contrée, qui renferme des faits intéressans. L'Isle en question est située par les 20. dégrés 30. minutes de latitude Sud, & par les 12. dégrés 30. minutes de latitude Nord; ses anciens habitans sont Portugais d'origine, & de couleur plus qu'olivâtre. Les Nègres que l'on y transporta dans la suite des Côtes du *Senegal* & de la *Guinée*, ont cultivé les terres; & d'esclaves qu'ils étoient d'abord, ils ont insensiblement acquis la liberté, & mêlé par des alliances le sang des Portugais avec celui des Africains. Le climat y est chaud, mais les vents de terre qui y regnent toutes les nuits, en tempèrent l'ardeur, & le rendent fort supportable. L'Eté, qui est en Décembre, Janvier & Février, est presque toujours accompagné de pluies. On y respire l'air le plus sain; & c'est à la pureté de cet air qu'on est redévable de la vuë de plusieurs milliers d'étoiles que les yeux les plus perçans ne sauroient découvrir en Europe. En l'année 1735. l'Isle se trouva couverte de neige, & ce fut un phénomène. Les plus anciens habitans n'en avoient jamais vu, & ne la connoissoient que par des descriptions; aussi n'en

ont-ils point revu depuis. Tout le Discours de M. *d'Heguerty* est fort curieux.

Celui de M. le Comte *de Caraman* pour sa reception, fut prononcé dans la Séance publique du 8. Mai 1751. Il est dans un très-bon goût académique, aussi bien que celui du Père *Leslie*, qui parla après M. *de Caraman*. *Lysimaque*, lu dans la même Séance, est de M. *de Montesquieu*; & c'est en dire assez. C'est un recit énergique des fureurs d'*Alexandre* contre *Callisthène* & *Lysimaque*, & de la délivrance de ce dernier. On y suppose que *Lysimaque* parvenu au Trône après la mort d'*Alexandre*, prit *Callisthène* pour guide dans la conduite de sa vie & de ses États; & ce Roi de Thrace, qui parle dans toute cette Pièce, la termine per ces mots. „ Le sort me fit Roi d'Asie; & à présent „ que je puis tout, j'ai plus besoin que ja„ mais des leçons de *Callisthène*. Sa joie m'an„ nonce que j'ai fait quelque bonne action, „ & ses soupirs me disent que j'ai quelque „ mal à réparer. Je le trouve entre mon „ peuple & moi. Je suis le Roi d'un peuple „ qui m'aime; les Pères de famille espèrent „ la longueur de ma vie comme celle de „ leurs enfans; les enfans craignent de me „ perdre, comme ils craignent de perdre leur „ Père; mes Sujets sont heureux & je le suis."

Mr. *de Secondat*, digne fils de M. *de Montesquieu*, lut dans la même Séance publique une Dissertation sur un passage de la *Poétique d'Aristote*, où il est dit de la Tragédie, que

par

Digitized by Google

par le moyen de la compaſſion & de la terreur, elle achève de purger *en nous ces ſortes de* paſſions. Il s'agit de déterminer le ſens de ces mots, *purger les paſſions*, qui ont fort embarraſſé les Commentateurs.

Nous ne nous arrêterons pas au Diſcours de M. *de St. Lambert*, ni à la Réponſe que fit M. le Primat de Lorraine, comme Directeur, à tous les Diſcours précedens. Ce ſont de fort beaux morceaux; mais nous avons hâte de paſſer au gracieux préſent que M. le Préſident *Hénault* a fait à la Société Royale. C'eſt une petite pièce dramatique, intitulée *le Reveil d'Epiménide*. Conformément à l'ancienne Tradition, *Epiménide* ſe reveille au bout de trente ans (*); & le changement qui eſt arrivé dans les perſonnes, & dans les choſes, pendant ſon ſommeil, l'étonne, le déconcerte, & lui fait faire une foule de queſtions, qui renferment une critique fort ſpirituelle des ridicules modernes, auxquels l'Auteur a l'art de les appliquer. La ſurpriſe d'*Epiménide* eſt d'autant plus grande, qu'il croit n'avoir dormi qu'une nuit. „ Qu'eſt-ce donc que ceci, „ dit-il, en regardant autour de lui? Je ne „ reconnois plus, ni cette chambre, ni ces „ meubles. Veillai-je, eſt-ce un rêve? Tout „ m'eſt inconnu autour de moi. Ces fauteuils ſont baiſſés de plus d'un pié. Ce lit, „ comme ſuſpendu en l'air, & qui ſemble „ ne

(*) L'Hiſtoire dit *vingt-ſept*.

Digitized by Google

„ ne tenir à rien, a pris la place d'un bon
„ lit à quatre colonnes! Qui a pu substituer
„ à des vases d'argent, commodes & soli-
„ des, ces porcelaines délicates que l'on
„ craint de toucher? Ceci est un enchante-
„ ment. Epiménide, reveilles-toi . . . Je
„ ne m'appercevois pas de ces fenêtres cou-
„ pées jusques sur mon plancher, & qui
„ mettent ma chambre tout à jour."

Le Grec reveillé continue ses réflexions sur tous les objets qui se présentent, sur ses mets, sur ses équipages, sur les spectacles, &c. Cela suffiroit seul pour rendre la pièce très-agréable; mais M. le Président *Hénault* a sçu y répandre un intérêt des plus touchans. *Epiménide* s'étoit endormi, éperduëment amoureux d'*Aspasie*, & se reveille avec les mêmes feux. Mais *Aspasie*, qui avoit vécu & vieilli trente ans, n'étoit plus reconnoissable, & pendant tout le cours de la pièce, *Epiménide* la prend pour *Epidamie*, mère d'*Aspasie*. Cela fait naître des situations fort singulières, jusqu'au dénouëment, où *Aspasie* fait enfin connoître à *Epiménide* ce qui est arrivé. Leur Dialogue n'ennuiera pas les Lecteurs.

ASPASIE.

„ Vous le voulez donc, il faut vous satis-
„ faire; mais armez-vous d'un grand cou-
„ rage.

EPIMÉNIDE.

„ Ai-je perdu tous mes biens?

ASPASIE.

„ Au contraire vous les trouverez doublés.

EPI-

EPIMÉNIDE.

„ Tant mieux pour *Aspasie*.

ASPASIE.

„ Et que lui importe?

EPIMÉNIDE.

„ Parlez donc.

ASPASIE.

„ Que vais-je lui dire?

EPIMÉNIDE.

„ Quel plaisir prenez-vous à me desespé-
„ rer.

ASPASIE.

„ Etes-vous bien sûr de votre cœur?

EPIMÉNIDE.

„ Plus sûr que de mon existence. . . .

ASPASIE.

„ Eh bien, *Epiménide*, (vous le voulez,)
„ nous sommes dans la XLVI. Olympiade, &
„ vous vous êtes endormi dans la XXVIII.

EPIMÉNIDE.

„ Que dites-vous?

ASPASIE.

„ Qu'il y a trente ans que vous dormez.

EPIMÉNIDE.

„ Ah! Dieux. . . .

ASPASIE.

„ Que ce sommeil dont les Dieux seuls
„ peuvent nous donner l'explication, n'a fait
„ que suspendre le cours de votre vie, sans
„ altérer votre jeunesse.

EPIMÉNIDE.

„ Ce sont trente ans de plus que j'aurai
„ vécu pour *Aspasie*.

ASPASIE.

„ Il eſt vrai, mais elle les a auſſi vécus „ pour vous.

EPIMÉNIDE.

„ Eh bien, Madame, de quoi avons-nous „ à nous plaindre ?

ASPASIE.

„ Seigneur, elle n'a pas dormi pendant ce „ tems-là, mais elle a toujours pleuré.

EPIMÉNIDE.

„ Je vous entends . . . ma chère *Aſpaſie*, „ ce n'eſt point le tems que vous avez paſſé „ ſans moi que je regrette pour vous, c'eſt „ le tems qu'il me faudroit paſſer ſans vous, „ ſi je vous ſurvivois. Mais ne craignez „ point mes regrets: on meurt toujours le „ même jour, quand on n'a point ceſſé de „ s'aimer.

ASPASIE.

„ Vous concevez donc que les jours d'*A-* „ *ſpaſie* ſe ſont avancés pendant que les vô- „ tres étoient ſuſpendus: vous prévoyez que „ votre *Aſpaſie* eſt auſſi tendre, mais qu'elle „ a ceſſé d'être jeune: vous vous attendez à „ ne plus revoir cette beauté, dont elle ne „ connoiſſoit le prix que pour vous. *Epimé-* „ *nide*, prenez garde à vous, elle va paroître.

EPIMÉNIDE.

„ Ah! je la vois . . . *il ſe met à genoux*, „ mais je la vois, telle que la veille que je „ m'endormis. Les Dieux m'ont laiſſé mes „ yeux d'alors, je la vois la même, c'eſt „ *Aſpaſie* pour qui je veux vivre & mourir.

ASPA-

Digitized by Google

ASPASIE.

„ Tout eſt miracle aujourd'hui jusqu'à l'a-
„ mour.

EPIME'NIDE.

„ Allons remercier les Dieux, & nous ju-
„ rer ſur leurs Autels une tendreſſe digne
„ d'eux & de nous.

ASPASIE.

„ Arrêtez, *Epiménide*; je ſuis ſatisfaite de
„ votre tendreſſe, mais je ne dois pas en
„ abuſer.

EPIME'NIDE.

„ Quoi! encore des obſtacles?

ASPASIE.

„ Vous ne vous connoiſſez pas vous-mê-
„ me, vous prenez votre ſurpriſe pour de la
„ paſſion, & votre attendriſſement pour de
„ l'amour. Mais bientôt ouvrant les yeux
„ ſur vous & ſur moi, la perte de votre
„ cœur ſera la peine de mon injuſtice.
„ Vous ne ſauriez douter de mes ſentimens,
„ & j'ai droit ſur tous ceux que vous pou-
„ vez me donner; je vous demande votre
„ eſtime, votre confiance, votre amitié;
„ vous ne ſauriez m'en accorder davantage.
„ Peut-être dans ce moment n'aurai-je point
„ aſſez de courage pour vous voir de l'amour
„ pour un autre, mais j'en ai aſſez pour n'en
„ pas attendre de vous, l'amitié n'eſt pas ſi
„ peu de choſe que l'on croit, quand elle
„ n'eſt pas contredite par l'amour.

EPIME'NIDE.

„ Non, Madame, non . . .

Digitized by Google

ASPASIE.

„ Vous ne changerez point ma résolution, „ je ne veux pas vous perdre, *Epiménide*, & „ c'est le seul moyen de vous conserver. Ne „ nous séparons jamais, mettons à profit les „ jours qui me restent, & quand la mort „ nous séparera, pleurez comme votre E„ pouse, celle qui vous a assez aimé pour ne „ vouloir être que votre amie."

L'Auteur avoit eu dessein de s'en tenir à ce dénouëment; mais une jeune Beauté lui en a suggéré un second, qui fait un redoublement de plaisir. Le Grand-Prêtre de l'Isle de *Crète* paroit avec sa suite, pour annoncer que les Dieux sont appaisés, & que le reveil d'*Epiménide* a délivré l'air d'une contagion qui l'infectoit. Cela est suivi d'une entrée des peuples de *Crète*; & pendant qu'ils dansent, on entend le tonnerre, le ciel s'ouvre, & l'on voit descendre sur un nuage *Hébé*, Déesse de la Jeunesse; elle tient dans sa main la Coupe, d'où elle verse aux Dieux la liqueur qui entretient leur immortalité; elle en répand quelques goûtes sur *Aspasie*, qu'elle rajeunit. M. *Hénault* a joint à cette pièce un petit Envoi charmant en vers à S***, ou *Sophie*, c'est-à-dire, à l'aimable & spirituelle personne, qui a voulu le rajeunissement d'*Aspasie*.

Il faut finir cet Extrait par la simple indication de la dernière pièce de ces Mémoires; c'est un Discours également solide & éloquent, qui a été prononcé devant le Roi par M. l'Abbé *de Terverus*.

AR-

Digitized by Google

ARTICLE III.

INTRODUCTION à l'Hiſtoire de Dannemarc, par M. MALLET.

SECOND EXTRAIT.

Il nous reſte à parler des deux derniers Livres de cet Ouvrage. Le quatrième a pour objet la valeur, les guerres, & la marine des anciens Danois. L'Auteur ne ſe propoſe point de donner l'hiſtoire des expéditions des peuples du Nord; mais il cherche dans leurs mœurs & dans leurs préjugés, les cauſes de ces ſanglantes révolutions qui ont changé la face de toute l'Europe.

Les anciens *Scandinaves* ne reſpiroient que la guerre. Elle étoit à la fois chez eux la ſource de l'honneur, des richeſſes, & du ſalut. L'éducation, les loix, les préjugés, la morale, leur religion, tout concouroit à en faire leur paſſion dominante, & leur unique objet. Dès leur plus tendre jeuneſſe on s'appliquoit à en faire des ſoldats, on endurciſſoit leur corps, on l'accoutumoit au froid, à la fatigue, à la faim. On les exerçoit à la courſe, à la chaſſe, à traverſer les plus grands fleuves à la nage, au maniement des armes. Les jeux de l'enfance même, & de la première jeuneſſe, étoient dirigés vers ce but, les dangers y étoient toujours mêlés aux amuſemens. Ils conſiſtoient à faire des ſauts pé-

périlleux, à grimper sur des rochers escarpés, à combattre nud avec des armes offensives, à lutter sans ménagement; aussi n'étoit-il pas rare de voir à l'âge de quinze ans des hommes robustes, & capables de se faire rédouter dans un combat. C'étoit aussi environ à cet âge qu'on émancipoit les jeunes gens, en leur donnant un bouclier, une épée, & une lance. Cette cérémonie se faisoit dans quelque assemblée publique. Un des principaux de l'assemblée, ou bien le père, & à son défaut le plus proche parent, armoit le jeune homme publiquement. „ C'étoit là, dit *Tacite*, sa robe virile, son „ entrée dans les dignités; auparavant il fai„ soit partie de la Maison; alors il devenoit „ Membre de l'Etat.".

La plupart des Loix sembloient ne connoitre, dans l'ancienne *Lacédémone*, d'autres vertus que les vertus militaires, & d'autres crimes que la lâcheté. Elles décernoient les plus grandes peines contre ceux qui prenoient les prémiers la fuite dans un combat: *Frotbon* les excluoit de la société, & les déclaroit infames. Le même Législateur avoit ordonné que celui qui briguoit un poste considérable dans les Armées, devoit en toute occasion attaquer un ennemi, faire face à deux, ne reculer que d'un pas si trois se présentoient, & ne prendre la fuite que quand ils seroient au nombre de quatre. Les Scytes, ou Celtes, envisageoient la guerre comme un acte de justice, & la force comme un ti-

Digitized by Google

titre inconteſtable ſur les foibles, une marque viſible que Dieu avoit voulu les leur ſoumettre. C'eſt de ce principe que partoit l'établiſſement du *Combat judiciaire*, qu'ils appelloient un *jugement de Dieu.*

L'Hiſtoire nous apprend qu'*Harald à la dent bleuë*, Roi de Dannemarc, qui vivoit dans le milieu du xe. ſiècle, avoit fondé ſur la Côte de la Poméranie, qui lui étoit ſoumiſe, une ville, nommée *Jalin*, ou *Jomsbourg*, qu'il y avoit envoyé une Colonie de jeunes Danois, & qu'il en avoit donné le gouvernement à un Guerrier célèbre, nommé *Palnatoko.* Ce nouveau *Lycurgue* avoit défendu *de prononcer ſeulement le nom de la peur, même dans les dangers les plus éminens.* Et il réuſſit en effet à détruire chez le plus grand nombre de ſes élèves juſqu'aux derniers reſtes de ce ſentiment profond & univerſel, qui nous fait abhorrer notre deſtruction. M. *Mallet* raporte là-deſſus des ſcènes d'intrépidité tout-à-fait étonnantes. C'étoit chez tous les peuples du Nord la marque d'une honteuſe puſillanimité que de pouſſer le moindre cri, de changer de viſage, & ſur-tout de verſer des pleurs. Mourir les armes à la main étoit le vœu de tout homme libre, & l'idée qu'ils ſe faiſoient de cette eſpèce de mort, leur faiſoit craindre celle qui eſt une ſuite de la maladie ou de la vieilleſſe. Les Guerriers illuſtres, qui ſe ſentoient conſumer par quelque longue maladie, ne ſe bornoient pas même toujours à accuſer leur deſtinée.

Ils

Digitized by Google

Ils se hâtoient souvent de profiter des momens qui leur restoient pour sortir de la vie par une voie plus glorieuse. Les uns se faisoient porter dans les lieux où l'on combattoit, & mouroient dans la mêlée. Les autres se tuoient eux-mêmes; plusieurs se faisoient rendre cet affreux service par leurs meilleurs amis, qui le regardoient comme un devoir sacré.

Une passion si forte, si générale, si aveugle, n'a pu que donner son caractère à tout ce qui étoit, pour ainsi dire, à sa portée; & elle a été poussée jusqu'à défier les Instrumens qui servent à la satisfaire. Dès les plus anciens tems on a rendu des honneurs divins aux épées, aux haches, aux piques. Les Scythes se servoient pour l'ordinaire d'une épée, comme du symbole le plus propre à représenter le Dieu suprême. C'étoit en plantant une lance au milieu de la campagne qu'ils marquoient l'endroit destiné aux prières & aux sacrifices; & quand on se fut relâché de la prémière rigueur au point de construire des Temples, & d'y placer des Idoles, on conserva cependant quelques traces de l'ancien usage, en mettant une épée dans la main des Statuës qui représentoient *Odin*. Le respect qu'on avoit pour les armes faisoit qu'on juroit aussi par elles. Les anciens Turcs juroient par leur Cimeterre; & dans une Poésie Islandoise, un *Scandinave* voulant s'assurer de la bonne foi de quelqu'un, exige qu'on lui jure auparavant par l'épaule d'un che-

Digitized by Google

cheval, & par le tranchant d'une épée. Ce ſerment étoit ſur-tout d'uſage aux approches de quelque grande bataille; on s'engageoit par là à ne point prendre la fuite, même devant un ennemi très-ſupérieur en nombre.

De la même ſource venoient auſſi les duëls, ſi fréquens chez tous les peuples Celtes, & celle de toutes leurs coutumes barbares que leurs deſcendans ont le plus fidélement conſervée. En Dannemarc, & dans tout le Nord, on appelloit un homme en duël, en lui donnant publiquement le nom de *Niting*, ou de *Lâche*; car on étoit bien perſuadé que celui qui recevoit une injure ſi flétriſſante, ne manqueroit pas d'avoir recours à l'unique voie que le préjugé laiſſât de s'en laver. Chez les *Scandinaves*, les funeſtes ſuites de cette ſenſibilité à ce qu'on appelle l'honneur, s'étendoient ſouvent des ſimples particuliers aux nations entières; & les peuples aveugles ſur leurs vrais intérêts ſe faiſoient des guerres longues & cruelles par des motifs qui n'auroient pas dû armer ſeulement un homme contre un autre. Sous le regne du Roi *Harald à la dent bleuë*, les Iſlandois irrités de ce qu'on leur avoit arrêté en Dannemarc un de leurs Vaiſſeaux chargé de marchandiſes, uſèrent pour ſe venger des armes qui leur étoient les plus familières, c'eſt-à-dire, qu'ils écrivirent contre ce Prince des poéſies très-ſatyriques. *Harald* ayant été à ſon tour vivement offenſé de cette indiſcré-

tion,

tion, arma une flotte pour aller ravager l'Islande; ce qui obligea les habitans de faire une Loi, qu'on trouve encore dans l'ancien Code de cette nation, par où il eſt défendu ſous peines capitales de faire des vers ſatyriques contre les Rois de Dannemarc, de Suède, ou de Norwége.

Après ces obſervations il n'eſt pas étonnant qu'il ſoit ſorti du Nord des eſſains de ſoldats, auſſi rédoutables par leur nombre que par leur valeur; & l'on ne doit pas ſe preſſer d'en conclurre, que la *Scandinavie* a été autrefois plus peuplée que de nos jours. Pour juger avec quelque ſureté dans une queſtion de ce genre, il faut principalement conſidérer l'état intérieur, les mœurs, & la police d'une nation. L'agriculture étoit fort négligée chez les *Scandinaves*; la plupart étoient réduits à vivre du revenu de leurs troupeaux, dont les ſoins occupent bien moins de perſonnes que la culture des terres. Ils n'avoient point de villes, ou du moins ils n'en eurent que fort tard de très-petites. Les manufactures & le commerce leur étant inconnus, les moyens de ſubſiſtance devoient néceſſairement être très-bornés à leur égard. Enfin les diſſenſions civiles & domeſtiques, les duëls & les guerres, tendoient continuellement à la deſtruction de l'eſpèce. Quand donc on lit ce que les Hiſtoriens racontent des multitudes incroyables d'hommes ſortis du Nord, on doit conſidérer que de tout tems les peuples & les Hi-

Digitized by Google

Hiſtoriens, (qui ſouvent n'écrivent que ce que le peuple a cru,) ont été portés à l'exagération; & qu'on y a donné principalement ſur cette matière, tantôt pour relever la puiſſance de la nation, qui pouvoit avoir de telles armées ſur pié, tantôt pour ſauver la gloire de celle qui étoit vaincuë; quelquefois ſeulement ſans autre motif qu'un amour aveugle du merveilleux.

D'autres circonſtances contribuoient encore à relever l'éclat de ces fameuſes expéditions. Quand elles ſe faiſoient par mer, la promtitude avec laquelle ces peuples pouvoient porter leurs ravages d'une côte à une autre, multiplioit aiſément leurs armées aux yeux de ceux qui étoient attaqués, & qui entendoient parler presque en même tems de pluſieurs irruptions différentes. S'ils ſortoient au-contraire par terre de leur patrie, ils trouvoient de tous côtés ſur leur route des peuples également avides de gloire & de pillage, qui ſe joignant à eux, paſſoient dans la ſuite pour être venus de la même origine que le prémier eſſain qui s'étoit mis en mouvement. Après cela l'on doit ſe ſouvenir que ces émigrations ne ſe ſont faites que de diſtance en diſtance, & qu'après qu'une contrée s'étoit épuiſée, elle reſtoit vraiſemblablement dans l'inaction juſqu'à ce qu'elle eût réparé la perte de ſes habitans. Mais ce qui, ſuivant M. *Mallet*, explique le mieux ces nombreuſes & fréquentes émigrations des peuples du Nord, c'eſt qu'il y a

Digitized by Google

tout lieu de croire, que les nations entières prenoient part le plus souvent à ces sanglantes entreprises; les femmes-même & les enfans marchoient quelquefois à la suite des armées, quand un peuple par inquiétude, par pauvreté, ou par l'attrait d'un climat plus doux, avoit résolu de transporter ailleurs sa demeure. Un projet de cette espèce paroit bien étrange aujourd'hui; mais il n'en est pas moins vrai que nos pères les Celtes en formoient souvent, & en exécutoient quelquefois de pareils. Du tems de César les *Helvétiens*, c'est-à-dire, les Suisses, voulant s'établir dans les Gaules, brûlèrent de leurs propres mains leurs maisons & tout ce qu'ils ne purent emporter, & suivis de leurs femmes & de leurs enfans, partirent bien résolus de ne pas revenir chez eux. Quelle multitude ne devoit pas former une nation, qui avoit armé chez elle tout ce qui étoit en état de se défendre? Et cependant César remarque lui-même que l'*Helvétie* ne comprenoit pas en tout plus de 360000. habitans; nombre sans contredit bien petit en comparaison de celui que contient aujourd'hui le même pays.

L'art militaire, les armes, la tactique, l'attaque & la défense des places, passent ici en revue, tels que les *Scandinaves* les pratiquoient. De là l'Auteur vient à leurs expéditions maritimes. C'est par cet endroit sur-tout que les anciens Danois & Norvégiens ont le plus effrayé l'Europe. On ne peut lire l'Histoire des siècles VIII, IX. & X. sans

Digitized by Google

sans y voir par-tout avec surprise les mers couvertes de leurs vaisseaux, & d'une extrémité de l'Europe à l'autre, les côtes des pays aujourd'hui les plus puissans en proie à leurs déprédations & à leurs violences. Pendant deux cens ans ils dévastèrent continuellement l'Angleterre, & la soumirent même plusieurs fois. Ils firent de fréquentes incursions en Ecosse & en Irlande, sur les côtes de Livonie, de Courlande, de Poméranie. Ils pillèrent les villes les plus riches des Pays-Bas, & de la Frise. Ils désolèrent longtems les côtes de la France; & de là inondant les Provinces du Nord, ils ruinèrent les Etats de *Charles le Chauve*, obligèrent ses successeurs à se racheter du pillage par des sommes immenses, formèrent deux fois le siége de Paris, & finirent par se faire céder une des plus belles Provinces de ce Royaume. Ils portèrent souvent leurs armes jusqu'en Espagne, & pénétrant même dans la Méditerranée, ils se firent craindre quelquefois en Italie & en Grèce. Enfin ils ne remplirent pas moins le Nord que le Midi de courses, de ravages & d'effroi; tantôt aussi acharnés à leur destruction réciproque qu'à la ruine des autres nations, tantôt animés d'un esprit plus pacifique, transportant des Colonies dans des pays avant eux inconnus, ou inhabités, comme s'ils eussent voulu réparer dans de nouvelles terres les pertes immenses que leurs fureurs avoient causées au genre humain. Il faudroit des volumes entiers pour raporter toutes les

Digitized by Google

conquêtes que les peuples du Nord ont faites enſuite de leurs expéditions maritimes. M. *Mallet* ſe contente d'emprunter des anciennes chroniques quelques faits, & quelques détails peu connus des étrangers, qui ſervent à donner une idée plus particulière de cette Marine des anciens *Scandinaves*, autrefois rédoutable à tant de nations.

Le regne du Roi *Harald aux beaux cheveux* eſt un de ceux ſous lequel les Norvégiens ſe ſont le plus diſtingués. L'expédition de Normandie a retenti par toute l'Europe; mais une autre conquête plus paiſible, & peu célèbre dans le reſte du monde, à laquelle l'ambition de ce Prince a donné lieu, n'a pas laiſſé d'avoir des ſuites fort intéreſſantes pour l'Hiſtoire du Nord; c'eſt la découverte de l'*Islande*. La domination du Roi de Norvége aïant dégénéré en tyrannie, la plupart des Seigneurs Norvégiens virent qu'il étoit inutile d'oppoſer la force à la force, & prirent le parti d'abandonner un païs où ils étoient obligés de vivre en ſujets obſcurs, humiliés, & appauvris. Tous ces illuſtres fugitifs s'étant donc embarqués dans un port de Norvége, *Ingolphe* qu'ils avoient pris chef, les conduiſit en 874. dans l'Iſle d'Iſlande, que les Norvégiens connoiſſoient ſans doute depuis longtems, grands navigateurs comme ils étoient, quoiqu'ils n'euſſent pas encore penſé à y envoyer des Colonies. Les exilés trouvèrent l'Iſlande entiérement inculte & inhabitée, mais couverte d'épaiſſes forêts de bou-

Digitized by Google

bouleaux, dans lesquelles on ne pouvoit se faire jour que la hache à la main. Cependant il paroissoit que cette Isle devoit avoir eu des habitans autrefois, ou que du moins des hommes avoient descendu sur le rivage. *Ingolphe* y trouva des croix de bois, & d'autres petits ouvrages, travaillés à la manière des Irlandois & des Bretons. Ces peuples avoient déjà embrassé le Christianisme dans ce tems-là; & l'on peut conjecturer que des pêcheurs aïant pénétré en Islande, après un séjour passager, y avoient laissé par hazard quelques-uns de leurs effets. Dans cette supposition l'Islande n'aïant pas été habitée avant le neuvième siècle, ne pourra plus être la *Thule*, dont les Anciens parlent souvent; & ce que *Procope* en dit regardera plutôt les Provinces septentrionales de la Scandinavie. C'est le sentiment de l'Historien Islandois *Jonas Arngrim*, qui aime mieux ôter à sa nation l'honneur d'une haute antiquité, que de lui faire perdre celle qu'il fonde sur la fidélité de ses Annales.

La découverte de l'Islande fut suivie, environ un siècle après, de celle des Iles de *Schetland* & des *Orcades*, & sur-tout de celle d'un païs beaucoup plus considérable, c'est l'ancienne *Groenlande*. Un Seigneur Norvégien, nommé *Torwald*, étant exilé de son païs pour avoir tué quelqu'un en duël, se retira en Islande avec son fils *Eric*, surnommé *le Roux*. *Torwald* étant mort dans cette Isle, son fils ne tarda guères à se voir obli-

Digitized by Google

gé d'en sortir pour une raison semblable à celle qui avoit fait bannir son père de Norvége. Ne sachant donc où se réfugier, la nécessité le détermina à tenter la découverte d'une côte qu'un autre Marinier Norvégien avoit aperçue au Nord-Ouest de l'Islande. Cette tentative fut heureuse; il découvrit bientôt le pays qu'il cherchoit, & y aborda en 982. Il s'établit d'abord dans une petite Ile que formoit un détroit qu'il appella de son nom *Eric-sund*; & il y passa l'hyver. Au Printems il alla reconnoitre la terre-ferme, & l'aïant trouvée couverte d'une agréable verdure, il lui donna le nom de *Groenlande*, ou de *Terre-verte*, qu'elle porte encore aujourd'hui. Après un séjour de quelques années, il repassa en Islande, où il persuada à plusieurs personnes d'aller s'établir dans le pays qu'il avoit découvert.

Un événement encore plus singulier, c'est celui par lequel les Norvégiens s'ouvrirent une route jusques dans le nouveau monde, par la découverte d'un nouveau païs, nommé *Vinlande*. Quelque surprenant que cela puisse paroitre, c'est un fait qu'on ne peut refuser de croire, quand on considère que les chroniques Islandoises les plus autentiques le déposent unanimement, que les circonstances de leurs récits ne renferment rien qui ne le confirme, & que d'autres preuves tirées d'ailleurs concourent encore à l'appuyer. C'est ce qu'il faut voir dans l'ouvrage de *M. Mallet*, qui donne à ce récit tou-

Digitized by Google

toute l'étendue qu'il mérite, & termine par là son quatrième Livre.

Le cinquième & dernier traite des Mœurs, des Usages, & des Arts des anciens Danois. Ce qu'on a dit de leur passion pour les armes, contient le germe de presque toutes leurs occupations, & même de leurs amusemens. La meilleure partie de leur vie se passoit dans les camps & dans les Armées, tantôt sur mer, & tantôt sur terre, dans des combats réels, ou dans des préparatifs de combat. Le reste du tems étoit ordinairement employé à chasser, à s'entretenir des affaires publiques, à boire, & à dormir.

Les repas solemnels étoient fréquens chez eux; & ils avoient un goût décidé pour les plaisirs de la table. C'étoit là que se formoient & se cimentoient ces confraternités, dont il est si souvent parlé dans les anciennes chroniques. Quand le Christianisme eut été reçu dans le Nord, ces Confrairies subsistèrent encore, mais elles changèrent peu-à-peu d'objet. L'intempérance & l'yvrognerie restèrent seules pour les soutenir. On peut juger de la sobriété de ces tems-là par les statuts d'une Confrairie chrétienne, dont les plus grands Seigneurs étoient membres. Un de ces statuts, tels qu'ils se trouvent dans un Ms. du XIIIe. siècle cité par Bartholin, étoit ainsi exprimé: *Si quis pro ebrietate cesiderit in ipsa domo convivii, vel antequam propriam curiam intraverit, oram*, (c'est une petite monnoie,) *persolvat.*

L'amour, quoique moins vif dans les contrées septentrionales, exerçoit son empire sur ces peuples; il a même été un des principaux ressorts des événemens. Il y a plus: les *Scandinaves* avoient des sentimens, des égards, des procedés avec le sexe, que l'Auteur regarde comme la cause de la manière dont les femmes sont traitées aujourd'hui par toute l'Europe. Dans ces tems où la piraterie & le goût des avantures exposoient de tous côtés la foiblesse du sexe à des attaques imprévuës, les femmes, & celles surtout que leur beauté rendoit célèbres, avoient quelquefois besoin de libérateurs, & très-souvent de défenseurs. Un brave se dévoüoit avec empressement à cette fonction, & se croyoit bien recompensé quand il obtenoit pour salaire la main de celle qu'il avoit délivrée. L'émulation multiplia bientôt le nombre de ces Chevaliers galans. Les femmes à leur tour prirent de là l'idée d'une certaine fierté, & s'accoutumèrent à se regarder comme aussi nécessaires à la gloire des hommes, qu'elles le sont à leurs plaisirs. Celles qui avoient mérité d'avoir plusieurs défenseurs, ne cédoient qu'aux poursuites du plus vaillant; & celles qui n'avoient point été dans le cas d'être défenduës, vouloient du moins qu'un amant eût prouvé dans quelque occasion qu'il étoit capable de braver au besoin toute sorte de dangers pour elles. De plus le caractère même des femmes ne laissoient que ce moyen glorieux de gagner leurs

Digitized by Google

leurs cœurs. Naturellement vertueuſes, elles n'étoient acceſſibles que par ce ſeul endroit; & élevées dans les mêmes préjugés que les hommes ſur ce qui conſtituë le véritable honneur, elles étoient inſtruites de bonne heure à mépriſer ceux qui paſſoient leur jeuneſſe dans une obſcure tranquillité. Tous les Monumens hiſtoriques de l'ancienne *Scandinavie* ſont les garans de ce qui vient d'être avancé. Il y a même lieu de conjecturer que le goût de la Chevalerie doit avoir eu ſon berceau dans le Nord; & que c'eſt de là qu'il s'eſt principalement répandu en Eſpagne, en France, en Italie, en Angleterre, avec les eſſains de *Scandinaves*, qui s'y établirent. L'Auteur raporte quelques traits tirés des anciennes chroniques du Nord, où les plus célèbres Héros de ces tems-là ſe ſignalent autant par des exploits de galanterie, que par des faits d'armes contre l'ennemi.

Les *Scandinaves* étoient polygames. C'étoit même une marque de grandeur, dont les hommes riches & puiſſans étoient jaloux. Le Chriſtianisme eut beaucoup de peine à triompher de cette coutume, qui regnoit encore dans le Nord au xe. ſiècle. Les enfans qui naiſſoient de toutes les femmes, avoient un droit égal à la ſucceſſion de leur père; & le titre de Bâtard étoit, ou inconnu, ou appliqué ſeulement aux enfans, qui naiſſoient hors de toute eſpèce de mariage. Cependant il paroit qu'une des femmes jouiſ-

Digitized by Google

soit de quelque supériorité, & étoit regardée comme la prémière & la plus légitime. Ses prérogatives consistoient sur-tout à suivre son mari défunt dans le Tombeau, ou dans le bûcher sur lequel on l'exposoit. La fidélité & la chasteté de ces femmes ont toujours été en grande réputation.

Le principal fruit de l'éducation que les enfans des *Scandinaves* recevoient, c'étoit la force & la santé. Les Auteurs grecs & latins n'ont jamais parlé qu'avec étonnement de la taille & de la vigueur des peuples du Nord. C'est sur-tout à la vuë des énormes & grossiers Monumens de l'Architecture de ces anciens peuples qu'on a raison d'admirer leur force prodigieuse. Tout le monde a ouï parler du Monument situé dans la plaine de *Salisbury* en Angleterre, où l'on voit une multitude de Rochers d'un poids énorme dressé sur une des extrémités, & servant de base à d'autres rochers, dont plusieurs ont jusqu'à seize piés de longueur. Les Monumens de cette espèce qu'on voit en Irlande, en Westphalie, & sur-tout dans l'Oft-Frise, dans les Etats de Brunswick, en Mecklembourg, & en plusieurs endroits du Nord, ne sont guères moins étonnans. L'ignorance des âges suivans ne pouvant comprendre, que des hommes eussent pu construire de pareils édifices, les a attribué à des Démons, ou à des Géans; mais, quoique leurs fondateurs n'aient pas eu sans doute tous les secours de la Mécanique moderne, que ne pouvoient

voient pas tant de forces, & de si grandes forces réunies ?

Les Arts des anciens Danois ne s'étendoient pas fort loin. Les plus nécessaires étant négligés, ils n'avoient garde de tourner leurs vuës vers ceux qui se raportent aux commodités & aux agrémens. Les peuples entiers, errant de forêts en forêts, & subsistant du revenu des troupeaux qu'ils menoient avec eux, ne pensèrent guères à labourer, ni à ensemencer la terre. Dans la suite cependant les grands usages du grain dans un climat où les fruits sont rares, & où l'on en tire les alimens & la boisson, firent penser à le cultiver. On voit dès les siècles IX. & X. des riches propriétaires, & par conséquent des Nobles diriger eux-mêmes les opérations du labourage. Et le Christianisme aïant enfin triomphé du goût de la piraterie, & rendu à la terre une partie de ses habitans, acheva de les mettre dans la nécessité d'en tirer leur subsistance.

Le préjugé ne se reconcilia pas de même avec les autres Arts. Ils passèrent encore longtems pour des occupations avilissantes, qui ne convenoient qu'à des esclaves, & qui, après avoir deshonoré ceux qui les apreno ient, imprimoient encore une tâche à leur postérité. Les Grecs, ni les Romains, n'ont pas eu sur ce sujet non plus une façon de penser bien philosophique, si pourtant il faut de la philosophie, & que le simple bon sens ne suffise pas pour estimer les choses à proportion

portion de l'utilité qu'elles procurent, & pour sentir que nous devons aux Arts la meilleure partie des douceurs dont nous jouissons. Les Gaulois, les Germains, les Scandinaves, n'employoient ordinairement aux métiers, à toutes sortes de travail du corps, & aux soins domestiques, que des esclaves, des affranchis, des femmes, ou des vieillards assez lâches pour préferer ce genre de vie à la mort. Aussi ne connoissoient-ils guères les aises de la vie, ni rien de ce qui contribuë au plaisir & à l'ornement; à moins qu'ils ne l'eussent enlevé par des voies violentes, dans des courses maritimes, ou gagné dans les services étrangers. Leurs femmes filoient elles-mêmes la laine, dont une partie de leurs habits étoient faits, les pelleteries fourniſſoient le reste; les uns & les autres étoient justes au corps, courts & lestés, comme ceux de tous les autres peuples Celtes, & non larges, longs, & flottans, comme ceux des Sarmates & des Orientaux.

Il y avoit encore moins de luxe dans leur manière de se loger. Les maisons, dont leurs bourgades étoient composées, n'étoient pour la plupart que des chaumières soutenuës par de lourdes poutres jointes avec des planches, & couvertes de gazon. La portion la plus pauvre du peuple n'étoit pas même si bien logée; de méchantes huttes, des fosses, des fentes de rochers, lui servoient de retraite dans les rigueurs de l'hyver. C'étoit là

Digitized by Google

là que couchés sur la dure, & à demi-couverts de quelques peaux, qu'ils attachoient sur leurs épaules avec des épines, ils passoient leurs jours dans une espèce d'engourdissement, heureux, si on peut l'être par la simple privation des maux, jusqu'à ce que reveillés par quelque cri de guerre, toute cette féroce jeunesse s'élançât hors de ses antres, pour embraser les Palais de Rome, & fouler aux piés tant de beaux Monumens du luxe, des arts, & de l'industrie.

Les dernières discussions de l'Ouvrage de M. *Mallet* méritent un redoublement d'attention: elles roulent sur des sujets à l'égard desquels les Savans n'ont encore pu se décider. L'un des principaux, ce sont ces caractères qu'on nomme *runiques*, qui tiennent à l'époque de la naissance de l'écriture, & par conséquent de l'Histoire, & qui sont d'ailleurs un des points les plus curieux des Antiquités du Nord. On trouve encore une multitude de Monumens dispersés çà & là en Dannemarc, en Norvége, & en Suède, chargés de ces lettres *runiques*, qui paroissent au prémier coup d'œil étrangement différentes de toutes celles que nous connoissons. Le petit nombre de personnes qui se sont appliquées à les déchiffrer, n'y découvrent le plus souvent que des Epitaphes écrites dans une langue qui n'est pas moins oubliée que les caractères-mêmes. Il y en a qui ont été manifestement composées par des Païens; mais un grand nombre portant

des

Digitized by Google

des traces évidentes de Christianisme, plusieurs Savans célèbres se sont persuadés que ces caractères lui devoient leur origine, & que les prémiers Missionnaires envoyés chez les Germains & les *Scandinaves*, avoient été en même tems leurs prémiers Maîtres dans l'art d'écrire. Notre Auteur raporte le précis des diverses hypothèses imaginées à ce sujet, & montre leur incertitude. Il essaie ensuite d'ariver à des connoissances plus certaines. Pour cet effet il remonte à ce que l'Histoire romaine nous apprend, que sous le regne de l'Empereur *Valens*, *Ulphilas*, Evêque des Goths établis dans la *Mésie* & dans la *Thrace*, traduisit vers l'an 369. la Bible en langue gothique, & l'écrivit en caractères *runiques*. Il y a des Auteurs qui veulent qu'il les ait inventés; mais quelle apparence qu'un homme ait formé le projet de donner à toute une nation de nouveaux caractères, & cela sans aucune nécessité? D'ailleurs *Ulphilas* n'écrivoit l'Evangile, ni sur du bois, ni sur des pierres, mais sur du parchemin; il n'étoit donc pas obligé de défigurer les caractères des autres nations, en faveur des lignes droites, nécessité qui a, dit-on, donné naissance aux caractères *runiques*.

Il est aisé de déméler ce qui a donné lieu à la mépriſe des Historiens, qui font *Ulphilas* inventeur de ces caractères. Les Grecs n'en avoient jamais vraisemblablement ouï parler avant lui. Celui qui montre une nou-

veau-

Digitized by Google

vesté, passe aisément pour en être l'Auteur; & de plus, quand on compare les alphabets *runiques*, tirés des Inscriptions parsemées sur les rochers du Nord, on s'apperçoit aisément que cet Evêque y a ajouté divers caractères inconnus aux anciens *Scandinaves*. Sans doute ce fut sa version de la Bible qui l'obligea à faire ces additions, l'ancien alphabet n'étant composé que de seize lettres, ne pouvoit par conséquent rendre plusieurs sons étrangers à la langue gothique, qui devoient nécessairement se rencontrer dans son Ouvrage. Ces nouvelles lettres ont pu faire aisément donner à *Ulphilas* le nom d'Inventeur; mais elles ne prouvent point qu'avant lui les peuples du Nord n'aient eu aucune connoissance des lettres.

L'écriture *runique* est vraisemblablement un art de l'Asie, transporté en Europe avec les peuples qui sont venus s'y établir. C'est ce que confirment toutes les poésies & les chroniques anciennes. Elles s'accordent à attribuer aux *Runes* une haute antiquité, & une origine toute païenne. C'est *Odin* lui-même, disent-elles, qui les a inventées; c'est lui qui possédoit éminemment l'art d'écrire, soit pour les usages ordinaires, soit pour les opérations magiques. Comment les Païens auroient-ils attribué à leurs Dieux une invention qu'ils auroient tenue des Ministres d'une Religion étrangère, & qui leur étoit odieuse, parce qu'on les obligeoit souvent par des voies violentes, d'en faire une profession ex-

Digitized by Google

extérieure ? Ce qui paroit sur-tout d'une grande force, c'est que l'on voit en quantité d'endroits dans les Histoires septentrionales, des Princes, ou des Héros païens, faire usage de ces lettres ; & cela dans les tems où la prémière lueur du Christianisme n'avoit pas encore pénétré jusques dans le Nord. On en raporte ici divers exemples ; & il s'en trouve à chaque page dans les chroniques anciennes, & dans l'Histoire de Norvége de *Torfæus*.

C'est donc une conjecture fondée sur la vraisemblance, que d'attribuër à *Odin*, ce Chef de l'émigration Asiatique, d'avoir apporté avec lui les caractères *runiques* dans le Nord. La connoissance des lettres s'étoit déjà répanduë avant lui chez presque tous les peuples de l'Asie, & la patrie de ce Prince n'étoit pas fort éloignée de plusieurs nations chez qui cet Art étoit depuis longtems naturalisé. Il est probable aussi que cet homme ambitieux s'en servit principalement pour fortifier chez les Sauvages, qui habitoient alors la *Scandinavie*, cette idée du pouvoir surnaturel. Les utilités infinies de l'écriture leur persuadèrent longtems qu'il y avoit quelque chose de divin, ou de magique dans cet art. De là viennent ces distinctions des *Runes* en plusieurs espèces : il y en avoit de *nuisibles*, nommées *Runes amères*, qui servoient à donner aux personnes différens maux ; de *sécourables* qui détournoient les accidens ; de *victorieuses* qui procuroient la vi-

Digitized by Google

ſtoire à ceux qui les traçoient; de *médicinales*, qu'on gravoit ſur des feuilles d'arbre pour ſe guérir: d'autres ſervoient à chaſſer les mauvaiſes penſées de l'eſprit, à éviter les naufrages, à ſoulager les femmes en travail, à préſerver ceux à qui on avoit fait boire de la bierre empoiſonnée, à détourner les effets du reſſentiment de ſes ennemis, à ſe rendre une belle favorable. Ces derniers devoient être employés avec une extrême prudence. Un ignorant, qui écrivoit une lettre pour une autre, ou qui ſe trompoit dans le moindre trait, expoſoit ſa maîtreſſe à quelque maladie dangereuſe, dont on ne pouvoit la guérir qu'en écrivant d'autres *runes* avec la dernière exactitude. C'eſt dans l'obſervation de toutes ces puérilités que conſiſtoit cet art ténébreux & abſurde, qui faiſoit reſpecter ſous le nom de Prêtres & de Devineresſes, tant d'imbécilles & de ſcélerats, qui nourriſſoit & enflammoit les paſſions violentes, & qui ſemoit dans les cœurs tant de craintes, de haines, de jalouſies.

Des lettres il eſt naturel de paſſer à la langue dont les anciens *Scandinaves* ſe ſont ſervis. On a mis au deſſus de toute conteſtation, que les peuples de l'Europe depuis ſes extrémités orientales juſqu'à celle de l'Eſpagne, ont autrefois parlé la même langue. Cette langue Scythique, ou Celtique, ne s'eſt conſervée en ſon entier, que dans les païs dont les Romains n'ont jamais été les maîtres; mais dans ceux-là même qu'ils

Digitized by Google

ont occupés longtems, on en trouve encore divers veſtiges très-ſenſibles. L'Eſpagnol & le François ſont encore pleins de mots qui dérivent du Tudesque. Il eſt aiſé de comprendre que cette langue ſi générale a dû être partagée en diverſes dialectes, & changer imperceptiblement dans le même païs, fort inévitable pour toutes les langues du monde. On reconnoit cependant dans toutes ſes branches encore ſubſiſtantes, divers traits de l'ancienne conſanguinité. La langue Tudesque, ou Gothique, des ſiècles IV. & V. a de grands raports avec le bas Breton, ou Gallois, & quelque conformité avec l'Irlandois. On la parle encore aujourd'hui ſans beaucoup de changemens, en Iſlande, & dans les Provinces les plus reculées de Suède; le Danois, le Norvégien, le Suédois, ne ſont évidemment que la même langue, & ont les plus grands raports avec l'Allemand, ſurtout avec celui qui ſe parle dans la baſſe Allemagne; mais il ſemble que les Aſiatiques qui s'établirent dans la Scandinavie & dans le Nord de l'Allemagne ſous la conduite d'*Odin*, y avoient introduit une dialecte plus douce, quelques mots nouveaux en petit nombre, & des terminaiſons un peu différentes.

L'antiquité de la poéſie ſe confond avec celle des langues, & précède de beaucoup l'écriture. Les hommes ont fait des vers bien longtems avant que d'écrire en proſe. Cela paroitroit aujourd'hui un renverſement de

Digitized by Google

de l'ordre naturel; mais il faut se mettre à la place d'une nation qui ignore l'art d'écrire. L'attrait de l'harmonie frappa d'abord tout le monde; mais il ne put pas y avoir longtems de chant sans poésie. Quand on eut remarqué, combien ces deux choses réunies gravoient aisément & profondément dans la mémoire ce qu'on vouloit retenir, elles acquirent encore un nouveau dégré de mérite, sur-tout aux yeux de ceux qui travailloient pour obtenir une gloire durable. On fit servir les vers à conserver le souvenir des événemens mémorables & des grandes actions. Les loix civiles, les rites religieux, & les travaux de la campagne y furent aussi renfermés, parce qu'ils consistent dans une suite de détails, qui peuvent aisément tomber dans l'oubli. Chez les Gaulois & d'autres peuples Celtes, il y avoit depuis les anciens tems une si grande quantité de poèmes sur toutes sortes de sujets, que la jeunesse dont on confioit l'éducation aux Druïdes, employoit quelquefois vingt années à les apprendre.

Tant que la Religion Celtique regna dans le Nord, l'usage des lettres y fut très-borné; & comme on y avoit besoin de vers, un poète étoit un homme nécessaire à l'Etat. Aussi tous les Monumens historiques du Nord sont-ils pleins des témoignages des honneurs que les peuples & les Rois leur rendoient; & l'Histoire de la poésie ne sauroit citer aucun païs qui lui ait été si favorable, ni au-

Digitized by Google

cun âge plus glorieux pour elle. On voit dans toutes les chroniques les Rois de Dannemarc, de Norvége & de Suède, accompagnés d'un ou de pluſieurs *Scaldes*, ou Poëtes. Ils étoient ſur-tout chéris & honorés à la Cour des Princes, qui aſpiroient à la gloire. *Harald aux beaux cheveux* leur donnoit dans les feſtins les prémières places ſur le banc deſtiné aux Officiers de la Cour. Pluſieurs Princes leur confioient, ſoit à la guerre, ſoit en tems de paix, les commiſſions les plus importantes. Ils ne faiſoient point d'expédition conſidérable, ſans en mener quelques-uns avec eux. *Haquin*, Comte de Norvége, avoit auprès de lui cinq Poëtes célèbres à cette fameuſe journée où les *Julinois* furent battus; & l'Hiſtoire remarque qu'ils entonnèrent chacun un Hymne pour enflammer le courage des ſoldats, avant qu'on en vint aux mains.

Voilà le côté brillant de la ſituation des anciens Poëtes du Nord: elle avoit auſſi un côté ſolide, qui ſeroit encore plus envié des Poëtes de nos jours. Les poëmes qu'ils compoſoient à l'honneur des Héros & des Rois leur valoient des préſens magnifiques. On ne voit guères de *Scaldes* chanter leurs vers à la Cour des Rois, ſans en recevoir ſur le champ des anneaux d'or, des armes brillantes, & des habits d'un grand prix. Les égards qu'on avoit pour eux, alloient ſouvent juſqu'à leur remettre la peine des crimes qu'ils avoient commis, à condition qu'ils demanda-

Digitized by Google

manderoient leur grace en vers; & nous avons encore l'Ode, par où un nommé *Egill*, célèbre Poète, se racheta d'un meurtre. Enfin la poésie étoit si honorée, que la plupart des *Scaldes* étoient des hommes de la plus illustre naissance, & que des Princes & des Rois même s'appliquoient très-sérieusement à cet art.

Nous ne nous lasserions point d'extraire, & nos Lecteurs continueroient sans doute à lire avec plaisir, si la variété qu'il convient de répandre dans un Journal, ne mettoit des bornes à nos Extraits. Mais nous recommencerons ceux des Ouvrages de M. *Mallet*, dès qu'il nous en fournira l'occasion. Elle ne tardera pas, puisqu'il annonce comme très-prochaine l'Edition d'une traduction de l'*Edda*, & de quelques autres morceaux de Mythologie & de Poésie anciennes. Ces Monumens uniques & précieux à divers égards, répandront beaucoup de jour sur les Antiquités du Nord, & serviront de preuves aux faits allégués dans l'*Introduction*.

ARTICLE IV.

BIBLIOTHEQUE *historique & critique du* POITOU, *contenant les vies des Savans de cette Province, depuis le troisième siècle jusqu'à présent; une Notice de leurs Ouvrages avec des observations pour en juger;*

Digitized by Google

la ſuite hiſtorique & chronologique des Comtes héréditaires, & celle des Evêques de Poitiers *depuis* S. Nectaire. *Par M.* DREUX DU RADIER, *Avocat au Parlement.*

Ingenii redeunt fructus, aliique labores,
Et vitæ pars nulla perit - - -
CLAUD. *in Conſul. Fl. Manlii Theodori.*

A Paris, *chez* Gâneau 1754. in octavo. *Tome I.* pp. 434. *ſans l'*Epitre *&* *la* Préface, *qui en ont* XLII. *Tome II.* pp. 528. *Tome III.* pp. 523. *Tome IV.* pp. 528. *Tome V.* pp. 566.

C'eſt de la perfection de chaque partie qu'on peut eſperer d'arriver à la perfection du tout. La *Bibliothèque du Poitou* eſt une partie intéreſſante de l'Hiſtoire de France, puiſque, comme le dit ſon Auteur, cette Bibliothèque n'eſt autre choſe qu'un tableau fidèle de l'eſprit des François dans une des Provinces les plus conſidérables de cette Monarchie. L'Egliſe y trouve ſon Hiſtoire dans celle de ſes grands Prélats, & de ſes plus célèbres Théologiens. L'Etat & le Gouvernement y découvrent les gradations de leur grandeur, de leur politique, dans les portraits de l'eſprit des Miniſtres, des Princes, des Rois même.

Mr. *du Radier* a prétendu s'élever au-deſſus des

Digitized by Google

des Biographes ordinaires, qui se bornent à l'exactitude dans leur travail. „ Les Auteurs de ces Recueils, dit-il d'un ton assez méprisant, sont dispensés par état, de „ goût & d'intelligence. Ils ne raisonnent „ jamais: ils ont très-sérieusement entrepris „ de renoncer au raisonnement. Ce sont des „ Ouvriers en un mot:" & notre Avocat aspire à la qualité d'Architecte. Cependant il allègue des raisons pour justifier la liberté qu'il a prise de s'ériger en Juge, & les secours qui l'ont mis en état d'exercer cette fonction. Il répond aussi à l'objection prise de ce qu'étant étranger au *Poitou*, il a entrepris la *Bibliothèque* de cette Province. Il y oppose sa méthode, ses recherches, le tems & la patience qu'il y a donné, un séjour de plus de quinze mois à *Poitiers*, uniquement employé à faire ses Recueils, & les vastes Bibliothèques qui lui ont été ouvertes à *Paris*. Il est certain qu'entre les mains d'un habile homme en voilà tout autant qu'il en faut pour réussir, & que la qualité de *Poitevin* est assez indifférente, à moins qu'on ne prétende qu'elle anime plus efficacement le zèle de l'Ecrivain.

Mr. *du Radier* avoit annoncé son plan par un projet inséré dans le Journal de *Verdun*; & il remet les idées de ce projet dans sa Préface. Nous ne nous y arrêterons pas, afin de nous ménager l'espace nécessaire pour dire quelque chose de chacun des cinq volumes, dont cet Ouvrage est composé.

Digitized by Google

On trouve à la tête du prémier l'ordre chronologique des Evêques de *Poitiers* d'après *Besly*, & les Auteurs du *Gallia Christiana* de la dernière édition, avec quelques additions. Cela n'eſt qu'emprunté d'ailleurs; mais au fond tout le monde n'eſt pas à portée de conſulter les Ouvrages où l'Auteur a puiſé, & la place des Evêques de *Poitiers* ſe trouve tout naturellement à l'entrée d'un Livre tel que le ſien. Après eux paroiſſent les Comtes héréditaires de *Poitou*, auſſi diſpoſés par ordre chronologique, depuis *Renaud*, Comte d'*Herbauge*, & qualifié Comte de *Poitiers*, & Marquis de *Bretagne*, qui ſe trouva en 841. à la bataille de *Fontenay*, livrée le 25. Juin, entre les quatre fils de *Louïs le Débonnaire*, & qui mourut le 23. Juin 843. dans une autre bataille entre lui & *Lambert*, Comte de *Nantes*. *Philippe-Auguſte*, Roi de France, Comte du *Poitou*, par le droit de ſa Couronne, mort en 1223. eſt le dernier qui paroit dans cette liſte.

La *Bibliothèque de Poitou* commence au troiſième ſiècle par *Claudiola Varenilla*, fille du Conſul *Claudius Varenus*, & Epouſe de *M. Cenſor Pavius*, ou *Soranus Pavius*, Lieutenant de l'Empereur, Propréteur dans l'Aquitaine, & Conſul déſigné. Cette Dame mourut à *Poitiers*; & Dom *Mabillon* a conjecturé qu'elle étoit Gauloiſe. Sa mémoire a été conſervée par une très-belle Inſcription.

Dans le quatrième ſiècle ſe préſentent *Maxence* & *Maximin*, frères, dont le ſecond fut

Digitized by Google

fut Evêque de *Trèves*, & se signala par des Ecrits contre les Ariens; S. *Paulin*, & S. *Hilaire*, deux des plus grandes lumières de l'Eglise, & quelques personnages moins célèbres. Ceux qui appartiennent au cinquième siècle sont *Rutilius Numatianus*, connu par son *Itineraire*, & *Palladius*, allié de *Rutilius*, qu'on croit être l'Auteur du Traité, *De Re Rustica*. Le sixième offre saint *Maixent*, Abbé d'un Monastère en *Poitou*, qui a conservé son nom; saint *Probien*; sainte *Radegonde*, Reine de France, Patrone de *Poitiers*; saint *Paterne*, *Venantius-Honorius-Clementianus-Fortunatus*, Evêque de *Poitiers*; & d'autres d'un ordre moins distingué. Le nombre des sujets qui forment cette liste, s'accroit à mesure que les tems s'aprochent de nous, & le prémier Tome va jusqu'à la fin du xve. siècle.

Le Tome second comprend le seizième siècle. Il y a bien des Articles curieux, tels que ceux d'*André Tiraqueau*, & de ses enfans, de *Jean de la Haye*, de *Jean Choisnin*, & sur-tout celui des Dames *des Roches*, auquel nous allons donner quelques momens d'une attention qui paroit duë à ces illustres personnes. *Madelaine Neveu*, Dame *des Roches* & *Catherine des Roches*, sa fille, ne sauroient être séparées, aïant été unies pendant leur vie par les liens les plus tendres. La Mère étoit savante; elle cultiva les talens de sa fille, & réussit à en faire l'esprit le plus orné & le plus délicat de la Province, & peut-être de la France. On ne parloit à *Pa-*

Digitized by Google

tis auſſi bien qu'à *Poitiers*, que des charmes & du ſavoir de la mère & de la fille. Elles reçurent de continuels éloges; mais la renommée ne fit jamais mieux leur panégyrique qu'en 1579. lorſque les *Grands-Jours* amenèrent à *Poitiers* quantité de Magiſtrats & d'Avocats célèbres. Ces Dames qui y demeuroient avoient fait de leur Maiſon une eſpèce d'Académie, un Parnaſſe, dont elles étoient les Muſes. On conſultoit leur goût, on leur dédioit des Ouvrages, elles communiquoient ceux qu'elles faiſoient; les plus honnêtes gens vouloient avoir l'honneur de les connoître & d'en être connus. Obtenir leur eſtime, c'étoit la preuve d'un mérite décidé. En un mot la Maiſon des Dames *des Roches* à *Poitiers* étoit ce qu'a été ſi longtems à *Paris* le célèbre Hôtel de *Rambouillet*. Aux brillantes qualités de l'eſprit, on trouvoit réunies celles du cœur; & pour comble de bonheur, auprès d'une mère qui avoit encore les graces que l'âge reſpecte dans une perſonne qui a été belle, on voyoit une fille en qui elles avoient tout l'éclat de la plus brillante Aurore.

La *Puce* de Mademoiſelle *des Roches* a reçu les mêmes honneurs que la *Guirlande* de *Julie d'Angennes*. *Etienne Pâquier*, qui eſt l'Editeur du Recueil de Vers que ce badinage fit naître, en raconte l'origine dans un ſtyle de barreau tout-à-fait plaiſant, & qui donne une idée de la galanterie de ce tems-là. „ M'étant, dit-il, tranſporté en la ville

„ de

Digitized by Google

„ de *Poitiers*, pour me trouver aux Grands-
„ Jours, auxquels devoit préſider M. *de Har-*
„ *lay* (*Aebille*), je voulois viſiter Mesdames
„ *des Roches*. Après avoir longtems *gouver-*
„ *né* la fille, l'une des plus belles & ſages de
„ notre France, j'aperçus une puce, qui s'é-
„ toit *parquée* au beau milieu de ſon ſein, au
„ moyen dequoi par forme de riſée, je lui
„ dis que vraiment j'eſtimois cette puce très-
„ prudente, & très-hardie. Très-pruden-
„ te *quidem*, d'avoir ſçu choiſir cette belle
„ place. Hardie *autem* de s'être miſe en ſi
„ beau jour . . . finalement, aïant été l'Au-
„ teur de la noiſe, je lui dis que cette pu-
„ ce méritoit d'être *enchaſſée* dans nos pa-
„ piers, &c." Ce fut là donc le ſignal d'un combat poétique, qui dura autant que les Grands-Jours; Juges & Avocats, tous renoncèrent à leur gravité, pour chanter la Puce de *Catherine des Roches*. Le Préſident *de Harlay*, l'Avocat-Général *Briſſon*, *Antoine Loyſel*, *René Chopin*, *Pierre Pithou*, *Jaques Mangot*, *Odet Turnebe*, firent des Vers Latins, Italiens, & même Grecs, toujours fort ſavans, & quelquefois ſpirituels. Mesdames *des Roches* répondirent à tous avec eſprit & politeſſe. Voici une Réponſe générale, qu'on pourra regarder comme un échantillon des talens poétiques de la fille.

QUA-

Digitized by Google

QUATRAINS

de *Catherine des Roches* aux Poëtes Chante-Puces.

O le digne ornement de la parfaite bande,
Paſquier, *de qui le Nom, l'Oraiſon, & les Vers,*
Volent par la rondeur de ce grand Univers,
La Puce *maintenant votre ſecours demande.*

Hauſſez la, grand Chopin, *de qui la voix exquiſe*
A ſouvent contenté ce fils de Jupiter
Ce Du Harlay, *qu'on voit les grands Dieux imiter,*
Que tout le monde admire, eſtime, honore, & priſe.

Le pilier, le miroir, l'oracle de la France,
Qui ſoutient, repréſente, & anime ſans fin
Peuple, Princes & Loix, briſe (*) *l'air Poitevin,*
Pour conduire la Puce *avec plus d'aſſurance.*

Mangot, *le verd Printems à la vertu chênuë,*
Le favori des Dieux, le Mercure facond,
Qui eſt prémier de tous, & n'a point de ſecond,
Le ſoulève, & lui fait outrepaſſer la vuë.

L'amour réciproque des Dames *des Roches* fut aſſez conſtant pour engager la fille à refuſer les partis les plus avantageux qui s'offroient, dans la crainte que le mariage n'y portât quelque atteinte. Elles vécurent dans cette union juſqu'à la fin de leur vie; & elles moururent en 1587. le même jour, des ravages d'une maladie épidémique. Leurs ouvrages ont été imprimés en deux volumes *in quarto*, dont le prémier eſt de *Paris*, 1569. &

(*) Alluſion au nom de *Briſſon*.

Digitized by Google

& le ſecond de *Poitiers*, 1583. Elles y portent les noms de *Catherine de Fradonet*, & *Madelaine Neveu.*

Le troiſième Tome va depuis 1594. juſqu'en 1652. Nous n'en citerons que deux Apoticaires de *Poitiers*, *Jaques Contant*, & *Paul Contant*, ſon fils, dont le nom s'eſt conſervé parmi les Savans. Le prémier, avec un autre Pharmacien de la même ville, parcourut toute l'Italie, pour voir les plus ſavans Phyſiciens, & en particulier les Botaniſtes, qui s'y trouvoient alors. *Jaques Contant* viſita enſuite toutes les Provinces de France, avec les mêmes vuës & le même ſoin.

Le fruit de tous ces voyages fut un grand Recueil de quinze Herbiers, qu'on admiroit dans ſon Cabinet, avec trente-deux Layettes remplies des productions de la Nature les plus rares en tout genre. Ce Cabinet a été gravé ; & on lit au bas de la gravure le Diſtique ſuivant de *Paſchal le Coq.*

Quæ pelago, quæ nata ſolo, quæ fuſa per auras,
Contentus *capſis tenet*, *bisque libris.*

Paul Contant marcha ſur les traces de ſon père. Il voyagea comme lui en diverſes contrées de l'Europe pour s'inſtruire ; & de retour il joignit les richeſſes qu'il avoit acquiſes à celles dont il étoit héritier préſomtif. Il aimoit la poéſie ; mais cette paſſion étoit ſubordonnée à celle qu'il avoit pour les plantes. Il ſatisfit l'une & l'autre dans un Poème d'environ 2500. vers, qu'il fit imprimer à *Poitiers* en 1608. ſous ce titre :

Digitized by Google

Le Jardin & Cabinet poëtique de Paul Contant, Apoticaire de *Poitiers*, *in octavo*, pp. 99. sans la Dédicace au Duc de *Sully*, & plusieurs pièces de vers faites par ses amis à sa loüange. La matière de ce Poème sont les arbres, les fleurs, les animaux terrestres, les aquatiques, & ceux de l'air. Il fait son exposition en ces termes.

Je chante les beautés de la Terre nouvelle,
Les émaux printaniers de sa robe plus belle;
Je chante les vertus des plus mignardes fleurs
Que l'Aube au teint vermeil enfante de ses fleurs.
Je chante un beau Jardin, qui ne craint la froidure
Des gelés Aquilons, le tems, ni son injure,
Mais qui tout verd, tout gai, tout riant, & tout beau
S'éternise en mes vers en dépit du Tombeau,

Paul Contant avoit promis une suite de ce Poème. Il exécuta sa parole en publiant son second *Eden*, qui est la seconde partie du *Cabinet & Jardin poëtique*; il le joignit aux observations de son père *Jaques* sur *Dioscoride*. Dans ce nouveau Poème, *Adam* & *Eve* chassés du Paradis terrestre en punition de leur desobéissance, dont il parle à la fin du *Jardin poëtique*, travaillent à former un jardin, où ils rassemblent toutes les plantes, fleurs, simples, arbres, arbustes, dont il est question dans l'Ouvrage du père. Les matières y sont traitées didactiquement & par chapitres. Il faut beaucoup de patience pour en soutenir une lecture suivie.

Le Tome IV. achève les Auteurs morts, dont la liste est terminée par l'Abbé *Nadal*.

Il

Digitized by Google

Il eſt rempli d'Articles intéreſſans. Dès l'entrée on trouve ce *Theophraſte Renaudot* contre qui *Gui-Patin* exhale tant de bile dans ſes Lettres. M. *du Radier* raconte au long ſon procès contre la Faculté de Médecine de *Paris*, & toutes les querelles occaſionnées par l'Antimoine. *Renaudot* fit divers Ouvrages hiſtoriques; mais rien ne lui a fait plus d'honneur que le Recueil périodique de ſes Gazettes, commencé en 1631. & continué juſqu'à ſa mort arrivée en 1653. Chaque année forme un volume. On trouve dans les premières années des Relations particulières, & tout le corps contient d'excellens Mémoires pour l'Hiſtoire générale de l'Europe, & en particulier pour celle de France. *Renaudot*, c'eſt le jugement de l'Auteur que nous plaçons ici, avoit l'art de ſe renfermer dans les juſtes bornes de ſon projet; point d'écarts fatigans, jamais de réflexions triviales, ou déplacées par leur inutilité, ou leur malignité. Il narre avec ordre, avec intelligence; & ſon ſtyle vif & agréable conſerve encore toutes ſes graces. Il eſt à ſouhaiter qu'on ne s'éloigne point du modèle qu'il a donné. On doit regarder ce Recueil comme les Annales hiſtoriques de la nation, dont il méritera toujours l'eſtime.

L'Article de *Jean Daillé* figure honorablement dans ce volume. Ce ſavant Miniſtre étoit né à *Chatelleraud* en 1594. Il fut chargé en 1612. de l'éducation de deux petits-fils de *M. Du Pleſſis Mornay*; & cela lui valut tou-

Digitized by Google

toute la confiance de ce grand homme. Pendant ſes voyages avec ſes Elèves, il fit des liaiſons étroites à Veniſe avec *Fra Paolo*. En 1623. il devint Miniſtre de la maiſon de ſon Bienfaiteur; & la même année il recut ſes derniers ſoupirs. Il mit en ordre les quatre volumes des *Mémoires de Dupleſſis Mornay*, dont deux parurent auſſitôt après ſa mort, & les deux autres avec la vie de l'Auteur, longtems après. Son mérite diſtingué le fit appeller au ſervice de l'Egliſe de *Charenton* en 1626. & s'étant fixé à *Paris*, il y a paſſé 44 ans livré à l'étude & à la compoſition de cette multitude d'excellens Ouvrages, dont on lui eſt redevable. Il étoit agé de plus de 76. ans, lorſqu'il mourut le 15. Avril 1670. Sa perſonne étoit aimable, ſon air gai, ſa converſation ſavante ſans pédantisme. Il y avoit même dans ſes manières quelque choſe de galant qui ne plaiſoit pas aux Rigoriſtes de ſon parti. Quoiqu'il aimât extrêmement l'étude, il laiſſoit dans le Cabinet l'air ſombre qu'on y contracte, & n'avoit plus, lorſqu'il en étoit dehors, que l'air du monde & le ton de la bonne ſociété. Sa vieilleſſe ne paroiſſoit qu'à la blancheur de ſes cheveux, étant d'une ſanté ferme & d'un tempérament robuſte, qu'il conſerva juſqu'à ſa mort. *Balzac* a marqué l'eſtime qu'il faiſoit des Sermons de *Daillé* dans une Lettre écrite à M. *Feret*, Sécrétaire du Duc de *Weymar*. „ Je vous „ remercie, lui dit-il, des Sermons que „ vous m'avez envoyés, & vous ſupplie „ d'as-

Digitized by Google

„ d'assurer l'honnête hérétique qui les a prê-
„ chés, que je l'honore & l'estime toujours
„ extrémement. Il y a parmi nous plus d'un
„ Révérend, & plus d'un Monsieur notre
„ maître, que je voudrois que notre Eglise
„ eût troqué pour un si aimable ennemi:
„ je l'envie toujours à votre parti, & je lui
„ dis quelquefois: *Cum talis sis, utinam no-*
„ *ster esses.*"

Un des illustres du *Poitou*, c'est sans contredit *George Brossin*, connu d'abord sous le nom de *Blassac*, & depuis par la qualité de Chevalier *de Méré*. Il étoit d'une famille distinguée par l'antiquité de sa noblesse, & par l'éclat de ses alliances, aïant l'honneur d'appartenir du côté maternel à la Maison de *Bourbon-Condé*. Après quelques années de service, il se livra aux plaisirs de la Cour, mais sur-tout à ceux d'une philosophie, dont il réduisit tous les principes à ce qu'il appelle *décence de mœurs & de sentimens*. C'étoit à proprement parler un Epicuréisme délicat. *Paris*, & une jolie Maison de campagne aux environs de *Poitiers*, furent les lieux où il fixa son séjour. Dans sa retraite il composoit les Ouvrages qui lui ont valu sa réputation: à *Paris* il venoit recevoir l'encens qu'on leur prodiguoit. Il fut lié avec les personnes les plus distinguées de son tems, *Balzac*, le Duc *de la Rochefoucault*, *Pascal*, &c. *Ménage* lui a dédié ses Observations sur la Langue françoise. A ces noms on peut joindre ceux de la Marquise *de Sablé*, de la Du-

Digitized by Google

cheſſe *de Lesdiguières*, & même de *Ninon Lenclos*. La Marquiſe *de Maintenon* fut l'élève du Chevalier *de Méré*. Il finit ſes jours vers l'an 1690. dans un âge fort avancé, & détrompé de bien des erreurs, dont il s'étoit fait pendant longtems une eſpèce de ſyſtême. Ses *Lettres* ont conſervé un rang dans notre Littérature françoiſe. L'eſprit qui y brille, la nouveauté des tours, & quelquefois ceſte des idées, je ne ſai quel air original, les font rechercher de pluſieurs Lecteurs. Il y a en effet quelques expreſſions vraies & heureuſes, qui peignent les penſées de l'Auteur avec beaucoup d'énergie. Mais le ton analytique & métaphyſicien que garde toujours l'Auteur, eſt une ſource d'ennui. Il n'eſt guères varié que dans les mots; c'eſt une monotonie de penſées qui fatigue au bout de quelque tems. Au-lieu d'embellir la nature, le Chevalier *de Méré* l'a presque toujours fardée. En un mot le grand mérite de cet Auteur, c'étoit de s'être fait un ſtyle, une manière particulière, mais le plus ſouvent aux dépens de la clarté, du vrai, & même de la pureté de la Langue.

Nous venons de nommer Madame *de Maintenon*: elle mérite une attention particulière, & M. *de la Beaumelle* en excite un redoublement par tout ce qu'il a publié, ou qu'il prépare, au ſujet de cette Dame. Nous ne mettrons ici que ſon Epitaphe par M. l'Abbé *de Vertot*, qui n'eſt peut-être pas connue du plus grand nombre de nos Lecteurs.

CI-

CI GIT

Très-haute, & très-puissante Dame,
Madame Françoise d'Aubigné
Marquise de Maintenon;
Femme illustre, Femme vraiment
Chrétienne;
Cette Femme forte que le Sage chercha
Vainement dans son siècle;
Et qu'il nous eût proposée pour modèle,
S'il eût vécu dans le nôtre.
Sa naissance fut très-noble,
On loüa de bonne heure son esprit,
Et plus encore sa vertu.
La sagesse, la douceur, la modestie
Furent son caractère qui ne se
Démentit jamais.
Toujours égale dans les différentes
Situations de sa vie.
Mêmes principes, mêmes règles, mêmes
Vertus.
Fidèle dans les exercices de piété,
Tranquille au milieu des agitations
De la Cour.
Simple dans la grandeur,
Pauvre dans le centre des richesses,
Humble au comble des honneurs,
Révérée de Loüis le Grand,
Environnée de gloire,
Autorisée par la plus intime confiance,
Dépositaire des graces;
Qui n'a jamais fait usage de son pouvoir
Que par sa bonté;
Une autre Esther dans la faveur,

Digitized by Google

Une seconde Judith dans la retraite
Et l'Oraison.
La mère des pauvres,
L'asyle toujours sûr des malheureux.
Une vie si illustre a été terminée par une
Mort sainte & précieuse devant Dieu.
Son corps est resté dans cette sainte Maison,
Dont elle avoit procuré l'établissement.
Elle a laissé à l'Univers l'exemple
De ses vertus.
Décédée le 15. d'*Avril*, 1719.
Née le 28. *de Décembre*, 1636.

Un des derniers Articles du quatrième Tome c'est celui de M. *Isaac de Beausobre*. L'Auteur n'y a eu pour guide que le Mémoire inséré dans le Tome XLIII. de la *Bibliothèque germanique*. Il lui auroit cependant été facile de voir la longue vie de ce Savant, que M. *de la Chapelle* a mise à la tête des Remarques posthumes de M. *de Beausobre* sur le nouveau Testament. M. *de Beausobre*, fils aîné du second lit d'*Isaac*, a supléé à ce défaut, en fournissant des Additions fort étenduës, que M. *du Radier* a placées à la fin du Tome V.

C'est de ce dernier Tome qu'il faut encore dire quelque chose. Après en avoir employé les dix-huit prémières pages à achever les Auteurs défunts, l'Auteur en vient aux Auteurs vivans en 1753. L'un des Articles les plus intéressans parmi ces derniers, c'est celui de *Joseph Albert le Large de Lignac*, Prêtre de la Congrégation de l'Oratoire, agé

(en

Digitized by Google

(en 1753.) d'environ 40. ans. Il eſt l'Auteur des fameuſes *Lettres à un Américquain ſur l'*Hiſtoire naturelle, générale, & particulière de M. *de Buffon*, *& ſur les* Obſervations microſcopiques de M. *Needham*; Ouvrage imprimé à *Hambourg* en 1751. en cinq Parties. L'Auteur fait ici un long Extrait de ces Lettres, & même beaucoup trop long pour un Ouvrage de la nature de cette *Bibliothèque*. C'eſt en général le défaut qui y regne: on auroit pu y reſſerrer quantité d'Articles ſans lui rien faire perdre de ſon mérite. Ce jugement porte auſſi ſur les réflexions de l'Auteur, qui manquent ſouvent de préciſion, ou qui ſont trop communes pour réveiller l'attention des lecteurs. Mais le gros des Ecrivains eſt ainſi fait; ils ne ſauroient ſe réſoudre à ſacrifier la moindre choſe de ce qu'ils ont compilé, ou penſé.

Les Savans du nom de *Sainte Marthe* depuis 1500. juſqu'au XVIIIe. ſiècle, occupent les deux bons tiers de ce Volume. Il n'y a en effet guères de Maiſons, qui ait donné à la France un ſi grand nombre de Savans, & de perſonnages diſtingués dans l'Etat, dans l'Egliſe & dans les Lettres. Celui qui ouvre la marche, c'eſt *Gaucher de Sainte-Marthe*, Conſeiller & prémier Médecin de *François* I. dont le père & l'aïeul avoient ſervi avec diſtinction dans les Armées des Monarques précedens. Cette famille ſubſiſte encore dans quatre perſonnes, mais une ſeule tête en fait l'unique appui, ſavoir celle d'*Abel-Louis Sce-*

Digitized by Google

Scevole de Sainte-Marthe, né le 28. Mai 1753. en faveur duquel M. *du Radier* fait le vœu pathétique, par lequel nous allons terminer cet Extrait.

„ Génie, qui préſidez à la gloire de la „ Province, Muſes à qui la Maiſon de *Sainte-Marthe* a rendu depuis trois ſiècles des „ hommages ſi conſtans & ſi variés, adoptez „ ce tendre enfant, élevez-le dans votre ſein, veillez autour de ſon berceau, rendez-le digne de vos plus ſaints myſtères. „ Que ſon cœur formé ſur les exemples „ de ſes aïeux, que ſon eſprit cultivé par „ vos ſoins, répondent un jour à ce que la „ République des Lettres & ſa Patrie ont „ droit d'en attendre."

ARTICLE V.

EXPÉRIENCES *& Réflexions ſur la ſtructure & l'uſage des Viſcères; ſuivies d'une Explication Phyſico-Méchanique de la plupart des Maladies. Par Mr.* RAIMOND VIEUSSENS, *Conſeiller & Médecin Ordinaire du Roi, de l'Académie des Sciences de* Paris, *& de la Société Royale de* Londres. *A* Paris 1755. *in* 12mo. pp. 487. *ſans l'*Analyſe, *qui en a* XXXVIII.

On déſireroit à la tête de cet Ouvrage quelques éclairciſſemens relatifs à la perſonne de ſon Auteur, & au tems où il a été

été composé. Les Dictionnaires & les Eloges, au moins ceux auxquels j'ai recouru, ne parlent point de M. *Vieussens*; & je n'ai découvert d'indications que dans les *Mémoires de l'Académie*, dont l'Histoire propose sous l'année 1703. un nouveau système sur la structure des Vaisseaux, communiqué à l'Académie par M. *Vieussens*, Médecin de *Montpellier*, l'Histoire de 1709. parle d'une hypothèse de M. *Vieussens*, le fils, pour expliquer le délire mélancolique, celle de 1715. annonce trois Traités d'Anatomie publiés par M. *Vieussens*, & enfin les Mémoires de 1717. de diverses Expériences & Observations anatomiques du même.

Il y a apparence que l'Ouvrage qui paroit cette année, & dont on vient de lire le titre, est relatif à ce que *M. de Fontenelle* exprime dans le premier des endroits susdits, en disant (*); „ M. *Vieussens*, fameux Médecin de *Montpellier*, fort connu par son „ grand Ouvrage de la *Neurologie*, communiqua à l'Académie des Sciences un nouveau système qu'il a trouvé sur la structure „ des Vaisseaux du corps humain. Quelque „ prévenu que l'on fût pour la capacité & „ l'exactitude de M. *Vieussens*, on jugea „ qu'il faudroit un grand nombre d'Expériences, & d'Expériences délicates, pour „ vérifier son système; & comme on n'eut pas

(*) *Histoire de l'Académie*, année 1703. pag. 44. de l'Edition *in quarto*, & 54. de celle d'*Amsterdam*.

„ pas la commodité de les faire, la Compa-
„ gnie ne fut pas en état d'approfondir cet-
„ te matière autant qu'elle l'auroit désiré."

Ce sont ces Expériences au nombre de XXI. & accompagnées de XXXVII. Observations, qui forment, avec des conséquences très-détaillées que l'Auteur en tire, tout le corps de cet Ouvrage. La prémière Expérience découvre l'origine & le fondement de toutes les autres. M. *Vieussens* y dit, que le Mercure injecté sans aucun mélange dans les vaisseaux, est plus propre à découvrir les communications, les origines, le progrès, & les insertions des différens conduits du corps, qu'étant mêlé avec de la cire, des huiles, ou des graisses. Tout le travail de notre Physicien a donc consisté à suivre cette idée, en poussant le mercure des injections dans tous les vaisseaux auxquels il a pu le faire parvenir, & en observant par ce moyen la structure & les liaisons de ces vaisseaux. Ce sont des opérations qu'il faut suivre, pour s'en faire une idée; & tout ce que nous pouvons mettre ici, c'est un échantillon des raisonnemens de l'Auteur, & un autre de ses Observations.

En fait de raisonnement, voici l'explication qu'il donne des fleurs blanches des femmes. Par fleurs blanches on entend un écoulement d'humeurs par le vagin, à-peu-près semblable à celui dont plusieurs femmes grosses sont travaillées. Ces sortes d'humeurs sont fournies, ou par la masse même du sang, ou par les con-

Digitized by Google

conduits lymphatiques véſiculeux de la matrice, ou par ceux du vagin. La principale matière des fleurs blanches eſt toujours une lymphe chargée de mauvais levains, qui a ſi fort dégénéré de ſon tempérament naturel par l'action de ces levains, qu'on doit la regarder comme fort altérée, pour ne pas dire, comme infectée de quelque eſpèce de corruption. Lorsque cette lymphe a pour prémière ſource toute la maſſe du ſang, elle ſe porte presque continuellement, & ſi abondamment vers la matrice, qu'elle paſſe par les voies qu'on vient de marquer dans ſon tiſſu, qui en eſt pour lors tout abreuvé dans ſa cavité. Et ſi, dès le prémier commencement de ſon cours, elle n'eſt pas aſſez acre pour en pouvoir d'abord endommager beaucoup la ſurface, elle la relâche au moins, de telle manière que l'arrière-faix, ou ne s'y colle jamais, ou s'en détache ſi aiſément, (s'il arrive quelquefois qu'il s'y colle,) qu'il eſt très-rare que le fœtus parvienne à ſon terme naturel.

Lorsque les femmes groſſes abondent trop en ſang, ou que cette liqueur ſe trouve malconditionnée en elles, il arrive quelquefois, tantôt par quelque cauſe interne, tantôt par quelque cauſe externe, que les artères de la matrice ſe gonflent ſi extraordinairement, ſur-tout ſi le tiſſu en eſt fort délicat, que les embouchures des conduits lymphatiques véſiculeux qui en partent, s'entre-ouvrent aſſez, pour laiſſer paſſer non ſeulement le

Digitized by Google

fuc lymphatique que ces conduits ont coutume de recevoir, mais encore du ſang. Toutes les fois que le gonflement extraordinaire des artères de ce viſcère ſe fait en un ſeul & même tems, dans ſon tiſſu propre, & dans celui de ſon grand col, le ſang paſſe auſſi en même tems dans quelques-uns de ſes conduits lymphatiques véſiculeux, & tombe dans ſa cavité, & dans celle du vagin, par les tuyaux excrétoires qui naiſſent de ces conduits; & alors il ne manque jamais de relâcher les liens tendres qui attachent l'arrière-faix à la ſurface intérieure de ce même viſcère, & de l'en détacher enfin tout-à-fait. Or cet accident eſt toujours ſuivi d'une fauſſe couche. Mais lorſque les ſeules artères du vagin ſe gonflent extraordinairement, & verſent dans ſa cavité du ſang, il ne ſauroit détacher l'arrière-faix, ni par conſéquent cauſer une fauſſe couche.

Il faut ajouter que, durant la groſſeſſe, la matrice de pluſieurs femmes ſe décharge de certaines humeurs viſqueuſes, & ordinairement puantes, d'un blanc obſcur, qui tire tantôt ſur le jaune, & tantôt ſur le verd, leſquelles ſont quelquefois comme brûlantes, & ſi acres, qu'elles cauſent ſouvent une chaleur & une démangeaiſon extraordinaires dans l'extrémité du vagin, & dans toutes les parties voiſines. La matrice ſe décharge de ces ſortes d'humeurs, ou par quelques-uns des pores qui regardent ſa cavité, ou par les tuyaux excrétoires qui paroiſſent ſur la ſurface

Digitized by Google

face interne du vagin, singuliérement auprès de son extrémité, ou en même tems par les uns & les autres de ces endroits.

Toutes les fois que les embouchures des conduits lymphatiques véiculeux de la matrice sont bien ouvertes, & que leurs extrémités, par lesquelles ils s'ouvrent dans ses veines sont fort bouchées, ils reçoivent beaucoup de lymphe des artères d'où ils naissent, & en versent, ou peu, ou point-du-tout, dans les veines où ils aboutissent; deforte que cette lymphe se ramasse petit à petit en très-grande quantité dans leurs cavités, & par le trop long séjour qu'elle y fait, les divers fermens dont elle est imprégnée s'exaltent insensiblement, & la fermentent si fort, qu'enfin elle se corrompt & se divise assez, pour pouvoir passer dans la cavité de la matrice, & produire en même tems les fleurs blanches.

Lorsqu'il se fait une obstruction dans les conduits lymphatiques artériels du vagin, semblable à celle dont on vient de parler, qui se forme assez souvent dans les tuyaux lymphatiques véiculeux de la matrice, la lymphe qu'ils sont destinés à porter, s'y arrête, s'y corrompt, & devient par ce moyen la matière des fleurs blanches. On peut aisément comprendre que, lorsque la lymphe, qui en dégénerant assez de son tempérament pour devenir la matière prochaine des fleurs blanches, coule en même tems des trois différentes sources ci-dessus marquées, son é-

cou-

coulement, très-difficile pour lors à guérir, doit être néceſſairement accompagné de pluſieurs fâcheuſes indiſpoſitions, ſi on ne met de bonne heure les femmes qui en ſont travaillées, dans l'uſage des remèdes propres à les prévenir; parce qu'il paroit comme impoſſible qu'elles puiſſent tomber dans un pareil accident ſans que le ſang ſe ſurcharge de plus en plus de mauvais fermens, qui altèrent inſenſiblement toutes, ou du moins la plupart des liqueurs recrémenteuſes, qui ſe ſéparent continuellement de ſa maſſe, & qui ſoutiennent l'économie du corps. Or l'altération des récremens du ſang eſt toujours ſuivie de différens ſymptômes, plus ou moins fâcheux, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins grande.

L'Obſervation dont nous faiſons choix pour la joindre au morceau précedent, concerne une hydropiſie aſcite, dont mourut à *Montpellier*, le 12 Avril 1699. M. le Chevalier *de Janlis*, Commandeur de *Vilers*, & Inſpecteur-Général des Troupes du Roi. La choſe intéreſſe également les Médecins, & les amateurs des boiſſons glacées, que cet exemple doit rendre très-circonſpects dans l'uſage qu'ils en font. La maladie qui finit les jours de M. *de Janlis*, fut précedée d'une indigeſtion d'alimens cauſée par la froideur exceſſive du vin, & de l'eau à la glace, qu'il bûvoit ordinairement à ſes repas. Pour ſe délivrer de cette indiſpoſition, il ſe purgea avec la rhubarbe, la caſſe, & la manne, après

Digitized by Google

après qu'on lui eut fait une saignée du bras droit, à laquelle il fut préparé par un lavement composé d'une décoction de feuilles de mauve, de violette, de pariétaire, & de chicorée, dans laquelle on délaya une once de lénitif fin, & deux onces de miel rosat. Un jour après avoir été purgé il alla aux bains de *Balaruc*, où il but les eaux durant trois jours, à savoir quatorze ou quinze verres le matin à jeun à diverses repriſes, avalant une demi-écuelle de bouillon après les avoir renduës. Au retour des bains de *Balaruc* à *Montpellier*, il fut purgé avec ſix onces d'infuſion de rhubarbe, une once & demi de manne, & une dragme de ſel végétal. D'abord après avoir fini la boiſſon des eaux thermales, dont on vient de parler, M. *de Fanlis* reprit l'uſage de la glace, qui lui donna un cours de ventre bilieux. Avant que ſon cours de ventre fût entiérement fini, il fut obligé d'aller en *Catalogne* pour y remplir les devoirs de ſa charge, & il y paſſa les mois de Juillet, d'Août, & de Septembre, de l'année 1698. Pendant ſon ſéjour en ce païs-là, qui eſt extraordinairement chaud, il s'attira par des exercices fort violens, & par de longues veilles, une chaleur exceſſive d'entrailles. Pour en temperer l'ardeur il prenoit tantôt des émulſions glacées, tantôt du lait glacé, & tantôt de la crême de lait auſſi glacée; enſorte que par cette manière de vivre il épaiſſit ſi fort petit à petit la partie lymphatique de ſon ſang, qu'elle s'arrêta

par

Digitized by Google

par son trop grand épaississement, & se ramassa en si grande quantité dans le couloir vasculeux lymphatique nerveux extérieur du foie qu'elle y forma plusieurs tumeurs blanchâtres & dures, l'une desquelles étoit grosse à-peu-près comme un œuf de poule. Tout ce viscère devint même si gros par les obstructions qui se formèrent au dedans de son tissu, qu'il s'étendoit jusqu'au nombril. La lymphe ne pouvant se filtrer duëment, ni couler avec liberté dans le foie, quelques-uns des vaisseaux lymphatiques qui sont destinés pour la porter s'ouvrirent, & en versèrent insensiblement assez dans la cavité du bas ventre pour y former dans l'espace de deux mois cette espèce d'hydropisie qu'on appelle *ascite*, laquelle fut toujours accompagnée d'un cours de ventre bilieux, de la fièvre continuë, d'un grand dégoût, & de plusieurs autres fâcheux symptômes, qui furent suivis de la mort. Vingt-quatre heures après que M. *de Faulis* eut rendu l'esprit, M. *Vieussens* fit ouvrir son cadavre en sa présence par le Sieur *Baraucy*, fort habile Chirurgien, & il observa dans le bas ventre ce qui vient d'être raporté. Il remplit même une écuelle de terre de l'humeur lymphatique, qui s'étoit ramassée dans sa cavité, laquelle prit bientôt la consistance de la gelée par la chaleur du feu.

A R-

Digitized by Google

ARTICLE VI.

HISTORISCHE LOBSCHRIFFT *des weiland hoch- und wohlgebohrnen Herrn, Herrn* Christians, *der* H. R. R. *Freyherrn* VON WOLF, *Erb- Lehn- und Gerichtsherrn auf* Klein-Dölzig, *Sr. Königl. Maj. in* Preussen *Geheimen-Raths, der Universität zu* Halle *Kantzlers und Seniors, wie auch des Natur- und Völkerrechts und der Mathematik Professors daselbst, der Kayserl. Academie zu* Petersburg *Prof. honor. der Königl. Acad. der Wissenschafften zu* London, Paris, Berlin, *und zu* Bologna, *Mitglied.*

c'est-à-dire,

ELOGE HISTORIQUE *de feu M. le Baron* DE WOLF. *A* Halle, *chez* Renger, 1755. pp. 152. *pour l'*Hist. & 108. *pour les* Pièces justif. *sans la* Déd. *& la* Préf.

L'illustre défunt n'auroit pu désigner une plume plus habile pour tracer l'Histoire de sa vie & de ses ouvrages, que l'est celle à qui nous devons cet Eloge. La Dédi-

Digitized by Google

dicace va en faire connoitre le nom à ceux qui pourroient encore l'ignorer. Elle eſt de nature à trouver place ici.

Inclutis
Scientiarum per Europam
Academiis
quibus pie defunctus
ILLUSTRIS WOLFIUS
adſcriptus fuit
hoc
Pietatis Venerationisq.
ſuæ erga eum
qualecunque Monumentum
Sacrum
eſſe cupit
Auctor
Jo. Chriſtophorus Gotoſchedius,
Phil. Prof. Lipſ. Acad. Reg. Berolinenſi, Electorali Moguntinæ & Inſtituto Bononienſi Adſcriptus.

Pour ne pas rendre cet Extrait auſſi long que l'Ouvrage, nous ne ferons qu'en détacher les faits avec beaucoup de ſimplicité, & ſans toucher aux éloges, ſur leſquels chacun ſuivroit d'ailleurs également le penchant ou l'éloignement qu'il a pour ce célèbre Philoſophe.

Chriſtian Wolf nâquit à *Breſlau*, Capitale de la Siléſie, le 24. Janvier 1679. *Chriſtophle* ſon père étoit Bourgeois de cette ville, & ſa mère s'appelloit *Anne Giller*. *Wolf* le père avoit été deſtiné aux études dans ſa jeu-

Digitized by Google

jeuneſſe; mais ſa ſituation domeſtique l'obligea de prendre une profeſſion, (il fut, ſi je ne me trompe, Braſſeur.) Cependant il conſerva un tel goût pour les Lettres qu'il fit vœu d'y conſacrer le prémier fils qui lui naîtroit. Le ſuccès juſtifia cette eſpèce de témérité.

Les prémières années des hommes qui parviennent à quelque genre de ſupériorité, ſe reſſemblent aſſez. Beaucoup d'eſprit, beaucoup d'application, des progrès ſurprenans; c'eſt toujours le même récit à quelques variétés accidentelles près. M. *Wolf* conſervoit avec reconnoiſſance le ſouvenir de divers maîtres qui avoient dirigé ſes prémières années. L'un des plus connus, c'eſt *Chriſtian Grypbius*, qui a paſſé pour un des meilleurs Poëtes de l'Allemagne. Ce *Grypbius* étoit ennemi déclaré de la Philoſophie & des Mathématiques; mais il ne put étouffer dans ſon diſciple l'eſtime innée, pour ainſi dire, de ces ſciences, & le déſir de les approfondir. Heureuſement il recevoit de M. *Caſpar Neumann*, habile Théologien, des conſeils & des exemples qui auroient ſeuls ſuffi pour l'affermir contre les frivoles déclamations du Poëte.

La Philoſophie ſcolaſtique étoit alors la ſeule que *Wolf* fût à portée d'étudier. Il auroit bien voulu y joindre le Cartéſianiſme, mais les ſecours lui manquoient. Il ne trouvoit auſſi dans *Clavius*, l'unique Auteur qu'il eut entre les mains, qu'un très-médiocre guide

Digitized by Google

pour la Géométrie. Comme il se destinoit à la Théologie, il entama ce genre d'étude, & lut ce qu'il y avoit alors, ou du moins ce qu'il put se procurer de meilleur.

Ainsi préparé, *Wolf* se rendit en 1699. par *Leipsig* à *Jena*. Le principal motif qui lui fit choisir cette Université, c'étoit la réputation de M. *Hamberger*, qui y professoit alors la Physique & les Mathématiques. Il joignit ces études à celle de la Théologie, & les fit même pour l'amour de la Théologie. Les disputes & les animosités qu'il avoit eu lieu de remarquer à *Breslau* même entre les Docteurs des différentes Sectes qui s'y trouvoient, lui avoient déjà fait comprendre qu'il n'y avoit aucun moyen de les terminer qu'en faisant cesser l'incertitude & la confusion qui regnoient dans les idées de ces Antagonistes. Sachant donc que les Mathématiques étoient la seule science qui fût fondée sur la certitude, il forma de bonne heure le projet, dont l'exécution a ensuite occupé toute la vie, de transporter cette certitude aux sciences philosophiques, d'où son influence devoit naturellement s'étendre aux doctrines qu'enseigne la Théologie. Il s'en étoit même ouvert à M. *Neumann*, avant que de quitter *Breslau*; & celui-ci voyant combien le mérite & les talens dévançoient les années dans ce jeune homme, bien loin de le détourner de ses vues, l'y affermit puissamment, & lui dit en propres termes, *Rara avis, Theologus physicus & mathematicus.*

Ham-

Digitized by Google

Hamberger remplit parfaitement l'attente de *Wolff*, qui fit de rapides progrès sous un si habile Maître. Il assista aussi aux leçons de Mrs. *Müller* & *Hebenstreit* sur les parties de la Philosophie, & sur le Droit naturel. Une lecture particulière qui l'occupoit beaucoup, & qui lui donnoit de grands sujets de méditation, c'étoit le Traité de M. *Tschirnhausen*, qui a pour titre *Medicina Mentis*. Il eut le bonheur de pouvoir conférer avec l'Auteur-même, qui se trouvoit à *Leipsig* à la foire de Pâques en 1702. On peut croire qu'il mit bien à profit une occasion aussi précieuse. Il fut question entre autres choses dans leurs entretiens du calcul différenciel, qui commençoit à faire du bruit.

Mr. *Wolf* se mit vers ce tems-là à prêcher; & l'extrême netteté qui regnoit dans ses Sermons les fit goûter. Il continua pendant son séjour à Leipsig en qualité de Maître ès Arts, & parut en Chaire pour la dernière fois dans l'Eglise de *S. Nicolas*, le Mardi de la Pentecôte, 1706. peu avant que d'entrer dans sa charge de Professeur de Mathématique à Halle. Il s'étoit rendu à Leipsig vers Noël 1702. pour être compris dans une promotion prochaine de Maîtres ès Arts. Il étoit aussitôt après retourné à *Jena*, pour y assister à un Cours d'Astronomie; & ce ne fut qu'à Noël 1703. qu'il choisit *Leipsig* pour son domicile. Il débuta par sa Dissertation, *de Philosophia practica universali, methodo mathematica conscripta*. Mr. *Otto Mencke*, qui

en fut le Censeur, s'apperçut qu'elle étoit d'un ordre peu commun, & conçut une si grande idée de son Auteur, qu'il lui fit sur le champ la proposition de l'associer au travail des *Acta Eruditorum*. M. *Wolf* l'accepta, & a fourni cette carrière pendant bien des années, jusqu'après la mort de M. *Jean Burchard Mencke*.

Cette distinction fut suivie d'une autre, à laquelle il fut infiniment plus sensible. Mr. *Mencke*, sans en rien dire à M. *Wolf*, avoit envoyé sa Dissertation à M. *de Leibnitz*. Cet Oracle de l'Allemagne, qui étoit l'arbitre des réputations & souvent des Emplois, en fut si charmé qu'il prévint le jeune Auteur, & lui écrivit la Lettre la plus obligeante.

Il étoit tems que M. *Wolf*, après avoir profité de tant de leçons, en donnât à son tour. Il se mit donc à enseigner les Mathématiques, la Logique, & la Physique; & il fut applaudi dans tous ces genres. Cinq ou six heures de leçons par jour rempliſſoient son tems, sur-tout en y joignant le travail des *Acta Eruditorum*. Il étoit livré à ces occupations, lorsqu'elles furent interrompuës par l'irruption des Suédois en Saxe en 1706. Toute l'Université fut dispersée, maîtres & disciples. M. *Wolf* étoit moins embarrassé qu'un autre dans cette catastrophe, sa réputation lui aïant déjà attiré plusieurs vocations. Il avoit du penchant à préférer celle de *Giessen*, pour une Profession de Mathématiques. Il commença par aller sur les lieux pour

Digitized by Google

pour examiner si elle lui convenoit. L'absence du Souverain n'aïant pas permis qu'on lui délivrât d'abord ses expéditions, cela lui fit naître l'idée d'aller dans sa patrie voir ses parens, dont il étoit absent depuis sept ans. Il prit pour cet effet la route de *Halle*, & rendit visite en passant aux principaux Professeurs.

Le célèbre *Stryk* le détourna d'aller à *Giessen*, en disant qu'il manquoit un Professeur de Mathématiques à *Halle*, & qu'il falloit qu'il eût ce poste. M. *Hoffmann*, alors Prorecteur, entra dans la même idée; & en aïant écrit à M. *de Leibnitz*, celui-ci donna sa parole de recommander *Wolf* à M. *de Danckelmann*, alors Ministre d'Etat & Curateur des Universités. Là-dessus M. *Wolf* partit pour *Berlin*. Le Ministre le reçut fort bien, & aïant fait un raport favorable de l'affaire au Roi *Frideric* I. les expéditions nécessaires furent faites sans délai. Le nouveau Professeur revint à *Halle* à la fin de 1706.

Il se borna d'abord à sa Profession, ne donnant de leçons que sur les Mathématiques, l'Algèbre, & l'Architecture, tant civile que militaire. Mais lorsque M. *Hoffmann*, qui avoit enseigné la Physique expérimentale, fut appellé à *Berlin* en qualité de Médecin du Roi, M. *Wolf* acquit les Instrumens nécessaires pour donner les mêmes leçons. Il passa bientôt après de là à la Physique, & successivement aux autres parties de la Philosophie. Mais autant qu'il avoit été goûté

Digitized by Google

à cet égard à *Leipsig*, autant l'étoit-il peu à *Halle*. C'étoit l'effet des menées de ses Adversaires, qui tâchoient de le déprimer par toutes sortes de voies. *Thomasius*, *Gundling*, *Rüdiger*, entraînoient les Auditeurs, & personne ne daignoit aller même par curiosité entendre *Wolf*.

Le tems détruisit néanmoins peu-à-peu ce préjugé. Quelques bons esprits sentirent ce que valoient les enseignemens du Philosophe abandonné, & s'attachèrent à lui. D'autres les suivirent; & à la fin il eut la foule. Mais ces succès, suivant leur effet ordinaire, ne firent que redoubler les efforts de l'envie. Il y auroit pu s'y soustraire, en retournant à *Leipsig* où il étoit rappellé; mais il crut que ce seroit être ingrat que de quitter sitôt un poste qui lui avoit été si gracieusement conféré.

En 1709. il publia son *Aerométrie* latine, science toute nouvelle dont il enrichissoit les Mathématiques, vrai chef-d'œuvre par lequel il faisoit son entrée dans la République des Lettres. Trois choses distinguoient cet Ouvrage, les Mathématiques, la Physique, & la Méthode; & chacune y étoit poussée aussi loin qu'elles peuvent aller dans un sujet aussi difficile. L'année suivante, il donna ses *Elemens de Mathématique* en quatre petits volumes, qui ont été souvent réimprimés, & dont la clarté admirable met en état d'étudier cette science sans maître.

La *Théodicée* de *Leibnitz* parut dans le même

Digitized by Google

me tems. *Wolf* le lut, & l'on sait l'usage qu'il en a fait dans sa philosophie. M. *Bülfinger* est le premier qui ait introduit à cette occasion le terme de *Philosophia Leibnitio-Wolfienne*.

Le grand hyver de 1709. fournit à notre Professeur l'occasion d'écrire une très-belle Dissertation sur la rigueur du froid de ce fameux hyver. Elle fut fort goûtée en Angleterre; & la Société Royale de Londres en donna des preuves en envoyant des Lettres d'aggrégation à son Auteur, qui fut élu unanimement dans l'Assemblée, à ce que lui manda M. *Woodward*, la plus nombreuse que la Société eût jamais eu. La Société Royale de Prusse ne tarda pas à suivre cet exemple.

En 1711. M. *Wolf* donna ses *Tables des Sinus & des Tangentes*, & l'année suivante sa *Logique Allemande*. C'étoit le meilleur Ouvrage qui eût encore paru dans ce genre, & fort supérieur à l'*Art de penser*. Elle a été réimprimée quantité de fois, & traduite en latin & en françois. Les deux premiers volumes des grands Ouvrages Mathématiques latins parurent en 1713. & ont été poussés depuis jusqu'à cinq. Quoique ce soit un Livre cher, il n'en a pas eu moins de débit, & on l'a réimprimé à Genève.

Une vacance dans l'Université de *Wittemberg* par la mort de M. *Planer*, attira une nouvelle vocation à M. *Wolf*. Il en fit son raport à M. *de Printzen*, Ministre d'Etat, qui mit la demande sous les yeux de *Frideric*

Digitized by Google

Guillaume, parvenu depuis peu à la Couronne. Le Roi ne crut pas devoir priver *Halle* d'un auſſi bon ſujet, & l'y retint en le décorant du titre de Conſeiler de Cour, & lui accordant quelques autres avantages. Mais cette eſpèce d'aſſaut fut ſuivi d'un autre beaucoup plus puiſſant. Le Czar *Pierre le Grand* voulut avoir *Wolf* à Petersbourg, & lui fit propoſer les conditions les plus avantageuſes. Il auroit été bien glorieux à notre Philoſophe d'aller porter le flambeau de ſes connoiſſances dans un auſſi vaſte Empire. M. *de Leibnitz* en décida; *Wolf* lui demanda conſeil, & ce grand homme l'aïant détourné de cette transplantation, il n'y penſa plus.

Leibnitz étoit donc l'oracle de *Wolf* à tous égards; & cela fait autant d'honneur à l'un qu'à l'autre. Qu'y avoit-il alors en effet de plus reſpectable dans l'Allemagne, & peut-être dans l'Univers, que ce grand Philoſophe, qui depuis un demi ſiècle n'avoit ceſſé d'étendre les limites des connoiſſances humaines? *Wolf* n'auroit pas été *Wolf*, s'il n'avoit pas rendu juſtice à *Leibnitz*; & l'aſſertion peut être renduë réciproque. Auſſi furent-ils également charmés d'une dernière entrevuë, qui arriva peu avant la mort de *Leibnitz*, lorsqu'il paſſa par *Halle*, en revenant de *Vienne*, où il avoit été pour poſer les fondemens d'une Académie impériale. Leurs converſations, comme on pourroit ſe l'imaginer, ne roulèrent point ſur des ſpéculations métaphyſiques, ils s'occupèrent d'ob-

Digitized by Google

d'objets plus utiles à la Société. M. *Wolf* avoit eu des vuës sur la multiplication du grain; *Leibnitz* l'engagea à les suivre, & à faire les Expériences néceſſaires. On peut les trouver réunies dans un Ouvrage allemand qui parut en 1718. Il y en a une Edition augmentée de 1725. & il a été traduit en Anglois en 1734.

Leibnitz mourut en 1716. *Wolf* fit ſa vie d'après les matériaux que M. *Eckbard* lui fournit; & c'eſt d'après cette vie que M. *de Fontenelle* a compoſé ſon Eloge. Nous ne croyons pas devoir nous arrêter au détail de divers Ouvrages que notre Philoſophe publioit de tems en tems; ils étoient tous dignes de lui, mais leur ſeule énumération nous meneroit trop loin. C'eſt alors qu'il commença ſa *Métaphyſique Allemande*, où tout étoit original & pour le fond, & pour la forme; mais où l'Auteur ne faiſoit cependant qu'uſer du privilége naturel de propoſer la vérité, & de l'exprimer de la manière la plus convenable. Il falloit un Dictionnaire pour entendre ſes Ecrits; mais ce n'étoit point à cauſe de leur obſcurité. Il ne créoit de nouveaux termes que parce qu'il y attachoit de nouvelles idées. Une preuve que ces termes étoient, pour ainſi dire, réels, c'eſt que depuis 30. à 40. ans qu'ils ont été introduits par M. *Wolf*, non ſeulement les Philoſophes les ont adoptés, mais ils ont même paſſé dans l'éloquence & dans la poéſie, ils ſont devenus d'un uſage commun &

Digitized by Google

décidé. La Morale, traitée dans le même goût que la Métaphysique, vit le jour bientôt après.

Le sceptre académique du Prorectorat fut conféré à M. *Wolf* en 1720. quoique les Théologiens de *Halle* eussent fort traversé sa nomination. Ils étoient alors tout occupés à lui tendre des piéges; & ils gagnoient quelques-uns de ses auditeurs, pour les engager à remarquer les propositions dangereuses qu'il pourroit répandre dans ses leçons, & à leur en faire raport. M. *Wolf* se soutint pendant quelque tems contre ces attaques; mais de quoi l'envie, la malignité, & le faux zèle ne viennent-ils pas à bout? Nous allons donc passer à l'époque des persécutions qu'il endura, & qui ne servirent qu'à rehausser sa gloire.

En déposant le Prorectorat, M. *Wolf* tout occupé alors de la composition de sa Morale & de sa Politique, prononça un Discours où il comparoit les principes de *Confucius* & des Chinois avec les siens, & se faisoit honneur de la conformité qu'il trouvoit entre eux. Chaque mot de ce Discours fut en quelque sorte une étincelle qui tomba sur les matières les plus combustibles. Tout retentit des plus vives clameurs; on se récria au Paganisme, à l'Athéisme. L'Abbé *Breithaupt* monta en Chaire pour y réfuter la Harangue de M. *Wolf*. En un mot on sonna véritablement le tocsin contre lui.

Mr.

Digitized by Google

Mr. *Lange*, qui succédoit au Prorectorat, étoit à la tête de cette troupe acharnée à la ruïne de *Wolf*. La Faculté théologique procéda d'abord avec quelque apparence de régularité. M. *Frank*, qui en étoit alors Doïen, homme d'un caractère moderé, fit demander à M. *Wolf*, au nom de la Faculté, une Copie de son Discours. Comme on pouvoit en abuser, l'Auteur ne crut pas devoir la donner; & ce refus envénima beaucoup les esprits. Il y eut une conférence où l'on insista sur l'extradition de la Copie susdite; mais sans en venir à aucune conciliation.

Pendant ce tems-là *Marpurg*, *Vienne*, & *Petersbourg* tendoient les bras au Philosophe de *Halle*. C'étoit la troisième fois que le Czar revenoit à la charge. Il fondoit alors l'Académie impériale; & M. *Schumacher* fut chargé d'offrir 2400. Roubles à M. *Wolf*, pour l'y attirer. Malgré les desagrémens qu'on lui suscitoit à *Halle*, il demeura fidèle à cette Université.

Les Théologiens avoient cependant mis dans leurs intérêts un des disciples précedens de M. *Wolf*, nommé *Sträbler*, & l'avoient engagé à réfuter les Ecrits de son maître, en lui imputant les erreurs les plus dangereuses. *Sträbler* fit en effet une Critique de la philosophie de *Wolf*, qui fut imprimée à *Jena*. Le Philosophe attaqué ne crut pas devoir un mot de réponse à un semblable adversaire. M. *de Ludwig*, alors Chancelier, poursuivit *Sträbler* comme violà

lateur des ſtatuts des Univerſités, qui défendent aux diſciples d'écrire contre leurs maîtres ; & le Roi lui-même témoigna ſon indignation contre ce procédé, dans un Reſcript addreſſé à l'Univerſité.

Les années 1721. 1722. 1723. ſe paſsèrent dans ces tracaſſeries, qui n'empêchèrent pas M. *Wolf*, de donner les trois tomes de ſes *Eſſais de Phyſique expérimentale*, qui furent bientôt ſuivis du prémier tome de ſa *Phyſique dogmatique*. Il dédia celui-ci au Czar ; & ce grand Prince reçut ſi favorablement cette Dédicace, qu'il la fit traduire en Ruſſe, afin qu'elle pût être luë de tous les Grands de ſon Empire, & qu'il renouvellât les offres tant de fois faites à l'Auteur, pour l'attirer à Petersbourg.

L'orage théologique grondoit toujours, & la nuée groſſiſſoit. Les Profeſſeurs les plus judicieux, *Ludwig*, *Sperlette*, *Gundling*, & *Heineccius*, ne voulurent point entrer dans les menées qui ſe faiſoient. M. *Lange*, aidé de *Sträbler*, fit un Extrait de toutes les prétenduës erreurs, qui ſe trouvoient dans les œuvres de *Wolf*, & l'envoya à Berlin comme une Concluſion de la Faculté philoſophique, à laquelle cet Extrait avoit été à la vérité préſenté, mais dont il s'en falloit bien que tous les Membres l'euſſent approuvé. Le Roi fit communiquer cet Ecrit à *Wolf*, afin qu'il y répondît. Cela ſe paſſoit à la fin de Mai ; & juſqu'à la mi-Novembre les choſes demeurèrent tranquilles. Pendant cet inter-

Digitized by Google

tervalle le feu Landgrave de *Caſſel* addreſſa une vocation très-preſſante à M. *Wolf*, pour remplir la place de Profeſſeur de Mathématiques à *Marbourg*, avec mille écus d'appointement. Mais notre Philoſophe ne crut pas devoir quitter *Halle* dans les conjonctures où il ſe trouvoit; & ſe fiant ſur ſa bonne conſcience, il ne voulut pas paroitre lâcher le pié devant des adverſaires auſſi injuſtes que l'étoient les ſiens.

Cependant le coup le plus imprévu étoit ſur le point de partir. La Religion du feu Roi fut ſurpriſe; on lui perſuada que les ſentimens de *Wolf* étoient dangereux, & il envoya à l'Univerſité de *Halle* un Reſcript fulminant, par lequel *Wolf* étoit banni de cette ville & des Etats, avec ordre d'en ſortir dans deux fois vingt-quatre heures *ſous peine de la corde*. On peut juger de l'éclat que fit une pareille ſentence contre un Profeſſeur auſſi célèbre, & que tant de Puiſſances recherchoient depuis ſi longtems avec le plus grand empreſſement. M. *Wolf* ne voulut faire aucune démarche pour amortir le coup, & en douze heures il fut hors de *Halle*. La Philoſophie n'empêche point les mouvemens naturels de ſurpriſe & de douleur dans de ſemblables occaſions. M. *Wolf* ſoutint à la vérité cette épreuve avec une fermeté incroyable; mais l'impreſſion qu'elle fit ſur ſon épouſe, alors enceinte, eut des ſuites extrémement triſtes, qui le privèrent en quelque ſorte pour toujours des douceurs qu'il avoit jus-

Digitized by Google

jusqu'alors goûtées dans l'union conjugale. Le Théologien *Franke* eut la lâcheté d'insulter à ces desastres, & de faire en chaire les applications les plus odieuses de ce que l'Ecriture dit de la fuite en hyver, & de l'état de celles qui sont enceintes, ou qui allaitent, dans ces catastrophes.

Merseburg fut le prémier azyle de Mr. *Wolf*, d'où il se rendit à *Cassel*, pour voir si ce qui venoit d'arriver n'avoit point changé les dispositions précedentes du Landgrave à son égard. Ce sage Prince le reçut à bras ouverts; & sept jours après la signature de l'arrêt de Berlin, il signa les expéditions nécessaires pour établir M. *Wolf* à *Marbourg*, d'une manière honorable & avantageuse. Les Théologiens de *Halle* tentèrent de soulever ceux de *Marbourg*; & il y eut en effet quelques difficultés à l'installation de M. *Wolf*; mais le Landgrave leur opposa aussitôt des ordres si sévères que le mal fut détruit jusqu'à la racine, & que M. *Wolf* a joui d'une constante & pleine paix pendant tout son séjour dans cette Université.

Il commença ses leçons publiques avec l'année 1724. & c'est alors que l'on vit se former avec les accroissemens les plus rapides, cette foule d'auditeurs qui venoient l'entendre de toutes les contrées de l'Europe. Il se remit en même tems à la composition de ses ouvrages, & donna d'abord les *Remarques sur sa Métaphysique*, dans lesquelles il répondit aux principales objections qu'on a-

voit

Digitized by Google

voit faites contre sa doctrine. Le bel ouvrage de *M. Bülfinger*, qui parut bientôt après, sous le titre de *Dilucidationes*, achéva de mettre la vérité & l'innocence de cette doctrine dans tout son jour. Les persécutions qu'elle avoit attirée à son Auteur, tournèrent à sa gloire ; & l'on peut dater de ce tems-là cette supériorité décidée, qui pendant trente ans a fait regarder M. *Wolf* comme le Philosophe de l'Allemagne.

Une des choses qui décidèrent le plus de sa réputation, ce fut la victoire complette qu'il remporta sur un homme qui tenoit alors l'un des prémiers rangs dans la Philosophie & dans la Théologie, M. *Buddeus*, Professeur à *Jena*. Ce Savant, d'ailleurs d'un caractère doux & modéré, ayant eu la foiblesse & l'imprudence d'épouser la querelle des Théologiens de *Halle*, & de faire imprimer un jugement souverainement desavantageux à la philosophie de *Wolf*, celui-ci qui n'avoit opposé que le silence à l'essain de frélons qui avoient voulu le piquer, se crut obligé de faire un exemple remarquable en la personne de M. *Buddeus*. Il lui répondit donc avec une force étonnante ; & il n'existe peut-être point d'Ecrit polémique comparable au sien. Après s'être pleinement lavé de toutes les imputations odieuses dont le Théologien de *Jena* l'avoit chargé, il les retorqua contre lui, fit voir que ses Ecrits fourmilloient de propositions hazardées, inconséquentes, & vraiement dangereuses ; qu'il

n'y

n'y avoit d'ailleurs ni ordre, ni juſteſſe, ni aucun genre de mérite philoſophique dans tout ce qu'il avoit publié: en un mot il réduiſit tellement en poudre des ouvrages qui avoient eu juſqu'alors une grande célébrité, que dès la foire de *Leipſig* ſuivante, perſonne n'en voulut plus acheter, & qu'il fallut condamner les éditions entières à faire un ſaut fatal chez l'Epicier. M. *Buddeus* fut altéré de ce coup; mais il ne pouvoit s'en prendre qu'à lui-même. On prétend que le chagrin qu'il en conçut, abrégea ſa carrière. Malheureux effet des paſſions, qui ſemblent n'exercer leurs fureurs avec le plus de violence que dans ceux qui devroient en être le plus exempts!

La Ruſſie & la Saxe firent de nouvelles inſtances à M. *Wolf* pour l'attirer à *Petersbourg* & à *Leipſig*; mais il étoit trop pénétré des bontés du Landgrave pour y faire d'autre attention que celle d'en témoigner ſa reconnoiſſance à l'Imperatrice *Catherine* & au Roi *Auguſte*.

Il eſt impoſſible d'entrer à préſent dans le détail des occupations de notre Philoſophe, pendant les floriſſantes années de ſon ſéjour à *Marbourg*. Il y entama & y pouſſa fort loin ſes grands Ouvrages latins ſur la Philoſophie. Leur étenduë & le dévelopement dans lequel il y a propoſé les vérités, ont été & ſont ſouvent l'objet de la critique, & même des railleries. Mais de cent perſonnes dans la bouche desquelles elles ſont, il n'y en a pour

Digitized by Google

pour l'ordinaire pas deux, qui les faſſent avec connoiſſance de cauſe, & après une lecture ſuivie & réfléchie de ces ouvrages, parce qu'il eſt plus commode de les rejetter ſur l'étiquette, que d'en faire une étude ſoutenuë & guidée par l'amour de la vérité.

Quelques pièces détachées de ce grand travail formèrent un ouvrage périodique, qui a pour titre *Horæ ſubceſivæ*. Il y en a cinq tomes, dont chacun renferme quatre parties.

A meſure que la ſcène changeoit en faveur de M. *Wolf*, il acqueroit non ſeulement des Diſciples, & des Partiſans, mais des Défenſeurs illuſtres, des Théologiens & des Philoſophes diſtingués, qui adoptoient ſes principes, & les enchaſſoient, pour ainſi dire, dans leurs ouvrages. L'un de ceux qui ſe diſtinguèrent le plus dans ce genre, ce fut M. *Reinbeck*, l'homme le plus reſpectable qu'il y ait jamais eu, qui, ſoit dans ſes Sermons, ſoit dans ſon bel ouvrage ſur la Confeſſion d'Augsbourg, ne fit point difficulté de ſe montrer Sectateur éclairé de la philoſophie de *Wolf*. M. *Wagner*, M. *Cantz*, M. *Jöcher*, M. *Winckler*, M. *Gottſched*, &c. parurent ſur la même ſcène; & depuis ce tems-là le nombre des *Wolfiens* a totalement prévalu. Les Antagoniſtes qui ſe ſont élevés, ont bien mis au jour quelques ouvrages; mais presque auſſitôt oubliés que publiés. Tels ſont ceux de Mrs. *Bertram*, *Löſcher*, *Marperger*, *Palm*, *Müller*, &c.

Digitized by Google

A la mort du Landgrave *Charles* arrivée en 1730. le Roi de Suede, *Frideric* I. lui succeda au Landgraviat. Il vint alors à *Cassel*, & de là à *Marbourg*, où ce Monarque donna à M. *Wolf* les assurances de protection les plus gracieuses. Il en a toujours éprouvé les effets; & Monseigneur le *Statthalter*, aujourd'hui Landgrave, n'a cessé de le combler de distinctions.

La France ouvroit depuis quelque tems les yeux sur le mérite du Philosophe de *Marbourg*. Les premières impressions sur son compte avoient été données par ses ennemis au P. *Tournemine*, & à quelques autres gens de Lettres, mais la vérité en triompha bientôt. Le Jésuite donna des preuves du changement de ses idées à cet égard, par des Extraits très-avantageux des Livres Wolfiens qu'il inséra dans les *Mémoires de Trevoux*. Mais la preuve éclatante du cas que la nation entière faisoit de M. *Wolf*, ce fut sa nomination à l'une des huit places de l'Académie des Sciences de Paris, qui ne s'accordent qu'aux Etrangers les plus distingués dans les Sciences les plus relevées. Il y parvint en 1733. & en reçut une Lettre de notification très-obligeante, qui lui fut écrite par M. le Comte de *Maurepas*. Ce fut à cette occasion qu'il contracta des liaisons intimes d'amitié avec M. *de Reaumur*: ces deux ornemens de leur siècle & de leur patrie, n'ont cessé de se donner des marques de leurs sentimens réciproques, tant que M.

Digitized by Google

M. Wolf a vécu; & *M. de Reaumur* étend les siennes au de-là du tombeau.

Le Roi de Prusse, pleinement détrompé sur le compte de M. *Wolf*, & instruit de sa parfaite innocence, fit ce que font tous les grands Rois; il lui rendit sa bienveillance, & mit en œuvre tous les moyens propres à réparer l'injustice qu'il avoit essuyée. Il lui offrit, s'il vouloit revenir à *Halle*, les caractères de Conseiller-Privé & Vice-Chancelier avec 2000. Ecus d'apointement. On trouve ici les réponses de M. *Wolf* à ces gracieuses offres; elles sont pleines de sagesse & de décence; on y voit à nud les sentimens d'une ame bien plus pénétrée de la grace qu'elle ne l'avoit été de la disgrace. Mais notre Philosophe ne crut pourtant pas devoir encore quitter son cher *Marbourg*; il falloit des attraits plus puissans pour l'y déterminer; cette espèce de miracle, par lequel ses liens furent rompus, étoit réservé à un Monarque, qui en a fait dans tous les genres. M. *Wolf* eut peu après une vocation à l'Académie de *Göttingen*, que le Roi de la Grande-Bretagne fondoit alors; mais elle ne l'ébranla point.

Les Théologiens de *Halle* voyoient avec douleur ce changement de scène; ils voulurent faire un dernier effort pour légitimer leurs anciennes poursuites contre M. *Wolf*. Leur Chef, M. *Lange*, se rendit à *Potzdam*, & présenta au Roi un Cahier d'accusations contre la Philosophie Wolfienne. Le Roi,

Digitized by Google

instruit par l'expérience du passé, ne précipita point ses décisions. Le Cahier fut envoyé à l'accusé, pour avoir ses réponses; & une Commission Royale compétente fut nommée pour juger du différent. Elle avoit pour Chef M. *de Cocceji*, Ministre d'Etat, & depuis Grand-Chancelier, & pour Membres quatre Théologiens éclairés & judicieux; Mrs. *Jablonski*, *Reinbeck*, *Noltenius* & *Carstedt*. Les pièces mises sur le bureau furent non seulement examinées par ces Commissaires, mais ils passèrent en revuë toutes les œuvres de *Wolf*, pour en extraire la doctrine. Le resultat de ce travail fut une justification entière de M. *Wolf*, qui tourna à la pleine confusion de ses Adversaires, & fut le plus haut période du triomphe de cette philosophie. L'Histoire philosophique ne fourniroit pas un second exemple pareil en tout à celui-ci. *Galilée* fut persécuté, accusé, jugé; mais l'ignorance & l'injustice prévalurent, il succomba.

Si ce ne fut pas à cette occasion, ce fut au moins fort à propos dans ce tems-ci, que le célèbre Graveur de Genève, *Dassier*, fit une fort belle Médaille de M. *Wolf*. Sa tête est d'un côté, & au revers la Sageſſe assise sur une pierre quarrée, autour de laquelle un serpent s'entortille & mord la draperie. Elle tient une gerbe d'épics; & on lit autour: *Sedes fructusque perennis*. Il s'en étoit fait une autre à *Nüremberg*, dont la legende est plus étenduë, mais elle ne plut pas à M. *Wolf*.

En

Digitized by Google

En voici les termes: *En avi nostri Mercurium Trismegistum, nat. Uratisl. A. M. DCLXXIX. D. XXIV. Jan. qui Matheſin perviam, Philoſophiam firmam & utilem reddidit, clare & distincte utrumque docuit.* Halæ, ad A. 1723. *Nemini gravis nisi amulis.* Il existe une infinité de Portraits & d'Estampes de M. *Wolf*. Celle qu'on a mise à la tête de cet Eloge, est une des plus belles; on l'a gravée d'après un excellent Portrait, qui appartenoit à feu S. E. M. le Comte, *de Manteuffel*, l'un des plus sincères amis de M. *Wolf*, & des plus zélés partisans de sa philosophie. C'est lui qui avoit fondé la Société, dite *des Aletophiles*.

Pendant tout le reste de la vie de *Frideric-Guillaume*, les propositions de retour ne cessèrent d'être faites à M. *Wolf*, & toujours avec de nouvelles instances. Mais tandis que le Roi de Prusse cherchoit à l'ébranler, celui de Suède travailloit à l'affermir dans son attachement à *Marbourg*: Concurrence glorieuse au de-là de toute expression à notre Philosophe, sur-tout quand on pense combien d'autres Puissances ont fait en divers tems d'efforts pour l'acquerir. L'Université d'*Utrecht* venoit aussi de se mettre sur les rangs, mais avec aussi peu de succès.

Nous voici parvenus au dernier période de la vie de M. *Wolf*, qui s'étend depuis son retour à *Halle* jusqu'à sa mort. *Frederic* ou *Federic*, ce Prince couronné par les Muses & par la Victoire, qui fait aujourd'hui la

Digitized by Google

gloire & le bonheur des Etats Prussiens, avoit conçu de bonne heure la plus haute idée de la philosophie de *M. Wolf*. Il s'en étoit fait traduire divers morceaux; & l'on peut voir dans la première correspondance de ce Prince avec *M. de Voltaire*, combien il en étoit enchanté. *M. Wolf* avoit cultivé, comme il le devoit, une bienveillance aussi glorieuse; & pour donner un témoignage public de son zèle, il mit au commencement de 1740. à la tête du premier tome de son *Droit naturel*, une Dédicace à S. A. R. M^r le Prince de Prusse. La réponse qu'il reçut du Prince, mérite de passer à la postérité. Elle est datée de *Ruppin*, le 23. de Mai 1740.

Monsieur,

Tout Etre pensant, & qui aime la vérité doit prendre part au nouvel Ouvrage que vous venez de publier; mais tout honnête homme & tout bon Citoyen doit le regarder comme un trésor que votre libéralité donne au monde, & que votre sagacité a découvert. J'y suis d'autant plus sensible que vous me l'avez dédié. C'est aux Philosophes à être les Précepteurs de l'univers, & les Maîtres des Princes. Ils doivent penser conséquemment, & c'est à nous de faire des actions conséquentes: ils doivent instruire le monde par le raisonnement, & nous par l'exemple; ils doivent découvrir, & nous pratiquer.

Il y a longtems que je lis vos Ouvrages, & que je les étudie; & je suis convaincu que c'est une conséquence nécessaire pour ceux qui les ont lus,

lus, d'en eſtimer l'Auteur. C'eſt ce que perſonne ne ſauroit vous refuſer, & réciproquement à quoi je vous prie de croire que je ſuis avec tous les ſentimens que votre mérite exige.

Monſieur, Votre très-affectionné,

FREDERIC, P. R.

Huit jours après cette Lettre écrite, *Frédéric* monta ſur le Trône, & avec lui l'amour des Lettres, & de la Philoſophie. Un de ſes prémiers ſoins fut de rapeller M. *Wolf*; & cette voix, comme nous l'avons dit, eut l'efficace qui avoit manqué à tant d'autres. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que le Gouvernement, l'Univerſité & la ville de *Marbourg* conſentirent à perdre M. *Wolf*, qui pendant 17. ans avoit été une ſource d'abondance auſſi bien que de doctrine. Il fallut pourtant s'y réſoudre: notre Philoſophe partit de *Marbourg* le 30. de Novembre 1740. accompagné des plus vifs regrets de ceux qu'il quittoit, & arriva à *Halle* le 6. de Décembre, au bruit des acclamations de ceux qui le recevoient. Son entrée fut un triomphe dans toutes les formes.

C'eſt dans ce ſanctuaire des Muſes, qui avoit été le théatre des fureurs les plus atroces, mais où regna deſormais une paix conſtante, que l'illuſtre *Wolf* acheva ſa belle carrière. Le ſage Monarque, qui avoit marqué les commencemens de ſon Regne par ce trait, l'un des plus éclatans que les Faſtes philoſophiques de tous les ſiècles puiſſent offrir, fit

Digitized by Google

éprouver à M. *Wolf*, dans toutes les occasions qui s'en présentèrent, les effets les plus marqués de sa bienveillance; & celui-ci pénétré de zèle & de reconnoissance, célébra jusqu'au dernier soupir le prix des faveurs dont son auguste Maître le combloit.

Il recommença ses leçons publiques à l'entrée de 1741. & s'occupa en même tems de la continuation de son *Droit naturel* latin. On trouve ici les Réponses dont le Roi honoroit l'Auteur à l'envoi de chaque volume de cet Ouvrage; & elles étoient bien dignes d'être conservées.

Mr. le Chancelier *de Ludewig* étant mort, le Roi donna aussitôt sa place à M. *Wolf*. Le célèbre *Boehmer* vivoit encore; & M. *Wolf*, en revenant à *Halle*, avoit modestement refusé de prendre rang au dessus de lui. Il ne se prévalut pas davantage de sa nouvelle dignité, & conserva les mêmes égards pour ce respectable vieillard jusqu'à la mort de M. *Boehmer*.

La Philosophie Wolfienne acheva de se répandre par-tout, & d'être sur-tout reçuë dans les Universités d'Allemagne pendant le reste de la vie de M. *Wolf*. M. *Gottsched* entre ici dans quelque détail des Professeurs qui l'ont enseignée, & des Auteurs qui l'ont exposée dans leurs Ecrits. Le seul nom qui paroitra dans cet Extrait, c'est celui de l'incomparable Marquise *du Châtelet*, qui, non contente d'avoir fait un excellent *Abrégé de Physique*, voulut le décorer d'un Frontispice

su-

Digitized by Google

ſupérieur encore au corps de l'Ouvrage, & où elle concentra véritablement toutes les notions du ſyſtème de *Leibnitz* & de *Wolf*.

Que manquoit-il à la gloire du Philoſophe de *Halle?* Il ne ſembloit pas qu'on pût y rien ajouter, & à certains égards la choſe étoit en effet impoſſible. Cependant la manière dont il fut annobli peut être regardée comme un ſurcroît de gloire pour lui, quand on en examine les circonſtances. Ennemi de toute vanité, M. *Wolf* n'avoit jamais déſiré ce genre de diſtinction, qui ne peut être recherché que par des eſprits frivoles. Mais il ne fut pas inſenſible à l'attention prévenante d'un grand Prince, qui, pendant l'exercice de ſa fonction de Vicaire de l'Empire, ſaiſit avec une vraie avidité l'occaſion favorable qui ſe préſentoit de couronner le mérite de M. *Wolf*, & de ceindre en quelque ſorte ſa tête de ce nouveau Laurier. Ce fut donc le 10. de Décembre 1745. que l'Electeur *Maximilien-Joſeph de Bavière* éleva M. *Wolf* au rang des Barons de l'Empire, & lui en fit remettre toutes les expéditions ſans aucuns fraix. Le Roi de Pruſſe approuva & confirma de la manière la plus gracieuſe l'annobliſſement de M. *Wolf*.

Joignons à cette circonſtance celle du témoignage d'eſtime que le Prince d'Orange lui donna, lorſqu'à ſon élevation à la dignité de *Stadhouder*, il lui envoya la magnifique Médaille d'or, qui venoit d'être frappée à cette occaſion. Madame la Ducheſſe de *Go-*

Digitized by Google

tha, l'une des plus grandes Princesses que l'Allemagne ait jamais eu, Monseigneur le Prince Royal de *Saxe*, & Madame son épouse, & quantité d'autres personnes du rang le plus éminent, se disputèrent en quelque sorte la gloire de combler M. *de Wolf* des marques de l'estime la plus distinguée.

L'Institut de Bologne lui envoya en 1752. des Lettres d'aggrégation, conçues dans les termes les plus honorables.

Mr. le Baron *de Wolf* s'assuroit l'immortalité par toutes les voies qui peuvent la procurer; mais la nature en naissant l'avoit condamné au sort commun de tous les mortels. Les années commençoient à s'accumuler sur sa tête, & il avoit déjà atteint un âge auquel le gros des hommes n'arrive point. Il est vrai que la vigueur de son tempérament, & la régularité avec laquelle il avoit toujours vécu, sembloient faire espérer qu'il auroit le tems d'achever la vaste carrière philosophique, dans laquelle il avoit déjà fait tant de chemin. Au Droit naturel avoient déjà succedé le Droit des gens, & la Morale. Il entamoit l'Oeconomique, & il ne leur restoit plus que la Politique. Après cela il ne pensoit pas moins qu'à restaurer véritablement la Physique, en développant tous les principes solides sur lesquels cette science peut être fondée, & en les appuyant sur des Expériences inconteſtables. Sur-tout il vouloit poser avec la dernière précision, des bornes que les Philosophes ordinaires ne ces-

sent

sent de passer & de confondre, ce sont celles du *Physique*, du *Mathématique*, & du *Métaphysique*. Par là il auroit banni toutes les notions imaginaires des cas où elles sont préjudiciables ; & chaque hypothèse auroit été réduite à sa juste valeur.

Tous ces trésors sont ensévelis avec le Sage qui les possédoit, & qui les auroit libéralement dispensés. Il n'avoit guères été sujet à d'autres infirmités que la goûte, dont les retours n'étoient pas même fréquens, par les attentions qu'il observoit dans son régime. Elle ne revint après avoir disparu pendant quelques années, que pour lui porter le coup mortel. Il fut aussitôt atteré que frappé ; & il devint changé au point d'être méconnoissable. Les souffrances furent aiguës ; mais elles lui laissèrent le tems & la liberté de mourir comme il avoit vécu, en vrai Philosophe & en bon Chrétien. Il donna dans toute sa maladie, & dans l'agonie qui la termina, les marques les moins équivoques d'une parfaite résignation, & d'une ardente piété. Le 12. jour d'Avril 1754. fut le dernier de sa vie. Il étoit entré dans sa 76. depuis le 24. de Janvier. Sa taille étoit médiocre. Il n'étoit ni gras, ni maigre ; & paroissoit d'une trempe vigoureuse. Son port étoit mâle ; il avoit l'œil vif, le nés aquilin ; quand il parloit, sa bouche étoit riante, & son air agréable. En public il avoit le ton ferme & distinct, & rempliſſoit les plus grands Auditoires. Il égayoit ses leçons, il y mêloit mê-

Digitized by Google

même bien des traits satyriques; & à cet égard il a peut-être poussé quelquefois les choses trop loin; mais il n'usoit au fond que de représailles contre des adversaires aussi ignorans qu'injustes. Sa conversation ordinaire étoit assez froide & réservée; mais il s'ouvroit avec ceux en qui il prenoit confiance, & disoit alors des choses fort spirituelles avec beaucoup de feu. Quant à ses mœurs, elles n'ont jamais été attaquées; & le reproche d'avarice qu'on lui a fait, est démenti par tous ceux qui l'ont connu personnellement, & qui ont été témoins de la manière dont il vivoit. On sait même des traits de générosité & de charité, dont ses grands ennemis ont été l'objet.

Mr. le Baron *de Wolf* s'étoit marié en 1716. avec Mlle *Catherine-Marie Brandis*. Le premier fruit de cette union, fut un fils, nommé *Ferdinand*, à présent Baron *de Wolf*, & unique héritier de son illustre père. Il en étoit né un autre en 1724. à *Marbourg*; mais il ne vécut que peu d'années. Un troisième vint mort au monde. L'Epouse de M. *de Wolf* ne s'est jamais bien remise depuis la fuite de *Halle*; mais son état, que bien des maris auroient trouvé fâcheux & incommode, n'a servi qu'à exciter les attentions & les égards du sien. Le fils aîné a été longtems d'une constitution foible, & sujet à des attaques d'hypocondrie; mais il s'est affermi avec l'âge, & a épousé l'année avant la mort de son père, une Demoiselle fort ai-

ma-

Digitized by Google

mable, nommé *Fréderique-Henriette Madai.* Depuis l'annoblissement de M. *de Wolf*, il avoit acheté une fort belle Terre en faveur de son fils.

Les pièces originales que M. *Gottsched* a mises à la fin de son ouvrage, méritent d'être luës. On y verra ce que les partisans, les plus grands admirateurs même de M. *Wolf*, n'auroient osé croire, à quel point il a été estimé, recherché, gracieusé, par tout ce que l'Europe a eu de son tems de plus grand & de plus auguste. Cela montre en même tems combien il étoit supérieur à cette nuée de traits par lesquels on a cru obscurcir sa gloire : il les voyoit se briser à ses piés, & retomber le plus souvent sur ceux même qui les avoit lancés.

ARTICLE VII.

LA PHYSIQUE *de l'Ame humaine, par Mr.* GODART, *Docteur en Médecine. A* Berlin, *aux dépens de la* Compagnie, 1755. in octavo, pp. 362. *sans l'*Avant-propos *& les* Tables.

On est fort en goût de réfléchir sur l'ame (*); & il a paru depuis quelques années plus d'ouvrages psychologiques, que n'en

(*) Voyez la *Nouv. Bibl. Germ.* Tom. XVI. Part. II. Art. V.

Digitized by Google

n'en ont peut-être produit tous les siècles précedens. Celui-ci a l'avantage d'embrasser d'une manière complette toutes les questions rélatives à ce sujet. L'Auteur nous avertit que c'est une espèce de Commentaire sur une Thèse inaugurale qu'il soutint à *Reims*, en 1745. & à laquelle il avoit mis pour titre : *Specimen animasticæ medicinæ*. Il pratique à présent la médecine à *Verviers*, lieu voisin de *Spa*; & les personnes qui vont prendre les eaux, peuvent se promettre de trouver en lui un guide intelligent.

En donnant l'idée de son Traité, M. *Godart* dit, qu'il n'est ni pneumatologique, ni moral; mais qu'il est physique. Il s'y agit, il est vrai, d'un esprit, mais on ne le considère pas tant dans sa substance, que dans la relation physique qu'il a avec le corps, & on laisse aux Moralistes tout ce qui concerne le mérite & le démérite des actions.

Voici le plan général de l'Ouvrage. Il est divisé en deux parties. La prémière a pour objet *la nature & le lieu de l'Ame*. Elle renferme en quatre chapitres : 1. *l'immortalité de l'Ame*; 2. *la présence réelle de l'Ame au Corps*; 3. *le siége de l'Ame*; 4. *le siége de la rationabilité*. La seconde partie a deux sections, dont la prémière concerne les *Fonctions vitales*, savoir 1. *la Nutrition*, 2. *la Génération*; & la seconde les *Fonctions animales*, savoir 1. *le Sentiment propre*, 2. *la Perception*, 3. *l'Imagination*, 4. *le Jugement*, 5. *les Passions*, 6. *la Mé-*

Digitized by Google

Mémoire, 7. *le Sommeil*, 8. *les Songes*, & 9. *la Métamorphose de l'homme.*

Une des discussions les plus étenduës & les mieux approfondies de cet Ouvrage, c'est celle qui concerne *le siége de la rationabilité.* Ce n'est pas à la vérité qu'on ait lieu de se promettre d'arriver à aucune découverte positive à cet égard; mais il est agréable de connoître & de comparer les diverses Expériences que les Physiciens ont tentées pour s'assurer de ce siége si difficile à assigner.

Il s'agit de savoir, si l'ame, considérée comme raisonnable, n'est que dans le cerveau, & si elle est dans tout ce viscère, ou si elle n'en occupe qu'une place, & quelle? Personne n'a poussé les recherches plus loin que feu Mr. *de la Peyronie*, Prémier-Chirurgien du Roi de France, dans un excellent Mémoire, présenté à l'Académie Royale des Sciences en 1741. M. *Godart* en a formé le chapitre quatrième de sa prémière Section; & cela procure un embellissement bien considérable à son Traité. Les conclusions de M. *de la Peyronie* sont en faveur du corps calleux. Il se fonde sur ce qu'il n'a jamais vu, ni lu, que, ce corps étant lésé, les fonctions de l'ame n'aient pas été abolies, & le sentiment éteint, ou du moins que ces fonctions n'aient été plus ou moins altérées.

La matière de la génération est une des plus discutées de nos jours. Une des observations qui ont paru porter la plus forte atteinte aux hypothèses jusqu'à présent reçuës, c'est

c'eſt celle de M. *de Buffon*, qui a vu, dans le tems auquel les femelles entrent en chaleur, l'œuf ſe former, croître, s'ouvrir, & laiſſer couler une liqueur, dans laquelle il a apperçu les mêmes animalcules que dans la ſemence du mâle. Mais il reſte un ſcrupule ſur la vie de ces corps, fondé ſur l'obſervation de corpuscules pareils, & qui ſe remuent de la même façon dans les yeux de bien des perſonnes, lorsqu'elles regardent fixement en l'air dans un tems ſerein; auſſi bien que ſur le mouvement en tout ſens de la pouſſière des chambres éclairées d'un beau ſoleil. On peut y joindre le témoignage de M. *Linnæus*, qui aſſure, que les Microſcopes de M. *Lieberkühn* lui ont appris que les corpuscules en queſtion ne ſont que des molécules inanimées, qui nagent dans la ſemence chaude, comme feroient des particules huileuſes.

Notre Auteur a une hypothèſe à lui ſur la génération, qu'il fonde ſur la reſſemblance des enfans avec leurs parens. Cette reſſemblance prouve ſelon lui que chaque partie d'un individu fournit à la génération de ceux qui doivent en provenir; & cette reſſemblance eſt un fait, auquel M. *de Haller* a beau oppoſer la diſſemblance de la généralité du corps. Ecoutons M. *Godart* lui-même pour nous faire une idée de ſon ſtyle, & de la manière dont il propoſe ſes opinions.

„ Le ſuc nourricier étant d'une nature du-
„ ctile, on comprend aiſément que ſes dif-
„ fé-

Digitized by Google

„ férentes portions venant à s'appliquer sur, „ & entre les élémens de nos fibres, elles „ doivent se mouler par dessus, s'attacher à „ leurs côtés, prendre leur forme anguillai- „ re, se coller à leur surface, & faire corps „ avec ces élémens. Or nos fibres étant vi- „ vantes, c'est une suite nécessaire que, dès „ que ce suc est devenu portion de nous- „ mêmes, il participe à la vie animale. Il „ n'y a, je pense, jusqu'ici rien de forcé, „ le tout est fondé sur la qualité plastique „ du suc nourricier, sur la structure, l'arran- „ gement & la forme de nos fibres, & sur „ la vitalité de notre corps.

„ Confrontons présentement cet état des „ fibres avec le méchanisme qui domine „ dans notre machine, c'est-à-dire, avec „ la circulation; l'incrustation des dites fi- „ bres, en augmentant leur volume, doit „ les rendre saillantes, & par là gêner l'é- „ galité de la circulation, & donner nais- „ sance à des chocs & des coups qui à force „ d'être répétés ne peuvent manquer de dé- „ tacher peu-à-peu ce qui avoit été collé.

„ Mille diverses causes qui rendent la cir- „ culation inégale en force, en tems & lieux „ différens, peuvent appliquer, & ensuite „ reprendre le suc en question. L'action „ musculaire, en animant le mouvement des „ humeurs, peut déchatonner une bonne „ partie de nos fibres-mêmes, &c. Ces „ molécules ainsi détachées, ayant fait par- „ tie de nous-mêmes, sont de la même na- „ tu-

„ ture que le reste du corps. Or l'observa-
„ tion apprend qu'une tête tranchée conti-
„ nue encore quelque tems à vivre, & le
„ cœur de l'homme, quoiqu'arraché du
„ corps, ne laisse pas de s'agiter 7 à 8 mi-
„ nutes. On est donc fondé à croire que
„ ces parties similaires des Anciens, ces
„ corps *organiques* & *microscopiques* de Mrs.
„ *Needham* & *de Buffon*, continuent aussi à
„ vivre après leur *décollation*; & par consé-
„ quent nous ressemblons au dedans de
„ nous-mêmes à ces lézards, & à ces au-
„ tres reptiles, qui, partagés en cent mor-
„ ceaux, continuent d'être vivans dans cha-
„ que portion, & nous contenons des mil-
„ liers de particules vivantes de figure ob-
„ longue, qui emportées par le torrent de
„ la circulation, nagent avec le reste des
„ humeurs, jusqu'à ce que venant à être se-
„ questrées dans des réservoirs convenables,
„ elles forment cet amas de petites anguil-
„ les vivantes que le Microscope découvre
„ dans la semence des mâles, & dans la li-
„ queur qui sort en son tems, des précen-
„ dus œufs qu'on trouve dans les femelles.

„ Qu'on ne m'objecte pas que ces vermis-
„ seaux ne peuvent être des portions déta-
„ chées des différentes parties de notre
„ corps, vu que dans ce cas celles qui se-
„ roient détachées des os du nés, & qui,
„ dans notre système, doivent produire la
„ ressemblance du nés de l'enfant avec celui
„ des parens, ne vivroient pas plus que les

„ os

„ si du nés ne vivent, & que, loin d'être
„ souples & pliantes, comme le sont tous
„ les vermisseaux spermatiques, elles ne se-
„ roient que des petits fragmens osseux dé-
„ pourvus de vie. Une pareille objection
„ est absolument destituée de force pour
„ quiconque a lu les savans Mémoires qu'a
„ présentés M. *Du Hamel* à l'Académie
„ Royale des Sciences. Cet illustre Aca-
„ démicien prouve par des observations
„ très-assurées, que les os sont engendrés
„ du périoste ; par conséquent il suffit dans
„ notre cas qu'il se trouve des fibrilles dé-
„ tachées de cette membrane qui est souple
„ & vivante, pour produire le nés de l'en-
„ fant : d'ailleurs les os sont trop durs pour
„ rien fournir, & le fœtus, n'étant qu'em-
„ brion, n'en a pas encore.

„ Loin donc que cette objection infirme
„ notre conjecture, elle ne sert qu'à lui don-
„ ner plus de vraisemblance, sur-tout si l'on
„ fait entrer en considération l'analogie de
„ la végétation des Plantes avec l'accroisse-
„ ment des Animaux, prouvée dans ces
„ mêmes Mémoires. En effet, les os étant
„ dans le corps des Animaux ce que sont
„ les fibres ligneuses dans les Plantes, ils
„ suivent la même loi, c'est-à-dire, qu'ils
„ ne croissent plus, ne s'étendent plus, dès
„ qu'ils ont acquis un certain dégré de so-
„ lidité : c'est ce terme où le périoste deve-
„ nu os a perdu toute sa sensibilité, & qu'en-
„ suite de la ferme cohésion de ses élémens,

Digitized by Google

„ il ne fournit plus rien à la génération,
„ comme ne recevant auſſi plus rien de la
„ nutrition. Mais le reſte de nos parties é-
„ tant, comme ce qui eſt herbacé dans les
„ Plantes, d'autant plus extenſible, d'autant
„ plus vivant, qu'il s'éloigne de l'état oſ-
„ ſeux; les élémens du ſuc nourricier, nou-
„ vellement appliqués, nouvellement déta-
„ chés, & exempts juſques là de toute con-
„ ſiſtance oſſeuſe ou cartilagineuſe, doivent
„ poſſéder la vie dans un dégré éminent.

„ Si donc le cœur, ce compoſé de fibres,
„ déjà ſi ſerrées qu'on en trouve ſouvent
„ d'oſſeuſes, continuë néanmoins de vivre
„ 7 à 8 minutes après ſon extirpation, com-
„ bien de tems doivent le faire les molécu-
„ les en queſtion? Aſſurément pendant des
„ heures, & peut-être des jours entiers.

„ J'avouë que la choſe n'eſt guères con-
„ cevable, mais le fait n'en eſt pas moins
„ réel. Il eſt certain que les eſprits ſont des
„ ſubſtances *multiples*, c'eſt-à-dire, qu'ils
„ ſont pluſieurs fois ce qu'ils ſont, & qu'ils
„ peuvent être en conſéquence en pluſieurs
„ endroits à la fois. Dieu eſt tout entier
„ par-tout, & notre ame eſt tout au moins
„ dans un point phyſique du corps. Or ce
„ point, entant que corporel, a de l'éten-
„ duë, & par conſéquent des portions dif-
„ férentes, qui ſont autant de lieux diffé-
„ rens, dans leſquels notre ame ſe trouve.

„ Notre conjecture eſt d'ailleurs appuyée
„ de l'avantage qui doit reſulter de la vitali-

„ té

Digitized by Google

„ té des fibres élémentaires du corps pour „ la génération. Comme la propagation ne „ doit point se faire d'un corps d'une espè- „ ce à un corps d'une espèce indéterminée, „ mais qu'un individu doit produire son sem- „ blable, la chose ne pouvoit mieux s'exé- „ cuter qu'en animant les élémens qui doi- „ vent entrer dans sa composition.

„ Ces élémens, entant qu'animés, ont une „ vertu de sensibilité surajoutée à celle du „ ressort, au moyen de laquelle aïant été „ arrondis, & contournés par la circulation „ comme le reste des molécules, ils peu- „ vent reprendre leur prémière forme au „ moment qu'ils sont sortis du torrent, au- „ lieu que, s'ils étoient inanimés, ils con- „ serveroient comme ces autres molécules, „ la forme ronde que la circulation leur au- „ roit donnée, & que le Microscope dé- „ couvre dans le sang, & le lait; mais l'a- „ vantage va plus loin. Cette sensibilité leur „ rend tout attouchement incommode & in- „ supportable, hormis celui d'un élément „ analogue de la part de l'autre sexe, & fait „ dans le même point par lequel ils se tou- „ choient avant leur séparation, parce que „ l'homme & la femme sont faits l'un pour „ l'autre, jusques dans leurs moindres parties.

„ Les élémens des deux sexes se cherchent „ donc mutuellement, ils s'agitent & se tour- „ mentent, jusqu'à ce que ceux qui sont a- „ nalogues, se soient rencontrés dans des „ points convenables. Pour lors le corps

Digitized by Google

„ nouveau eſt formé; de deux organiſations
„ particulières, il s'eſt formé une troiſième,
„ & les liens qui tenoient les ames du père
„ & de la mère unies à ces portions reſpe-
„ ctives ſont briſés, parce que la nouvelle
„ organiſation eſt un raport nouveau pour
„ une ame nouvelle. Nous retrouvons donc
„ ici les liens qui tiennent les corps, qui
„ compoſent les différens corps de la natu-
„ re, unis enſemble. Nous avons vu ci-
„ devant, que l'homme, conſidéré ſous un
„ certain point de vuë, eſt, pour ainſi di-
„ re, confondu avec les *végétaux*; enſuite
„ il s'eſt montré comme participant de la
„ nature des *reptiles*, & ici il imite au par-
„ fait les *papillons*. On ſait que ces animaux
„ ne vivent que juſqu'à ce qu'ils aient don-
„ né la diſpoſition vitale aux œufs de leurs
„ femelles, & qu'ils meurent auſſitôt après
„ leur fécondation. Il en eſt de même de
„ l'homme réduit en ces parties, dont il eſt
„ ici queſtion, il ne vit ſous cette forme
„ que pour donner cette diſpoſition à celui
„ qui doit le ſuivre dans le ſpectacle de la
„ nature, & il périt au moment-même que
„ la vie eſt à celui-ci.

„ C'eſt donc ici ce moment de prodige,
„ où par une métamorphoſe admirable, ce
„ qui étoit père & mère devient enfant; ce
„ qui étoit de deux corps eſt réduit & con-
„ fondu en un. C'eſt dans cet inſtant heu-
„ reux que ſort du néant l'ame raiſonna-
„ ble."

Mal-

Digitized by Google

Malgré la longueur de ce morceau, il nous a paru assez original, pour n'en rien omettre. Comme c'est la matière à la mode, on pourra comparer les idées de M. *Godart* avec celles des autres Philosophes, qui s'occupent du même objet. L'impossibilité de se fonder sur l'expérience sembleroit devoir détourner des esprits judicieux de se livrer trop à de semblables recherches.

Un fragment détaché de la seconde partie de cet ouvrage, terminera cet Extrait. Il concerne *le matériel de nos idées.* „ Ce qui „ forme véritablement ce matériel, dit l'Auteur, est un caractère qu'imprime dans les „ fibres du corps calleux, l'action de celles „ des organes de nos sens, & qui subsiste après cette action.

„ Si on réfléchit que chaque sensation „ consiste dans un mouvement des fibres de „ l'organe des sens qui lui est propre, on „ doit avouër que ces fibres, en faisant différemment frémir celles du corps calleux, „ doivent y produire des plis qui diffèrent „ entre eux comme les frémissemens qui les „ excitent. Or des fibres ridées & sillonnées „ jusques dans leur intérieur, affectent sans „ doute l'ame autrement que ces mêmes fibres encore lisses & polies; & par conséquent il ne peut ne pas y avoir de ces „ empreintes dont il est ici question. Mais „ la mémoire les prouve directement. Comment en effet savoir qu'une idée a été „ autrefois excitée, si elle n'a laissé au-

Digitized by Google

„ cune trace de ſon apparition précedente?
„ On remarquera pourtant que ces em-
„ preintes ne ſont pas tant des images vé-
„ ritables des objets, qu'elles ſont les veſti-
„ ges du mouvement de la fibre. Elles ſont
„ de certaines modifications phyſiques de la
„ fibre muë, qui, d'indifférente qu'elle é-
„ toit à toute ſorte de mouvement, la ren-
„ dent plus facile à être remuée d'une fa-
„ çon que de l'autre; & cette façon de mou-
„ vement eſt telle qu'elle rapelle à l'ame l'i-
„ dée de l'objet qui a produit la diſpoſition
„ requiſe à cette ſorte de mouvement.

„ Il ſuit de cette obſervation que le cer-
„ veau de chaque homme contient l'hiſtoi-
„ re de ſa vie, tant intérieure qu'extérieu-
„ re, écrite en lettres véritables, mais qui
„ appartiennent à un certain langage que la
„ nature parle à tous. Un Anatomiſte donc,
„ qui auroit les yeux aſſez bons, ou un Mi-
„ croſcope aſſez parfait, pour pouvoir ſai-
„ ſir ces caractères, & qui en connoitroit
„ la ſignification, pourroit lire dans le cer-
„ veau d'une perſonne morte, les penſées
„ qu'elle auroit eu pendant ſa vie, il y
„ verroit les objets qui l'auroient occupés
„ peints en miniature; & dès-là, quelle
„ énorme différence entre les têtes de dif-
„ férentes perſonnes? Que d'inquiétudes
„ dans celle d'une femme? Quel galima-
„ thias, quelle rapſodie de verbiage, dans
„ celle d'un *Péripatéticien ſcolaſtique*? Le
„ crane d'un *Linnæus* lui paroitroit une Ar-
„ che

Digitized by Google

„ che de Noé; celui d'un *Bernard de Jus-*
„ *sieu*, un Paradis terreſtre: le cerveau du
„ *Roi de Pruſſe glorieuſement regnant*, offri-
„ roit un Codex de toutes les ſciences."

ARTICLE VIII.

HISTOIRE ET COMMERCE *des Colonies Angloiſes dans l'Amérique ſeptentrionale; où l'on trouve l'état actuel & leur population, & des détails curieux ſur la conſtitution de leur Gouvernement, principalement ſur celui de la* Nouvelle Angleterre, *de la* Penſilvanie, *de la* Caroline *& de la* Georgie. *A* Londres, *& ſe vend à* Paris. 1755. in octavo. pp. 336. *ſans l'*Avert. *& la* Table, *qui en ont* XXIV.

Les meilleurs Eſprits de notre ſiècle ſemblent avoir tourné leurs vuës du côté de la Politique, de la Légiſlation, du Commerce, & des choſes qui s'y raportent. On peut déjà compter pluſieurs ouvrages d'un ordre diſtingué ſur ce ſujet; & celui-ci en groſſira le nombre. Il a pour mérite particulier d'avoir pris un objet très-peu connu en France, ce ſont les Colonies Angloiſes, établies ſur le continent de l'Amérique ſeptentrionale. Quand même les idées qu'on trouve répanduës ſur ce ſujet dans les livres

Digitized by Google

antérieurs à celui-ci, ne seroient pas aussi confuses qu'elles le sont, on ne pourroit se promettre qu'elles fournissent des détails & des particularités qui dépendent de circonstances arrivées seulement depuis deux à trois ans. Le Public ne sauroit donc recevoir qu'avec un extrême plaisir ce qu'on lui apprend ici sur l'origine, la formation, l'état & le commerce des Colonies Angloises du Continent de l'Amérique.

Le but que l'Auteur s'est proposé, a été de faire connoitre au vrai la force & les ressources de cette partie des Domaines Britanniques, afin que le lecteur, à qui tous les Livres de commerce rapellent sans cesse, & avec raison, l'importance de ces établissemens, soit à portée de s'en former une idée nette. Ce sont en effet ces Colonies, qui, par les productions qu'elles fournissent, font pancher la balance du Commerce en faveur des Anglois. Toute l'Europe fixe aujourd'hui les yeux, pour apprendre, dans l'examen de leur conduite, par quels ressorts un Royaume aussi peu étendu que l'Angleterre est parvenu à une puissance égale à celle des Etats les plus vastes.

L'Histoire de ces Colonies, telle qu'on la trouve ici, concerne principalement leur population actuelle, leurs productions naturelles, leurs débouchés, les marchandises qu'on y importe, leur correspondance mutuelle, enfin tous les lieux où les Colons exercent quelque Commerce. On entre dans

de

Digitized by Google

de grands détails sur les branches les plus considérables de leur trafic : on en calcule le produit, & on fait voir les avantages que l'Angleterre en retire. La jalousie avec laquelle les Anglois regardent le voisinage des François, & les mesures par lesquelles ils tendent à se rendre seuls maîtres de ces immenses contrées, font assez voir qu'il n'est pas moins essentiel pour les Politiques de s'occuper de l'équilibre de l'Amérique, que de celui de l'Europe.

Cette Histoire est divisée en huit chapitres, précedés d'une Introduction. Il s'agit dans le 1^r^. de la Baye de *Hudson*; dans le 2^d^. de l'Isle de *Terre-Neuve*; dans le 3e. de l'*Acadie*, ou *Nouvelle-Ecosse*; dans le 4e. de la *Nouvelle-Angleterre*; dans le 5e. de la *Nouvelle-York*; dans le 6e. de la *Pensilvanie*; dans le 7e. de la *Virginie*, & du *Mary-land*; enfin dans le 8e. de la *Caroline*, & de la *Nouvelle-Georgie*. Ces Colonies sont, comme on l'a déjà insinué, la principale source de la force & de l'opulence des Anglois. Celles qu'ils ont dans les Antilles, ne versent plus chaque année dans la Grande-Bretagne les mêmes trésors qu'elles y ont portés autrefois. Les unes & les autres contribuent infiniment à entretenir dans un mouvement rapide le cours intérieur de ce Royaume. Mais les Colonies septentrionales influent d'une manière bien plus puissante que celles des Isles, sur la balance du Commerce extérieur de l'Angleterre. Après les Manufactures de lai-

Digitized by Google

lainerie, c'eſt aux productions de la *Caroline*, de la *Virginie*, du *Mary-land*, de la *Nouvelle-York*, & même de la *Nouvelle-Angleterre*, & de la *Penſylvanie*, que les Anglois doivent presque tout l'argent étranger que le Negoce attire chez eux.

Leurs Colonies ſur le continent de l'Amérique ſeptentrionale occupent la plus grande partie des Côtes orientales. Le vaſte eſpace qu'elles embraſſent ſe diviſe en pluſieurs grands établiſſemens dont on vient de lire les noms. Dans le dénombrement de ces poſſeſſions on compte *Terre-Neuve*, quoique ce ſoit une Iſle. Elle s'éloigne très-peu de la Terre-ferme; & d'ailleurs on entend particuliérement par les *Iſles de l'Amérique*, celles de l'Archipel du Mexique. L'Empire Britannique dans le nouveau monde ſur le Continent, à le prendre ſeulement depuis le Cap *Camſeaux*, qui eſt en *Acadie* au Nord, juſqu'aux limites de la *Nouvelle-Georgie* du côté du Sud, comprend en longueur environ cinq cens lieuës. Quelles reſſources n'offrent point des païs auſſi immenſes que ceux qui compoſent cet Empire, ſitués comme ils le ſont au bord de la mer, & ſous des climats très-différens. Diſons un mot de chacun d'après notre Auteur.

I. La Baye de *Hudſon* porte ce nom, parce qu'elle fut découverte en 1609. par *Henri Hudſon*, Pilote Anglois au ſervice des Hollandois, qui cherchoit, à ce qu'on dit, un chemin particulier à la Chine, par le Nord-Ouëſt.

Digitized by Google

Ouëst. Les François & les Anglois se sont longtems disputés cet établissement. Dès le commencement de la guerre pour la succession d'Espagne, les François chassèrent les Anglois de presque tous les ports qu'ils occupoient dans la Baye. Mais par l'Article X. du Traité de paix d'*Utrecht*, tout ce que ceux-ci avoient possédé dans ces cantons leur fut restitué, & on leur céda la propriété de la Baye d'*Hudson*. La Compagnie qui y trafique a actuellement quatre Factories, dont le Fort *York* est la plus importante. Il y demeure une trentaine d'hommes; & ce comptoir rassemble entre quarante & cinquante mille riches fourrures par an; car tout le commerce de la Baye est en pelleteries. La difficulté d'avoir des vivres & la rigueur du froid donnent lieu de penser, que la Colonie de la Baye de *Hudson* ne sera jamais fort considerable par le nombre de ses habitans. Car, quelque lucre que puisse y promettre le commerce, la vie y est si desagréable, qu'il faut être réduit à une grande extrémité, pour se résoudre à quitter son païs dans le dessein d'aller passer ses jours sous ce climat.

II. L'Isle de *Terre-Neuve* n'est séparée du *Canada* que par un détroit de la même largeur que celui qui sépare *Douvres* & *Calais*. L'Angleterre n'en est éloignée que de 600. lieuës, & l'on a fait souvent ce trajet en vingt jours, quelquefois même en douze. Les François & les Anglois en ont fait la dé-

Digitized by Google

découverte; les prémiers par leurs Pêcheurs Normans & Bretons, & par *Jean Verazzan* de Florence, que *François* I. envoya en Amérique en 1523. ou 1524. chercher des Terres inconnuës: les derniers par *Jean Cabot*, que *Henri* VIII. Roi d'Angleterre avoit chargé de la même commiſſion. La prémière Compagnie angloiſe qui s'aſſocia pour établir une Colonie dans l'Iſle de *Terre-Neuve*, fut formée en 1609. avec des Lettres patentes de *Jaques* I. Les François s'y ſont établis beaucoup plus tard. Par le Traité d'*Utrecht* la France a cédé toute l'Iſle à l'Angleterre, & ne s'eſt réſervée que le droit pour ſes pêcheurs d'y avoir des échaffauts & des cabanes dans le tems de la pêche, afin d'y préparer, ſaler, & ſécher leur poiſſon ſur les grèves. Le nombre des habitans de *Terre-Neuve* va préſentement au deſſus de 6000. C'eſt la pêche de la moruë qui rend cet endroit important. On prétend que les Anglois en débitent par an deux-cent mille quintaux, qui produiſent net & de pur bénéfice 1380000. livres ſterling; le rebut de cette pêche que l'on vend aux Antilles pour la nourriture des Nègres, & celui de l'huile de moruë, ſuffiſent pour rembourſer des dépenſes qu'elle entraîne. Qu'on juge par là de l'importance d'un pareil commerce. On ne trouve aucune autre ſorte d'occupation qui offre un lucre auſſi immenſe. Outre la ſomme ſuſdite, il procure à l'Angleterre l'avantage d'occuper une grande multitude d'hommes

&

Digitized by Google

& de vaisseaux. Le foye de la moruë donne une huile qui s'emploie dans les ouvrages de tannerie, & qui est bonne à brûler. On l'aporte dans des pièces, ou barriques, ordinairement du poids de 4 à 500. livres; le débit en est très-considerable.

III. L'*Acadie*, ou *Nouvelle-Ecosse*, a été longtems occupée par les François; & alors elle étoit regardée comme faisant partie du *Canada*: mais elle a été cédée aux Anglois par le XII. article du Traité d'*Utrecht*. Les François avoient jetté en 1604. les fondemens d'une Colonie dans l'*Acadie*. Presque tous ceux qui la composoient, étoient Protestans. Ils avoient à leur tête *Pierre du Guasts*, Sieur de *Monts*, Xaintongeois, Gentilhomme ordinaire de la Chambre, & Gouverneur de *Pons*, aussi Calviniste, & à qui *Henri* IV. avoit permis l'exercice public de sa Religion en Amérique pour lui & pour les siens. C'est lui qui a bâti la ville de *Port-Royal*, aujourd'hui *Annapolis-Royale*. Les révolutions fréquentes que cette contrée a éprouvées depuis, sont raportées en détail par notre Auteur. *Port-Royal* n'a jamais été fort considerable; & du tems des François il n'a eu d'autre fortification que de méchantes palissades incapables d'arrêter le moindre corps de troupes. Les Anglois ont mis cette ville dans un état un peu meilleur; & c'est en l'honneur de la Reine *Anne* qu'ils lui ont donné le nom d'*Annapolis*. Le commerce qu'ils y font est le même que celui qui

Digitized by Google

y a eu lieu de tout tems. Il consiste en bois de construction, en fourrures, en poisson, &c. Les Sauvages leur apportent des pelleteries, & les troquent avec eux pour des marchandises d'Europe de peu de valeur, dont les habitans d'*Annapolis* ont soin de se fournir.

IV. La *Nouvelle-Angleterre* occupe une suite de côtes d'environ 100. lieuës, depuis le 41. dégré de latitude septentrionale jusqu'en approchant du 45. Sa plus grande largeur est de seize à dix-sept lieuës. On ne sait rien de détaillé sur la découverte de ce païs, & sur le commerce que les Européens y ont exercé jusqu'au voyage du Capitaine *Barthelomée Gosnold*, en 1602. Les commencemens des Colonies qui s'y établirent, furent foibles & lents; mais dès l'année 1648. la *Nouvelle-Angleterre* se voyoit dans un état florissant. Elle contenoit 24 à 25000 ames, parmi lesquelles on comptoit 7 à 8000 hommes. Elle avoit 50 villes ou villages bien bâtis, 40 Eglises, un Château, des Forts, des prisons, des grands chemins, &c. La propreté des maisons, la beauté des ruës qui étoient bien pavées, la commodité des magasins, des ports, des quais, le nombre des vaisseaux qui appartenoient aux habitans, auroient fait douter de la nouveauté de cet établissement. La guerre civile n'apporta aucun obstacle à ces prospérités; & aujourd'hui les richesses, ainsi que la puissance de la *Nouvelle-Angleterre*, sont portées à un point qui don-

Digitized by Google

donne de la jalousie à l'Etat dont elle tire son origine.

En 1646. un Ministre, nommé *Elliot*, que l'on appelle l'*Apôtre des Indiens*, entreprit de convertir les Sauvages de ces contrées à la foi de Jésus-Christ. Il apprit leur langage, & traduisit même en langue sauvage plusieurs Livres de piété, entre autres la Bible entière. Ce dernier ouvrage fut imprimé à *Cambridge* en 1664. En 1649. le Parlement voulant seconder les travaux de M. *Elliot*, passa un Acte pour encourager la propagation de la foi chez les Infidèles de cette contrée. Il érigea par cet Acte une Compagnie composée d'un Président, d'un Trésorier, & de quatre Assistans, & l'autorisa à recevoir les charités des personnes, qui voudroient contribuër à une si bonne œuvre, de même qu'à disposer pour cette même œuvre des sommes qu'elle auroit reçuës. C'est cette Compagnie, qui confirmée depuis par une nouvelle Charte du Chancelier *Hyde*, a pris le nom de *Société pour la prédication de l'Evangile dans la Nouvelle Angleterre.*

V. Les Hollandois ont possédé la *Nouvelle-York*, qui s'appelloit alors *Nouvelle-Belgique*. Les Anglois s'en emparèrent en 1664. Les Etats-Généraux la recouvrèrent en 1673. mais ils la rendirent l'année suivante en concluant la paix avec la Grande-Bretagne. Cette Province a un peu plus de 40. lieuës de long sur sept de large; & elle est divisée en 10 Comtés, qui contiennent plus

Digitized by Google

de 50000. ames. La Capitale, qui se nomme aussi *Nouvelle-York*, a au moins 1000. maisons, & près de 7000. habitans. Le commerce des pelleteries est leur principal objet; & ils ont à cet égard un grand avantage sur les François du *Canada*, par la facilité de la navigation de la *Nouvelle-York*, tant en Angleterre qu'aux Indes-Occidentales. *Guillaume Burnet*, fils du fameux Evêque de *Salisbury*, ayant été nommé au Gouvernement de la *Nouvelle-York* & du *Nouveau-Jersey*, a pris des arrangemens si favorables au commerce de pelleterie, qu'il est actuellement cinq fois plus considerable dans ce Gouvernement, qu'il n'étoit auparavant, desorte qu'il est à craindre pour les François qu'ils ne cessent de dominer dans cette branche du négoce.

Le *Nouveau-Jersey* a été découvert par les Suédois, qui s'y établirent vers l'an 1630. & y bâtirent trois villes, *Christina*, *Elsimbourg*, & *Gottembourg*. Ces villes, négligées par le Gouvernement, s'offrirent aux Hollandois qui en devinrent possesseurs en 1655. Ce Canton faisoit partie de la *Nouvelle-Belgique*, lorsque les Anglois l'enlevèrent aux Etats-Généraux. Il est à présent divisé en quatre Comtés, mais qui sont, pour ainsi dire, sans habitans. *Elisabeth-Town*, la principale ville de la Colonie, ne contient qu'environ 250. familles. Diverses causes ont empêché jusqu'ici la population de cette contrée, quoiqu'elle soit sous un ciel plus doux

que

Digitized by Google

que la *Nouvelle-Angleterre* & que la *Nouvelle-York*.

VI. La *Penſilvanie* eſt une des plus conſidérables Colonies des Anglois en Amérique, & celle qui a fait le plus de progrès, ſi l'on conſidère la nouveauté de ſon établiſſement, dont l'hiſtoire eſt aſſez connuë. *Philadelphie* mérite d'être miſe au rang des plus belles villes du monde. Sa ſituation entre deux rivières navigables invite à s'y établir. Le nombre des maiſons qui le compoſent, s'accroît chaque jour. On obſerve de les conſtruire reguliérement, conformément au plan qui en fut tracé, lorſque *Penn* traça l'enceinte de la ville. Dès la prémière année de ſa fondation il y avoit près de cent maiſons. On en compte plus de deux mille aujourd'hui, qui en général ſont beaucoup mieux bâties que dans les meilleures villes d'Angleterre. La ſureté de ſon port, la bonté de ſes eaux, a contribué à peupler cette place ainſi qu'à étendre ſon commerce. Pluſieurs Marchands très-riches y réſident, & quelques-uns ont équipage. Il s'y tient deux marchés par ſemaine, & deux foires par an. On eſtime que la *Penſilvanie* remet annuellement dans la Grande-Bretagne une ſomme de 60000 livres ſterling en eſpèce, indépendamment de ſes productions naturelles, auxquelles elle joint du bois de campêche, du ſuere, du vis, de la poix, du gaudron, & de l'huile de poiſſon.

VII. La Colonie de la *Virginie*, & celle

Digitized by Google

du *Maryland*, sont situées sur la Baye de *Cheseapeak*, dont l'entrée est entre le Cap *Henri* & le Cap *Charles*. C'est le fameux *Walter Raleigh* qui, le prémier parmi les Anglois, songea à former un établissement dans cette contrée. Les Colonies ont essuyé bien des révolutions depuis leur prémier établissement. Aujourd'hui on fait monter à 140000 ames au moins le nombre des habitans. On comprend dans cette supputation les Réfugiés françois & les Nègres. La *Virginie* est un païs très-fertile. Il y croît une multitude infinie de fruits & d'arbres de toute espèce. La mer qui en baigne les côtes, & les rivières qui se déchargent dans la Baye de *Cheseapeak* abondent en poisson. On y pêche de la moruë, des esturgeons, &c. La plupart de ces productions sont négligées, ou du moins la Colonie ne tire pas de leur variété autant d'objets de commerce que les autres Colonies angloises. Cependant le commerce de la *Virginie* & du *Maryland* est un des plus avantageux que les Anglois exercent : il augmente tous les jours.

VIII. Enfin la *Caroline* que les Espagnols comprenoient dans ce qu'ils appelloient la *Floride*, étoit particuliérement nommée *Floride françoise*, avant que les Anglois s'y établissent. Elle comprend la *Nouvelle-Georgie* dans ses limites. La *Caroline* jouït d'un air sain & d'un sol très-fertile. Elle fournit à ses habitans des provisions de toute espèce, qui sont la matière principale du commerce qu'ils

Digitized by Google

qu'ils font en Amérique & en Europe. Leur plus sûr débouché est la *Jamaïque*, la *Barbade*, & les Isles *du Vent*. La *Georgie* intéresse beaucoup les Anglois, moins peut-être par l'espérance dont ils se flattent d'en tirer les soies & vins qu'ils achetent en différentes contrées de l'Europe, de l'Afrique, & de l'Asie, que parce qu'ils la regardent comme la frontière qui met à couvert du côté du Sud leur établissement sur la terre ferme d'Amérique, contre les entreprises que pourroient former les Espagnols ou les François, si ceux-ci venoient à se fortifier dans la Louïsiane, ainsi qu'il est de leur intérêt de le faire.

ARTICLE IX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

Rome.

L'Académie de Peinture, de Sculpture & d'Architecture perdit le 4. Mars dernier, le plus ancien de ses Membres, Mr. *Pierre Leo Gbezzi*, d'*Ascola*, agé de 83. ans. Le Pape lui a donné pour successeur dans l'Inspection des Ouvrages à la Mosaïque du Vatican, M. *Salvator Monsoli*, Sicilien.

On débite ici un Ouvrage intéressant, c'est la *Storia della Vita e Geste di* SISTO QUINTO, *sommo Pontifice, del' Ordine de Minori, Conventuali di San Francesco; scritta dal P.* M. Casimiro Tempesti, *del medesimo Ordine.* 2 tomes *in quarto*, qui

Digitized by Google

font enſemble 3 alph. & 16 feuill. Cette Hiſtoire eſt parfaitement bien écrite, & donne une idée très-diſtincte des affaires de l'Europe pendant ce fameux Pontificat.

Veniſe.

La Preſſe de *Remondini* a donné: *Vita e Machine di* Bartolomeo Ferracino, *celebre Baſſaneſe Ingegnere, colla Storia del Ponte di Baſſano dal medeſimo rifabbricato, illuſtrata da varie note riguardanti la ſteſſa Città. opera di* Franceſco Memmo. 1 alph. 6. f. *in quarto*, avec deux Planches. *Ferracino*, né en 1692. à *Solagna*, de ſimple garçon Menuiſier, devint un très-habile Méchaniſte, & il a exécuté des ouvrages très-importans en Italie.

Padoue.

On doit ſavoir bon gré au P. *Manſi* d'avoir fait préſent à l'Italie d'une nouvelle Edition de l'ouvrage ſuivant: J. Alb. Fabricii, *Lipſienſis, S. Theol. inter ſuos D. & Prof. Publ. Bibliotheca Latina mediæ & infimæ ætatis, cum Supplemento* Chriſtiani Schoettgenii. *Editio prima Italica, a P.* Joanne Dominico Manſi, *Cler. regular. Congregat. Matris Dei Lucenſi, e MSS. editisque codicibus correcta, illuſtrata, aucta. Accedunt in fine vetera pluſa monumenta, tum a Fabricio olim, tum hic primum adjecta.* 6 tomi, *in quarto.* faiſant près de onze alphab.

Breſcia.

Les Géomètres feront ſans doute accueil à l'ouvrage ſuivant; *Nuovi Inſtrumenti per la deſcrizione di diverſe curve antiche e moderne, e di molte altre, che ſervir poſſono alla ſpeculazione de Geometri, ed all' uſo de Pratici, col Progetto di due nuove Macchine per la Nautica ed una per la Meccanica, e con alcune oſſervazioni ſopra de Poligoni rettilinei regolari, del* Comte Glambattiſta Suardi, *Breſciano.* 1 alph. & 13 f. gr. *in quarto* avec 37 planches.

Bo-

Digitized by Google

Bologne.

Mrs. *de Buffon* & *Formey* ont été aggrégés à l'Inſtitut dans l'Aſſemblée tenuë le 14 Mai dernier.

ANGLETERRE.

Londres.

Millar & *Dodſley* ont imprimé: *The Centaur not fabulous: in five letters to a friend, on the life in vogue. Dot be not ſpeak Parables.* Ezech. *in octavo* 1755. 1 alph. Ce ſont neuf Lettres écrites avec une force extraordinaire contre les vices qui regnent en Angleterre. On y fait voir que les hommes ſont plus que centaures, c'eſt-à-dire, que la partie animale eſt celle qui domine le plus en eux.

Voici le titre d'une Brochure de 24 pages *in octavo*: *Specimen exercitationum philologico-criticarum in ſacros novi fœderis libros*; *Auctore* Elia Palairet, *Eccleſ. Anglicano-Gallicanæ Grenovicenſis Paſtore.* 1755. C'eſt l'annonce d'un ouvrage plus étendu; & l'Auteur y dit en même tems les raiſons qui lui font retarder l'impreſſion de ſon *Theſaurus Linguæ Græcæ ex Scholiis.*

On trouve chez *Wilſon* & *Durham*: *Seleſt Eſſays on Commerce, Agriculture, Mines, Fiſheries, and other uſeful ſubjects.* 1754. pp. 516. *in octavo.* Le contenu de ce volume eſt tiré du *Journal œconomique.*

Les autres Journaux ont aſſez fait connoître l'ouvrage de M. *Jortin*, intitulé *Remarks on Eccleſiaſtical hiſtory.* Διατριβαὶ καὶ Συμμεικτα. Nous dirons ſeulement que les trois volumes en grand *in octavo*, ſont le prémier de 1751. le ſecond de 1752. & le troiſième de 1754.

C'eſt encore chez *Millar* qu'on trouve: *A Diſſertation againſt pronuncing the Greek language, accor-*

Digitized by Google

ding to Accents. pp. 149. L'Auteur de cette petite pièce, qui se nomme M. *Gally*, déclare une guerre implacable aux Accens, & emploie de très-bonnes armes pour les combattre.

FRANCE.

Paris.

La Veuve *Bordelet* a imprimé un volume *in octavo* de 402 pages, intitulé: *Tableau du Gouvernement actuel de l'Empire d'Allemagne, ou Abrégé du Droit public de l'Empire*, par J. J. Schmauss, *Conseiller de Cour, & Professeur de Droit en l'Université de* Göttingen. *Traduit de l'Allemand avec des Notes historiques & critiques*, par Mr. ***. Le Traducteur se nomme M. le Chevalier *de Buat*. Mrs. les Journalistes de *Göttingen* ont relevé diverses fautes qui se trouvent dans ses Notes.

Briasson a imprimé sous le nom d'*Avignon*, une Brochure intitulée; *Examen philosophique de la liaison réelle qu'il y a entre les Sciences & les Mœurs; dans lequel on trouvera la solution de la Dispute de* M. J. J. Rousseau *avec ses Adversaires, sur la Question proposée par l'Académie de* Dijon, *au sujet du bien ou du mal que les Sciences ont occasionné dans les Mœurs.* in octavo. pp. 74. C'est une pièce de M. *Formey*, qui se trouve dans le dernier tome des *Mémoires de l'Académie des Sciences de Berlin*, & que le Libraire *Rey* a aussi mise à la fin de sa réimpression du *Journal des Savans* & des *Mémoires de Trévoux*.

Le même Libraire a sous presse une Edition des *Conseils pour former une Bibliothèque*, *par* M. Formey, qu'un Savant de Paris accommodera au goût de la France.

Milord *Macclesfield* & M. *Euler* ont été aggré-

gés

gés à l'Académie des Sciences de Paris, en qualité d'Associés étrangers.

La dispute de M. d'*Alembert* avec les Jésuites de *Lyon* a fait beaucoup de bruit. Les Pièces qui ont été écrites à cette occasion, sont difficiles à recouvrer.

ALLEMAGNE.

Augsbourg.

Le Père *Augustin Dornblüth*, de l'Ordre de S. *Benoît*, a fait imprimer ici chez *Rieger*, un ouvrage Allemand, d'un alphabet & 4 feuill. *in octavo*, qui contient des Observations sur la manière de faire de bonnes Traductions, sur-tout en Allemand. Il y relève diverses fautes qui se trouvent dans la plupart des Traductions modernes. Après quoi vient une critique des Ouvrages que M. *Gottsched* a publiés sur la Grammaire & l'Eloquence allemande.

Tubingue.

Le 20. de Mai l'Académie de cette ville a été privée d'un de ses principaux ornemens par la mort de M. *Gmelin*, Docteur & Professeur en Médecine, en Botanique, & en Chymie. Il avoit déjà eu diverses attaques d'apoplexie; & c'est le même mal qui a terminé sa vie.

Berlin.

Le nombre des bonnes éditions que la Librairie de *Haude* & *Spener* donne des Auteurs classiques, va en augmentant, & fait déjà une collection digne de l'attention des Gens de Lettres. La dernière est une des plus considerables, savoir *M. Accii Plauti Comœdiæ. Recensuit & chrestomathia philologica instruxit* Jo. Petr. Millerus. 3 tomi, *in octavo*;

Digitized by Google

2 alph. & 20 feuilles. Le *Velleius Paterculus* va paroître incessamment.

On vient de commencer ici la publication d'une Feuille périodique allemande, intitulée *der Preygeist*. Ce qui en paroît, fait bien augurer de la suite.

Leipsig.

Ceux qui apprennent l'Hébreu pourront se servir utilement de l'ouvrage qui vient de paroître sous le titre de *Thesaurus Phraseologiæ Ebræo Bibliæ quem ex singulis Codicis Sacri Libris, ad capitum commatumque seriem, ad linguæ genium cognoscendum collegit* Gottlob Fridericus Gudius, AA. M. *ad ædem SS. Trinit.* Laubæ *dicatam Archidiaconus.* 19 f. *in octavo*, sans la Préface.

M. *Schultze*, Membre des Sociétés Allemandes de *Leipsig*, & de *Jena*, publie la Traduction allemande des Sermons de feu M. *Pierre Coste*, Pasteur de l'Eglise françoise de *Leipsig*. Il y a à la tête du prémier volume une Préface de Mr. l'Abbé *Jerusalem.*

Breitkopff a imprimé le second tome du Recueil de Pièces choisies de la Société des Beaux Arts de *Leipsig*, en Allemand. C'est un volume, gr. *in octavo*, de 30 feuilles.

Göttingue.

L'Université de cette ville vient de faire une excellente acquisition en la personne de Mr. KAESTNER; appellé pour y remplacer Mr. SEGNER, qui se trouve actuellement à celle de *Halle.*

Genève.

On nous envoie de cette ville les Pièces de poésie suivantes.

VERS

Digitized by Google

VERS

DE M. DE VOLTAIRE.

O Maison d'*Aristippe*, o Jardins d'*Epicure*,
Vous qui me présentez sous vos enclos divers,
Ce qui souvent manque à mes vers,
Le mérite de l'Art soumis à la Nature ;
Empire de Pomone, & de Flore sa sœur,
Recevez votre possesseur.
Qu'il soit ainsi que vous, solitaire & tranquille.
Je ne me vante point d'avoir en cet azyle
Rencontré le parfait bonheur.
Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage,
Il est encore moins chez les Rois,
Il n'est pas même chez le Sage.
De cette courte vie il n'est point le partage :
Il y faut renoncer ; mais on peut quelquefois
Embrasser du moins son image.
Que tout plaît en ces lieux à nos sens étonnés !
D'un tranquille Océan l'eau pure & transparente,
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés.
D'innombrables Côteaux ces champs sont couronnés.
Bacchus les embellit : leur insensible pente
Vous conduit par dégrés à ces Monts sourcilleux,
Qui pressent les Enfers, & qui fendent les Cieux.
Le voilà ce Théatre, & de neige & de gloire,
Eternel boulevard, qui n'a point garanti
Des Lombards le beau territoire.
Voilà ces Monts fameux, celèbres dans l'Histoire,
Ces Monts qu'ont traversé par un vol si hardi,
Les *Charles*, les *Othons*, *Catinat* & *Conti*,
Sur les ailes de la Victoire.
Au bord de cette Mer où s'égarent mes yeux,
Ripaille, je te vois. O bizarre *Amédée*,
De quel caprice ambitieux
Ton ame eut-elle possédée,
Duc, Hermite & voluptueux.
Ah ! pourquoi t'échaper à ta douce carrière ?
Comment peux-tu quitter ces bords délicieux,
Ta cellule, ton vin, ta maitresse & tes jeux,
Pour aller disputer la barque de St. Pierre.

Dieu

Dieu sacré du repos, je n'en ferois pas tant ;
Et malgré les deux clés, dont la Vertu nous frappe,
Si j'étois ainsi pénitent,
Je ne voudrois pas être Pape.
Que le Chantre fameux du Tyran des Romains,
L'Auteur harmonieux des douces Georgiques,
Ne vante plus ces lacs & leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la Nature a creusé de ses mains,
Dans les Campagnes Italiques.
Mon lac est le prémier ; c'est sur ses bords heureux,
Qu'habite des humains la Déesse éternelle,
L'Ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou désire, ou rappelle ;
Qui vit dans tous les cœurs, & dont le Nom sacré
Dans le cœur des Tyrans est tout bas adoré.
La liberté. J'ai vu cette Déesse altière
Avec égalité répandant tous les biens,
Descendre de *Morat* en habit de guerrière,
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens,
Et de *Charles le Téméraire*.
Devant elle on portoit ces piques & ces dards,
On traînoit ces Canons, ces Échelles fatales
Qu'elle même brisa, quand ses mains triomphales
De *Genève* en danger défendoient les remparts.
Tout un Peuple la suit : sa naïve allegresse
Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs.
Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce
Aux Champs de *Marathon* prodiguoit aux Vainqueurs.
C'est là leur Diadème, ils en font plus de compte,
Que d'un cercle à fleurons de Marquis ou de Comte,
Et des larges Mortiers à grands bords rabattus,
Et de ces Mitres d'or à deux sommets pointus.
On ne voit point ici la grandeur insultante
Portant de l'Epaule au côté
Un Ruban que la vanité
Se tissut de sa main brillante,
Ni la fortune insolente
Repoussant avec fierté
La prière humble & tremblante
De la triste pauvreté.
On n'y mépriſe point les travaux nécessaires ;
Les états sont égaux ; tous les hommes sont frères.
Liberté ! Liberté ! Ton Trône est dans ces lieux.
Rome depuis Brutus ne t'a jamais revuë.
Chez vingt Peuples polis à peine es-tu connuë.

Digitized by Google

Le Sarmate à cheval t'embraſſe avec fureur ;
Mais le Sarmate à pié rampant dans l'eſclavage,
Te regarde, ſoupire, & meurt avec douleur.
L'Anglois pour te garder ſignala ſon courage ;
Mais on prétend qu'à *Londres* on te vend quelquefois.
Non, je ne le crois point : ce Peuple fier & ſage
Te paya de ſon ſang ; il ſoutiendra tes droits.
Aux marais du Batave on dit que tu chanceles ;
Tu peux te raſſurer : la race des *Naſſaus*
Qui dreſſa ſept Autels à tes Loix immortelles,
Maintiendra de ſes mains fidelles
Et tes honneurs, & tes faiſceaux.
Veniſe te conſerve, & *Gènes* t'a repriſe.
Tout à côté du Trône à *Stockholm* on t'a miſe.
Un ſi beau voiſinage eſt ſouvent dangereux.
Préſide à tout Etat où la Loi t'autoriſe,
Et reſtes-y, ſi tu le peux.
Ne vas pas ſous les noms, & de *Ligue*, & de *Fronde*,
Protectrice funeſte, en nouveautés féconde,
Troubler les jours brillans d'un Peuple de Vainqueurs,
Gouvernés par les Loix, encor plus par les mœurs.
Il chérit ſa grandeur ſuprême ;
Qu'a-t-il beſoin de tes faveurs,
Quand ſon joug eſt ſi doux qu'on le prend pour toi-même ?
Dans le vaſte Orient ton ſort n'eſt pas ſi beau.
Aux murs de Conſtantin, tremblante, conſternée,
Sous les piés d'un Viſir tu languis enchaînée
Entre le ſabre & le cordeau.
Chez tous les Levantins tu perdis ton chapeau.
Que celui du grand *Tell* orne encor ces lieux ta tête !
Deſcends en mes foyers en tes beaux jours de fête.
Viens me faire un Deſtin nouveau.
Embellis ma retraite où l'amitié t'appelle :
Sur de ſimples gazons viens t'aſſeoir avec elle.
Elle fuit comme toi les vanités des Cours,
Les cabales du Monde, & ſon regne frivole.
O deux Divinités ; vous êtes mon recours.
L'une éleve mon ame, & l'autre la conſole.
Préſidez à mes derniers jours.

RÉPONSE.

O Maiſon de *Voltaire*,
Et non pas d'*Epicure*,
Vous renfermez une tête à l'envers,
Qui, ſans connoître la Nature,

Veut

Veut le célébrer dans ſes Vers,
Pluton eſt le Dieu qu'il adore ;
C'eſt pour lui ſeul qu'il a vécu,
Il donneroit Pomone & Flore
Pour un écu.
Non, dit-il, le parfait bonheur
Ne ſe trouve point ſur la Terre.
Pour le trouver ; divin *Voltaire*,
Sais-tu qu'il faut avoir un cœur ?
Grand Philoſophe ſans Morale,
Toi qui te fais un Dieu de l'or,
Oſes-tu nous chanter encor
Les douceurs d'une vie frugale.
Ma foi, qui m'offriroit ton lot
Avec le penchant qui t'entraîne
J'aimerois mieux celui d'un ſot
Vivant ſans ſoucis & ſans haine.
Quittes Berlin, quittes Paris,
Tu ne deviendras jamais Pape,
Mais je ne ſerois pas ſurpris
De te voir un jour à la Trape.

HOLLANDE.

Rotterdam.

Voici le titre d'un Livre que Mr. C. RENNELYKHEID vient de faire imprimer chez le Libraire *Jacques Burgulliet* : *Verhandeling over de Metſelary in Veſtingwerken, behelzende een nieuw project met derzelver verdediging, en het geen een Ingenieur noodig te weeten en waar te nemen heeft in het doen bouwen van de Muragie der Veſtingwerken ; uit beſchouwinge en onderwindinge famen geſteld.* 144. pp. *in octavo*, ſans la Dédicace & la Préface. Cet Ouvrage eſt diviſé en 24. chapitres dans leſquels l'Auteur traite de tout ce qui a raport à la Maçonnerie des Fortifications.

Amſterdam.

La Veuve *Schouten & fils* viennent de mettre en vente WILHELMI KOOLHAAS *Ling. &*

An-

Digitized by Google

Antiq. Orient. Prof. & Eccleſ. Amſtelod. Diſſertationes Grammatico-Sacræ, quibus Analogia temporum & modorum Linguæ Hebreæ inveſtigatur & illuſtratur. in *octavo.* Ejusdem *Obſervationes Philologico-Exegeticæ in quinque Moſis libros, aliosque libros hiſtoricos Veteris Teſtamenti, quibus præſertim Verus & Analogus* Temporum & Modorum *uſus variis in locis indagatur & illuſtratur, atque ab omni temere ficta ſeu credita* Anomalia *vel* Enallage *liberatur*, &c.

La même Librairie a donné depuis peu PETRI LOTICHII *Poetæ clariſſimi, omnia Poëmata & Epiſtolæ, cum notis & ex editione* PETRI BURMANNI, *Eloq. & Hiſt. Prof. Amſt. cum effigie* Petri Lotichii, *in quarto.*

Avertiſſement ſur la Nouvelle Litteraire, *inſerée dans l'Article d'*Amſterdam, *pag.* 438. *de la partie précédente de ce Journal.*

„ La Nouvelle Litteraire, raportée dans le ſuſ-
„ dit Article, ne ſe trouvant pas dans l'exacte vé-
„ rité, l'on ſe croit obligé d'en avertir le Public,
„ & de déclarer, qu'en la donnant telle, on n'a
„ pas cru, ni on peut bien d'offenſer qui que ce
„ ſoit.

Zwolle.

Monſieur CHRIST. EVERH. DE LILLE a fait imprimer ici chez *André Veyer* un Ouvrage ſur la palpitation du Cœur, dont voici le titre: CHRIST. EVERH. DE LILLE, *Med. Doct. Tractatus de palpitatione Cordis, quem precedit præciſa cordis hiſtoria phyſiologica, cuique pro coronide addita ſunt monita quædam generalia de arteriarum pulſus intermiſſione.* de 300 pp. ſans la Préf. *in octavo.*

TA-

Digitized by Google

TABLE
DES ARTICLES.

I. MEMOIRES *de l'Académie Royale de* SUEDE. Tome XIII. Pag. 3

II. MEMOIRES *de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de* NANCY. 20

III. INTRODUCTION *à l'Hiſtoire de* DANNEMARC, *par Mr.* MALLET. *Second Extrait.* 43

IV. BIBLIOTHEQUE *hiſtorique & critique du* POITOU, *par Mr.* DREUX DE RADIER. 69

V. EXPERIENCES & REFLEXIONS *ſur la ſtructure & l'uſage des* VISCERES, *&c. par Mr.* RAIMOND VIEUSSENS. 86

VI. ELOGE *hiſtorique de feu Mr.* LE BARON DE WOLF. 95

VII. LA PHYSIQUE *de l'*AME HUMAINE, *par Mr.* GODART. 125

VIII. HISTOIRE & COMMERCE *des* COLONIES *Angloiſes dans l'Amérique ſeptentrionale.* 137

IX. NOUVELLES LITTERAIRES. 149

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

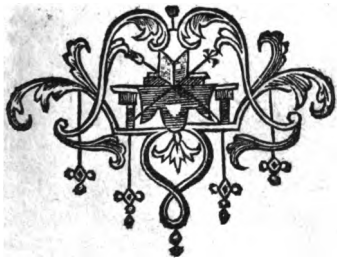
Pour les mois de

SEPTEMB. ET OCTOBRE.

MDCCLV.

TOME XII.

SECONDE PARTIE.



GÖTTINGUE & LEIDE,

CHEZ ELIE LUZAC, FILS. Imp.-Libr.

MDCCLV.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les mois de SEPTEMBRE *&* OCTOBRE,

MDCCLV.

ARTICLE I.

CHRISTIANI GUILL. FRANC. WALCHII, *S. Theol. Doct. & Prof. P.* HISTORIA ADOPTIANORUM.

c'eſt-à-dire:

HISTOIRE *des* ADOPTIENS, *par Mr.* CHRISTIAN GUILL. FRANC. WALCH, *Docteur & Profeſſeur en Théologie.* in octavo, p. 288. Göttingue chez Dan. Frid. Knebler 1755.

Ce livre écrit en très-bon latin, nous a paru un modèle en ce genre d'ouvrage, pour l'ordre, l'exactitude, la ſaine critique, la réſerve & l'attention à ne rien admettre que ſur de bonnes preuves, & ſur-tout pour l'eſprit de

Digitized by Google

modération qui y regnent d'un bout à l'autre.

Sous le nom d'*Adoptiens*, Mr. *Walch* comprend ici tous ceux qui ont donné à Jésus-Christ le nom de fils de Dieu Adoptif, dont le nombre est plus grand qu'on ne se l'imagine d'ordinaire, bien des gens croyant que *Felix*, Evêque d'*Urgel*, est à-peu-près le seul qui se soit servi de cette expression imprudente. On la trouve employée par quelques-uns des Pères de l'Eglise, par plusieurs Théologiens Scholastiques, & même par de célèbres Théologiens de notre communion.

Mr. *Walch* persuadé de l'utilité de l'histoire des dogmes en général, a cru que celui-ci en particulier, dont beaucoup de gens n'ont pas une idée trop juste, méritoit bien qu'on en donnât l'histoire complette; & nous nous flattons que nos lecteurs ne nous saurons pas mauvais gré que nous rendions un compte un peu détaillé de celle-ci: on y verra ce qu'on n'a vu que trop souvent, sur-tout dans l'Eglise, beaucoup de bruit, d'aigreurs, d'animosités, nées de l'envie de disputer, d'agiter des questions vaines & dangereuses touchant des matières sur lesquelles on auroit mieux fait de garder un respectueux silence; & l'on y prendra si l'on est sage, des préservatifs contre une si funeste manie.

Cet ouvrage est partagé en quatre chapitres. On donne dans le premier, l'histoire des Adoptiens des sept premiers siècles. Le second dans une première section renferme l'histoire de la dispute occasionnée par les Adoptiens du huit & neuvième siècle, *Elipand* & *Felix*, dont on exa-

Digitized by Google

examine la doctrine dans une seconde section. Le troisième chapitre présente l'histoire des Adoptiens depuis *Charles-Magne* jusqu'à nos tems. Et dans le quatrième l'Auteur donne son jugement sur la doctrine des Adoptiens.

Il s'est proposé, nous dit-il dans sa préface, de ne rien avancer qui ne soit confirmé par des témoignages certains d'Auteurs dignes de foi; d'examiner soigneusement le sens de leurs expressions; & de rechercher les causes des disputes: il est remonté aux sources, sans négliger les secours qu'il a pu tirer de ceux qui ont écrit sur le même sujet: il s'est gardé autant qu'il l'a pu, de l'esprit de parti, & de toute prévention, excusant ceux qui paroissoient accusés injustement, & condamnant ceux qui se sont écartés de la vérité, sans que les autres historiens y aient pris garde.

Ces engagemens que l'on prend presque toujours, & que l'on ne tient guères, notre Auteur nous paroit les avoir remplis avec la plus grande exactitude, & mériter par là une place à côté des plus sages historiens.

Irenée, Evêque de Lion dans le deuxième siècle, & *Marcellus d'Ancyre* au commencement du quatrième, sont les premiers qu'on a accusé d'avoir dit que J. C. étoit fils de Dieu par adoption à l'égard de sa nature humaine. Mr. *Walch* examine les fondemens de cette accusation; & après des recherches qui montrent sa sagacité, & son bon goût de critique, mais qu'il seroit trop long de raporter ici, il conclut qu'on ne peut justement les accuser que de s'être servis de façons de parler impropres pour

Digitized by Google

exprimer ce qu'on apelle dans l'école *la communication des idiomes*, c'eſt-à-dire, que les propriétés des deux natures en J. C. ſont devenuës communes à l'une & à l'autre.

Il n'y a point de doute au ſujet d'*Arius*, qu'il n'ait regardé J. C. comme fils de Dieu ſeulement par adoption, quoiqu'il ait évité dans les commencemens de ſe ſervir de ce terme.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on ait accuſé de l'erreur des Adoptiens l'adverſaire le plus zélé d'*Arius*, *Athanaſe*, qui conſacra ſa vie à défendre la ſaine doctrine au ſujet de J. C. Mais ſes paroles ſur leſquelles on fonde cette accuſation, ſont tirées d'un ouvrage deſtitué de toute autorité.

Dans le même ſiècle quatrième, *Fabius Marius Victorinus*, célèbre par ſon éloquence & ſon zèle contre les Arriens, dit poſitivement que le Chriſt étoit fils de Dieu, par une ſorte d'adoption, mais ſelon la chair.

On a diſputé bien vivement, & bien ridiculement au ſujet d'*Hilaire*, pour ſavoir s'il falloit le ranger ou non parmi les Adoptiens. Quand *Felix* dans le huitième ſiècle, ſoutint ſon ſentiment ſur l'adoption, il allégua entre autres autorités en ſa faveur, un paſſage d'*Hilaire*, où après avoir parlé des marques de la grandeur de J. C. qui paroiſſoient dans ſa naiſſance à travers ſon état d'abaiſſement, il conclut par ces mots; *Ainſi la dignité de ſa puiſſance eſt conſervée, l'humilité de la chair étant adoptée* (*). Quoique

(*) *Parit virgo; partus à Deo eſt. Infans vagit; lau-*

que ces paroles ne fissent absolument rien à la cause de *Felix*, cependant pour lui enlever ce prétendu secours, plusieurs de ses adversaires l'accusèrent d'avoir mal cité ce passage, & même de l'avoir falsifié dans tous les exemplaires qu'il avoit pu trouver, mettant le mot *d'adopter* au-lieu de celui *d'adorer*. Des savans d'un grand nom ont pris parti pour & contre dans cette dispute, alléguans de part & d'autre en leur faveur des manuscrits, & des éditions où se trouve la leçon que chacun prétend être la bonne; & quoiqu'un manuscrit du Vatican antérieur certainement au siècle de *Felix*, laisse voir clairement qu'on y a effacé les lettres *pt*, pour y substituer la Lettre *r*, pour faire *adorer* au-lieu d'*adopter*; & quoique le sens soit gâté par cette première leçon, les adversaires de la seconde ne se sont pas rendus pour cela. Faut-il rire ou pleurer à la vuë de pareilles contestations? *Felix* alléguoit un autre passage d'*Hilaire* pour autoriser son sentiment, mais qui ne prouvoit pas plus que le précedent, puisque ce Père y disoit de l'adoption du peuple d'Israël, ce que *Felix* lui faisoit dire de celle du Christ.

C'est avec aussi peu de justice qu'on a accusé *Jerome* d'adoptianisme, sur des expressions que peut-être on lui attribue à tort, & qui d'ailleurs ne prouveroient point qu'il eut été Adoptien.

C'est

laudantes Angeli audiuntur. Panni sordent; Deus adoratur. Ita professatis dignitas non amittitur, dum carnis humilitas adoptatur.

Digitized by Google

C'eſt à plus juſte titre qu'on range dans cette claſſe, *Bonoſe*, qui même raportoit l'adoption du Chriſt à la nature divine. *Diodore de Tarſe*, & ſon diſciple *Théodore de Mopſueſte*, qui, du moins ſurement le dernier, diſtinguoient le fils de Dieu *naturel*, d'avec le fils de Dieu *adoptif*, faiſant ainſi deux fils & deux perſonnes, comme le firent enſuite les Neſtoriens.

Il ſeroit trop long de ſuivre plus loin notre Auteur dans la revuë qu'il fait de tous ceux qui ont été ſoupçonnés ou accuſés d'adoptianiſme jusqu'au huitième ſiècle. Il ſuit toujours la même méthode ; examine avec impartialité & ſagacité l'autenticité & la force des témoignages ſur leſquels on peut fonder cette accuſation ; & il abſout les uns, condamne les autres, ou ſuſpend ſon jugement, ſelon qu'il y eſt déterminé par les pièces du procès.

Nous nous hâtons de paſſer au deuxième chapitre, la principale partie de cet ouvrage, qui contient l'hiſtoire d'*Elipand* & de *Felix*, les plus célèbres des Adoptiens, par les troubles qu'ils exçitèrent dans l'Egliſe.

Elipand, né l'an 711, fut Archevêque de Tolède, & célèbre par ſon ſavoir & par ſa vertu : c'eſt tout ce que Mr. *Walch* en dit ici, ne trouvant rien de certain dans ce que d'autres Auteurs en ont écrit, à la réſerve de ce qui regarde la controverſe où il fut mêlé, & qui apartient à l'hiſtoire de cette controverſe.

On n'en ſait guères plus ſur *Felix*. Quelqu'un l'a dit François : *Mariana* a prudemment caché ſon ſentiment là-deſſus, de peur que les François

Digitized by Google

çois ne trouvaſſent mauvais qu'on leur donnât cet hérétique pour compatriote. *Mabillon* fait effectivement cette plainte : *Ces Eſpagnols ſont plaiſans : s'ils ont quelques vauriens parmi eux, ils en font des François ; & ils prennent pour eux nos ſaints un peu diſtingués.* *Felix* fut Evêque d'*Urgel*, ancienne ville de la Catalogne : il fut loué pour ſa piété & pour ſon ſavoir, dont il a laiſſé pluſieurs monumens.

Ces deux Docteurs, *Elipand* & *Felix*, ſont mis généralement au rang des hérétiques du huitième ſiècle. Mr. *Walch* ſe propoſant d'examiner avec ſoin leur doctrine dans la deuxième ſection de ce chapitre, ſe contente d'avertir ici qu'ils enſeignoient que J. C., ſelon ſa *nature humaine*, n'étoit pas fils de Dieu *naturel* mais *adoptif*, & qu'ainſi entant qu'il eſt homme, il n'eſt pas *vrai* Dieu, mais ſeulement *déclaré* tel.

Où avoient-ils puiſé cette doctrine ? Mr. *Walch* ne trouve rien d'aſſez ſolide dans les conjectures qu'on a formées ſur ce ſujet, & ſe contente de l'attribuër au penchant vicieux de l'eſprit humain à ſonder & à expliquer ce qui eſt au deſſus de ſa portée ; raportant à ce ſujet ces belles paroles de *Charles-Magne* dans une Lettre écrite à *Elipand* & aux autres Evêques d'Eſpagne : *Ne veuillez pas être plus ſages qu'il ne faut l'être, & ne penſez pas découvrir les choſes divines par les raiſonnemens de l'eſprit humain : plutôt honorez, en les croyant, les choſes que la fragilité humaine ne peut pénétrer en les ſondant téméraitement.*

Digitized by Google

Il importe peu de savoir qui des deux, *d'Elipand* ou de *Felix*, doit être regardé comme l'auteur de leur sentiment sur l'adoption du fils de Dieu : il paroit qu'*Elipand* fournit à *Felix*, en le consultant, l'occasion de méditer sur cette question.

Ils commencèrent l'un & l'autre à répandre leur sentiment, environ l'an 783. & trouvèrent des sectateurs distingués, mais en même tems de rédoutables adversaires. On met à la tête de ceux-ci le Pape *Adrien*, qui dans une Lettre adressée aux Evêques Espagnols, parle d'*Elipand* comme s'il eut nié la divinité de J. C. ce qui étoit faux, & comme s'il eut été entièrement de l'opinion de *Nestorius*, ce qu'il n'avoit jamais déclaré ouvertement.

Dans le même tems s'élevèrent contre la doctrine d'*Elipand* & de *Felix*, *Beatus* & *Etherius*, le premier honoré par les Espagnols sous le nom de S. *Beat*, Abbé, en grande faveur auprès d'*Adosinde*, veuve du Roi *Silon*, & dépositaire du sacerdoce, s'il en faut croire *Elipand* ; le second, Evêque d'*Osma* & disciple de *Beatus*. *Elipand* irrité de leurs oppositions, & indigné de ce qu'un Prélat tel que lui, étoit accusé d'erreur par des gens d'un ordre inférieur, écrivit contre eux à *Fidelis*, Abbé, sans doute engagé dans son parti, une Lettre pleine de l'orgueil qu'il reproche à *Beatus*, où il déclare *hérétique & digne d'être exterminé quiconque ne confessera pas que J. C. est adoptif par son humanité, & nullement par sa divinité* ; & où il exhorte cet Abbé à employer tous ses soins pour extirper *l'hérésie Béatienne*.

Après

Après quelques écrits de part & d'autre où l'on se déchiroit charitablement, & où on ne s'entendoit pas trop bien, la chose parut assez importante pour mériter l'attention d'un concile. On en cite un, tenu à *Narbonne* sur la fin du huitième siècle, mais sur lequel on n'a rien de certain. On est plus sûr de ce qui se passa à celui de *Ratisbonne*, tenu l'an 792. (*) en présence de *Charles-Magne* qui y avoit assemblé les Ecclésiastiques de ses differens Etats. Felix y fut cité pour rendre compte de sa doctrine; & convaincu de son erreur, ou feignant de l'être, il jura d'y renoncer. De là, *Charles-Magne* doutant peut-être de la sincérité de son abjuration, ne voulant pas qu'il retournât en Espagne, & espérant que le Pape *Adrien* acheveroit sa conversion, l'envoya à Rome, où il fut mis en prison, sans doute pour être retombé dans son erreur. L'amour de la liberté la lui fit abjurer de nouveau, & il eut la liberté de retourner à *Urgel*. Il paroit que les raisons qu'on avoit employées contre lui, soit à Ratisbonne, soit à Rome, n'étoient pas des plus convaincantes; du moins est-il certain qu'il recommença à soutenir son sentiment, & il y eut à ce sujet plusieurs écrits entre lui & *Alcuinus*, Anglois célèbre par son savoir, & en grande faveur auprès de *Charles-Magne*. Tous ces faits sont le résultat de l'examen attentif que fait Mr. Walch des témoignages des historiens, ou

(*) Il y a ici une faute d'impression qui n'est pas la seule, on a mis 782. pour 792.

Digitized by Google

ou autres auteurs dignes de foi qu'il a confrontés sur ce sujet.

Il suit la même méthode par raport au concile de *Francfort* sur le *Mein*, tenu principalement comme tout le monde le sait, pour discuter la question sur le culte des images, & dans lequel l'héréſie de *Felix* fut auſſi condamnée. Le concile fut aſſemblé l'an 794, & compoſé d'un très-grand nombre d'Evêques de differens païs de l'Europe; quelques auteurs, ſans preuves ſuffiſantes, le font monter à trois cents. *Charles-Magne* fut préſident en perſonne, & en fit toutes les fonctions, quoiqu'en diſent quelques Hiſtoriens Catholiques Romains qui donnent la préſidence aux députés du Pape *Adrien*. Le ſentiment ſur l'adoption du Chriſt fut condamné comme contraire à la ſaine doctrine, mais on ne ſtatua rien ſur la perſonne d'*Elipand* & de *Felix*.

Entre les monumens d'où Mr. *Walch* a tiré ſes lumières ſur le concile de Francfort, un des plus précieux eſt une Lettre d'*Elipand* à *Charles-Magne*, & quelques morceaux d'une autre qu'il écrivit aux Prélats d'Allemagne, dans leſquelles il ſoutient ſa doctrine ſur l'adoption du fils de Dieu, & dont l'une, au moins, fut lue dans le concile de Francfort. L'auteur de l'hiſtoire ſacrée d'Eſpagne les a trouvées dans un manuſcrit de Tolède, & a inſeré la première toute entière, dans ſon ouvrage, avec quelques morceaux ſeulement de la ſeconde, au grand regret de Mr. *Walch*, qui ſe plaint avec raiſon de la négligence de cet auteur dans cet article. La

Let-

Digitized by Google

Lettre à *Charles-Magne* qu'on trouve ici toute entière, est digne effectivement de la curiosité des Lecteurs. Après un préambule fort ampoullé, *Elipand* s'y plaint fort modestement & charitablement, de ce que *Beatus*, ainsi nommé par antiphrase, prêtre détestable, très puant, faux prophète, sacrilége, saoulé des infamies de la chair, & destiné aux feux éternels de l'enfer, ose dans un puant écrit, nier que J. C. ais pris l'adoption de la chair dans le sein de la vierge ; & rapellant fort à propos à *Charles-Magne* cette sage leçon du Sauveur : *Aprenez de moi que je suis débonnaire & humble de cœur*, il l'exhorte à abolir cette détestable doctrine, à ne pas rejetter seul les sentimens des vénérables Pères sur l'adoption de la chair de Christ, „ car, ajoute-t-„ il, on dit que vous convainquez plusieurs „ non par la justice, mais par la terreur de la „ puissance. ”

Il y eut encore un concile à *Ciudad di Friuli*, tenu l'an 796. par *Paullin*, Patriarche *d'Aquilée*, sans doute contre les Adoptiens, puisque quoique *Elipand* & *Felix* ne soient pas nommés dans les actes, on lit dans un symbole de foi que *Paullin* présenta aux Prélats assemblés, que J. C. est fils de Dieu non putatif, mais vrai ; non *adoptif*, mais *propre* fils.

Mr. *Walch* met au nombre des fables ce qu'on dit d'un concile tenu par *Elipand* à Tolède ; & après avoir rendu compte de quelques écrits contre les Adoptiens, il passe au recit de ce qui se fit à leur sujet la dernière année du siècle. Un concile tenu à Rome par *Leon* III. sur *l'ordre*

Digitized by Google

dre de *Charles-Magne*, prononça anathème contre *Felix*, s'il ne vouloit pas renoncer au dogme hérétique dans lequel il avoit osé soutenir que J. C. est fils de Dieu *adoptif*. Vers le même tems *Leidrade*, Evêque de *Lion*, *Nefridius*, Evêque de *Narbonne*, & *Benoit*, Abbé d'*Anagni*, furent députés, à deux differentes reprises, par Charles en Espagne, pour s'y opposer aux erreurs d'*Elipand*, & de *Felix*; & *Leidrade* engagea celui-ci à s'aller présenter devant *Charles-Magne*, à *Aix la chapelle*: là en présence de ce Prince & des Prélats qu'il y avoit assemblés, il déclara de nouveau qu'il avoit renoncé à son premier sentiment, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût relegué à Lion, d'où il écrivit au clergé de son diocèse, une Lettre destinée à confirmer son changement. Il retourna cependant à sa première opinion, ou plutôt il ne l'avoit jamais quittée sincérement, ce qui parut par differens discours qu'il tint pendant son exil même, & par un écrit qu'on trouva chez lui après sa mort.

Quelques auteurs prétendent qu'*Elipand* renonça absolument à son sentiment sur l'adoption; mais Mr. *Walch* ne trouve point de preuves assez solides pour oser décider là dessus.

Quelle étoit donc cette doctrine d'*Elipand* & de *Felix* qui a causé tant de troubles dans l'Eglise, est-ce avec raison, est-ce à tort qu'on les a mis au nombre des hérétiques? C'est ce que Mr. *Walch* examine dans la seconde section de ce chapitre; & c'est sur-tout ici qu'il donne des preuves de savoir, de jugement, de

Digitized by Google

de saine critique & de modération; & un modèle excellent de la méthode qu'on doit suivre en pareilles matières. Les uns ont accusé les deux Espagnols d'avoir nié avec *Arius* la divinité de J. C., & avec *Macedonius* celle du S. Esprit. Notre auteur montre clairement l'injustice & l'imprudence de ces accusations. D'autres avec plus de vraisemblance les ont accusés de *Nestorianisme*. La façon dont ils s'exprimoient sur la difference entre les deux natures de J. C. pouvoit effectivement faire soupçonner à des juges peu attentifs, qu'ils supposoient en lui deux personnes comme deux natures: mais Mr. *Walch* les justifie encore sur cet article, par le langage qu'ils ont tenu, & par celui que leurs ennemis-mêmes leur prêtent. D'autres enfin ont prétendu que toute cette contestation n'avoit été qu'une pure dispute de mots; & la liste de ceux-ci présente les grands noms de *Basnage*, *Werenfels*, *Mosheim* &c.

Au-lieu de prononcer là dessus, Mr. *Walch* entreprend de tirer les sentimens d'*Elipand* & de *Felix* de leurs propres expressions, laissant à chacun à juger du peu ou beaucoup d'importance des dogmes qu'ils ont embrassé. Il range dans une première classe tout ce qu'ils ont dit de bien & d'exact sur J. C. 1. Ils ont enseigné qu'il est vrai Dieu d'une même essence avec son Père. 2. On ne peut les convaincre d'aucune erreur sur la trinité. 3. Ils n'ont jamais douté de la vraie humanité de J. C. 4. sans cependant en rien conclure qui soit indigne de sa personne. 5. Ils ont très-bien expliqué l'union

Digitized by Google

nion hypostatique de la nature humaine & de la nature divine, ne formans qu'une seule personne en J. C. 6. Il paroit qu'ils ont cru comme les Théologiens les plus orthodoxes, que les deux natures ont contribué distinctement en ce qui leur est propre à chacune, à l'office de médiateur. 7. Ce qui pourroit bien avoir été le motif qui les a fait mettre au rang des plus grands hérétiques, ils ont enseigné une très-saine doctrine sur l'Eglise; nians que l'Eglise Romaine soit la seule véritable, la seule qui ait droit de décider les controverses; & interprétans de l'Eglise universelle les paroles du Sauveur, *Tu es pierre & sur cette pière j'édifierai mon Eglise.* Peu s'en faut, dit Mr. WALCH, que pour ces témoignages, je ne croye qu'il faut les ranger parmi les témoins de la vérité.

Avec la même équité & la même candeur avec lesquelles il leur rend justice dans les articles sur lesquels ils le méritent, il présente aussi ceux où ils paroissent s'être écartés de la vérité. 1. On ne peut excuser entiérement leur sentiment sur l'adoption du fils de Dieu; quoiqu'il ait été mal représenté par la plupart de leurs adversaires, quoiqu'*Elipand* & *Felix* n'aient jamais dit que J. C. étoit fils de Dieu par adoption selon sa nature divine, ni par raport à sa personne, mais qu'ils aient entendu seulement cette adoption de la nature humaine prise en elle-même; & quoiqu'il soit vrai que J. C. n'est pas fils de Dieu par sa nature humaine de la même manière que par sa nature divine, ils ont mal exprimé cette différence par le mot d'*adop-*

Digitized by Google

d'*adoption*, ils auroit dû dire que J. C. Dieu eſt fils de Dieu par lui-même, & que J. C. homme eſt fils de Dieu par l'union des deux natures. 2. Ils ont été dans une erreur manifeſte ſur la *régénération* du Chriſt, prétendant qu'il a eu beſoin du batême par lequel il a été régénéré comme nous. 3. Ils ont dit que J. C. ſelon ſa nature humaine étoit Dieu de *nom*, qu'on pouvoit le comparer à cet égard avec les hommes pieux qui ſont apellés Dieux métaphoriquement, parce qu'ils ſont fils de Dieu par adoption; en quoi ils paroiſſent avoir ignoré ſinon l'union des deux natures, du moins la communication des idiomes en conſéquence de laquelle les attributs qui apartiennent à l'une ſont communs à l'autre. 4. Ils ont enſeigné que J. C. en prenant la nature humaine, avoit pris la forme de ſerviteur, s'étoit trouvé naturellement dans un état de *ſervitude*, & que pour paſſer à l'état de fils, il avoit eu beſoin de l'adoption, & qu'il l'avoit acquiſe par le batême. s'ils ont erré en cela, leurs adverſaires, & en particulier le Pape *Adrien*, ont donné des preuves d'ignorance en niant que J. C. ſoit jamais apellé *ſerviteur*: ils ne devoient pas le nier, mais ils devoient dire que les raiſons de cette ſervitude étoient, non dans ſa nature humaine, mais dans ſon office de médiateur. 5. Enfin *Felix* nioit la *toute ſcience* de J. C. entant qu'homme, s'apuyant ſur ce qui eſt dit dans l'Evangile, que le fils ignore l'heure du jugement dernier, ignorance qu'il devoit raporter, ſelon Mr. *Walch*, non à J. C. ſimplement entant qu'homme,

Digitized by Google

mais à J. C. dans l'état d'abaissement, où il s'abstenoit de l'usage de la toute science qui avoit été communiquée à la nature humaine. Voilà en quoi notre auteur absout *Elipand* & *Felix*, & voilà en quoi il les condamne, prenant comme on voit, un milieu entre ceux qui les ont accueillés des plus grossières erreurs; & ceux qui ont regardé toute cette dispute comme une pure logomachie.

Il destine un troisième chapitre à passer en revuë ceux qu'on a pû accuser d'adoptianisme depuis *Charles M.* jusqu'à notre tems. Il en trouve quelques-uns parmi les Scholastiques, & quelques autres parmi les Réformés, en particulier parmi ceux-ci *Calixtus* Théologien de *Helmstad*, qui pour prouver que les oracles des Papes & des conciles ne doivent pas être mis de pair avec ceux de Dieu, entreprit de montrer qu'*Elipand* & *Felix* avoient été condamnés à tort par *Adrien* & par les Pères du concile de *Francfort*. Il admit en conséquence une sorte d'adoption divine plus excellente que l'adoption humaine, & en vertu de laquelle J. C. suivant la nature humaine pouvoit être apellé fils de Dieu. Il essuya bien des contradictions auxquelles nous ne nous arrêterons pas, non plus qu'à ce que dit notre auteur, toujours avec son impartialité & sa moderation ordinaires, de l'adoptianisme de *Reinbothius* Ministre de *Stetin*; & de celui de *Major* célebre Théologien de *Jene*, tout deux pensans à-peu-près comme *Calixtus* sur cette matière. Nous aimons mieux nous reserver quelque place pour rendre compte

du

du quatrième chapitre, ou Mr. *Walch*, en donnant son jugement sur la doctrine des Adoptiens, donne en même tems des preuves de la netteté, & de la précision avec laquelle il sait traiter une question de Théologie.

J. C. est-il fils de Dieu *naturel* ou *adoptif*, en prenant ces expressions dans un sens opposé, comme s'excluant l'une l'autre, enforte que celui qui est fils *adoptif* ne puisse être au même égard fils *naturel*, & au contraire? Voilà la question qu'il s'agit de décider.

Ceux qui disent que J. C. est fils adoptif, peuvent se ranger en deux classes. Les uns comme *Arius*, *Socin*, *Borose* &c. disent que J. C. n'est fils de Dieu que par adoption, ils nient sa divinité. Mr. *Walch* leur oppose les passages où il est apellé *propre* fils de Dieu, son fils *unique*, son *premier né* &c. D'autres reconnoissant la divinité de J. C. & convenant qu'à cet égard il est le propre fils de Dieu, son fils naturel, proposent la question: J. C. est-il fils de Dieu *naturel* ou *adoptif*, seulement par rapport à J. C. homme, qui comme tel est sans contestation apellé fils de Dieu dans les livres sacrés. Ceux-ci se peuvent distribuer tous en deux classes.

Les uns comme *Nestorius*, *Diodore* de *Tarse*, *Théodore* de *Mopsueste*, imaginent deux personnes en J. C. l'une divine, l'autre humaine, & en font deux fils de Dieu, l'un naturel, l'autre adoptif. Mr. *Walch* ne s'arrête pas à les refuter, s'en raportant à tant de Théologiens qui ont suffisamment prouvé l'union hypostatique.

Digitized by Google

La seconde classe renferme tous ceux qui reconnoissent l'union hypostatique des deux natures en J. C. & qui se partagent encore sur cette question: J. C. *selon sa nature humaine* est-il fils de Dieu naturel ou adoptif? La difference de leurs sentimens vient des differens sens qu'ils attachent à cette expression, *selon la nature humaine*; si la question se forme ainsi; *J. C., qui est vrai homme, est-il fils de Dieu, naturel, ou adoptif*? ou bien ainsi; *J. C. homme, entant qu'homme en qui la nature divine est jointe à la nature humaine, entant qu'homme Dieu, est-il fils de Dieu naturel ou adoptif?* Ils conviennent tous qu'il est fils de Dieu naturel, non naturellement, mais hypostatiquement, ou en vertu de l'union hypostatique, de manière que sa filiation tombe par la nature sur la seule nature divine, engendrée de l'essence du Père, & sur la nature humaine par *l'union*.

Mais quelques-uns proposans la même question, en considerant J. C. selon sa nature humaine comme indépendamment de l'union, en s'expliquant ainsi; *J. C. selon la nature humaine, entant que vrai homme, est-il fils de Dieu naturel ou adoptif?* & concevant que J. C. n'aïant pas reçu sa nature humaine, comme sa nature divine, par une génération éternelle du Père, il ne peut être fils de Dieu naturel selon la nature humaine, ils ont conclu qu'il falloit qu'il fût fils de Dieu adoptif: c'est la doctrine d'*Elipand* & de *Felix*, c'est celle, peu differente de *Calixtus*, *Reinbothius*, & *Major*, que Mr. *Walch* n'aprouve pas, rejettant toute espèce d'adoption, & niant,

Digitized by Google

niant, ce que les défenseurs de la dernière espèce d'adoption supposent comme certain, que J. C. selon sa nature humaine, non seulement comme Dieu homme, mais encore entant qu'homme, soit fils de Dieu, à moins qu'on n'entende que Dieu peut être apellé son Père à cet égard comme créateur, ce que personne ne conteste. Les raisons sur lesquelles il se fonde sont 1°. qu'il paroit absurde d'établir en J. C. une triple filiation, comme le supposeroit ce sentiment; car alors il seroit fils de Dieu 1. *naturel*, *naturellement*, selon sa nature divine; 2. *naturel*, *hypostatiquement*, selon sa nature humaine jointe avec la divine; 3. *adoptif* selon sa nature humaine considerée indépendamment de l'union avec la nature divine: en 2. lieu J. C. homme étant dès le moment de sa conception dans le sein de la Vierge, uni pour l'éternité personnellement avec la nature divine, il n'a jamais été besoin d'aucune adoption. Enfin Mr. *Walch* se fonde sur ce que S. Paul dit que J. C. est sans Père & sans Mère, raportant le premier à la nature humaine, & le second à la nature divine; d'où il conclut que la question sur l'adoption de J. C. est absolument vaine; qu'il nous doit suffire d'adorer J. C. vrai fils de Dieu, & vrai homme, en qui les deux natures sont réunies dans une seule personne; pensans que ces choses sont au dessus de notre portée, & nous contentans de l'embrasser par une constante foi pour obtenir *le pouvoir* qu'il nous a acquis *d'être faits enfans de Dieu.*

Digitized by Google

ARTICLE II.

DISSERTATION *sur les parties* IRRITABLES & SENSIBLES *des* ANIMAUX, *par Mr.* DE HALLER, *Président de la Société Royale des Sciences de* Göttingue, *Membre de l'Académie Royale des Sciences de* Paris, *des Académies Royales de* Londres, *de* Stokholm & *d'*Upſal, *&c. Traduit du latin, par Mr.* TISSOT *D. M.* Lauzanne, *chez* Marc-Michel Bousquet & Comp. 1755. *in octavo.* pp. 100. *Outre le* Discours préliminaire *du Traducteur qui en a* 50.

Cette Diſſertation de Mr. *de Haller* fut luë à l'Académie de *Göttingen* le 22. Avril 1752. Les ouvrages d'un Auteur ſi juſtement célèbre ne peuvent trop ſe répandre, & l'on ne peut que ſavoir gré à Mr. *Tiſſot* de la traduction qu'il donne de celui-ci, dont le merite eſt d'ailleurs augmenté par un diſcours préliminaire écrit avec feu, & avec eſprit, quoique peut-être d'un ton un peu trop déciſif. Après quelques bonnes reflexions ſur la manière d'étudier la Phyſique, le Traducteur travaille à aſſurer à Mr. *de Haller* la gloire d'avoir le premier découvert l'*irritabilité*, décrite dans ce Mémoire. Quoique Mr. de *Haller* lui-même faiſant l'hiſtoi-

Digitized by Google

ſoire de cette propriété, nomme quelques Auteurs dans lesquels il laiſſe modeſtement ſuposer qu'on la trouva déjà indiquée, Mr. *Tiſſot* ſoutient au-contraire, que ces Auteurs ont eu en vuë quelques autres propriétés, l'élaſticité ou la ſenſibilité, entiérement differentes de la propriété dont il eſt ici queſtion, qu'on comptera, dit-il, deſormais parmi les qualités premières des corps organiſés, & que la poſtérité connoitra ſous le nom d'*irritabilité Hallérienne*.

Mr. *Tiſſot* entrevoit de grands avantages pour la pratique dans cette découverte. Elle détermine la façon d'agir de l'opium. Elle donne des ouvertures ſur la manière de traiter ces maladies ſingulières connuës ſous le nom de *vapeurs*, *hypocondrialgie*, dont la cauſe n'eſt qu'une trop grande irritabilité. Elle indique les cauſes & la cure des maladies convulſives. Elle explique les phénomènes de l'apoplexie. Elle fixera la théorie des fièvres. Il n'eſt pas juſqu'à la morale qui ne doive profiter de cette découverte; écoutons Mr. *Tiſſot* lui-même ſur ce ſujet:

„ La théorie des tempéramens éclaircie par
„ l'irritabilité dans l'ouvrage que M. *Zimmerman* prépare ſur cette matière, répandra un
„ nouveau jour ſur toute la pratique, & ſur les
„ fondemens de la morale. L'influence de notre corps ſur nos idées eſt ſenſible; un peu
„ plus ou moins de viande, quelques goûtes de
„ liqueurs, quelques grains de ſolanum, changent entiérement notre façon d'enviſager les
„ choſes, & par conſéquent d'en juger. Nos
„ idées du beau & du bon, du bien & du mal,

 „ ou

„ ou du vice & de la vertu, & nos actions
„ qui en dépendent, varient ſuivant que notre
„ ſang circule plus ou moins rapidement, qu'il
„ eſt plus ou moins épais.., Il y a par conſé-
„ quent une médecine de l'eſprit. De tout
„ tems on a ſouhaité qu'on en donnât les vrais
„ préceptes pratiques.., Mais il faut pour un
„ ouvrage comme celui-là réunir tant de con-
„ noiſſances, qu'il eſt peu ſurprenant s'il nous
„ manque encore ; c'eſt un vuide bien eſſen-
„ tiel dans les Bibliothèques des Moraliſtes &
„ des Médecins, que le traité de Mr. *Zimmer-*
„ *man* remplira dignement, & dont nous au-
„ rons l'obligation à l'irritabilité."

Le reſte de ce discours préliminaire eſt deſtiné à quelques reflexions générales ſur les objections qu'on a faites, ou qu'on peut faire ſur cette matière. Mr. *Tiſſot* commence par avertir que comme le ſyſtème de Mr. *Haller* eſt fondé ſur une ſuite d'expériences faites & réitérées pendant ſix ans avec la plus grande exactitude, ce n'eſt que par une multitude d'expériences auſſi bien atteſtées qu'il faut l'attaquer, ce que l'invariabilité des loix de la nature ne permettra pas qu'on faſſe jamais.

Les expériences relatives à l'irritabilité aïant été faites ſur des animaux, peut-on affirmer la vérité du reſultat pour les hommes ? L'analogie qu'il y a entre les animaux & les hommes fournit des réponſes ſuffiſantes à cette objection ; & d'ailleurs l'homme a été le ſujet de pluſieurs expériences ſur l'irritabilité.

D'autres ont attaqué le ſyſtème de l'irritabi-

li-

Digitized by Google

lité comme conduisant à l'irréligion. Mr. *de la Mettrie* effectivement en a fait la base de son système contre la spiritualité de l'ame. Un mot suffit pour repousser cette attaque: l'irritabilité subsiste après la mort, elle a lieu dans les parties séparées du corps & soustraites à l'empire de l'ame; elle est indépendante des nerfs, qui sont les satellites de l'ame; elle n'a donc rien de commun avec cette ame, elle n'en dépend point, & l'ame n'est point l'irritabilité. C'est la réponse que Mr. *Haller* fait lui-même à la fin de cette Dissertation. Mr. *Tissot* y en joint une autre dans son discours préliminaire, qu'on ne trouvera peut-être pas également solide; c'est qu'en supposant, ce qui n'est pas, que l'irritabilité fût le principe des sensations, ce principe étant le même dans les quadrupèdes que dans l'homme, & *n'étant pas l'ame dans ceux-là*, il ne peut l'être non plus dans celui-ci.

La Dissertation de Mr. *Haller* est le fruit des essais qu'il a fait depuis le commencement de l'an 1751. sur 190 animaux, espèce de cruauté, dit-il, pour laquelle il se sentoit une répugnance qui n'a pu être vaincuë que par l'envie de contribuër à l'utilité du genre humain.

Le resultat de ces expériences a donné lieu à distinguer dans le corps humain des parties *sensibles*, & des parties *irritables*. Mr. *Haller* apelle *irritables* celles qui deviennent plus courtes étant touchées un peu fortement par quelque corps étranger; & elles sont d'autant plus irritables qu'elles se racourcissent plus par un moindre contact. Les fibres sensibles dans

Digitized by Google

l'homme, ſont celles qui étant touchées tranſmettent à l'ame l'impreſſion de ce contact, ou dans les animaux, ſur l'ame desquels nous n'avons point de certitude, celles dont l'irritation occaſionne chez eux des ſignes évidens de douleur & d'incommodité.

Mr. *Haller* ne voulant pas enſeigner aux autres des choſes qu'il ignore lui-même, ce qu'il regarde avec raiſon comme le dernier dégré de l'ignorance, n'entreprend pas de déterminer la cauſe de ces deux propriétés, ſe contentant de raporter les faits dont il a été conſtamment témoin, après des eſſais ſouvent répétés.

La première partie de cette Diſſertation regarde les parties ſenſibles, & la ſeconde les irritables. Nous nous contenterons d'en extraire les découvertes qui renverſent des ſentimens généralement reçus.

Le premier paradoxe que Mr. *Haller* avance, c'eſt que les tendons ſont abſolument inſenſibles. Quelques Auteurs en petit nombre, & qui n'avoient fait que peu d'expériences, avoient déjà ſoupçonné quelque choſe de pareil; mais le plus grand nombre des modernes, les *Heiſters*, les *Boerhaaves*, les *van Zwieten*, &c. ont tous regardé les plaies des tendons, comme très-dangereuſes, & très-difficiles à guérir. Une multitude d'expériences ſur des tendons coupés, piqués, lacérés, brulés, pincés, arroſés d'huile de thérebentine chande, dans differentes eſpèces d'animaux, & même dans des hommes, ont démontré à Mr. *Haller* qu'il n'y a dans les tendons aucun organe de mouvement

Digitized by Google

ment ni de sentiment, & que leurs plaies sont celles de toutes qui se guérissent avec le plus de facilité.

Il a trouvé la même insensibilité dans les ligamens, & les capsules des articulations, fameuses par le danger qu'on attribuë à leurs plaies, & parce que d'habiles gens les ont regardées comme le siége de la goute. En prenant les précautions nécessaires pour les irriter, dans des animaux vivans, sans toucher la peau qui est très-sensible, Mr. *Haller* a toujours trouvé ces parties insensibles à l'action de l'huile de vitriol, d'une aiguille ou d'un couteau.

Il en est de même du perioste, dont Mr. *Cheselden* avoit déjà remarqué l'insensibilité, quoique presque tous les Médecins, & Anatomistes aient pensé differemment.

Mr. *Haller* n'ose rien décider sur l'insensibilité des os, qu'il se contente de soupçonner par des raisons qui la feroient décider à des observateurs moins réservés que lui.

C'est encore comme les sentimens les plus généralement reçus, qu'il a trouvé insensibles la dure mère, la pie mère, le peritoine, & la pleure, qu'on regardoit comme le siége des vives douleurs de la pleurésie; de même que les viscères proprement dits, le poumon, le foie, la rate, les reins, qui, s'ils ont quelque sentiment, n'en ont du moins qu'un bien foible.

Le resultat de toutes ces expériences, c'est qu'il n'y a que les nerfs qui soient sensibles par eux-mêmes, & que les autres parties du corps ne le sont qu'autant qu'elles reçoivent des nerfs, & par eux. *L'irri-*

Digitized by Google

L'irritabilité ſur laquelle roule la ſeconde ſection de cette Diſſertation, eſt ſi differente de la *ſenſibilité*, que les parties les plus irritables ne ſont point ſenſibles, & les plus ſenſibles ne ſont point irritables.

Et d'abord les nerfs, organes de toutes les ſenſations, & la peau, ſiége du tact, n'ont aucune irritabilité. L'irritabilité n'eſt point non plus proportionnée à la ſenſibilité. Les inteſtins moins ſenſibles que l'eſtomac ſont plus irritables; & le cœur extrêmement irritable, n'eſt que peu ſenſible. Enfin des parties ſéparées du corps d'un animal, & ſans doute par là même deſtituées de tout ſentiment, ne laiſſent pas d'être irritables. Ainſi les inteſtins détachés du corps conſervent leur mouvement periſtaltique; le cœur d'une anguille, arraché de la poitrine, continuë pendant des heures entières ſes mouvemens avec la plus grande regularité; & un muſcle coupé quelconque conſerve quelque tems ſon *irritabilité*. Après une ſeule irritation, il ſe contracte & ſe relâche pluſieurs fois par des oſcillations qui diminuent par dégré jusqu'à ce qu'elles finiſſent tout-à-fait. L'irritabilité eſt donc indépendante de l'ame & de la volonté.

Nous ne ſuivrons pas Mr. *Haller* dans la revuë qu'il fait des parties irritables ou non irritables qu'il a trouvées dans les corps des animaux. Le reſultat de ſes obſervations, c'eſt que tous les muscles ſont irritables, que le cœur eſt le plus irritable de tous, que proprement il n'y a que la fibre musculaire qui ſoit irritable dans le corps humain, & que les parties vitales ſont

les

Digitized by Google

les plus irritables; ce qui fournit un caractère differenciel entre les organes vitaux & les autres: les premiers étant extrêmement irritables n'ont beſoin que d'un très-foible aiguillon pour être mis en jeu: les autres, qui le ſont très-peu, ne ſont ébranlés que par les déterminations de la volonté, ou par des irritations très-fortes qui peuvent produire ces mouvemens violens connus ſous le nom de convulſions.

L'irritabilité eſt differente de toutes les propriétés des corps: l'élaſticité qui paroit avoir le plus de raport avec elle, en diffère; 1°. en ce qu'elle apartient aux fibres ſèches, qui dans cet état n'ont plus aucune irritabilité; 2°. l'élaſticité eſt une propriété des corps les plus durs, & l'irritabilité des corps les plus ſouples: le polype eſt ſi irritable que, quoiqu'il n'ait point de yeux, la lumière l'affecte ſenſiblement: les animaux gélatineux, bien éloignés de toute élaſticité, ſont fort irritables. A quoi l'on peut ajouter que le mouvement du cœur ceſſe & recommence de lui-même, ce qu'on n'obſerve dans aucune fibre élaſtique; & que les fibres des vieillards, plus élaſtiques que celles des enfans, ſont cependant moins irritables.

Les fibres musculaires étant compoſées d'élémens terreſtres & d'une mucoſité gélatineuſe, on peut demander dans laquelle de ces deux parties l'irritabilité réſide. Ce doit être dans la partie gélatineuſe, puisque la terre, le plus ſec de tous les corps, ne change jamais de figure par elle-même, puisque les enfans chez qui la gélatinoſité domine, ſont plus irritables que les adul-

Digitized by Google

adultes, & puis encore que les parties les plus terrestres de notre corps, les os, les dents n'ont aucune irritabilité, & qu'on la fait perdre aux parties les plus irritables en les privant de leur mucus par le dessèchement.

Autre question: Comment ce gluten, ce mucus, formé d'une limphe insensible, peut-il devenir irritable? Les Stahliens prétendent qu'il acquiert cette propriété, en recevant des parcelles de l'ame, qui étant sensibles au tact, contractent & retirent la fibre pour l'éviter. Mais, 1°. l'irritabilité diffère totalement de la sensibilité, & les parties les plus irritables sont celles qui sont le moins soumises à l'empire de l'ame. 2°. L'irritabilité subsiste après la mort.

Rien donc n'empêche, dit Mr. *Haller*, d'admettre l'irritabilité pour une propriété du gluten animal, tout comme on reconnoit l'attraction & la gravité pour propriétés de la matière en général, sans pouvoir en déterminer les causes. Celle de l'irritabilité dépend sans doute de l'arrangement des dernières parties que nous ne pouvons pas saisir par des expériences aussi grossières que celles auxquelles nous sommes bornés.

Que de verbiage & d'inutilités les Philosophes se seroient épargnés s'ils avoient su ainsi se contenter de voir & de connoitre ce qui est à notre portée! Et que de tems mieux employé s'ils avoient donné à voir & à observer celui qu'ils ont miserablement perdu à conjecturer, à bâtir des systèmes bien plus aisés à renverser qu'à établir!

Nous avons déjà dit un mot de l'histoire de l'irri-

Digitized by Google

l'irritabilité, par laquelle Mr. *Haller* termine cette Dissertation. Avec quelque modestie qu'il s'exprime sur sa découverte, on ne voit pas que personne puisse lui en enlever l'honneur.

Il répond dans un supplement aux objections que lui a faites Mr. *le Cat* dans un Mémoire envoyé à l'Académie de Berlin.

Nous ne pourrions, sans nous étendre trop, rendre compte en détail de ces articles : nous nous contenterons par la même raison d'indiquer *un Mémoire sur la cause du mouvement du cœur*, qu'on a joint à cet ouvrage à cause du raport qu'ils ont ensemble, quoique le Mémoire ait paru plutôt. Mr. de *Haller* y prouve que le mouvement du cœur, par une alternative continuelle de contractions & de relâchement, dépend de l'irritation occasionnée par le sang veineux qui s'y rend.

Finissons par une reflexion qu'on ne peut s'empêcher de faire en lisant la Dissertation dont nous venons de rendre compte. Si après tant de travaux, d'études, & de veilles de tant de grands hommes, on en est encore à découvrir dans les corps, des propriétés inconnues jusqu'à présent, quoiqu'à la portée des sens, quoiqu'elles eussent dû, ce semble, s'y présenter mille fois, quels progrès n'ont pas encore à faire la Physique & la Médecine : à quel point de perfection ne peut-on pas espérer qu'elles s'éléveront s'il naît de tems en tems des observateurs tels que Mr. de *Haller*, qui sans perdre leur tems à forger des systèmes en l'air soient attentifs à surprendre la nature dans ses différentes opérations, pen-

sans

sans qu'on est bien éloigné d'avoir vu tout ce qui se peut voir, & que vraisemblablement dans quelques siècles, les Philosophes s'étonneront de l'ignorance du nôtre. *Veniet tempus quo posteri nostri tam aperta nos nescisse mirabuntur.* Senèque.

ARTICLE III.

ESSAI *sur la Police générale des grains, sur leur prix, & sur les effets de l'Agriculture.* Qui operatur Terram suam, saturabitur panibus. *Prov. cap.* 12. *v.* 15. *à* Berlin 1755. in duodecimo, pp. 436. sans la Dédicace & l'Avertissement, qui en ont XVIII.

Cet ouvrage avoit d'abord paru en forme de simple brochure, & avoit été infiniment goûté. L'Auteur (*), encouragé également & par le succès, & par le zèle éclairé qui l'anime, a dévelopé ses idées, & les a conduites à un point d'évidence, qui ne laisse rien à désirer.

La Dédicace est adressée à M. *de Maupertuis.* Elle est écrite avec beaucoup de sentiment & de noblesse. Après avoir parlé de l'ancienne amitié qui regne entre eux, l'Auteur continue en disant: „ Ce n'est point au Géomètre, au „ Phi-

(*) M. *Herbert*, Directeur des Carosses de *Bordeaux*, demeurant à *Paris.*

Digitized by Google

„ Philoſophe, à l'homme célèbre que je l'a-
„ dreſſe, (cet Eſſai,) mais au citoyen, à l'hon-
„ nête homme, au véritable ami, qui réunit
„ les vertus civiles avec les talens de l'eſprit.
„ Si vous n'étiez recommandable que par vos
„ travaux & vos lumières, vous feriez des ad-
„ mirateurs, vous n'auriez point d'amis. Jouïſ-
„ ſez de l'heureux avantage d'être aimé & eſti-
„ mé de ceux qui vous connoiſſent: vous le
„ méritez, & vous en ſentez tout le prix ".
Paſſant enſuite à ſon ouvrage, il continuë en ces termes: „ Vous ne trouvez point ici ces
„ calculs profonds où ſe déploie toute la ſa-
„ gacité de l'eſprit humain. Vous n'y verrez
„ que des combinaiſons ſimples, mais qui peu-
„ vent contribuër à l'aiſance & au bonheur des
„ peuples; & je ſuis perſuadé que vous les li-
„ rez avec plaiſir. *Locke* & *Newton* s'occupè-
„ rent de recherches œconomiques, & vous
„ êtes ſenſible à tout ce qui peut être utile au
„ genre humain. "

Les matières contenuës dans cet Eſſai ſont rangées ſous les vingt titres ſuivans: *Reglemens*, *Magaſins*, *Liberté*, *Marchands*, *Abondance*, *Diſette*, *Permiſſions*, *Sorties*, *Calculs*, *Exemples*, *Droits*, *Commerce*, *Avantage*, *Prix*, *Digreſſion*, *Tableau*, *Obſervations*, *Objections*, *Agriculture*, *Commiſſion*. Les augmentations de cette nouvelle Edition concernent principalement le prix des grains, & l'Agriculture. Le but général de l'ouvrage, c'eſt de prouver qu'il eſt d'une extrême avantage pour l'Etat de mettre en valeur le plus grand nombre de terres labourables qu'il eſt poſſible, & que pour tirer

Digitized by Google

parti des grains qu'elles produiront, il faut non seulement permettre le commerce extérieur, mais le favoriser, l'encourager, & en faire un des principaux objets de la politique.

Un Arrêt du Conseil d'Etat du 17. Septembre, 1754. a permis le commerce des grains dans le Royaume, & leur sortie par quelques portes du Languedoc. Avant que cet Arrêt fût donné, on craignoit toutes sortes de transports de grains; leur communication, même dans le Royaume, ne se faisoit qu'avec difficulté, & elle paroissoit nuisible dans la plupart des Provinces. Le bandeau est à présent levé à cet égard; mais il subsiste toujours quant au commerce extérieur. C'est pour vaincre ce dernier préjugé, que l'Auteur examine au long, si ce commerce peut s'exercer sans risque, & s'il peut être utile aux sujets de l'Etat.

Ce n'est pas la première fois que cette question a été agitée en France. On en trouve les principes dans un traité inséré dans le *Détail de la France*, dont la première Edition est de 1695. L'Auteur y a avancé que plus les François vendroient de grains au dehors, plus leur culture seroit abondante, & le Royaume florissant. Cette opinion fondée sur des raisons assez probables, n'en fut pas moins regardée comme un parodoxe. Ni les Mémoires donnés en 1739. par un Magistrat célèbre, ni le Mémoire imprimée en 1748. pour prouver les avantages de l'exportation des grains; ni les Livres œconomiques qui en ont parlé depuis peu, n'ont pu vaincre la repugnance des François pour la sortie de leurs bleds. La proposition seule

les

Digitized by Google

les allarme ; elle est aussitôt écrasée sous l'autorité de la Loi & de l'habitude; on y oposse des difficultés effrayantes ; elle n'est, ni écoutée, ni examinée. Cependant l'exemple de leurs voisins devroit au moins les engager à péser mûrement les raisons pour & contre, sans s'arrêter toujours à des allégations peu réfléchies. La France vendoit beaucoup de grains au dehors avant qu'on eut pensé que ce commerce pouvoit être préjudiciable : les nations qui entendent le mieux leurs intérêts, s'en sont emparées à son préjudice. Il est visible qu'il a relevé leur culture, & contribué à augmenter leurs richesses & leur marine. Considerations assez puissantes pour réveiller le zèle du bien public, & l'attention du Gouvernement.

Les reflexions précédentes sont tirées de la Préface: il seroit bien difficile à présent d'analyser l'ouvrage même, qui n'est qu'un tissu de raisonnemens fondés sur des faits, ou sur des discussions qui ne sauroient se détacher de l'ordre où l'Auteur les a placés. Mais il faut pourtant mettre le Lecteur à portée de juger du talent qu'a l'Auteur pour rendre sensibles & inconteſtables les vérités qu'il inculque. Nous choisirons un exemple intéressant; c'est l'endroit où il se propose de démontrer que le terrain de la France bien cultivé, peut nourrir un peuple beaucoup plus nombreux. En suivant les idées du calcul sur lequel il se fonde, on parvient à se convaincre que la France est susceptible d'un plus grand nombre de productions pour la subsistance d'un peuple multiplié fort au de là de ce qu'il est actuellement ; & en même tems l'on

Digitized by Google

ceſſe de s'étonner que quelques contrées de la Terre aient pu nourrir une multitude innombrable d'habitans, dans des tems plus reculés.

La France, ſuivant les calculs de M. *de Vauban*, ſuputés d'après les meilleurs Géographes, contient 30000 lieuës quarrées. Qu'on en laiſſe la moitié pour les chemins, les eaux, les bâtimens, les bois, les prés, les vignes, &c. & qu'on ſupoſe, ce qui eſt très-poſſible, que l'autre moitié eſt occupée par la culture des grains de toute eſpèce: ce ſeront 15000 lieuës, qui fourniront l'aliment aux hommes & aux animaux. Sur ces 15000 lieuës, ſoit déduit un tiers pour laiſſer repoſer les terres; il reſtera 10000. lieuës en valeur chaque année. De ces 10000. ôtez en le quart pour les avoines & autres grains que mangent les animaux, reſtera 7500. lieuës ſeulement, qui fourniront des grains pour faire du pain. Sans faire mention des viandes, & autres alimens propres à l'homme, qui diminuent conſiderablement la conſommation du pain ſur une certaine quantité d'hommes, l'Auteur établit ſon calcul, comme ſi tous les habitans ne mangeoient que du pain. Cette ſuputation convient à la France, où le pain eſt la nourriture la plus ordinaire.

Chaque lieuë quarrée eſt compoſée de 4683 arpens. Il faut deux tiers de ſeptier pour enſemencer un arpent: ce qui fait 3125 ſeptiers pour la lieuë. Ces 3125 ſeptiers, à raiſon de cinq pour un, produiront 15625. Sur quoi déduiſant 3125 pour la ſemaille prochaine, reſte 12500 ſeptiers pour la conſommation. Partant chaque lieuë à 3 ſeptiers par tête, donne-

Digitized by Google

nera du pain à 4166 perſonnes; & par conſéquent 7500 lieuës, qui ne ſont que le quart du terrain du Royaume, miſes en valeur, & cultivées comme à l'ordinaire, pourront aiſément nourrir trente & un millions, deux cent quarante cinq mille Habitans.

On penſe ordinairement que dans dix ans il y a en France une très-mauvaiſe recolte, deux fort médiocres, cinq ordinaires & deux abondantes. Cette combinaiſon s'accorde aſſez avec l'expérience. Il en reſulte qu'en calculant ſuivant l'hypothèſe de M. *de Vauban*, qui eſt la plus probable, chaque lieuë quarrée produit par année, ſemences déduites, 2625 ſeptiers de grains, propres à faire du pain. Le Royaume contient 30000 lieuës, qui rendront 78,750,000 ſeptiers, ou pour abréger, ſix millions, cinq cens ſoixante deux mille cinq cens muids, déduction faite des ſemences. Sur ce pied une très-mauvaiſe année ne produira que, pour

Les ſemences.	0, 000, 000 muids.
Une mauvaiſe eſtimée à $\frac{1}{4}$ ſeulement.	2, 187, 500.
Une médiocre à moitié.	3, 281, 250.
Une à deux tiers.	4, 375, 000.
Quatre recoltes ordinaires à 6, 562, 500 muids.	26, 250, 000.
Deux abondantes avec un quart ſeulement.	16, 406, 250.
Total des dix années.	52, 500, 000 muids.

Digitized by Google

Ce total donne pour l'année commune des dix, 5, 250, 000 muids de grains. Cette estimation est certainement foible, puisqu'elle est au dessous de l'année ordinaire, qui, calculée à quatre pour un de produit, monte à 6, 562, 500 muids. Ainsi l'on ne peut objecter aucun accident, aïant compté sur quatre mauvaises recoltes dans dix, dont une sans aucune production; ce qui est fort rare. Cependant l'on trouvera dans ce produit de quoi satisfaire aux besoins du Royaume, & de quoi vendre à l'étranger. Voici comment l'Auteur le prouve.

Il n'y a pas d'aparence qu'il y ait en France plus de dix-huit millions d'habitans; & ce nombre est même évalué bien haut. Donnez trois septiers par tête, la consommation annuelle ne montera qu'à 54, 000, 000 septiers, ou quatre millions cinq cens mille muids; donc année commune, tous accidens déduits, un excédent de 750, 000 muids.

On ne manquera pas d'objecter contre l'existence de cet excédent, que la France est sujette de tems en tems à quelques chertés, & qu'il y a des années, où elle achette des bleds étrangers. A cela on peut oposer les réponses suivantes: 1. Que cet excédent de 750, 000 muids ne fait qu'une consommation de deux mois pour tout le Royaume, & qu'ainsi il est très-probable que ce superflu existe réellement. Et s'il n'existe pas toujours, c'est que le vil prix des grains ôte souvent au Laboureur les moyens de rendre ses terres aussi fécondes qu'elles

les peuvent l'être; ou qu'il diſſipe ſes grains, lorsqu'il en eſt ſurchargé; ce qui fait un vuide certain, après une recolte abondante. 2. Les déchets deviennent naturellement plus forts après une longue garde; & une partie conſidérable dépérit par les inſectes & autres animaux, lorsque les grains ne ſont pas vendus à tems. 3. On achette peu de grains étrangers en France; & trente mille muids, ou environ, qu'on a fait entrer dans le Royaume dans le tems des plus grandes diſettes, ont préſervé de la famine. Le bled n'y manque donc point; & cela, non graces à la ſévérité des reglemens, mais par un effet de la bonté du terrain. Ce n'eſt que le trop de précautions qui allarme; & les craintes ceſſeroient, ſi l'on étoit familiariſé avec un commerce libre. On en a la preuve évidente dans le calcul raporté ci-deſſus. Il reſulte du total, que le Royaume peut être nourri pendant les dix années ſupoſées, ſans avoir recours à l'étranger, & que cependant il y a un excédent pour chaque année de 750,000 muids.

Mais ce qui démontre ſur-tout qu'il y a ſuffiſance, & même excédent de bleds en France; c'eſt que dans les tems difficiles elle n'a presque point tiré de grains du dehors. On voit par l'état d'exportation des grains d'Angleterre, que dans les années 1748. 1749. & 1750. elle a fourni à la France 42000 muids; ce qui fait 14000 muids par année: ce qui, par raport à la conſommation générale, n'eſt qu'une goutte d'eau dans un étang. Il eſt dit dans

Digitized by Google

le *Traité de la Marre*, que dans les diſettes de 1662. 1693. & 1699. on n'a acheté au dehors que 30 à 40 mille muids de bled, dont une partie s'eſt trouvée inutile, a été revenduë à bas prix, ou s'eſt trouvée gâtée dans les dépôts du Louvre, ou du Luxembourg. Et dans la diſette de 1709. ſans aucun ſecours, on alimenta Paris des bleds que fournirent les Provinces. Dans cette année, l'une des plus malheureuſes que la France eut jamais euë, il n'y a pas d'apparence qu'étant en guerre avec toute l'Europe, aucun étranger l'ait ſécouruë de ſes grains: on ſouffrit beaucoup à la vérité, mais le Royaume ſe ſoutint vraiſemblablement de ſes ſeules productions. Preuve évidente qu'il n'a pas grand beſoin de ſecours étrangers.

Une remarque bien importante à faire, c'eſt que dans ces tems infortunés, le Roi permit par deux arrêts conſécutifs, le libre tranſport des bleds & de toutes ſortes de denrées dans tout le Royaume; & que cette liberté fut ſans doute le ſalut des peuples, parce qu'elle fit ſortir tout ce que la gêne & la méfiance avoient pu faire reſſerrer. *La Marre* dit, que les Marchands de Champagne, de Lorraine & d'Alſace, fournirent aſſez, quand on fut aſſuré des paiemens. D'où l'on peut conclurre, que l'on a moins à craindre de l'uſure, que de la méfiance; que l'avarice ſera moins effrénée qu'on ne ſe l'imagine, quand on lui opoſera la concurrence; & qu'une liberté entière fera toujours paroitre plus de bleds en France, qu'aucune Ordonnance. C'eſt la gêne qui empêche

Digitized by Google

che les productions de ſe développer; & elle altérera toujours la vente & la culture.

Après cet expoſé, l'Auteur conclut en ces termes: „ Si nous parvenons au-contraire à les „ animer (la vente & la culture,) on ne „ ſauroit disconvenir qu'il eſt très-poſſible „ que nous vendions tous les ans au dehors „ 750, 000 muids de bled, ſans courir aucuns „ risques. Que l'on réduiſe cette quantité à „ 300, 000 ſi l'on veut; le prix de ces grains à „ 120 livres le muid ſeulement, monte à trente-ſix millions. Que l'on ſupoſe qu'il n'en „ reviendra que les deux tiers au cultivateur, „ le reſte étant pour le Marchand; ce ſont „ vingt-quatre millions d'augmentation que „ nous répandons dans nos campagnes. C'eſt „ le meilleur engrais que nous puiſſions jetter „ ſur nos terres. Il s'étend à l'infini ſur toutes les ſortes de revenus. Car c'eſt toujours „ ſur la culture des terres qu'eſt fondée notre „ première richeſſe, c'eſt elle qui vivifie toutes les parties de l'Etat."

Quel bonheur pour un Royaume, lorsqu'il poſſède des Citoyens de l'ordre de celui auquel on eſt redevable de cet ouvrage! Peut-on faire un uſage plus loüable (*) de ſon eſprit

(*) Mr. l'Abbé *le Blanc*, dans une Liſte des ouvrages ſur le Commerce, qui ont paru en France, qu'il a placé à la fin de ſa belle Traduction des *Discours Politiques* de Mr. *Hume*, dit de celui dont nous venons de donner l'Extrait: „ Cet Eſſai a „ eu trois Editions, ce qui en prouve ſuffiſam-

Digitized by Google

esprit & de ses talens que de les consacrer à de pareilles méditations, en comparaison desquelles la plupart de celles des Philosophes les plus célèbres ne sont que chimère & vanité?

ARTICLE IV.

OUVRAGES *de Jurisprudence Françoise.*

NOus comprenons sous ce titre, les quatre Volumes suivans, qui forment déjà une suite considerable, & très-digne de l'attention de ceux que ces matières intéressent. 1. *L'Esprit des deux Ordonnances de* Louïs XV. *sur les Donations & sur les Testamens, dévelopé par la conférence de leur Texte avec celui des anciennes Ordonnances, Edits & Déclarations; ensemble avec la Jurisprudence des differens Parlemens du Royaume & les sentimens des Jurisconsultes, par M***, Avocat au Parlement.* à Paris, 1752. *in octavo.* pp. 454. L'Auteur, en déboutant par ce Volume, n'y mit pas son nom, qui se trouve à la tête des suivans; & le dédia à M. *de Maupeou*, premier Président du

„ment le merite & le succès. On ne peut savoir „ trop de gré à l'Auteur, de la sagesse avec laquel„le il a traité une matière tout à la fois si impor„tante & si délicate."

Digitized by Google

du Parlement. Il regne dans ſon Commentaire toute l'exactitude & la clarté qu'on peut déſirer, & qui ſont néceſſaires tant pour faciliter l'intelligence des deux Loix qu'il commente, que pour en montrer l'importance & la ſageſſe. Nous en produirons pour échantillon, le fragment ſuivant, rélatif au titre : *Du retranchement des Donations pour raiſon de la Légitime.*

La *Légitime* eſt une portion de biens, qui apartient de droit naturel aux enfans par le decès de leurs pères & mères. Elle tire ſon origine de l'obligation où ſont les pères & mères par la Loi de nature, de conſerver à leurs enfans la vie qu'ils leur ont donnée; & comme ils ne peuvent plus après leur mort prendre ce ſoin, ni ſubvenir aux beſoins journaliers de leurs enfans, la Loi les oblige de leur laiſſer après leur decès, ſinon tous leurs biens, au moins une portion ſuffiſante pour que ces enfans puiſſent ſe ſoutenir avec honneur, proportionnément à la naiſſance & à la fortune de leur père. Cette portion de biens eſt ce qu'on apelle la *Légitime* des enfans.

La qualité de la *Légitime* eſt differente, ſuivant les differentes Loix & Coutumes qui régiſſent les Provinces du Royaume. Le détail de ces differences iroit trop loin : chacun peut, ſuivant le beſoin, les puiſer dans les ſources mêmes des Loix & des Coutumes.

L'action pour la Légitime, ou la querelle d'inofficioſité, n'avoit d'abord lieu que pour les Teſtamens dans leſquels la Loi, par une précau-

Digitized by Google

caution ſage, obligeoit les pères de laiſſer en mourant à leurs enfans une portion conſiderable de leurs biens, qui compoſoit leur *Légitime*; faute de quoi leurs Teſtamens étoient caſſés, ſur la ſeule plainte des enfans, ou du moins leur *Légitime* leur étoit ſuplée, conformément à la demande en ſuplément que la Loi leur permettoit d'en faire.

Mais l'injuſtice & l'inhumanité de ces pères ainſi deſarmés par la Loi pour les Teſtamens, les aïant portés à donner leurs biens par des Donations entre vifs, dans leſquelles leur liberté n'étoit point gênée, la Loi ſe trouva obligée d'accorder aux enfans la même action contre les Donations entre vifs, qu'ils avoient déjà contre les Teſtamens, ſavoir la querelle d'inofficioſité, ou l'action de *Légitime*. La premiére Loi qui ait donné atteinte aux Donations entre vifs, en faveur de la *Légitime*, eſt la Loi *Titia Seio* 87. §. *imperator. Dig. de Legatis*, 2. que nous avons adoptée dans notre uſage.

Ainſi donc, quoique la Donation ſoit revêtuë de toutes ſes formalités, c'eſt-à-dire, quoiqu'elle ſoit paſſée devant Notaires, acceptée, inſinuée, & que la choſe donnée ſoit livrée, ſoit par voie réelle, ſoit par voie feinte, le Donataire ne peut pas ſe flatter pour cela qu'il poſſède irrévocablement, puiſque la Donation peut être révoquée en tout ou en partie, par deux cauſes principales qui ne ſont point de ſon fait, ſavoir, 1. pour raiſon de la Légitime des enfans du Donateur; 2. par les enfans qui ſurviendroient au Donateur,

Digitized by Google

teur, depuis la Donation, lorsqu'il l'a faite sans en avoir de vivans actuellement. Il y a encore une troisième cause de révocation, qui est l'ingratitude du Donataire. Mais l'Ordonnance n'en parle point, & il est au pouvoir du Donataire d'en empêcher l'effet.

Toutes les difficultés auxquelles a donné lieu cette réduction des Donations entre vifs, pour raison de la *Légitime* des enfans, ont été terminées par l'Ordonnance, dans les Articles 34-38. L'Article 34. règle de quelle manière les Donataires contribuent entre eux au fourniſſement de la Légitime. L'Article 35. décide la queſtion, ſi la Dot eſt ſujette au retranchement pour la *Légitime*. L'Article 36. examine la façon dont les Donataires univerſels des biens préſens & à venir, doivent payer les *Légitimes*. L'Article 37. détermine les cas auxquels ces mêmes Donataires de tous biens préſens & à venir doivent payer les *Légitimes*, lorsqu'ils renoncent aux biens à venir, pour s'en tenir à la Donation des biens préſens. Enfin l'Article 38. définit le tems auquel commence la preſcription, en faveur des Donataires contre les *Légitimaires*.

Paſſons au ſecond Volume que nous avons promis d'indiquer. C'eſt l'*Eſprit des deux Ordonnances de* Louis XV. *ſur les ſubſtitutions & ſur le faux, pour ſervir de ſuite à* l'Eſprit des deux Ordonnances ſur les Donations & ſur les Teſtamens, *du même Auteur, par* M. Sallé, Avocat au Parlement. à Paris, 1754. *in octavo.* pp. 561. L'Auteur dit dans l'Avertiſſement,

Digitized by Google

ment, que l'ordre des matières lui aïant paru préférable à celui des dates, il a cru devoir placer l'*Ordonnance des substitutions* la première, quoiqu'intervenuë depuis celle du *Faux*, parce qu'elle a un raport néceſſaire avec celles *des Donations & des Teſtamens*, qui compoſent le Volume précedent, & dont elle eſt une ſuite.

Cette Ordonnance eſt partagée en deux titres principaux par le Légiſlateur lui-même. Le premier traite *des biens qui peuvent être ſubſtitués ; des clauſes, conditions & de la durée des ſubſtitutions, & des droits qui peuvent être exercés ſur les dits biens.* Le ſecond concerne *les règles à obſerver par ceux qui ſont grévés de ſubſtitutions, les juges qui en doivent connoître, & l'autorité de leur jugement.*

Nous raporterons le Commentaire de Mr. *Sallé* ſur ces paroles de la Loi ; *Les ſubſtitutions faites par un Contrat de mariage, ou par une donation entre vifs, bien & duëment acceptées, ne pourront être révoquées, ni les clauſes d'icelles changées, augmentées, ou diminuées, par aucune convention, ou diſpoſition poſtérieure.*

Suivant l'ancienne Juriſprudence Romaine, il n'y avoit que les libéralités à cauſe de mort qui puſſent être chargées de ſubſtitutions ; les actes entre vifs n'en étoient pas ſuſceptibles, par trois motifs ; le premier, c'eſt que l'effet de ces ſortes d'actes doit être préſent, & ne peut être ſuſpendu. Le ſecond, c'eſt que contenant des engagemens ſynallagmatiques, l'acceptation

ceptation du Donataire grévé n'étoit pas suffisante pour engager les appellés à la substitution, attendu qu'il n'est permis à personne de stipuler pour un autre. Le troisième motif étoit enfin, que le principal effet de la donation entre vifs, étant de transférer la possession & la propriété des choses données au premier donataire, elle ne pouvoit compatir avec la substitution, dont l'objet est de tenir en suspens cette possession & cette propriété, jusqu'à l'ouverture du fidei-commis.

Cependant dans le dernier état du Droit Romain, les substitutions se sont introduites dans les donations entre vifs. On y a considéré qu'il n'étoit pas juste que par raport à de vaines formalités, le Donataire se fût obligé à des conditions qu'il ne seroit point tenu d'observer. Mais dans la supposition que le fidei-commis n'empêchoit pas que la propriété de la chose donnée ne résidât dans la personne du Donataire grévé, la substitution n'opéroit pas la nullité des aliénations par lui faites, qui demeuroient au contraire dans toute leur force vis-à-vis des tiers-acquéreurs. Elle donnoit seulement aux apellés à la substitution, une action personelle contre le Donataire grévé, qui se résolvoit en dommages & intérêts contre lui ou ses héritiers en cas d'aliénation.

Mais dans l'usage François, on a été au delà des Loix Romaines. On a non seulement autorisé les fidei-commis dans les Donations entre vifs, mais on y a encore attaché la prohibition d'aliéner, & le droit de revendication de

Digitized by Google

de la part des apellés à la ſubſtitution. Sur quel fondement en effet le Donataire grévé pourroit-il combattre ſon propre titre, & ſincoper la libéralité, qui lui a été faite, d'avec la condition formelle ſous laquelle il l'a reçuë?

L'admiſſion des fidei-commis dans les donations entre vifs, a donné lieu à une autre difficulté, ſavoir, s'ils ſont révocables, ou non, de la part du Donateur. Les meilleurs Juriſconſultes ſe ſont déclarés pour la révocabilité, & ils ſe ſont fondés ſur ce que le fidei-commiſſaire n'étant point ſtipulant dans le contrat, il n'y avoit de ſa part aucune acceptation, ni aucune tradition à ſon égard, ſoit réelle, ou par voie feinte. D'où ils concluoient que la donation n'en étoit point une par raport à lui, n'étant point revêtuë de la forme néceſſaire pour la faire ſubſiſter comme telle, du moins en ce qui le concernoit; & qu'ainſi le Donateur pouvoit révoquer la ſubſtitution dès que les choſes étoient entières.

On n'admettoit ſur cela d'exception, que lorsque l'apellé à la ſubſtitution avoit paru dans le contrat pour accepter la diſpoſition faite à ſon profit; encore falloit-il à cet effet que la volonté du Donateur, & le contrat, s'y trouvaſſent diſpoſés; car ſi la manière en laquelle la ſubſtitution ſe trouvoit rédigée, marquoit dans le Donateur un deſſein formel de rendre le fidei-commis révocable, l'apellé à la ſubſtitution n'étoit point admis à changer la nature de la diſpoſition; & l'acceptation par lui faite

en

Digitized by Google

en ce cas étoit regardée comme inutile. Tel étoit le point de vuë ſous lequel on enviſageoit, avant l'Ordonnance, la révocabilité ou irrévocabilité des ſubſtitutions opoſées dans les donations entre vifs.

Mais le Légiſlateur a ſuivi, dans l'Ordonnance Françoiſe, des principes tout-à-fait differens. Il a conſideré que ce ſeroit admettre une contrariété évidente, que de rendre une donation entre vifs révocable dans une partie, & irrévocable dans une autre, ſur-tout dans un cas où ces parties ſe trouvent ſi intimément liées, qu'on ne peut les diviſer ſans les anéantir. Effectivement la ſubſtitution étant la condition *ſine qua non*, ſous laquelle la donation eſt faite, il ne peut dans cette hypothèſe y avoir de donation ſans ſubſtitution, comme il ne peut y avoir de ſubſtitution ſans donation. D'ailleurs, en admettant la révocabilité à cet égard, ce ſeroit rendre le Donateur le maître de la partie la plus eſſentielle de ſa libéralité, & contrevenir à la règle, *donner & retenir ne vaut.* A l'égard du défaut d'acceptation de la part du fidei commiſſaire, l'acceptation du Donataire eſt ſuffiſante, aux termes de l'Ordonnance de 1731. pour tous ceux qui doivent profiter avec lui de ſa libéralité, tant préſens qu'à venir? Ces differentes raiſons puiſées dans la nature même de l'acte de donation, ont déterminé le Légiſlateur à prononcer l'irrévocabilité des ſubſtitutions y contenuës, & à ne point permettre que le Donataire pût dorénavant les changer, augmenter ou diminuër à ſon gré.

Digitized by Google

La distribution de l'*Ordonnance du Faux* se réduit à trois points généraux; le *Faux principal*, le *faux incident*, & la *Reconnoissance des écritures ou signatures en matières criminelles.*

Sans nous y arrêter, nous passons au troisième Volume de M. *Sallé*; savoir l'*Esprit des Edits & Déclarations de* Louïs XV. *tant en matière civile & criminelle, que bénéficiale. Ouvrage destiné à compléter celui intitulé* l'Esprit des Ordonnances de Louïs XV. &c. *par* Mr. Sallé, *Avocat au Parlement.* à Paris, 1754. *in octavo.* pp. 476. Le but de ce Volume, c'est d'achever de donner au public, un corps complet de toutes les Loix qui ont paru depuis le commencement du regne de *Louïs* XV. en rassemblant les *Edits* & les *Déclarations* qui ont un objet général, & en les traitant dans le même goût que les Ordonnances. Pour cet effet l'Auteur les a rangés par ordre de matières, & les a distribués en trois classes différentes, rélatives à la *matière civile*, à la *matière criminelle*, & à la *matière bénéficiale.* Les Edits & Déclarations donnés par *Louïs* XV. sur la *matière civile*, se réduisent à trois: 1. l'Edit du mois d'Août, 1729. concernant les *Successions des mères à leurs enfans*; 2. la Déclaration du 22. Septembre, 1733. pour les *billets & promesses*; 3. enfin la Déclaration du 9. Avril 1736. sur les *Registres de Baptêmes, Mariages, Sépultures*, &c. En *matière criminelle* il y a quatre Déclarations de ce Monarque. La première a été donnée en forme d'Edit au mois de Juin, 1730. *Sur les procedures criminel-*

Digitized by Google

telles. La seconde est du 22. Novembre de la même année, concernant le *Rapt de séduction.* La troisième du 5. Février 1731. a pour objet les *Cas prévôtaux & présidiaux.* Et le quatrième, du 4. Janvier, 1734. règle *les frais de Justice pris sur le Domaine, pour le Jugement des procès criminels.* La *matière bénéficiale* offre des Loix extrémement intéressantes. Ce sont suivant l'ordre des dates, 1. la Déclaration du 21. Novembre 1724. *sur le droit d'indemnité dû par les Ecclésiastiques & gens de main-morte;* 2. une Déclaration du 15. Janvier 1731. servant de *Réglement entre les Curés primitifs & les Curés perpetuels;* 3. une Déclaration du 30. Août 1735. touchant la *manière de pourvoir aux Bénéfices pendant la vacance des abbayes dont ils dépendent;* 4. une autre Déclaration du 6. Décembre 1636. concernant *les dégrés;* 5. la Déclaration du 14. Janvier 1737. *sur les résignations;* 6. enfin l'Edit du mois d'Août, 1749. concernant *les établissemens & acquisitions des gens de main-morte.*

Nous voici au dernier Volume de Mr. *Sallé.* Il est dédié à Mr. le Marquis *de Paulmy.* L'Auteur y entre dans une carrière nouvelle & plus vaste que les précedentes. C'est l'*Esprit des Ordonnances de* Louïs XIV. *Ouvrage où l'on a réuni la théorie & la pratique des Ordonnances.* Tome premier, *contenant l'Ordonnance de* 1667. *celle de* 1669. *& l'Edit de* 1669. *servant de Réglement pour les Epices & Vacations.* à Paris, 1755. *in quarto.* pp. 675. Le second Volume, qui suivra de près, renferme-

ra l'*Ordonnance du Commerce de* 1673. & l'*Edit de* 1695. *sur la Juriſdiction Eccléſiaſtique*; avec une Table générale des matières contenuës dans les deux Volumes.

Ceux qui ont travaillé jusqu'ici ſur les Ordonnances de *Louïs* XIV. ſe ſont bornés à donner des Notes iſolées ſur quelques parties ſeulement de chacun des Articles; ſans avoir cherché à développer l'ordre général & l'enchaînement des diſpoſitions qui compoſent ces Loix importantes. Mr. *Sallé* s'eſt propoſé dans cet ouvrage, un plan beaucoup plus étendu: il a entrepris de former un ſyſtème ſuivi, & un Corps lié de principes de procedures, tant en matière civile que criminelle, en tâchant d'analyſer chaque diſpoſition des Ordonnances de *Louïs* XIV. de faire ſentir le raport & la liaiſon que ces diſpoſitions ont entre elles, & d'en pénétrer exactement l'eſprit & les motifs.

Tous ces travaux ſont extrémement utiles aux Juriſconſultes François, & méritent en général la reconnoiſſance de ceux qui s'apliquent au Droit. Mr. *Sallé* verra ſon nom à côté de celui des meilleurs interprêtes des Loix que la France ait produits; & nous ſouhaitons qu'il joüiſſe longtems d'une réputation auſſi bien méritée que l'eſt celle que d'auſſi bons ouvrages doivent naturellement lui procurer.

AR-

Digitized by Google

ARTICLE V.

DISCOURS *sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes, par* JEAN JAQUES ROUSSEAU, *Citoyen de Genève.* Non in depravatis, sed in his quæ bene secundum naturam se habent, considerandum est quid sit naturale. *Aristot. Polit. L.* 2. à *Amsterdam*, chez *Marc Michel Rey*, 1755. gr. *in octavo.* pp. 262. sans la Dédicace & la Préface qui en ont LXX.

C'est encore l'Académie de *Dijon*, qui a fourni à M. *Rousseau* l'occasion de s'élever contre les préjugés communs, au moins contre ce qu'il envisage comme un effet de ces préjugés, & de réfléchir avec cette force qu'il met dans toutes ses productions sur le plan actuel de la Société, & sur ses inconvéniens. On retrouve parfaitement ici le génie & le ton qui regnent dans sa Dissertation contre les sciences; & la plupart des sources dans lesquelles on a puisé les réponses qui ont été faites à ce premier ouvrage, en fourniront à ceux qui voudront faire sentir ce que celui-ci renferme d'outré & d'inconséquent. Notre fonction de Journaliste ne nous apelle qu'à représenter succintement & fidélement les principes de l'Auteur, & la manière dont il les dévelope.

Digitized by Google

Il n'est pas naturel de confondre sa Dédicace avec les Dédicaces ordinaires. Sa longueur seule fixe nécessairement la vuë: elle n'a pas moins de LII. pages. C'est à la République de Genève qu'elle est adressée. M. *Rousseau* y fait un éloge perpetuel de la constitution de ce petit Etat, en exposant les désirs qu'il auroit naturellement & raisonnablement formés, dans le choix d'une patrie, dans la supposition qu'il lui eût été permis de faire ce choix. Il commence cet exposé en ces termes: „ Si j'avois eu à choisir le lieu de ma naissance, j'aurois choisi une société d'une grandeur bornée par l'étenduë des facultés humaines, c'est-à-dire, par la possibilité d'être bien gouvernée, & où chacun suffisant à son emploi, nul n'eut été contraint de commettre à d'autres les fonctions dont il étoit chargé; un Etat où tous les particuliers se connoissant entre eux, les manœuvres obscures du vice, ni la modestie de la vertu, n'eussent pu se dérober aux regards & au jugement du Public, & où cette douce habitude de se voir & de se connoitre, fît de l'amour de la patrie l'amour des citoyens plutôt que celui de la terre. J'aurois voulu naître dans un païs, où le Souverain & le Peuple ne pussent avoir que le même intérêt, &c." Quoiqu'il y ait dans la suite de ce long narré bien des traits qui conviennent effectivement à l'Etat que M. *Rousseau* a en vuë, le plus grand nombre n'est guères rélatif qu'à l'*Utopie*, & l'Auteur s'est plu à suivre une espèce de verve qui

Digitized by Google

qui l'entraînoit, plutôt qu'à dépeindre les objets dans leur exacte réalité. Il règne un ton fier & ferme dans tout ce qu'il dit à sa patrie; & ne se bornant pas à aprouver son Gouvernement, il lui donne des conseils pour le maintenir & le perfectionner. Il y a deux passages qui méritent d'être mis sous les yeux du Lecteur: dans l'un M. *Rousseau* a eu l'art d'enchâsser un monument à la gloire de son père: l'autre est une apostrophe gracieuse au beau sexe Génévois.

„ Qu'il me soit permis, dit-il au sujet de son „ père, de citer un exemple, dont il devroit „ rester de meilleures traces, & qui sera toujours „ présent à mon cœur. Je ne me rapelle point, „ sans la plus douce émotion, la mémoire de „ vertueux Citoyen de qui j'ai reçu le jour, „ & qui souvent entretint mon enfance du re„ spect qui vous étoit dû. Je le vois encore „ vivant du travail de ses mains, & nourrissant „ son ame des vérités les plus sublimes. Je „ vois *Tacite*, *Plutarque*, & *Grotius*, mêlés „ devant lui avec les instrumens de son métier. „ Je vois à ses côtés un fils chéri, recevant „ avec trop peu de fruit, les tendres instructions „ du meilleur des pères. Mais si les égaremens „ d'une folle jeunesse me firent oublier durant „ un tems de si sages leçons, j'ai le bonheur „ d'éprouver enfin que, quelque penchant qu'on „ ait vers le vice, il est difficile qu'une éduca„ tion dont le cœur se mêle, reste perdue pour „ toujours.... Mon père, je l'avoue avec joie, „ n'étoit point distingué parmi ses concitoyens;

„ il n'étoit que ce qu'ils ſont tous; & tel qu'il
„ étoit, il n'y a point de païs où ſa ſociété
„ n'eût été recherchée, cultivée, & même a-
„ vec fruit, par les plus honnêtes gens."

Voici le morceau qui intéreſſe les Dames.

„ Pouvois-je oublier cette précieuſe moitié
„ de la République, qui fait le bonheur de
„ l'autre, & dont la douceur & la ſageſſe y
„ maintiennent la paix & les bonnes mœurs?
„ Aimables & vertueuſes citoyennes, le ſort
„ de votre ſexe ſera toujours de gouverner le
„ nôtre. Heureux! quand votre chaſte pou-
„ voir, exercé ſeulement dans l'union conju-
„ gale, ne ſe fait ſentir que pour la gloire de
„ l'Etat, & le bonheur public. C'eſt ainſi
„ que les femmes commandoient à Sparte, &
„ c'eſt ainſi que vous méritez de commander à
„ Genève. Quel homme barbare pourroit re-
„ ſiſter à la voix de l'honneur & de la raiſon
„ dans la bouche d'une tendre épouſe; & qui
„ ne mépriſeroit un vain luxe en voyant votre
„ ſimple & modeſte parure, qui par l'éclat
„ qu'elle tient de vous, ſemble être la plus fa-
„ vorable à la beauté? C'eſt donc à vous de
„ maintenir toujours par votre aimable & inno-
„ cent empire & par votre eſprit inſinuant, l'a-
„ mour des Loix dans l'Etat & la concorde
„ parmi les citoyens; de réunir par d'heureux
„ mariages les familles diviſées, & ſur-tout de
„ corriger par la perſuaſive douceur de vos le-
„ çons, & par les graces modeſtes de votre en-
„ tretien, les travers que nos jeunes gens vont
„ prendre en d'autres païs, d'où, au-lieu de

„ tant

Digitized by Google

„ tant de choſes utiles dont ils pourroient pro-
„ fiter, ils ne raportent, avec un ton puérile &
„ des airs ridicules, pris parmi des femmes per-
„ duës, que l'admiration de je ne ſais quelles
„ prétenduës grandeurs, frivoles dédommage-
„ mens de la ſervitude, qui ne vaudront jamais
„ l'auguſte liberté. Soyez donc toujours ce que
„ vous êtes, les chaſtes gardiennes des mœurs
„ & les doux liens de la paix, & continuez de
„ faire valoir en toute occaſion les droits du
„ cœur & de la nature au profit du devoir &
„ de la vertu."

La Préface, dont la Dédicace eſt ſuivie, expoſe les difficultés de la queſtion ſur laquelle roule l'ouvrage. La connoiſſance des vraies ſources de l'inégalité parmi les-hommes dépend de la connoiſſance de l'homme même; & cette dernière eſt encore très-imparfaite. Plus on s'éloigne de l'état primitif des hommes, & plus on le perd de vuë; & c'eſt en un ſens à force d'étudier l'homme que nous nous ſommes mis hors d'état de le connoitre. Mr, *Rouſſeau* prétend que l'examen des changemens ſucceſſifs de la conſtitution humaine eſt l'unique moyen de découvrir la première origine des differences qui diſtinguent les hommes. Mais il reconnoit en même tems que ce n'eſt pas une legère entrepriſe de déméler ce qu'il y a d'originaire & d'artificiel dans la nature actuelle de l'homme, & de bien connoitre un état qui n'exiſte plus, *qui n'a peut-être point exiſté*, qui probablement n'exiſtera jamais, & dont il eſt pourtant néceſſaire d'avoir des notions

Digitized by Google

justes, pour bien juger de notre état présent.

Ce seul mot échapé à l'Auteur, que *peut-être* l'état prétendu originaire auquel il veut remonter, *n'a jamais existé*, ne suffiroit-il point pour invalider tout son système, pour le faire regarder comme un édifice en l'air, un simple jeu d'esprit, un travail perdu? Au moins cette reflexion se présente-t-elle perpetuellement à l'esprit en lisant son Discours; on y voit par-tout des Etres imaginaires, & à certains égards impossibles, qui doivent servir de prototypes, & de modèles, aux Etres réels, aux individus actuels, dont la Société est composée. Mais il ne faut pas oublier que nous avons promis de nous resserrer dans les bornes de notre office de Raporteur.

M. R. mécontent de tous les livres scientifiques, qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits, & méditant sur les premières & les plus simples opérations de l'ame humaine, a cru y apercevoir deux principes antérieurs à la Raison, dont l'un nous intéresse ardemment à notre bien-être & à la conservation de nous-mêmes; & l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir périr, ou souffrir, tout Etre sensible, & principalement nos semblables. C'est du concours & de la combinaison que notre esprit est en état de faire de ces deux principes, sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer celui de la sociabilité, que l'Auteur dérive toutes les règles du Droit naturel; règles que la raison est ensuite forcée de rétablir sur d'autres fondemens, quand par-

ses

Digitized by Google

ſes dévelopemens ſucceſſifs elle eſt venuë à bout d'étouffer la nature. Mais c'eſt trop nous arrêter aux avenuës; entrons dans le corps même & dans l'intérieur de l'Edifice.

Il ne s'agit ici, ni de l'inégalité phyſique, qui vient de la difference des âges, de la ſanté, des forces du corps, & de celles de l'ame, ni même de l'inégalité morale, ou politique, entant qu'elle reſulte d'une ſorte de convention, & qu'elle eſt autoriſée par le conſentement des hommes. De quoi eſt-il donc préciſément queſtion? De marquer dans le progrès des choſes le moment, où le droit ſuccedant à la violence, la nature fut ſoumiſe à la Loi; d'expliquer par quel enchaînement de prodiges le fort put ſe réſoudre à ſervir le foible, & le peuple à acheter un repos en idée, au prix d'une félicité réelle. L'Auteur écarte tous les faits, & ſe borne à des raiſonnemens hypothétiques. Ses conjectures tirées de la ſeule nature de l'homme & des Etres qui l'environnent, ont moins pour objet ce que le genre humain a été que ce qu'il auroit pu devenir, s'il fut reſté abandonné à lui-même. C'eſt pour achever de développer ces vuës, qu'il termine l'exorde de ſon Diſcours par cette apoſtrophe: „O homme, de „ quelque contrée que tu ſois, quelles que ſoient „ tes opinions, écoutes; voici ton hiſtoire, tel„ le que j'ai cru la lire, non dans les livres „ de tes ſemblables qui ſont menteurs, mais „ dans la nature qui ne ment jamais. Tout ce „ qui ſera d'elle, ſera vrai: il n'y aura de faux „ que ce que j'y aurai mêlé du mien ſans le

„ vou-

„ vouloir. Les tems dont je vais parler, ſont „ bien éloignés. Combien tu as changé de ce „ que tu étois! C'eſt, pour ainſi dire, la vie „ de ton eſpèce que je te vais décrire d'après „ les qualités que tu as reçuës, que ton éduca- „ tion & des habitudes ont pu dépraver, mais „ qu'elles n'ont pu détruire. Il y a, je le ſens, „ un âge auquel l'homme individuel voudroit „ s'arrêter; tu chercheras l'âge auquel tu déſi- „ rerois que ton eſpèce ſe fût arrêté. Mécon- „ tent de ton état préſent par des raiſons qui „ annoncent à la poſtérité malheureuſe de plus „ grands mécontentemens encore, peut-être „ voudrois-tu pouvoir rétrograder; & ce ſen- „ timent doit faire l'éloge de tes premiers „ aïeux, la critique de tes contemporains, & „ l'effroi de ceux qui auront le malheur de vi- „ vre après toi. "

On doit ſavoir gré à M. R. des détails dont il fait grace à l'entrée de la première partie de ſon Diſcours. Il ne veut point remonter au premier embryon de l'eſpèce humaine, ni ſuivre ſon organiſation à travers ſes dévelopemens ſucceſſifs. Il s'épargne toutes les ſupoſitions qu'on pourroit faire ſur les changemens qui ont dû ſurvenir dans la conformation, tant intérieure qu'extérieure de l'homme, à meſure qu'il apliquoit ſes membres à de nouveaux uſages, & qu'il ſe nourriſſoit de nouveaux alimens. Se bornant à le dépouiller de tous les dons ſurnaturels, & de toutes les qualités artificielles, pour le repréſenter tel qu'il a dû ſortir des mains de la nature, il voit un animal moins fort que les uns, moins

Digitized by Google

moins agile que les autres, mais à tout prendre organisé le plus avantageusement de tous. Il le voit se rassasiant sous un Chêne, se desalterant au premier Ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni ses pas; & voilà ses besoins satisfaits.

Le corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il connoisse, il l'emploie à divers usages, dont par le défaut d'exercice les nôtres sont incapables; & c'est notre industrie qui nous ôte la force & l'agilité que la nécessité oblige d'acquérir. Dispersé parmi les animaux, & sentant qu'il les surpasse plus en adresse qu'ils ne le surpassent en force, il aprend à ne les plus craindre. Son enfance devient plutôt robuste, & sa vieillesse plus tard infirme. Presque toutes les causes des maladies lui sont inconnuës; & rien ne sert plus à l'en préserver, que le défaut de reflexion. Il en resulte cette conséquence, que l'Auteur exprime sans détour, c'est que *l'état de reflexion est un état contre nature, & que l'homme qui médite est un animal dépravé.* En général tous les maux viennent de la société. En devenant sociable & esclave, l'homme est devenu foible, craintif, rampant; & sa manière de vivre molle & efféminée, énerve, sa force & son courage.

La nudité, le défaut d'habitation, & la privation de toutes ces inutilités que nous croyons si nécessaires, ne sont point un malheur pour l'homme dans l'état primitif. Seul, oisif, & pensant peu, après avoir satisfait ses besoins, il dort tout le tems qu'il ne pense point. Ses

sens

sens demeurent grossiers à certains égards, mais vigoureux & subtils. Si le toucher & le goût sont d'une rudesse extrême, la vuë, l'ouïe, & l'odorat surpassent tous les dégrés dont nous avons l'idée.

Jusqu'ici l'homme ne diffère point de la bête. Lorsqu'on le considère de plus près, on remarque qu'il l'emporte sur elle, en ce qu'au-lieu que la nature fait tout dans les opérations de la bête, l'homme concourt aux siennes en qualité d'Agent libre. Ce n'est pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme, que la liberté. Mais, comme cette dernière prérogative est encore la matière de bien des contestations, il est plus sûr de s'en tenir à une autre, qui est à l'abri de toute contradiction, c'est la *perfectibilité*; faculté qui, à l'aide des circonstances, dévelope successivement toutes les autres, & réside parmi nous, tant dans l'espèce que dans l'individu, au-lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie; & son espèce au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la première année de ces mille ans. C'est, le croiroit-on, c'est de cette faculté de nous perfectionner que viennent tous nos maux. C'est elle qui, à force de tems, a tiré l'homme de cette condition originaire, dans laquelle il couleroit des jours tranquilles & innocens; c'est elle qui, faisant éclore avec les siècles ses lumières & ses erreurs, ses vices & ses vertus, le rend à la longue le tiran de lui-même & de la nature. On ne sauroit refuser des loüanges (*horresco referens,*)

à

à celui qui le premier suggera à l'habitant des rives de l'*Orénoque*, l'usage de ces Ais qu'il aplique sur les tempes de ses enfans, & qui leur assurent du moins une partie de leur imbécillité & de leur bonheur originel.

Il est impossible de concevoir comment un homme auroit pu par ses seules forces, sans le secours de la communication, & sans l'aiguillon de la nécessité, franchir un intervalle aussi grand que l'est celui qui sépare les pures sensations des connoissances les plus simples. Il s'est peut-être écoulé une longue suite de siècles, avant que les hommes aient été à portée de voir d'autre feu que celui du ciel; ce n'est que par differens hazards qu'ils ont apris les usages les plus communs de cet élément; & bien des fois ils l'auront laissé éteindre, avant que d'avoir acquis l'art de le reproduire. Il en aura été de même de chaque secret qui sera mort avec celui qui l'avoit découvert. Le genre humain épars dans les bois, & parmi les animaux, n'a jamais pu faire de progrès. Jusqu'à quel point pourroient s'éclairer & se perfectionner mutuellement des hommes, qui, n'aïant ni domicile fixe, ni aucun besoin l'un de l'autre, se rencontreroient peut-être à peine deux fois en leur vie, sans se connoitre & sans se parler? Qu'on songe de combien d'idées nous sommes redevables à l'usage de la parole; combien la Grammaire exerce & facilite les opérations de l'esprit; & qu'on pense aux peines inconcevables, & au tems infini qu'a dû coûter la première invention des langues, & l'on jugera combien il eut fallu de mil-

milliers de siècles, pour développer successivement dans l'esprit humain les opérations dont il étoit capable. Ici M. R. s'engage dans une digression sur l'origine des langues, qui fait voir l'impossibilité qu'il y a que les langues aient pu naître & s'établir par des moyens purement humains.

La nature a donc pris très-peu de soin de préparer les hommes à la sociabilité, elle a mis peu du sien dans tout ce qu'ils ont fait pour en établir les liens. Dans cet état, n'aïant entre eux aucune sorte de relation morale, ni de devoirs connus, ils n'avoient ni vices, ni vertus, ils ne pouvoient être ni bons, ni méchans. *Hobbes* a soutenu que l'homme étoit naturellement méchant; mais il s'est trompé en attribuant au sauvage le besoin de satisfaire une multitude de passions, qui sont l'ouvrage de la société; & il n'a pas vu que la même cause qui l'empêche d'user de sa raison, l'empêche en même tems d'abuser de ses facultés. Mais il y a sur-tout une disposition, qu'on peut apeller la seule vertu naturelle, qui sert à adoucir la férocité de l'amour propre; c'est la pitié; disposition convenable à des Etres foibles & sujets à une foule de maux, vertu d'autant plus universelle & plus utile à l'homme, qu'elle précède en lui l'usage de toute reflexion, & si naturelle que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles. *Mandeville* a bien senti qu'avec toute leur morale, les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eut donné la pitié à l'apui de la raison; mais il n'a pas vu que de cette seule qualité dé-

Digitized by Google

découlent toutes les vertus ſociales qu'il veut diſputer aux hommes.

La pitié eſt un ſentiment naturel, qui modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de ſoi-même, concourt à la conſervation mutuelle de toute l'eſpèce. C'eſt elle qui nous porte ſans reflexion au ſecours de ceux que nous voyons ſouffrir: c'eſt elle qui, dans l'état de nature, tient lieu de Loix, de mœurs & de vertu, avec cet avantage que nul n'eſt tenté de desobéir à ſa douce voix. C'eſt elle qui, au-lieu de cette maxime ſublime de juſtice raiſonnée; *Fais à autrui ce que tu veux qu'on te faſſe*; inſpire à tous les hommes cette autre maxime de bonté naturelle, bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précedente: *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il eſt poſſible.*

Avec des paſſions ſi peu actives, & un frein ſi ſalutaire, les hommes plutôt farouches que méchans, & plus attentifs à ſe garantir du mal qu'ils pourroient recevoir, que tentés d'en faire à autrui, n'étoient pas ſujets à des démélés fort dangereux. Comme ils n'avoient entre eux aucun commerce; qu'ils ne connoiſſoient par conſéquent, ni la vanité, ni la conſideration, ni l'eſtime, ni le mépris; qu'ils n'avoient pas la moindre notion du tien & du mien, ni aucune véritable idée de la juſtice; qu'ils ne ſongeoient pas même à la vengeance, ſi ce n'eſt peut-être machinalement & ſur le champ; leur diſputes euſſent eu rarement des ſuites ſanglantes. La pâture n'y auroit guères fourni d'occaſions; mais on prétend que l'amour, ou plutôt l'ardeur effrenée pour le

Digitized by Google

sexe, les auroit mis continuellement aux prises. M. R. combat cette supposition. Il commence par distinguer le moral du physique dans le sentiment de l'amour. Le moral est un sentiment factice, né de l'usage de la société, & fondé sur certaines notions du merite, ou de la beauté, qu'un sauvage n'est point en état d'avoir, & sur des comparaisons qu'il n'est point en état de faire. Ainsi, bornés au seul physique, & assez heureux pour ignorer ces préférences, qui en irritent le sentiment, & en augmentent les difficultés, les sauvages doivent sentir moins fréquemment & moins vivement les ardeurs du tempérament, & par conséquent avoir entre eux des disputes plus rares, & moins cruelles. L'imagination qui fait tant de ravages parmi nous, ne parle point à des cœurs sauvages; chacun attend paisiblement l'impulsion de la nature, s'y livre sans choix avec plus de plaisir que de fureur, & le besoin satisfait, tout le désir est éteint.

Le sauvage, errant dans les forêts, sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre & sans liaisons, sans nul besoin de ses semblables, comme sans nul désir de leur nuire, peut-être même sans en reconnoître jamais aucun individuellement, sujet à peu de passions, & se suffisant à lui-même, n'auroit que les sentimens & les lumières propres à cet état, il ne sentiroit que ses vrais besoins, & son intelligence ne feroit pas plus de progrès que sa vanité. Entre les différences qui distinguent aujourd'hui les hommes, plusieurs passent pour naturelles, qui sont uniquement l'ouvrage de l'habitude, & des divers genres de vie que les hommes adoptent

Digitized by Google

tent dans la société. Dans l'état de nature l'inégalité est à peine sensible, & son influence y est presque nulle. C'est donc dans les développemens successifs de l'esprit humain qu'il faut chercher son origine & ses progrès; & notre Auteur consacre à cette recherche la seconde partie de son Discours.

Le premier qui, aïant enclos un terrain, s'avisa de dire, *Ceci est à moi*, & trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la Société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères & d'horreurs n'eut point épargné au genre humain celui, qui, arrachant les pieux, ou comblant le fossé, eut crié à ses semblables; „ Gardez-vous „ d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus, „ si vous oubliez que les fruits sont à tous, & „ que la terre n'est à personne. "

On a vu la condition de l'homme naissant: sa vie étoit celle d'un animal borné d'abord aux pures sensations, & profitant à peine des dons que lui offroit la nature, loin de songer à lui rien arracher. Mais les difficultés qui naquirent bientôt sous ses pas, l'obligèrent à surmonter la nature, à combattre au besoin les autres animaux, à disputer sa subsistance aux hommes mêmes. En sentant sa supériorité sur les animaux, il acquit par dégrés des lumières qui l'augmentèrent. Ses observations s'étendirent aussi à ses semblables. Instruit par l'expérience que l'amour du bien-être est le seul mobile des actions humaines, il se trouva en état de distinguer les occasions rares où l'intérêt commun devoit le

Digitized by Google

faire compter sur l'assistance de ses semblables, & celles où la concurrence devoit le faire défier d'eux. De là vinrent quelques idées grossières des engagemens mutuels, & de l'avantage de les remplir, mais seulement autant que pouvoit exiger l'intérêt présent & sensible.

Ces premiers progrès mirent enfin l'homme à portée d'en faire de plus rapides. L'industrie se perfectiona. On fit divers outils, on bâtit des cabanes. Ce fut là l'époque d'une première révolution, qui forma l'établissement & la distinction des familles, & qui introduisit une sorte de propriété. L'habitude de vivre ensemble dans une habitation commune, fit naître les plus doux sentimens qui soient connus des hommes, l'amour conjugal, & l'amour paternel. L'usage de la parole s'établit aussi, ou se perfectiona insensiblement dans le sein de chaque famille; & diverses causes purent accélerer le langage, en le rendant plus nécessaire. Les familles se raprochant alors, formèrent des nations particulières, unies de mœurs & de caractères, non par des réglemens & des Loix, mais par le même genre de vie & d'alimens, & par l'influence commune du climat. C'est ainsi que le genre humain commença à s'aprivoiser, & que les hommes venant à s'aprécier mutuellement, l'idée de la consideration se forma dans leur esprit, chacun prétendit y avoir droit, & il ne fut plus possible d'en manquer impunément pour personne. De là les haines & les vengeances. Les peuples sauvages qu'on a découverts, en étoient précisément à ce dégré; & c'est faute d'a-

Digitized by Google

d'avoir ſuffiſamment diſtingué les idées, & remarqué combien ces peuples étoient déjà loin du premier état de nature, que pluſieurs ſe ſont hâtés de conclurre que l'homme eſt naturellement cruel, & qu'il a beſoin de police pour l'adoucir, tandis que rien n'eſt ſi doux que lui dans ſon état primitif, lorsque placé par la nature à des diſtances égales de la ſtupidité des brutes, & des lumières funeſtes de l'homme civil, & borné également par l'inſtinct & par la raiſon à ſe garantir du mal qui le ménace, il eſt retenu par la pitié naturelle de faire lui-même du mal à perſonne, ſans y être porté par rien, même après en avoir reçu. Plus on y réfléchit, ſi l'on en croit notre Auteur, plus on trouve que cet état étoit le moins ſujet aux révolutions, le meilleur à l'homme, & qu'il n'en a dû ſortir que par quelque funeſte hazard, qui pour l'utilité commune eut dû ne jamais arriver. L'exemple des Sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point, ſemble confirmer, que le genre humain étoit fait pour y reſter toujours, que cet état eſt la véritable jeuneſſe du monde, & tous les progrès ultérieurs ont été en aparence autant de pas vers la perfection de l'individu, & en effet vers la décrépitude de l'eſpèce.

M. R. propoſe ſes conjectures ſur la manière dont les Arts furent inventés. Ceux qui produiſirent principalement la grande révolution, par laquelle l'égalité diſparut, & la propriété s'introduiſit, ce furent la Métallurgie & l'Agriculture. Dès qu'il falut des hommes pour

Digitized by Google

fondre & forger le fer, il falut d'autres hommes pour nourrir ceux-là. Comme les uns vouloient des denrées en échange de leur fer, les autres trouvèrent enfin le fécret d'employer le fer à la multiplication des denrées. De là naquirent d'un côté le labourage & toutes ſes dépendances; & de l'autre, l'art de travailler les métaux, & d'en multiplier les uſages. La culture des terres produiſit néceſſairement leur partage. La propriété une fois reconnuë fournit les premières règles de juſtice; origine d'autant plus naturelle qu'il eſt impoſſible de concevoir la propriété naiſſant d'ailleurs que de la main d'œuvre; car on ne voit pas ce que, pour s'approprier les choſes qu'il n'a point faites, l'homme y peut mettre de plus que ſon travail. C'eſt le ſeul travail qui donnant droit au Cultivateur ſur le produit de la terre qu'il a labourée, lui en donne par conſéquent ſur le fonds, au moins juſqu'à la recolte, & ainſi d'année en année; ce qui faiſant une poſſeſſion continuë, ſe transforme aiſément en propriété.

Les choſes en cet état euſſent pu demeurer égales, ſi les talens euſſent été égaux, & que, par exemple, l'emploi du fer & la conſommation des denrées euſſent toujours fait une balance exacte; mais la proportion que rien ne maintenoit fut bientôt rompuë; le plus fort faiſant plus d'ouvrage, le plus adroit tirant meilleur parti du ſien, & le plus ingénieux trouvant les moyens d'abréger ſon travail. Les choſes étant parvenuës à ce point, il eſt facile d'imaginer le reſte. Chacun peut aiſément ſupléer

Digitized by Google

pléer tout ce qui concerne l'invention ſucceſſive des autres arts, le progrès des langues, l'épreuve & l'emploi des talens, l'inégalité des fortunes, l'uſage ou l'abus des richeſſes. Il ne s'agit que de jetter à préſent un coup d'œil ſur le genre humain placé dans ce nouvel ordre des choſes.

De libre & d'indépendant qu'étoit auparavant l'homme, le voilà par une multitude de nouveaux beſoins aſſujetti, pour ainſi dire, à toute la Nature, & ſur-tout à ſes ſemblables, dont il devient l'eſclave en un ſens, même en devenant leur maître; riche, il a beſoin de leurs ſervices; pauvre, il a beſoin de leur ſecours, & la médiocrité ne le met point en état de ſe paſſer d'eux. Ici commencent à paroître tous les maux qui ſont le premier effet de la propriété, & le cortége inſéparable de l'inégalité naiſſante. Les plus puiſſans, ou les plus miſérables, ſe faiſant de leur force ou de leurs beſoins une ſorte de droit au bien d'autrui, équivalent, ſelon eux, à celui de propriété, l'égalité rompuë fut ſuivie du plus affreux deſordre. Le droit du plus fort & le droit du premier occupant cauſèrent un conflict perpetuel qui ne ſe terminoit que par des combats & des meurtres. Les riches ſur-tout durent bientôt ſentir, combien leur étoit deſavantageuſe une guerre perpetuelle dont ils faiſoient tous les fraix, & dans laquelle le risque de la vie étoit commun, celui des biens, particulier. C'eſt alors que, preſſés par la néceſſité, ils conçurent enfin le projet le plus réfléchi

Digitized by Google

qui ſoit jamais entré dans l'eſprit humain ; ce fut d'employer en leur faveur les forces mêmes de ceux qui les attaquoient, de faire leurs défenſeurs de leurs adverſaires, de leur inſpirer d'autres maximes, auſſi favorables pour eux que le droit naturel leur étoit contraire. Des hommes groſſiers donnèrent aiſément dans le piége ; aïant aſſez de raiſon pour ſentir les avantages d'un établiſſement politique, ſans avoir aſſez d'expérience pour en prévoir les dangers, ils coururent au devant de leurs fers, croyant aſſurer leur liberté. Telle fut, ou dut être, l'origine de la Société & des Loix, qui donnèrent de nouvelles entraves au foible, & de nouvelles forces au riche, détruiſirent ſans retour la liberté naturelle, fixèrent pour jamais la Loi de la propriété & de l'inégalité, d'une adroite uſurpation firent un droit irrévocable, & pour le profit de quelques ambitieux, aſſujettirent deſormais tout le genre humain au travail, à la ſervitude & à la miſère.

Les Corps politiques aïant conſervé entre eux l'état de nature, ſe reſſentirent bientôt des inconvéniens, qui avoient forcé les particuliers d'en ſortir ; & cet état devint encore plus funeſte entre ces grands corps qu'il ne l'avoit été auparavant entre les individus dont ils étoient compoſés. De là ſortirent les guerres nationales, les batailles, les meurtres, les repréſailles, qui font frémir la Nature, & choquent la raiſon, & tous ces préjugés horribles, qui placent au rang des vertus l'honneur de répandre le ſang humain.

M.

Digitized by Google

M. R. croit ſa manière d'expliquer l'origine des Sociétés politiques préférable à toutes les autres; & il parcourt à cette occaſion les principales hypothèſes qui ont été propoſées ſur ce ſujet. Il n'eſt pas naturel d'attribuër au Gouvernement naiſſant une forme conſtante & régulière; la Société ne conſiſta d'abord qu'en quelques conventions générales, que tous les particuliers s'engageoient d'obſerver, & dont la Communauté ſe rendoit garante envers chacun d'eux. Mais il ne ſeroit pas plus raiſonnable de croire, que les peuples ſe ſont d'abord jettés entre les bras d'un maître abſolu ſans conditions & ſans retour, & que le premier moyen de pourvoir à la ſureté commune, qu'aient imaginé des hommes fiers & indomptés, a été de ſe précipiter dans l'eſclavage. Ce n'eſt point par l'aviliſſement des peuples aſſervis qu'il faut juger des diſpoſitions naturelles de l'homme pour ou contre la ſervitude, mais par les prodiges qu'ont fait tous les peuples libres pour ſe garantir de l'oppreſſion.

On ne ſauroit non plus regarder l'autorité paternelle comme le principe du Gouvernement abſolu & de toute la Société, puiſque rien n'eſt plus éloigné de l'eſprit féroce du Deſpotiſme, que la douceur de cette autorité qui regarde plus à l'avantage de celui qui obéit qu'à l'utilité de celui qui commande. En général, en examinant les faits par le droit, on ne trouvera jamais de ſolidité, ni de vérité dans l'établiſſement volontaire de la tyrannie, n'y aïant aucun contract qui puiſſe n'obliger qu'une des

Digitized by Google

parties, où l'on mette tout d'un côté, & rien de l'autre, & qui ne tourneroit qu'au préjudice de celui qui s'engage. Le raisonnement de *Pufendorf*, qui prétend, que tout de même qu'on transfère son bien à autrui par des conventions, on peut aussi se dépouiller de sa liberté en faveur de quelqu'un, paroit très-mauvais à notre Auteur; & il le réfute par diverses raisons. Mais sur-tout il insiste sur l'impossibilité d'aliéner la liberté de ses enfans, en se fondant sur ce que cette liberté est un don qu'ils tiennent de la Nature en qualité d'hommes, & qu'ainsi leurs parens n'ont aucun droit de les en dépouiller. La décision des Jurisconsultes, que l'enfant d'une esclave, naît esclave, est équivalente à celle qui porteroit, qu'un homme ne naît pas homme. Toutes ces reflexions tendent à établir, que les Gouvernemens n'ont point commencé par le pouvoir arbitraire, qui n'en est que la corruption, le terme extrême, & qui les ramène enfin à la seule Loi du plus fort, dont ils furent d'abord le remède.

L'établissement du Corps politique est un vrai contract entre le peuple & les chefs qu'il se choisit; contract par lequel les deux parties s'obligent à l'observation des Loix qui y sont stipulées, & qui forment les liens de leur union. Par la nature de ce contract il ne sauroit être irrévocable. Si le Magistrat qui a tout le pouvoir en main, & qui s'approprie tous les avantages, a pourtant le droit de renoncer à l'autorité; à plus forte raison le peuple, qui paie toutes les fautes des chefs, a le droit de renoncer

Digitized by Google

cer à l'indépendance. Cependant, vu les dissentions affreuses qui naîtroient de ce dangereux pouvoir, la volonté divine est intervenuë pour donner à l'autorité souveraine un caractère sacré, & inviolable; & c'est un des plus grands biens que la Religion ait faits aux hommes.

En suivant le progrès de l'inégalité dans les differentes révolutions des Gouvernemens, on trouve que l'établissement de la Loi, & du droit de propriété fut son premier terme; l'institution de la Magistrature le second; que le troisième & dernier fut le changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire; ensorte que l'état du riche & du pauvre fut autorisé par la première époque, celui de puissant & de foible par la seconde, & par la troisième celui de maître & d'esclave, qui est le dernier dégré de l'inégalité, & le terme auquel aboutissent enfin toutes les autres, jusqu'à ce que de nouvelles révolutions dissolvent tout-à-fait le Gouvernement, ou le raprochent de l'institution légitime.

Notre Auteur fait entrevoir le plan d'un ouvrage considerable, dans lequel on péseroit les avantages & les inconvéniens de tout Gouvernement, rélativement aux droits de l'état de nature, & où l'on dévoileroit toutes les faces differentes sous lesquelles l'inégalité s'est montrée jusqu'à ce jour, & pourra se montrer dans les siècles, selon la nature de ces Gouvernemens, & les révolutions que le tems y amenera nécessairement.

Le

Digitized by Google

Le Deſpotiſme, comme on vient de l'inſinuër, eſt le dernier terme de l'inégalité, & le point extrême qui forme le cercle en touchant le point d'où l'on eſt parti. Ici tous les particuliers redeviennent égaux, parce qu'ils ne ſont rien; & les ſujets n'aïant plus d'autre Loi que la volonté du maître, ni le maître d'autre règle que ſes paſſions, les notions du bien, & les principes de la juſtice s'évanouiſſent dérechef. Ici tout ſe ramène à la ſeule Loi du plus fort, & par conſéquent à un nouvel état de nature différent de celui par lequel nous avons commencé, en ce que l'un étoit l'état de nature dans ſa pureté, & que le dernier eſt le fruit d'un excès de corruption.

C'eſt ainſi (car il eſt tems de mettre des bornes à cet Extrait,) que M. R. découvre & ſuit les routes oubliées & perduës qui de l'état naturel ont dû mener l'homme à l'état civil, & qu'il rétablit, autant que la voïe des conjectures le permet, les poſitions intermédiaires où il s'eſt trouvé en paſſant de l'un à l'autre. Il ſuit de cet expoſé, que l'inégalité étant presque nulle dans l'état de nature, tire ſa force & ſon accroiſſement du développement de nos facultés & des progrès de l'eſprit humain, & devient enfin ſtable & légitime par l'établiſſement de la propriété & des Loix. Il ſuit encore, que l'inégalité morale, autoriſée par le ſeul Droit poſitif, eſt contraire au Droit naturel, toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité phyſique; diſtinction qui détermine ſuffiſamment ce qu'on doit penſer à

cet

Digitized by Google

cet égard de la sorte d'inégalité qui regne parmi tous les peuples policés; puisqu'il est manifestement contre la Loi de la Nature, de quelque manière qu'on la définisse, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécille conduise un homme sage, & qu'une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire.

Les Notes, qui occupent les 80 dernières pages de ce Volume, méritent aussi l'attention des Lecteurs. Celle qui est destinée à examiner si l'homme est naturellement un animal quadrupède, ou bipède, est curieuse, aussi bien que celle qui est destinée à marquer avec précision la difference qu'il y a entre les animaux carnaciers & les animaux frugivores. Il y a en une autre, où M. R. explique, pourquoi M. *de Maupertuis*, en calculant les biens & les maux de la vie humaine, & comparant les deux sommes, a trouvé que la dernière surpassoit l'autre de beaucoup, & qu'à tout prendre la vie étoit pour l'homme un assez mauvais présent. C'est qu'il a tiré tous ses raisonnemens de la constitution de l'homme civil: s'il fut remonté jusqu'à l'homme naturel, il eût trouvé des resultats très-differens, il eut aperçu que l'homme n'a guères de maux que ceux qu'il s'est donnés lui-même, & la Nature eut été justifiée. L'Auteur s'est livré ici à un vrai enthousiasme; il peint avec toute la force d'une imagination ardente, les avantages qu'il attribue à l'état de nature, & les maux dont celui de société lui paroit la source. Voici un échantil-

Digitized by Google

tillon de cette longue & véhémente tirade; il terminera cet Extrait.

„ L'homme sauvage, quand il a dîné, est „ en paix avec toute la Nature, & l'ami de „ tous ses semblables. S'agit-il quelquefois „ de disputer son repos? Il n'en vient jamais „ aux coups, sans avoir comparé la difficulté „ de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa „ subsistance; & comme l'orgueil ne se mêle „ pas du combat, il se termine par quelques „ coups de poing. Le vainqueur mange, le „ vaincu va chercher fortune, & tout est pa„ cifié: mais chez l'homme en société ce sont „ bien d'autres affaires. Il s'agit premiérement „ de pourvoir au nécessaire, & puis au super„ flu, ensuite viennent les délices, & puis „ les immenses richesses, & puis des sujets, „ & puis des esclaves; il n'y a pas un moment „ de relâche. Ce qui est le plus singulier, „ c'est que moins les besoins sont naturels & „ pressans, plus les passions augmentent, & „ qui pis est, le pouvoir de les satisfaire, de „ sorte qu'après de longues prospérités, après „ avoir englouti bien des trésors & désolé bien „ des hommes, mon Héros finira par tout „ égorger, jusqu'à ce qu'il soit l'unique maître „ de l'Univers. Tel est en abrégé le tableau „ moral, sinon de la vie humaine, au moins „ des prétentions sécrettes du cœur de tout „ homme civilisé."

ARTI-

Digitized by Google

ARTICLE VI.

PANE'GYRIQUES *des* SAINTS, *précedés de* RÉFLEXIONS *sur l'*ELOQUENCE *en général, & sur celle de la Chaire en particulier, par M. l'Abbé* TRUBLET, *Archidiacre & Chanoine de S.* MALO. *A* Paris. 1755. pp. 152. *pour les* Refl. & 258. *pour les* Panég. *sans les* Avert.

Il seroit difficile de décider, si le succès distingué de l'ouvrage sur lequel la réputation de M. l'Abbé *Trublet* a été fondée jusqu'à présent, étoit un préjugé en faveur de celui qu'il vient de donner au public. Le caractère des Essais de cet Auteur, c'est un esprit philosophique & analytique, une grande justesse d'idées, & une précision admirable dans la manière de les exprimer. De ce que cet ouvrage est parfaitement bien écrit dans son genre, on auroit peut-être été en droit de présumer qu'il ne convenoit pas à son Auteur de traiter les sujets réservés à l'Eloquence proprement dite, parce que ceux-ci demandent une façon d'enviſager les objets plus simple, plus à la portée de tout le monde, & des tours plus doux, plus insinuans, plus harmonieux. Mais il y a des génies propres à tout; & ce Volume en fournit la preuve. M. l'Abbé *Trublet* s'y montre également versé dans la théorie & dans la pratique de l'Eloquence;

Digitized by Google

ce ; il donne avec le même succès la leçon & l'exemple.

Les *Reflexions sur l'Eloquence*, qui font la première, & à certains égards la principale partie de cet ouvrage, sont absolument dans le goût de celles des *Essais de Littérature & de Morale*. „ Ce ne sont guères, dit l'Auteur, „ que des pensées détachées, venuës les unes „ après les autres en differens tems, rangées „ à-peu-près dans l'ordre où elles me sont venuës, & dès-lors assez mal arrangées. De „ là encore quelques répétitions. Les mêmes „ pensées m'étant venuës plus d'une fois, j'ai „ cru pouvoir répéter avec differens tours quelques-unes de celles qui m'ont paru les plus „ importantes." C'est à présenter au Lecteur celles des Reflexions de M. l'Abbé *Trublet* qui nous paroitront les plus importantes, que nous allons employer la plus grande partie de cet Extrait.

Il remarque d'abord que le Public & les Gens de Lettres diffèrent dans les idées qu'ils se font de l'Orateur & de l'Eloquence, & il expose diverses nuances qui ont lieu à cet égard. Il continuë en disant que l'Eloquence prise dans le sens le plus général, signifie l'art, ou plutôt le talent de se bien exprimer, abstraction faite du fond des choses. Suivant cette notion, chaque genre d'écrire a sa sorte d'Eloquence qui lui est propre ; & cela peut s'étendre jusqu'à la conversation. Il y a aussi l'Eloquence de l'esprit, & l'Eloquence du cœur. L'une & l'autre viennent également de la netteté & de la

Digitized by Google

la vivacité, ou dans les idées, & c'eſt l'Eloquence de l'eſprit, ou dans les ſentimens, & c'eſt l'Eloquence du cœur. Mais voici des vérités plus neuves, & qui méritent une attention plus particulière.

La rareté de l'Orateur vient de ce qu'il faut qu'il ſoit en même tems Philoſophe; car toute réunion eſt rare, & elle l'eſt à proportion que les choſes réunies ont entre elles plus d'oppoſition, ſoit phyſique, ſoit morale. Il n'eſt pas permis à l'Orateur de n'être qu'Orateur, comme il eſt permis au Philoſophe de n'être que Philoſophe. Il eſt permis de s'en tenir à ne dire que de bonnes choſes tout ſimplement, & même ſéchement & froidement; & c'eſt toujours un talent utile, fût-il ſeul, que celui d'éclairer. Mais il n'eſt pas permis de dire de mauvaiſes choſes, des choſes foibles, fauſſes, mal raiſonnées, quelque bien qu'on les diſe. L'Eloquence eſt l'art de faire valoir de bonnes raiſons.

L'Orateur n'eſt donc pas nommé Orateur par excluſion au Philoſophe, puiſqu'il doit être l'un & l'autre; mais parce que devant être encore plus Orateur que Philoſophe, il eſt naturel qu'il ſoit nommé par ce qui domine en lui, & qui d'ailleurs frappe plus la multitude: un homme qui a pluſieurs Terres, prend le nom de la plus conſiderable. L'Orateur eſt un Philoſophe qui ſait dire la vérité de la manière la plus propre à la mettre dans le cœur, & qui pour cet effet la préſente à l'imagination; car c'eſt là auſſi un de ſes devoirs, parce que c'eſt un

Digitized by Google

de ses moyens. Le Philosophe parle à la raison, le Poète parle à l'imagination, l'Orateur au cœur. Ainsi tout n'en ira que mieux quand l'Orateur sera beaucoup Philosophe, & un peu Poète, & quand le Poète sera aussi Philosophe qu'Orateur.

Divers Auteurs ont traité la question ; lequel vaut le mieux pour le Prédicateur & pour la Prédication, de composer, d'écrire, d'apprendre, comme on dit, par cœur, & de prêcher de mémoire, ou bien de parler sur le champ, & comme on dit encore, de prêcher d'abondance ; mais cependant après une préparation tant générale que particulière & actuelle. La préparation générale ; c'est celle qui est faite de longue main par de bonnes études sur toutes les matières qui appartiennent à la chaire. La préparation particulière & actuelle, c'est celle qui se fait par la méditation attentive du sujet sur lequel on doit parler. Suivant notre Auteur, M. *Duguet* est celui qui a le mieux exposé sur cette question les raisons pour & contre, selon les qualités de chaque Prédicateur, la mesure de son talent, les circonstances différentes où il se trouve, l'espèce d'Auditeurs devant lesquels il parle, &c.

La meilleure décision est celle du Père *Segaud*, qui étant consulté par M. *Trublet*, sur la question s'il faut écrire, & apprendre par cœur ; ou s'il ne vaut pas mieux parler sur le champ, & s'affranchir de l'esclavage de la mémoire ; n'hésita point à répondre, qu'il faloit écrire, & même à en faire un précepte général.

&

& qui ne souffroit aucune exception. Et pour confirmer son sentiment par la meilleure de toutes les preuves en pareille matière, par l'expérience, le P. *Segaud* ajoutoit que, si jamais quelqu'un avoit été capable de prêcher excellemment sur le champ, & par conséquent dispensé d'écrire & de composer à loisir, c'étoit M. *de Fénelon*; qu'il l'avoit entendu plus d'une fois; qu'en admirant quelques endroits des discours que l'éloquent Prélat faisoit sans préparation, il en avoit trouvé d'autres trop négligés, trop foibles, & par là nuisibles à l'effet des premiers; que même il résultoit de ce mélange de beautés & de défauts, de force & de foiblesse, une inégalité d'autant plus choquante, qu'on attendoit davantage de la réputation du Prédicateur, & qu'on exigeoit plus de sa dignité.

L'avis de se préparer avec soin, d'écrire même, & d'aprendre par mémoire, regarde néanmoins d'une façon plus directe les hommes médiocres, qui, faute de cette préparation, deshonoreroient la parole de Dieu, mais qui, avec du soin & du travail, quoiqu'avec peu de talent, peuvent prêcher avec quelque succès, ou du moins sans avilir le Ministère. Rarement un homme de beaucoup d'esprit & de talent travaillera-t-il assez peu ses sermons pour qu'il en arrive cet avilissement du Ministère. D'ailleurs il sent bien l'imperfection de ce qu'il feroit sans assez de travail, au-lieu que l'homme médiocre peut ne la point sentir. Une négligence excessive vient souvent de paresse, ou d'indifférence au succès utile de la Prédication:

mais elle n'aura point cette source dans un Prédicateur vertueux. Elle ne pourroit venir que de sa vertu-même, c'est-à-dire, de son humilité, de son indifference pour les succès glorieux de la Prédication, de la juste persuasion où il peut être qu'il n'en fera que plus de fruit, si ses discours ne sont point trop travaillés, ou du moins qu'il n'en feroit pas davantage, s'ils l'étoient plus; & qu'ainsi il peut employer son tems plus utilement pour le prochain, & dès-lors plus chrétiennement qu'à un travail tout au moins superflu.

Si l'art & le travail ne doivent se faire sentir dans aucun ouvrage, c'est sur-tout dans un sermon, qui devroit paroitre fait sur le champ. Il faudroit qu'un sermon fût si simple, si aisé, & si naturel, soit quant au style, soit quant à l'action, qu'on ne jugeât qu'il a été fait à loisir, & apris par cœur, que par sa grande beauté.

La simplicité est le caractère le plus recommandable des discours sacrés. Elle est compatible avec le sublime, ou plutôt sans elle il n'y en a point, puisque rien n'est plus ennemi du sublime que l'affectation. Mais l'écueil qu'elle doit éviter, c'est la bassesse dans laquelle elle dégénère assez aisément. M. l'Abbé *Trublet* prétend justifier de ce reproche le grand *Bossuet*; & il cite à ce sujet deux passages, que nous allons raporter. Le premier est tiré du discours de ce Prélat pour la vêture de Madame *de la Valière*. „ L'esprit étant une fois desabusé du „ monde, le cœur en devroit être aisément „ détaché. Cependant l'expérience nous aprend,

„ que

Digitized by Google

„ que *la grace en fait souvent à deux fois.*" Dans le sermon pour la profession de la même, il cite ce passage d'Esaïe, où il est dit que le Seigneur fera tomber les cheveux des filles de Sion. *Decalvabit Dominus verticem filiarum Sion, & Dominus crinem earum nudabit.*" „ Quelle sorte de vengeance, s'écrie l'Orateur. „ Quoi! faloit-il *fulminer & le prendre d'un ton* „ *si haut* pour abattre si peu de chose! Ce grand „ Dieu, qui se vante de déraciner par son „ souffle les Cèdres du Liban, tonne pour abat- „ tre les feuilles des arbres!" Notre Auteur allègue en faveur de ces expressions, qui paroissent basses, ou du moins trop familières pour la Chaire, 1°. que dans la phrase suivante M. *Bossuet* ne manque pas de se relever avec beaucoup de noblesse; 2°. que de pareilles expressions, sans rabaisser le discours, relèvent l'Orateur, en prouvant qu'il étoit exemt de cette fausse délicatesse qui fait éviter avec tant de soin jusqu'aux moindres négligences, 3°. & qu'enfin M. *Bossuet* avoit trop de goût pour n'avoir pas senti que ces expressions pourroient paroître basses. (Cette Apologie n'est pas suffisante, & ne sauroit empêcher que les passages cités ne renferment réellement des tours d'un bas décidé. Si M. *Bossuet* ne l'a pas senti, cela peut venir de ce que les plus grands hommes ont certaines façons de penser & de parler, dont la coutume les empêche de connoître le défaut; ou bien il a voulu parler en maître, ton qui lui étoit propre, & se mettre au dessus des attentions que des Orateurs auxquelles il s'estimoit supé-

Digitized by Google

rieur, seroient obligés d'observer.)

L'usage qu'on faisoit autrefois dans les pièces d'Eloquence des traits de l'histoire profane, étoit souvent déplacé. Souvent encore il obligeoit à des narrations trop longues, qui écartoient du sujet. Mais cet usage étoit quelquefois très-ingénieux & agréablement instructif. Tel est, par exemple, celui que fit M. *Godeau* d'un beau trait de l'histoire Romaine, dans sa harangue à la Reine *Christine*, au nom du Clergé. Il lui dit, à l'occasion de ce qu'elle avoit embrassé la Religion Catholique, conquête si précieuse à l'Eglise Romaine, & célébrée par tant d'Ecrivains; qu'on blâma autrefois l'Empereur *Aurélien*, d'avoir mené en triomphe la fameuse *Zénobie*, Reine de *Palmyre*, parce qu'il sembloit qu'il n'y avoit pas de gloire à triompher d'une femme, mais que cet Empereur écrivit au Senat qu'on ne le blâmeroit pas, si l'on savoit quelle femme c'étoit que *Zénobie*. „ Nous „ pouvons, Madame, poursuit M. *Godeau*, „ répondre la même chose aux ennemis de l'E„ glise, qui nous accusent de faire trop valoir „ la conversion de votre Majesté. Nous pou„ vons leur dire; si vous saviez combien cette „ Reine a d'esprit, d'éloquence, de science, &c."

Raportons dans toute leur étenduë les jugemens que notre Auteur porte des deux plus célèbres Prédicateurs de sa communion, le Père *Bourdaloue*, & M. *Massillon*.

Le premier est plus Avocat que Prédicateur, plus propre à convaincre des gens d'esprit qu'à émouvoir le peuple. Il est admirable du côté

du

Digitized by Google

du raisonnement; mais il a peu d'onction, & même de pathétique. Il a cette force qui vient de la raison, du vrai mis dans tout son jour, d'un esprit solide & ferme; & non celle qui vient du sentiment, des mouvemens, & d'un cœur tendre & affectueux. On pourroit dire de plusieurs Prédicateurs, qu'ils aportent des raisons plutôt qu'ils ne raisonnent, & qu'ils exposent des preuves plutôt qu'ils ne prouvent. Le Père *Bourdaloue* démontre, tant par les preuves directes les plus évidentes & les mieux choisies, que par la réfutation la plus complette & la plus entière de tout ce qu'on pourroit lui objecter avec la moindre vraisemblance. C'est sur-tout dans ce dernier point qu'il excelle. Il réduit le pécheur au silence; il ne lui laisse, ni excuse, ni prétexte; il le force à se mépriser lui-même, à rougir, (le dirai-je?) de sa sottise, ou de sa folie. Il le pénètre d'autant mieux de cette honte salutaire, qu'en lui prouvant ce qu'il devroit être, il lui montre ce qu'il est. Le Père *Bourdaloue*, connoissoit parfaitement les hommes & le monde, le cœur & les mœurs; & il les peignoit, ou pour mieux dire, il les racontoit, les exposoit, les décrivoit. Par là il intéressoit; car rien n'intéresse plus que la peinture des mœurs. Mais ses descriptions, quoique vives, sont sans images. C'étoit un homme de grand sens plutôt qu'un homme d'esprit, ou du moins qu'un homme d'imagination, à prendre ces termes dans le sens qu'on y attache d'ordinaire. Il a peu de ces traits qui peignent d'un mot, de ces expressions de génie qui présentent une vé-

Digitized by Google

rité sous une face toute nouvelle. Il n'étonne point en détail; mais il attache, il retient, il fixe, & contente toujours. C'est une abondance continuë qui remplit, qui comble. Quand il a tout dit, on est surpris qu'il ait tant dit; & l'étonnement naît de la reflexion.

Depuis le Père *Bourdaloue*, il n'est venu aucun Prédicateur que le public lui ait préferé. S'il y avoit quelqu'un à lui égaler, ce seroit M. *Massillon*. Il semble néanmoins qu'on ne lui accorde communément que la seconde place, & que le Père *Bourdaloue* est resté seul en possession de la première; preuve remarquable du pouvoir du bon sens, & des droits de la raison sur les hommes. Car M. *Massillon* est assurément un très-bel esprit, une très-belle imagination, & même un très-beau génie. Il a du sentiment, de l'onction, quelquefois même du pathétique. Abrégeons; il a de tout; il réunit tout; & l'on ne pourroit dire avec justice d'aucune des qualités du Prédicateur, qu'elle lui manque absolument. Peut-être le diroit-on plutôt du Père *Bourdaloue*. Mais, outre qu'à mon avis, (on se souvient que c'est M. l'Abbé *Trublet* qui parle,) M. *Massillon* n'a aucune de ces qualités dans ce dégré supérieur où elles sont dans quelques autres, soit Prédicateurs, soit Auteurs d'ouvrages de piété; il faut convenir du moins qu'il est inférieur au Père *Bourdaloue* dans celle qui fait le caractère propre de celui-ci, je veux dire, celle qu'on apelle *solidité*. Il seroit superflu de la définir; on la connoit communément assez bien; on ne s'y trompe point,

&

Digitized by Google

& on ne la voit pas longtems où elle n'eſt pas. Or cette qualité eſt regardée avec grande raiſon comme la plus eſtimable de toutes; & quoique ſeule elle ne faſſe point l'Orateur, elle élevera toujours dans l'eſtime publique au deſſus de tous les autres Prédicateurs celui en qui elle ſe trouvera au plus haut dégré, pourvu qu'il ne manque pas abſolument des autres. En un mot; en convenant que d'autres Prédicateurs ſont plus Orateurs que lui, on le regardera encore comme le premier des Prédicateurs.

M. *Maſſillon* a peut-être plus de choſes à lui, & non puiſées ailleurs, que le Père *Bourdaloue*, qui paroit avoir lu davantage les Pères de l'Egliſe. Mais, outre que celui-ci s'étant rendu propre ce qu'il a voulu employer de ſes lectures, rien chez lui n'a l'air emprunté; doué du ſens le plus droit, & du jugement le plus ſûr, il n'a voulu s'aproprier que d'excellentes choſes; au-lieu que, ſi M. *Maſſillon* penſe plus de lui-même, il ne penſe pas toujours auſſi bien, c'eſt-à-dire, avec autant de juſteſſe & de ſolidité. Tout le monde connoit ce qu'on apelle ſon *petit Carême*; tout le monde l'a lu, ceux même qui ne liſent que des ouvrages d'eſprit & d'agrément, & que les autres ſermons de ce grand Prédicateur euſſent peut-être ennuyés. On a dit que ce *petit Carême* étoit *charmant*. Eſt-ce un éloge pour des ſermons? Il eſt ſûr au moins que ce n'en ſeroit pas un pour des ſermons ordinaires. Je conviens que l'âge du Roi demandoit de l'Orateur un ſtyle moins ſevère & moins grave. Mais celui de M. *Maſſillon* dans

Digitized by Google

ce *petit Carême* n'eſt-il point quelquefois trop brillant, trop fleuri? Si parlant devant un Roi enfant, le Prédicateur devoit changer de ſtyle, ce n'étoit pas pour en prendre un plus élevé & plus pompeux. Il falloit au-contraire en prendre un plus ſimple & plus familier, quoique toujours avec grace, nobleſſe, & dignité. Voilà ce que M. *de Fenelon* eut excellemment fait. Au reſte, ce qu'il y a de bien loüable dans ce *petit Carême*, c'eſt le choix des matières. L'âge des leçons fut ſaiſi; les devoirs des Rois furent nettement expoſés devant un Roi; & cela nous intéreſſe de plus d'une maniére. Le ſujet de ces diſcours a bien contribué à leur ſuccès.

Finiſſons l'Extrait des reflexions de notre judicieux Abbé par celle-ci. Les plus grands Prédicateurs ont des pièces très-foibles, & dont ils ſentent eux-mêmes d'autant mieux la foibleſſe, qu'elle vient en grande partie de la négligence avec laquelle ils les ont compoſées. J'en ai ſouvent entendu de telles; mais une penſée me frapoit alors, & je diſois en moi-même: *Comment un homme qui a autant d'eſprit que* N. *a-t-il pu ſurmonter le dégoût d'apprendre par cœur une pièce auſſi négligée?* Les profeſſions les plus agréables ont leurs desagrémens; la chaire a donc les ſiens. Mais le plus grand de tous, c'eſt le travail ſouvent très-pénible, toujours très-ennuyeux d'apprendre par mémoire; le zèle le plus ardent peut en être rebuté. Je dis donc à tous les Prédicateurs; *Compoſez avec ſoin; vous apprendrez avec facilité, & même avec plaiſir.*

Digitized by Google

Il faut passer présentement aux Panégyriques, qui font la seconde partie de ce volume. Il y en a cinq, dont voici les titres & les sujets. 1. Panégyrique de Saint *Charles Borromée*, prononcé dans l'église cathédrale de S. *Malo*, en 1751. pour une confrairie de Prêtres érigée sous l'invocation de ce Saint. *Dedit illi sacerdotium gentis, & beatificavit illum in gloria.* Le Seigneur lui donna le sacerdoce de la nation, & il le conduisit à la béatitude par la gloire. *Eccléſiaſt.* XLV. 2. Panégyrique de Saint *Benoit*, prononcé dans l'église des R. R. Pères Bénédictins de S. *Malo*, en 1752. *Ecce ego lactabo eam & ducam eam in ſolitudinem, & loquar ad cor ejus*, Osée II. Je l'attirerai doucement à moi; je le conduirai dans la solitude; & là je lui parlerai au cœur. 3. Premier Panégyrique de S. *Auguſtin*, prononcé dans l'église des Ursulines de S. *Malo* en 1752. *Gratia Dei ſum quod ſum, & gratia ejus in me vacua non fuit.* Tout ce que je suis, je le suis par la grace de Dieu, & elle n'a point été stérile en moi. 4. Panégyrique de Saint *Thomas de Villeneuve*, prononcé dans l'église de l'Hôtel-Dieu de S. *Malo*, en 1752. *Beatus vir qui poſt aurum non abiit, nec ſperavit in pecunia & theſauris. Quis eſt hic, & laudabimus eum; Elemoſynas illius enarrabit omnis Eccleſia Sanctorum.* Heureux l'homme qui n'est point allé après les richesses, & qui n'y a point mis son espérance? Qui est-il, & nous le louërons? L'Eglise racontera ses aumônes, *Eccléſ.* XXXI. 8. 5. Second Panégyrique de S. *Auguſtin. Qui fecerit & docuerit, hic magnus vocabitur in regno*

gno cœlorum. Celui, qui en faisant le bien, aura encore enseigné à le faire, sera très-grand dans le Royaume des cieux, *Matth.* V. 19. Après ces Panégyriques on trouve une exhortation pour un Mariage, dans lequel l'Epoux étoit fils de la Cousine germaine de l'Auteur, & l'Epouse fille de son frère.

Comme Saint *Thomas de Villeneuve* est le moins connu entre ceux dont M. l'Abbé *Trublet* a fait les objets de son éloquence, nous nous arrêterons au Panégyrique de ce Saint, pour en donner le précis dans le reste de cet Extrait.

Ce *Thomas* est l'Instituteur des Demoiselles Hospitaliennes de l'Hôtel-Dieu de S. *Malo*. L'amour de la pauvreté & des pauvres a fait son principal caractère ; & cet amour étoit en lui au plus haut dégré. Il le fit renoncer à ses biens aussitôt après la mort de son Père. Quelques années après il embrassa la vie religieuse, qui, selon son véritable esprit, est la pratique de la pauvreté la plus exacte ; & lorsque ses vertus l'eurent tiré du cloître, & élevé à l'Episcopat, il joignit à cette parfaite pauvreté, dont il ne se relâcha jamais, la charité la plus étenduë. Il ne se consola de sa dignité que parce qu'elle lui donna les moyens d'exercer sa vertu favorite ; de satisfaire sa plus forte passion, c'est-à-dire, son amour pour les pauvres ; & il fit voir ainsi à la fois dans le même homme, & dans le même tems, le plus pauvre de tous les Religieux, & le plus charitable de tous les Evêques. Né dans le diocèse de *Tolède*, en 1488. il mourut en 1555. & fut canonisé en 1658.

Les

Digitized by Google

Les deux qualités de Religieux & d'Evêque sont celles sous lesquelles le Panégyriste le fait considerer, & qui forment la division de son Discours. Né d'un Père & d'une Mère vertueux, *Thomas* trouva de grands secours dans la maison paternelle ; il n'y reçut que de salutaires instructions, il n'y vit que de bons exemples. Ses parens lui donnèrent sur-tout celui de la charité pour les pauvres, & il en fut d'autant plus touché qu'ils n'étoient pas riches. Ils pratiquoient à l'envi ce précepte de l'Ecriture. „ „ Ne détournez pas vos yeux de dessus le pau- „ vre, de peur que Dieu ne détourne les siens „ de dessus vous. Si vous avez beaucoup, don- „ nez beaucoup. Si vous avez peu, donnez „ peu : mais que la disposition du cœur suplée „ à la médiocrité du don. Alors dans une pe- „ tite aumône, Dieu en verra une très-grande ; „ car c'est le cœur qu'il regarde, & non pas la „ main. " Le jeune Thomas, fidèle imitateur de ses charitables parens, eut dès-lors une inclination particulière à l'aumône ; & il la faisoit en toutes les manières que son âge lui permettoit de la faire, quelquefois, il est vrai, avec plus de zèle que de lumière. Aimables imprudences, heureuses fautes, que ses parens voyoient avec la plus tendre complaisance ! Cependant, en loüant le bien qu'il faisoit, ils ne laissoient pas de lui faire connoître quand il l'avoit mal fait : en loüant son cœur, ils éclairoient son esprit ; & il en profitoit. Un cœur charitable est un bon cœur, & un bon cœur est toujours docile.

Les progrès qu'il fit ensuite dans l'étude, égalèrent

lèrent ceux qu'il avoit faits dans la piété. Ses maîtres formèrent son esprit, & l'enrichirent de toutes les connoissances utiles, aussi aisément que ses parens avoient formé son cœur, & l'avoient enrichi de toutes les vertus. Outre que son esprit étoit digne de son cœur, & que les heureuses dispositions de l'un répondoient aux heureuses inclinations de l'autre, la piété est pour les jeunes gens un grand moyen de réussir dans les choses différentes auxquelles on veut qu'ils s'appliquent, parce qu'elle leur fait un devoir de cette application, & qu'elle peut même suppléer à ce qui manqueroit aux talens en le remplaçant par plus de travail.

S. *Thomas* fut bientôt en état de donner des leçons, & il le fit pendant plusieurs années, avec la plus grande réputation, dans les deux plus célèbres Universités d'Espagne. Cependant Dieu l'appelloit à un état plus parfait. Cette réputation qu'il s'étoit acquise, si propre à l'attacher au monde, ne servit qu'à l'en détacher encore davantage, parce qu'il la regarda comme un danger de plus. Dieu lui donna un sentiment vif de ce danger de la réputation, & même du néant de tout ce qui s'appelle gloire humaine. Ces réflexions le frapent, le convainquent, le touchent, le déterminent; & à l'âge de trente ans, un homme fait, un célèbre Professeur, un homme dont la vie avoit été toujours vertueuse, & qui ne pouvoit se reprocher que les fautes inévitables aux plus justes; en un mot un grand homme, & un grand Saint, va se consacrer à la pénitence dans l'Ordre des Hermites de S. *Augustin*;

guſtin; & là humblement confondu avec de jeunes gens, dont pluſieurs, quelques mois auparavant, avoient peut-être été ſes diſciples, il remplit avec eux, & plus exactement qu'aucun d'eux, les exercices du noviciat, exercices ſouvent mêlés de beaucoup de choſes petites & puériles en apparence.

Un Religieux, dont la vocation avoit été ſi parfaite, fut un Religieux parfait, un Religieux humble & mortifié, ſur-tout pauvre d'eſprit & de cœur, comme il l'avoit été d'état. Il ſouhaita bien ſincérement, & demanda avec les plus vives inſtances, qu'on le laiſſât, & dans l'obſcurité du cloître, ſans le remontrer au monde, & dans l'état de ſimple Religieux, ſans l'élever aux dignités de ſon Ordre. Mais ſes Supérieurs ne crurent pas devoir déférer à ſon humilité dans aucun de ces deux points; l'Egliſe & l'Ordre de S. *Auguſtin* y auroient trop perdu.

A peine eut-il reçu le ſacerdoce, après deux ans de Religion, qu'il fut chargé du Miniſtère de la Prédication Evangélique. Ses ſuccès y furent ſi brillans, quoiqu'il ne cherchât point à briller, mais à convertir, que la Cour d'Eſpagne, ſi brillante elle-même en ces tems-là, voulut partager avec la ville & les Provinces le plaiſir de l'entendre. Alors regnoit à la fois ſur l'Eſpagne & ſur l'Allemagne un des Monarques les plus fameux dans l'hiſtoire de ces derniers ſiècles, l'Empereur *Charles quint*; & *Thomas de Villeneuve* n'eut point d'Auditeur plus aſſidu que ce Prince, auſſi grand par l'eſprit & les connoiſſances, que par la puiſſance & les ex-

exploits; plus grand encore par le sacrifice qu'il fit dans la suite, de tant de Couronnes qu'il possédoit sur la terre, pour ne s'occuper plus que de celle du ciel dans la retraite d'un monastère. On ne douta point dans le tems, que *Thomas de Villeneuve* n'eût eu beaucoup de part à cette résolution, tant par ses prédications pathétiques, que par ses entretiens particuliers avec ce Prince qui l'honoroit d'une confiance distinguée. Le Père *Claude Maimbourg*, dans la vie qu'il a écrite de notre Saint, dit; „ qu'après „ le Couvent de *Salamanque*, *Thomas* gouver- „ na celui de *Valladolid*, l'Empereur qui y te- „ noit sa Cour, voulant l'avoir auprès de lui, „ pour sa consolation particulière."

Voici, quelques traits tirés de la même vie, & que M. *Trublet* a placés dans les notes de son Discours. *Thomas* prêchant un jour devant ce Prince, lorsqu'il n'étoit encore que simple Religieux, il lui adressa la parole, après lui en avoir demandé la permission, sur une affaire qui se traitoit actuellement dans le Conseil, & l'Empereur ne s'en offensa point. L'Auditoire fut étonné, & le Prince édifié. En raportant ce trait, M. *Trublet* ajoute qu'il n'en parle que comme d'un fait singulier, & non comme d'un exemple à imiter. Ce sont là des choses du siécle & du païs. S. *Thomas* alloit aussi quelquefois à la Cour pour y recommander quelques affaires au Ministre & même à l'Empereur; mais il s'y conduisoit d'une manière qui fit dire au Connêtable de Castille: *Le père Thomas est Religieux par-tout.* Reprenons le fil de son Panégyrique.

Après

Après ce qui a été dit de ſon humilité, on comprend bien que ce fut malgré lui qu'il fut élevé à l'Epiſcopat. *Charles-quint* l'avoit nommé à l'Archevêché de *Grenade*; il le refuſa, & ſon refus fut ſi ferme & ſi décidé que l'Empereur ſentit bien qu'il ſeroit inutile de le preſſer davantage. *C'eſt un homme*, diſoit ce Prince, *qu'on ne peut refuſer quand il demande, ni vaincre quand il refuſe.* Quelque tems après, une nouvelle Prélature vint à vaquer, l'Archevêché de *Valence*, & *Charles-quint* y nomma un Religieux du même nom que notre Saint, mais d'un autre Ordre. Cependant la providence qui préſidoit à ce choix, permit que le Brevet fût dreſſé au nom du père *Thomas*, de l'Ordre de S. *Auguſtin*; ſoit que l'Empereur penſant ſouvent à ce Religieux par la grande eſtime qu'il avoit pour lui, eut prononcé, ſans le vouloir, le nom de ſon Ordre avec le ſien, ſoit que le Sécrétaire lui-même ſe fut mépris. Sur le point de ſigner, le Prince s'aperçoit de l'erreur, & en demande la raiſon. Le Sécrétaire dit qu'il croit avoir entendu nommer le père *Thomas de Villeneuve*, de l'Ordre de S. *Auguſtin*; mais qu'en tout cas, il auroit bientôt dreſſé un autre Brevet. *Non*, reprit l'Empereur; *ce qui eſt écrit, eſt écrit. Vous avez mieux fait que je n'ai dit, ou j'ai mieux dit que je ne penſois. Cette élection vient de Dieu, puiſque j'y ai eu ſi peu de part.* Ainſi parla *Charles-quint*. Cependant cette circonſtance ſingulière d'une aparence de hazard, qui avoit fait tant d'impreſſion ſur l'Empereur, n'en fit aucune ſur S. *Thomas*, & il refuſa avec

Digitized by Google

vec autant de fermeté que la première fois. Mais les ordres de ses Supérieurs furent si précis & si absolus qu'il fallut obéir.

Quel Episcopat ne devoit-on pas attendre d'une pareille résistance? d'une obéissance, pour ainsi dire, aussi forcée, d'une humilité qui n'est vaincue que par une autre espèce d'humilité? enfin de toutes les vertus qui jusqu'ici l'avoient toujours accompagnée dans *Thomas de Villeneuve*? Aussi, après son élévation à l'Episcopat, il en parut plus digne encore qu'auparavant, parce qu'elle servit à le faire mieux connoître. Si l'obscurité du cloître n'avoit pu cacher l'éclat de ses vertus, elle en avoit pourtant dérobé une partie. Elles parurent alors dans tout leur jour. Elles s'accrurent même avec sa dignité, & se mirent en quelque sorte en proportion avec ses devoirs.

L'amour de saint *Thomas* pour son Eglise ne lui permit pas de différer de s'y rendre: il y vola aussitôt après la consécration. Les instantes prières de sa mère, qui, devenue veuve, s'étoit consacrée au service des pauvres dans un Hôpital, ne purent l'engager à se détourner de sa route, pour passer quelques jours avec elle. En effet son Eglise avoit le plus grand besoin de la présence de Pasteur. Le peuple y étoit plongé dans l'ignorance & dans la corruption; & le Prêtre étoit comme le peuple. Saint *Thomas* fut bientôt témoin lui-même de tous ces maux par l'exacte visite qu'il fit de son diocèse; & par là il en fut le médecin. Les salutaires instructions, les sages réglemens, plus que tout

Digitized by Google

tout cela les saints exemples du Pasteur, bannirent peu-à-peu les vices, & leur firent succeder les vertus. Le diocèse de *Valence* prit une face nouvelle.

Mais il faut laisser ce que saint *Thomas* eut de commun avec tous les saints Evêques, pour considerer plus particuliérement ce qui a fait son caractère propre; c'est son amour pour les pauvres, son immense charité, ses abondantes aumônes. Elles lui acquirent le surnom d'*Aumônier*, surnom plus glorieux & plus grand que tous ces titres pompeux dont le monde a décoré ses prétendus Héros, surnom qui ne peut être comparé qu'au titre de *Père de la Patrie*, & de *Délices du genre humain*, qui a été donné à si peu de Souverains, & qui, sans la flatterie, l'auroit été à bien moins encore.

Saint *Thomas* ne refusoit aucun mendiant; & comme quelques personnes n'approuvoient pas cette sorte d'aumône, il répondit un jour: *C'est le devoir du Prince, d'empêcher qu'il n'y ait des Mendians; mais c'est le mien de leur donner.* M. l'Abbé *Trublet* remarque le dessus dans les Notes, où cette réponse du Saint est aussi placée, qu'elle n'est peut-être pas une règle pour les Laïques, mais qu'elle devroit en être pour les Ecclésiastiques, selon la mesure de leurs facultés, & à l'égard des mendians qui sont évidemment dans l'impossibilité de travailler. En général le principal devoir d'un Ecclésiastique, c'est d'édifier & de faire honneur à son état. Or il ne sauroit mieux remplir ce devoir que par la chasteté & par l'aumône. Ainsi le

précepte Evangelique, *que votre aumône ſe faſſe en ſécret*, n'a pas été donné pour lui, excepté quelques cas particuliers. La plupart des aumônes d'un Eccléſiaſtique doivent être connuës pour ſon honneur, ou plutôt pour celui de ſon état. Un Eccléſiaſtique devant éviter toute dépenſe ſuperfluë, paſſeroit pour avare s'il n'étoit pas connu pour charitable. Au reſte la meilleure manière de faire l'aumône, c'eſt de procurer du travail, & c'étoit auſſi celle de notre Saint. M. *Melon*, dans ſon *Eſſai Politique ſur le Commerce*, a dit du célèbre M. *Languet*, Curé de S. *Sulpice*; *homme d'Egliſe, il fait l'aumône*; *homme d'Etat, il fait travailler.*

M. l'Abbé *Trublet* profite habilement de l'occaſion qu'il trouve de louër M. l'Evêque de *Saint Malo*. Voici comment il s'en acquitte. „ Je ne „ doute point, mes frères, que, tandis que je „ parle du ſaint Archevêque de *Valence*, vous ne „ penſiez à votre Evêque; les raports entre „ eux ſont trop frapans. Vous penſez à ſa vi„ gilance paſtorale, à ſes viſites fréquentes dans „ toutes les parties de ſon diocèſe, viſites la„ borieuſes, dont il trouveroit un prétexte ſi „ plauſible de ſe diſpenſer, s'il conſultoit plus „ ſes forces que ſon zèle. Vous penſez ſur„ tout à ſa charité, à ſes aumônes, à ſa vie ſi „ frugale, ſi modeſte, ſi ſimple, ſi éloignée „ de toute ſorte de luxe & de faſte. Voilà ce „ qui eſt expoſé à tous les yeux. Mais à tou„ tes ces vertus il joint un ſavoir étendu & un „ eſprit ſupérieur. Au ſaint Evêque il joint „ le grand Evêque. Voilà ce qu'on voit tou„ jours

„ jours plus en lui, à mesure qu'on le voit plus „ souvent & de plus près; à mesure qu'on le „ connoit mieux. Vous me saurez gré, sans „ doute, mes frères, de lui avoir donné cette „ foible marque de mon attachement, de mon „ respect, de mon admiration."

Finissons par une exhortation pathétique de notre Orateur, qui fasse juger de ses talens dans ce genre. Après avoir dit que les Hôpitaux étoient sur-tout les maisons favorites de S. *Thomas*, il continue par cette apostrophe. „ Ecou- „ tez-moi, ames sensuelles, ames de chair & „ de sang, pour qui un pauvre languissant, & „ défiguré par la maladie, est un objet insu- „ portable; écoutez moi, & rougissez de vo- „ tre lâche délicatesse, délicatesse qui souvent „ même est moins réelle qu'affectée; ce seroit „ se confondre avec le peuple que de ne l'a- „ voir pas. J'avoue cependant, mes frères, „ qu'il y a une répugnance naturelle, & saint „ *Thomas* l'avoit; mais il la surmonta; & à „ force de la surmonter, il ne l'eut plus. Une „ des recompenses de la vertu, dès cette vie, „ c'est de devenir facile par l'habitude; mais „ une facilité ainsi contractée, ajoute au meri- „ te, bien loin de le diminuer.

„ Si votre répugnance est invincible quant „ au sentiment, si vous ne la surmontez jamais „ sans de nouveaux efforts, votre merite à ser- „ vir, à visiter les pauvres, en sera plus grand „ encore; & tandis que la grace, par un courage „ aussi invincible que cette répugnance, vous „ en fera constamment triompher, je vous fé-

„ lichemi de ce qu'elle vous la laisse. *Heu-*
„ *reux*, dit Jésus-Christ, *ceux qui souffrent*
„ *pour la justice !* Heureux donc à plus forte
„ raison, *ceux qui souffrent* toujours dans l'exer-
„ cice de la charité ! "

ARTICLE VII.

LETTRES A UN JEUNE PRINCE, *par un Ministre d'Etat, chargé de l'élever & de l'instruire. Traduit du Suédois.* Amsterdam, *chez* E. van Harrevelt. 1755. *in octavo.* p. 360.

Les ouvrages sur l'éducation, & sur l'instruction des Grands, auront beau se multiplier, le public ne se laissera point d'en voir paroître de tels que celui-ci, qui réunit tout l'agrément des lectures les plus amusantes, avec l'utilité des traités de morale les plus solides & les plus instructifs. Tout y inspire le goût des arts, du savoir, des qualités aimables, de celles qui font les grands Rois, de la vertu, de la religion; & les leçons les plus sages y sont enveloppées ordinairement sous les attraits du tour historique, de la fable, de la fiction, & animées par la forme de recit, bien plus attachante que le ton dogmatique.

Ces Lettres écrites entre 1751. & 1753. par Mr. le Comte *de Tessin* au jeune Prince confié à ses soins, se partagent naturellement en deux par-

Digitized by Google

parties. La première contient vingt-cinq Lettres écrites à Stockholm même l'an 1751. lorsque Mr. *de Tessin* étoit obligé par une longue maladie de garder son appartement, d'où il écrivoit tous les jours une Lettre au Prince pour le corriger de ses défauts, dans le stile, avec le ton & les tours qu'on doit employer auprès d'un enfant.

La seconde partie contient quarante-cinq Lettres plus sérieuses & plus importantes, écrites en 1752. & 1753. de la campagne, où les infirmités de Mr. *de T.* l'avoient obligé de se retirer, mais où il ne perdoit pas de vue le précieux dépôt qui lui avoit été confié.

Ces Lettres ont été écrites en Suédois, à la réserve de quelques-unes qui l'ont été en François: elles ont été imprimées à différentes reprises par ordre de S. M. la Reine de Suède. L'Editeur les a ramassées, & les a fait traduire en François & en Anglois, persuadé avec raison que le public lui saura gré des richesses qu'il lui présente. „ On les trouvera, dit-il, „ remplies de pensées les plus nobles, & de „ sentimens les plus tendres & les plus généreux. On cherche sur-tout à y exalter la „ religion & la vertu au dessus de toutes les „ qualités humaines, & on fait voir qu'il n'y „ a qu'elles qui puissent rendre l'homme heureux en cette vie, à prendre même le mot „ de *bonheur* dans le sens que le monde l'entend. L'objet principal de ces Lettres est „ d'instruire un *Prince* qui doit régir un jour „ de grands Etats, & procurer la félicité à plu-

„ sieurs milliers d'hommes. Mais elles peu-
„ vent également servir à tous ceux qui vivent
„ éloignés des Cours & des Princes. Outre
„ les sentimens tendres qu'ils y puiseront pour
„ la religion & pour la vertu, ils seront char-
„ més d'y voir traité profondément, du gou-
„ vernement d'un Etat, de la politique, de la
„ guerre, des négociations, du commerce, de
„ l'économie, de l'éducation, des voyages,
„ des sciences, des arts, de l'histoire, des sa-
„ vans, du goût, des spectacles, &c."

Il faudroit transcrire tout le livre, si nous voulions en tirer tout ce qui peut confirmer le jugement de l'Editeur. Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'en copier ici quelques morceaux, pour montrer à ceux de nos lecteurs qui ont du goût pour le bon & pour le beau, qu'ils ne peuvent se dispenser de lire l'ouvrage tout entier. Nous sommes même obligés de nous déterminer à-peu-près au hazard, tout y étant si bien qu'il reste à peine la liberté du choix.

Lettre II. „ Monseigneur, Pendant mon
„ insomnie il m'a semblé voir deux frères, tous
„ deux dans l'âge le plus tendre. Je remar-
„ quois que l'aîné n'employoit son tems qu'à
„ jetter, & s'amuser inutilement, ne voulant
„ rien aprendre ni rien savoir...
„ Le plus jeune au contraire lisoit assidu-
„ ment, s'apliquoit aux langues étrangères,...
„ méditoit déjà, & faisoit ses petites reflexions
„ sur ce qu'il avoit apris.
„ Comme toutes choses accroissent avec l'â-
„ ge,

„ ge, ces deux jeunes enfans eurent bientôt un
„ sort different. Le cadet qui avoit l'esprit po-
„ li, & cultivé par la lecture, faisoit déjà la
„ joie & l'ornement des compagnies, quoiqu'il
„ n'eût encore que dix ans. Il étoit admiré
„ dans les cercles & dans les sociétés, & cha-
„ cun s'empressoit de lui témoigner l'estime,
„ & la tendresse qu'il méritoit...

„ Mais l'aîné qui avoit déjà passé l'âge de
„ douze ans, n'étoit aimé ni estimé de perso-
„ ne. S'il paroissoit dans une compagnie, ce
„ n'étoit que pour bâiller & pour s'ennuyer;
„ s'amusant à regarder de côté & d'autre, &
„ ne pouvant répondre que des paroles stupi-
„ des à ceux qui lui parloient, incapables d'ail-
„ leurs de faire une action raisonnable.

„ Les parens qui s'aperçurent de cette gran-
„ de difference entre ces deux frères, cher-
„ choient à y remédier. Ils donnèrent des
„ maîtres à l'aîné pour lui aprendre à lire, &
„ l'obligèrent à garder le logis, tandis que les
„ autres se divertissoient... On fut obligé de
„ joindre les châtimens aux prières & aux me-
„ naces, ce qui affligeoit beaucoup ses pa-
„ rens & *même son jeune frère*, qui ne cessoit
„ de l'exhorter au travail. Cependant chacun
„ le fuyoit, & sans les vendeurs de poupées
„ & de colifichets, personne ne le croyoit de
„ quelque utilité.

„ A la fin accablé de reproches, & couvert
„ de honte, il résolut de réparer le tems per-
„ du... Mais ce fut trop tard, il se tourmen-
„ ta inutilement; & tandis que le cadet se di-

Digitized by Google

„ vérifioit agréablement, & qu'il étoit l'objet
„ de l'estime publique, le pauvre aîné étoit la
„ fable de la ville, &c."

Est-il possible de mettre mieux en jeu les ressorts de l'amour propre, pour inspirer à un enfant le goût de l'application?

Mr. de T. veut-il donner à *son Prince* de l'éloignement pour le luxe, & tout à la fois du goût pour un emploi louable des richesses, & des sentimens d'humanité, les deux frères viennent encore à son secours. L'aîné avec le même revenu que son cadet, vouloit toujours être couvert d'or & d'argent, & faisoit célébrer la magnificence par les ouvriers & par les marchands.

„ (*) L'autre au contraire se contentoit de
„ peu, n'achetoit par an que deux joujoux, en
„ prenoit bien soin, s'habilloit simplement mais
„ avec propreté & avec décence... Mais ce
„ qui vous surprendra, Monseigneur, c'est qu'au
„ bout de l'année, il n'avoit pas plus d'argent
„ de reste que son frère.

„ Les parens surpris avoient beau lui en demander la raison, il savoit toujours adroitement éviter de la leur dire. Cependant voulant absolument savoir ce que devenoient ses revenus... ils firent marquer à une certaine
„ empreinte l'argent qu'on devoit lui donner.
„ Quelle fut leur surprise! quand on retrouva
„ ensuite tout ce même argent chez de pauvres
„ soldats estropiés, chez des veuves désolées
„ de

(*) Lettre III.

„ de tout secours, chez des hommes misera-
„ bles & cassés de vieillesse, qui tous les ge-
„ noux en terre, & fondans en larmes, sou-
„ haitoient à ce jeune Seigneur les bénédictions
„ du ciel &c.

Veut-on un échantillon de la maniere dont Mr. *de T.* s'y prend pour corriger son Elève d'une mauvaise habitude? „ L'un de ces petits
„ frères, lui écrit-il dans la 5e. L., avoit pris
„ la mauvaise habitude de se mordre continuel-
„ lement la lèvre. Ceux qui étoient autour de
„ lui avoient beau le suplier d'y prendre garde,
„ ils n'y gagnoient pas plus que lorsqu'on le
„ prioit de parler François. Cependant... il
„ arriva que cette lévre s'allongea à un point
„ qu'elle vint enfin à trainer jusqu'à ter-
„ re. Quel malheur pour lui & quelle honte!
„ Son frère cadet en fut attendri jusqu'aux lar-
„ mes, & comme il cherchoit à couvrir les dé-
„ fauts de son frère, il imagina de venir se ca-
„ cher sous cette lévre pendante. Là il répon-
„ doit au nom de son frère aux étrangers qui
„ venoient lui parler François...

„ Je vous avouë, Monseigneur, que cet ac-
„ cident m'a épouvanté. Dieu conserve le Prin-
„ ce *Gustave*, ai-je dit en moi-même! Je me
„ suis aperçu qu'assez souvent il se mordoit la
„ lévre; mais comme il est déjà l'ami du bon
„ sens, & qu'il reçoit bien les petites instruc-
„ tions qu'on lui donne, il ne faut pas crain-
„ dre qu'un tel malheur lui arrive...

D'autrefois Mr. *de T.* enveloppe ses instructions sous une fable dans le goût de celles d'Esope.

sope. Deux guenuches souhaitent d'être transformées, l'une tout d'un coup en Empereur; l'autre en homme tout simplement, pour occuper ensuite un rang distingué, dont elle se seroit rendu digne. Jupiter les exauce; la première fait un Empereur ridicule, qui à la réserve de l'habit reste guenuche après sa métamorphose; & l'autre devenuë en état de regner, est mise à la place de l'autre, contrainte de quitter ses habillemens royaux.

La seconde partie contient des instructions plus sérieuses, & proposées plus sérieusement, quoique toujours avec les tours & les attraits qui peuvent les faire recevoir, & écouter avec plaisir. Tantôt Mr. de T... s'y propose de graver dans le cœur du jeune Prince les grands principes de la religion & de la morale; tantôt de lui inspirer du goût pour les arts, & pour les sciences qui conviennent à un grand Roi; tantôt de lui aprendre à connoitre les hommes, & à juger de leur vrai merite sans se laisser séduire par le rang qu'ils tiennent dans le monde. D'autres Lettres sont destinées à le munir contre la flatterie, & les autres écueils de la grandeur; le plus grand nombre à lui inculquer les principes du gouvernement; & toutes à en faire un honnête homme, un vrai chrétien, & un bon Roi. Dans plusieurs, les leçons sont cachées sous l'enveloppe de la fable, & ces fables sont très-bien faites.

Donnons quelques échantillons. Voici ce que Mr. de T. écrit au Prince, à l'occasion d'un incendie arrivé à Stockholm le 8. Juin de l'an

Digitized by Google

l'an 1751. & qui n'étoit pas encore éteint pendant que Mr. de T. écrivoit ſa Lettre (*).

„ J'ai toujours fait mes efforts pour contribuër de mon mieux aux plaiſirs innocens, & „ aux divertiſſemens de V. A. R. Mais aujourd'hui accablé ſous le poids de la douleur, ſouffrez que je la laiſſe échaper, & que „ je vous inſpire de la commiſération & de la „ pitié pour des milliers d'hommes, vos ſujets, „ que cet embraſement vient de jetter dans un „ ſort déplorable. Les voilà qui perdent à la „ fois leurs maiſons, leurs meubles, leur pain, „ leur argent. Nous autres que la main de Dieu „ a épargnés, nous mêlons nos larmes à celles „ de nos amis. C'eſt un tribut qu'exige de „ nous l'équité & la reconnoiſſance. Mais „ ſi l'amitié parle d'un ton ſi haut dans le cœur „ des amis, combien ne doit-elle pas élever „ la voix dans le cœur des Pères & des Mères envers leurs enfans? Or en quelle qualité Dieu a-t-il établi les Rois & les Princes „ ſur la Terre, ſi ce n'eſt pour être les Pères „ de leurs ſujets? Eſt-il donc poſſible que les „ enfans ſoient dans la ſouffrance ſans que les „ cœurs des Pères en ſoient attendris? Voilà „ la première impreſſion que reſſent vivement „ un Père; & quand ſa douleur eſt un peu calmée, il ſonge promtement à la manière dont „ il relévera le courage de ſes enfans affligés, „ & comment il réparera leurs pertes. Les bons „ Princes ont toujours deux voies pour cela: „ la

(*) 2. P. Lettre IV.

Digitized by Google

„ la première consiste dans une compassion cor-
„ diale, & c'est celle du Roi. Mais tout cela n'est
„ pas encore suffisant aux yeux de Dieu. Vous,
„ Monseigneur, qui savez déjà les grands traits de
„ l'Ecriture, vous rapellez-vous ce que fit Da-
„ vid quand Dieu le châtia par une maladie
„ contagieuse? Il s'humilia & pria le Seigneur
„ pour son peuple; & Dieu exauça sa prière,
„ quoique David fût lui-même la cause du fleau
„ dont ses sujets étoient affligés. Faites en de-
„ même, Monseigneur, priez Dieu qu'il cesse
„ de nous punir, & qu'il mette fin à l'embra-
„ sement. Si Dieu a exaucé David pécheur,
„ comment ne vous exaucera-t-il pas, vous
„ qui pouvez avec des mains innocentes lui of-
„ frir un cœur pur & sans tâche? &c."

Parmi quelques Lettres écrites en François, en voici une, destinée à engager le Prince à s'exercer dans cette langue (*).

„ Monseigneur, il me paroit si simple, si
„ juste, & si naturel de se vanter du souverain
„ bonheur d'être bien dans l'esprit de V. A. R.
„ que je n'ai pu me défendre de montrer à mes
„ voisins les deux Lettres qu'elles m'a fait la
„ grace de m'écrire. Je déburois par *Jag skal*
„ *berætta*, (Je vous aprends) ... Comment
„ le Prince n'écrit point en François! s'écrié-
„ rent mes auditeurs. Je me mordois les lévres,
„ & continuai; *en lyklig tidning* (une heureu-
„ se nouvelle)... Il ne fait donc pas le Fran-
„ çois, interrompit encore quelqu'un. Indigné
„ de

(*) Lettre X.

„ de leurs exclamations, de leurs doutes, & de
„ leurs questions, je repliai ma Lettre, je la
„ scellai, & je me mis à parler de la pluie &
„ du beau tems. Vous me demanderez peut-
„ être, Monseigneur, pourquoi je ne repliquai
„ pas à ces Messieurs? C'est que dans cette
„ Province-ci, les gens sont incrédules au pos-
„ sible, & malheureusement on dit qu'ils le sont
„ encore davantage en *Westrogothie*; qu'il y a
„ des têtes de fer que toutes les paroles du
„ monde ne persuaderoient pas, & qui veulent
„ tout voir, noir sur blanc. Je vais demain
„ à *Hellesis*, & mon embarras est extrême. Je
„ supplie V. A. R. de me faire la grace de
„ m'en tirer, & de me mettre à même de
„ pouvoir convaincre tous les incrédules du
„ païs, qu'elle sait la langue Françoise mieux
„ qu'ils ne la sauront de leur vie.

„ N'allez pas, Monseigneur, s'il vous plaît,
„ prendre ceci pour une fantaisie à moi. Je con-
„ nois trop le prix du souvenir & des bontés
„ dont vous m'honorez, pour vouloir gêner
„ V. A. R. sur la forme qu'elle peut juger à
„ propos d'employer pour me les annoncer.
„ Au contraire, après avoir lu & relu les deux
„ Lettres inestimables qui me sont venuës de sa
„ part, elles ne m'ont rien laissé à désirer. Le
„ naturel qui y regne est le vrai langage du
„ cœur, infiniment plus persuasif que tout le
„ clinquant que l'esprit y peut ajouter. J'ai l'hon-
„ neur d'être &c.

Voici une de ces fables sous lesquelles Mr. de T. enveloppe les leçons les plus utiles à un Sou-

Souverain. Quoiqu'elle ſoit un peu longue, on ne trouvera pas qu'elle le ſoit trop.

„ Un aigle accablé des ſoins de ſon gouverne-
„ ment, après avoir plané quelque tems dans
„ les airs, vint ſe repoſer auprès du nid de
„ la pie.

„ L'animal babillard qui depuis longtems cher-
„ choit l'occaſion de s'avancer à la Cour, & qui
„ cent fois avoit paſſé & repaſſé, s'étoit baiſſé
„ & abaiſſé devant le Roi ſans que ſa Majeſté
„ daignât l'honorer d'un de ſes regards, crut
„ pour cette fois que ſon heure étoit venuë.
„ La voilà qui ſe berce des plus belles eſpe-
„ rances, elle croit déjà ſa fortune faite, elle
„ s'avance près du Roi, & débute par ces pa-
„ roles... Sire, vous êtes le noble Roi de
„ notre *génération* legère; vous prenez d'au-
„ tant plus de peines à nous gouverner que
„ vous avez à faire avec des ſujets vifs & vo-
„ lages. En vérité les ſoins de votre gouver-
„ nement ſont infinis. Vous devriez, Sire,
„ *à travers* tant de travaux, chercher quelqu'un
„ qui vous amusât, & en la compagnie de qui
„ vous puſſiez vous délaſſer ... Que je ſerois
„ heureuſe de pouvoir ſervir V. M.! En quoi
„ conſiſte ta ſcience, répondit le Roi? Sire
„ répondit la pie, ce n'eſt point pour me van-
„ ter, mais j'ai une langue affilée telle qu'on
„ n'en connoit pas. Je ſai par cœur les plus
„ grands traits des hiſtoires, les époques, les
„ anecdotes; des fables, des contes. Certes ſi
„ mon Roi *trouvoit* plaiſir à entendre parler de
„ tout, aucun oiſeau ne peut le faire mieux

„ que

Digitized by Google

„ que moi. Eh bien, lui dit l'aigle, je m'a-
„ muserai à t'entendre babiller dans mes momens
„ de loisir...

„ ... Dès que le Roi eut cessé ses occupa-
„ tions, il fait apeller la pie... Tu sais, lui
„ dit-il, quel est le different entre le vautour
„ & le faucon; ... puisque tu sais raisonner de
„ tout, je veux que tu m'en donnes ton avis.
„ Sire, répondit-elle, *c'est une pauvreté que*
„ *tout cela, en vérité cela fait pitié, cela est du*
„ *dernier affreux.* Je ne puis comprendre com-
„ ment votre Majesté peut s'occuper des differens
„ particuliers. Vous auriez bien à faire si vous
„ entrepreniez de remédier à tout. Deux pi-
„ geons mariés se battent continuellement dans
„ mon voisinage; un moineau & un rossignol
„ recherchent en mariage un pinson & ne peu-
„ vent se souffrir l'un l'autre... Mais j'ai bien
„ d'autres choses, & je veux vous dire tout
„ ce que font vos sujets. Là dessus la causeu-
„ se pie passe en revuë tous les rangs & toutes
„ les conditions, fait d'un grain de sable une
„ montagne, confond tout, embrouille tout,
„ & aprend à l'aigle bien des choses de ses su-
„ jets, qu'il auroit fort souhaité de ne pas sa-
„ voir...

„ Tout ce que lui avoit dit la pie l'affligeoit
„ beaucoup... Le lendemain... l'aigle se plai-
„ gnit de ce qu'il avoit passé la nuit sans dor-
„ mir. Je n'en suis point surpris, dit aussitôt le
„ nouveau favori; voilà comme tout va dans le
„ desordre. Le canard sauvage qui fait le lit
„ de votre Majesté, épargne le duvet... Ah

Digitized by Google

„ que notre Roi eſt mal ſervi ! Regardez le
„ pourvoyeur, le gros, gras & raſſaſié cor-
„ beau ; à peine a-t-il fourni pendant toute
„ la mortalité des beſtiaux de quoi nourrir vo-
„ tre Majeſté. Avant-hier j'ai rencontré votre
„ courier de cabinet, l'hirondelle. Que pen-
„ ſez-vous qu'elle faiſoit ? Elle chaſſoit aux
„ mouches, & laiſſoit là les ordres de V. M ; &
„ le poète de la Cour, le doux roſſignol, qui
„ avoit donné un rendez-vous au ſerin, votre
„ Dame d'honneur ? Le hibou, votre garde de
„ nuit, a couché ſur le ſein de la chouëtte, qui
„ avec ſes cris a fait croire au peuple que ſon
„ ami avoit veillé.

„ Arrête malheureuſe, lui dit l'aigle, le hi-
„ bou ne dort jamais la nuit. C'eſt l'envie
„ d'opprimer les autres, & de me faire baſſe-
„ ment ta cour qui t'ont aveuglé au point de
„ changer le cours de la nature. Avant que
„ j'euſſe entendu ton miſerable caquet, je vi-
„ vois heureux, & mes ſujets étoient tranquil-
„ les. Je les croyois de bons ſujets, & ils m'ai-
„ moient. Préſentement tout s'obſcurcit à mes
„ yeux ; mes Officiers... ont formé des ſoup-
„ çons ; ils ſont dégoutés, ils ont perdu cou-
„ rage ; & au-lieu de me ſervir avec zèle & avec
„ affection, ils ſont dans la triſteſſe, & dans
„ la douleur. Vas, infame pie, je te chaſſe de
„ ma Cour, & pour marque de ta langue mé-
„ diſante, je te condamne à remuer la queuë
„ ſans ceſſe, à ne te trouver bien nulle part, &
„ à être toujours en mouvement &c.

Nous paſſerions les bornes où nous devons

nous

Digitized by Google

nous renfermer, si nous voulions donner une idée un peu détaillée de toutes les excellentes leçons qu'on trouve dans cet ouvrage, sur toutes les vertus qui forment le grand Roi, l'honnête homme, & le bon Chrétien, sur la piété, la clémence, l'affabilité, la justice, sur le choix des amis, la connoissance des hommes, la politesse, la nécessité de s'accommoder aux circonstances, & à l'humeur de ceux qu'on fréquente &c. sur la manière d'étudier l'histoire, sur le goût, sur les spectacles &c. En voilà assez pour donner envie de lire ce livre; & c'est tout ce que nous nous sommes proposés, ne prétendant point que cet extrait tienne lieu de la lecture d'un si bon ouvrage.

On a joint 5 réponses du jeune Prince à autant des Lettres du Ministre: voici la 3e.

MON CHER TESS,

„ Je vous rends graces, mon *Tess*, pour votre jolie Lettre, qui a été pour moi aussi utile qu'agréable. Je suis entiérement convaincu des solides instructions que mon *Tess* a bien voulu me donner. Je trouve qu'il est très-mal à un Prince d'ajouter foi à de faux rapports, & de concevoir de noirs soupçons. Aussi s'aperçoit-on toujours que ceux qui accusent les autres de malice, en ont eux-mêmes beaucoup. Par exemple, la mauvaise conscience de Caïn lui faisoit craindre que tous les autres n'en agissent avec lui, comme il en avoit agi avec son frère.

„ Les beaux exemples qu'il vous a plu de

„ m'alléguer, mon *Tess*, me donnent une gran-
„ de émulation, & m'excitent bien à en faire
„ de même. Je me souviens très-bien de les
„ avoir lus avec d'autres dans la petite biblio-
„ thèque dont la Reine m'a fait présent à Noël.

„ Vous avez remarqué avec grande raison,
„ mon *Tess*, qu'il faut recompenser le merite.
„ Il est juste que celui qui se rend digne de la
„ recompense, en jouïsse; & on doit trouver de
„ la satisfaction à faire du bien aux autres.

„ Je suis bien charmé, mon *Tess*, que ma
„ dernière Lettre vous ait plu. C'est moi-mê-
„ me qui l'ai composée, & arrangée dans ma
„ tête; mais après en avoir écrit le commence-
„ ment, le tems traînoit si fort en longueur,
„ qu'à la fin j'ai prié le Comte de *Duben* de
„ me l'achever avec le crayon, & je l'ai imité
„ ensuite avec de l'encre. Voilà pourquoi la
„ fin valoit mieux que le commencement. Soyez
„ toujours assûré, mon *Tess*, de l'affection con-
„ stante avec laquelle je serai toute ma vie,

De mon cher Tess

Le sincère ami

GUSTAVE.

Il y a quelques négligences de stile dans cette traduction: on a pu en remarquer quelques-unes dans les morceaux que nous en avons raporté. Il est bien difficile de les éviter toutes en traduisant; mais celles qu'on trouvera ici, ne sont pas en grand nombre, & ne sont pas de natu-

Digitized by Google

nature à pouvoir arrêter desagréablement dans cette lecture.

ARTICLE VIII.

MES LOISIRS.

Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc sum.

HORAT. Epist. lib. 1. Epist. 1.

A Paris, 1756. *in octavo*, pp. 143. & XVIII. *pour la* Préface & *le* Disc. Prél. *sans la Table.*

Quoiqu'on ne doive juger de rien sur l'étiquette, peu s'en est fallu que le titre de cet ouvrage ne nous ait empêché d'y jetter les yeux. Les deux mots qui le composent présentent deux défauts, qui peuvent aisément prévenir contre un Auteur, l'imitation & l'affectation. Ce sont visiblement *Mes Pensées* qui ont conduit à *Mes Loisirs*; & *Mes Pensées* étoient un titre bizarre, qui ne méritoit nullement d'être imité. Dès qu'on s'annonce par de semblables singularités, qui ne coûtent rien à trouver, c'est presque toujours la marque d'un génie étroit & minucieux. La simplicité & la solidité sont inséparables.

C'auroit pourtant été une condamnation beaucoup trop vigoureuse contre *Mes Loisirs*, que

Digitized by Google

celle qui les auroit entiérement mis au rebut. Ils ſont inconteſtablement d'un homme d'eſprit, qui s'eſt accoutumé à réfléchir, & qui pour l'ordinaire enviſage les objets ſous leur véritable point de vuë. La petiteſſe du Volume fait auſſi voir qu'il n'a point voulu le groſſir, comme la choſe auroit été facile, de penſées communes, ou hazardées; mais qu'il s'eſt reſtraint à celles qui peſées à la balance d'un jugement aprofondi, lui ont paru de miſe. Il les a rangées ſous des titres, en forme de Dictionnaire; cela leur donne un plus grand air de variété: mais la manière de réunir dans un Chapitre celles qui apartiennent à un même ſujet, paroit plus ſatisfaiſante. Il eſt vrai que le peu d'étenduë de ce Volume eſt favorable à la diſpoſition alphabétique. Quoi qu'il en ſoit, rendons un compte abrégé de cette production; ce qui ne pourra ſe faire que par la voie de quelques échantillons.

Parlons d'abord des pièces qui ſervent d'*Introduction*. La première eſt une Dédicace à Monſeigneur le Comte d'*Argenſon*, Miniſtre & Sécrétaire d'Etat de la Guerre. Le choix du *Mecène* eſt très-convenable: M. d'*Argenſon* joint à toutes les qualités d'un grand Miniſtre, celles de l'eſprit & du cœur qui peuvent le faire reſpecter & chérir. Ainſi perſonne ne critiquera ces expreſſions de l'Auteur. „ La naiſ„ ſance ne fait qu'annoncer ou ſupoſer le me„ rite; les honneurs n'en impoſent qu'au vul„ gaire; le génie vaſte & de grands talens n'ex„ citent que l'admiration; la vertu ſeule capti„ ve les cœurs. Voilà, *Monſeigneur*, vos vé„ rita-

Digitized by Google

„ rables droits sur le mien. Qu'il m'est doux
„ d'en faire aujourd'hui un aveu public, en
„ faisant paroître ce petit ouvrage sous vos
„ auspices! Si ma façon de voir, de sentir, de
„ penser, que j'y développe, obtient votre suf-
„ frage, j'espérerai que ce fruit de mes loi-
„ sirs parviendra à la postérité. "

La Préface renferme la déclaration, que l'Auteur n'a point fait de plan pour ce Livre, qu'il n'a rien aprofondi, qu'il n'a point fait de système nouveau, & qu'il s'est conformé à l'usage. On comprend bien qu'il veut dire par là, qu'il n'est point de ces esprits audacieux, qui prennent un essor téméraire, & qui croient qu'on ne peut se distinguer qu'en attaquant des vérités reçues & sacrées. „ Je suis, dit notre Auteur, assez imbecille pour croire qu'il est des „ choses sur lesquelles il ne faut rien innover; & „ que plus on y a réfléchi, plus on doit garder le silence. " Cela est bien; mais ce qui suit, est un peu alembiqué. „ La Litterature „ a ses Conquerans, ses Héros, & ses grands „ hommes. Les premiers sont funestes à l'humanité, les seconds l'exposent, les derniers „ seuls la conduisent avec sagesse. " Cela n'est pas clair; & en l'examinant de près, il seroit aisé d'y trouver des défauts de justesse. Mais ne nous arrêtons pas trop aux avenues.

Il faut encore passer par le *Discours préliminaire*. Il y regne une idée intéressante & bien rendue. C'est que l'analyse, dont le nom seul effarouche, & qu'on croit réservée pour les sciences abstraites, est non seulement plus néces-

ceſſaire dans le monde que dans le cabinet, mais qu'elle y eſt plus employée, & par ceux même qui paroiſſent avoir le plus d'éloignement pour tout ce qui exige quelque contention d'eſprit. En voici les preuves, qui ſont cependant plus badines que ſérieuſes.

„ Une jolie femme à ſa toilette analyſe ſes „ traits, cherche les raports que les ornemens „ étrangers peuvent avoir avec ſa figure, & „ ne ſe détermine à placer telle fleur, ou telle „ mouche, qu'après l'examen le plus ſcrupu- „ leux de l'effet qu'elle doit produire.

„ Vaque-t-il un emploi à la bienſéance de „ quelqu'un ? Ce quelqu'un s'occupe de tous „ les moyens qui peuvent intéreſſer le Mini- „ ſtre en ſa faveur ; il les analyſe, les péſe, „ & ne choiſit entre eux qu'après la juſte apré- „ ciation.

„ Un plaiſant de profeſſion analyſe le matin „ les raports qui ſont entre ſon talent & le ton „ des maiſons où il veut faire rire le ſoir. Il „ juge non ſeulement l'effet que doit avoir tel „ bon mot, ou telle attitude ; mais il exami- „ ne même de quelle adreſſe il ſe ſervira pour „ y amener la converſation. "

Le but où l'Auteur tend par ces remarques, c'eſt de faire ſentir qu'il a tiré un meilleur parti de cet eſprit d'analyſe dont tous les hommes ſont doués. Il a tourné ſes vuës du côté de la ſociété, & des devoirs que l'homme eſt apellé à y remplir. Ces devoirs ſont fondés ſur des principes généraux que tout le monde a dans la bouche ; mais l'économie & l'aplication de

ces

Digitized by Google

ces principes doit être le sujet des reflexions, non seulement des Philosophes, mais de tous les hommes. Personne ne peut se dispenser de concourir au grand ouvrage de la réformation des mœurs: pour cet effet il faut descendre en soi-même, analyser ses idées, ses sentimens & ses devoirs, régler sa conduite sur les vérités aperçuës dans cet examen, communiquer cet examen à la société, comme un effet qui lui apartient, comme un tribut qu'on lui doit, & dont elle fait son profit, ou le nôtre, en acquiesçant à nos nouvelles découvertes, ou en rectifiant nos erreurs.

Il est tems de visiter le corps de la place. Tant de Philosophes modernes ont fait du bonheur l'objet de leurs reflexions, & le sujet est en effet si digne d'occuper notre esprit, qu'il est tout naturel de commencer par cet Article de *Mes Loisirs.*

„ Il n'est personne qui ne se dise: je veux „ être heureux; mais presque tout le monde „ se met en chemin pour arriver au bonheur, „ sans s'informer seulement quelle route il faut „ prendre. Est-il surprenant que tant de gens „ s'égarent?

„ Nous cherchons à découvrir le bonheur, „ comme un Astronome cherche à découvrir „ une Etoile. Imbecilles que nous sommes! „ Baissons les yeux; il est à nos pieds, & nous „ passons dessus, sans daigner le regarder.

„ Le bonheur & le repos resultent l'un de „ l'autre, & ne sont, pour ainsi dire, qu'une „ seule & même chose; mais il ne faut pas

Digitized by Google

„ confondre le repos avec l'inaction. Le repos „ de l'ame eſt dans un mouvement régulier, „ que rien ne ſuſpend, que rien ne précipite.

„ Travailler à vaincre ſes penchans, c'eſt „ commencer d'être heureux.

„ Lorsqu'il s'agit de donner des principes à un „ jeune homme, ne vaudroit-il pas mieux com- „ mencer par cette queſtion: Voulez-vous être „ heureux? que par cette maxime: Connois- „ ſez vos devoirs? Il ſoupire après l'indépen- „ dance, tant qu'il n'en aperçoit pas les dan- „ gers. Le mot de devoir l'effarouche, celui „ de bonheur lui plait. En ne lui montrant „ la vertu que comme un tyran, qui veut être „ obéi, on l'écarte d'elle; en ne l'offrant que „ comme un guide aimable, qui mène au bon- „ heur, on lui perſuade de la ſuivre; & per- „ ſuader eſt plus ſûr que de contraindre. Quand „ les devoirs ne ſont indiqués que comme des „ moyens d'être heureux, on ſe détermine à les „ remplir. Le mot de Bonheur eſt comme une „ quinteſſence parfumée, qui corrige l'amertu- „ me des ſimples, ſans rien ôter à leurs pro- „ priétés.

„ L'abſence du mal eſt un état de médiocri- „ té dans le bonheur, que les gens que l'on croit „ heureux ne voient pas toujours ſans envie.

„ On ne ſe laſſeroit pas d'être véritablement „ heureux; mais on ſe laſſe de tout ce qu'on „ a cru qui devoit rendre heureux."

Eſſayons de commenter ces paroles d'une manière qui faſſe ſentir le plus ou le moins de juſteſſe des reflexions qu'elles renferment.

Il

Il n'y a presque personne qui se dise : je veux être heureux ; tout est machinal & se fait par instinct dans le monde. Quand les divers éguillons qui nous portent aux espèces de plaisirs dont nous sommes susceptibles, viennent à se faire sentir, & que la force de l'âge & du tempérament excite des sollicitations perpetuelles, & presque irrésistibles, on s'attache, on se livre aux objets qui paroissent propres à éteindre les flammes dont on est dévoré ; & quand on a épuisé son ardeur & ses forces, le dégoût nous en détache, jusqu'à ce qu'une nouvelle saillie des sens nous porte vers d'autres objets, soit du même genre, soit d'un genre different. Voilà tout ce que le gros des hommes sait faire pour arriver à un bonheur, dont il n'essaie jamais de se former des idées distinctes.

Il n'est donc point exact de comparer leurs soins & leur attention à ce que fait un Astronome pour découvrir une Etoile. Les passions arment nos yeux d'un Telescope par raport à la connoissance des moyens propres à les satisfaire ; elles rendent ingénieux & industrieux les gens qui sont naturellement les plus lourds & les plus bornés. Mais ce n'est pas à dire qu'elles éclairent les hommes sur la vraie notion du bonheur, & sur la route qui y conduit : au contraire les distractions & les émotions perpetuelles qu'elles nous causent, ne permettent pas que nous donnions jamais une application sérieuse & soutenuë à ces importans objet.

C'est plutôt l'action que le repos qui rend l'homme heureux ; mais c'est une sorte d'action qui

Digitized by Google

qui ne peut avoir lieu que dans ce repos qui naît du calme de toutes les passions déréglées. On n'est, par exemple, jamais plus heureux que quand on aime Dieu de tout son cœur ; action des plus vives & des plus ferventes qu'on puisse concevoir : mais pour aimer ainsi Dieu, il faut être dégagé de toutes ces affections corrompuës qui agitent & tourmentent les pécheurs. Personne encore ne goûte un bonheur plus pur, que celui qui plein de charité pour ses semblables, leur rend avec empressement tous les bons offices dont il est capable. Cela supose sans contredit, de l'action, un mouvement presque perpetuel ; mais ce mouvement, cette action, n'auront jamais lieu, si l'ambition, l'avarice, ou quelque autre passion tyrannique, impriment à notre cœur des déterminations si fortes qu'il soit obligé de les suivre.

Il ne s'agit pas tant de vaincre ses penchans que de les régler & de les diriger. Toute Philosophie, toute Morale, qui bâtissent sur le principe de l'extirpation des passions, reposent sur un fondement ruïneux. La nature ne se laisse point détruire ; mais elle se prête, elle est flexible à tout ce qui ne répugne point à son essence. Or les directions par lesquelles on détermine les penchans vers les objets propres à nous rendre véritablement heureux, bien loin de répugner à la nature, ont avec elle une conformité que la raison nous fait bientôt sentir ; & c'est même cette conformité qui est la source de notre bonheur.

La matière de former les jeunes gens à la ver-

Digitized by Google

vertu, & de les conduire en même tems au bonheur, eſt ſans doute ce qu'il y a de plus important, mais en même tems de moins connu. Tout fourmille de Plans d'Educations; mais où ſont ceux qui ſachent combiner la ſolidité des préceptes avec la douceur des moyens propres à les faire goûter? Ce qu'on peut faire de meilleur & de plus ſimple à cet égard, c'eſt d'attacher conſtamment à toute action raiſonnable & vertueuſe que les enfans & les jeunes gens commettent, des douceurs qui naiſſent de recompenſes incapables de flatter les paſſions; & de leur faire éprouver des desagrémens, des mortifications, qui n'aient rien de propre à les aigrir, mais qui ſervent à les convaincre de leur tort, toutes les fois qu'ils donnent dans quelque écart. Cela ſupoſe de la part de ceux qui dirigent les éducations, une ſagacité, un tour d'eſprit judicieux, une attention, une modération, dont de mille perſonnes à peine une eſt capable. Auſſi presque toutes les éducations tiennent beaucoup du hazard; & lorsque les ſujets réuſſiſſent, ils en ſont plus redevables à un fond naturel qui les porte au bien, ou à quelques circonſtances fortuïtes, qu'aux ſoins qu'on a pris d'eux. Je ne prétens pas nier par là l'utilité de l'Education; mais je ſouhaite ſeulement qu'on s'en faſſe de juſtes idées.

Quand on a beaucoup de mal, il ſuffit d'en être délivré pour ſe trouver heureux, & pour avoir même un ſentiment vif de ſon état. Mais les gens qui n'ont jamais ſouffert, ſont en quelque ſorte à plaindre, parce qu'ils n'ont aucune idée du prix de leur état. C'eſt

Digitized by Google

C'eſt la plus forte preuve d'un ſort à venir réſervé à l'homme que ce dégoût ſucceſſif qu'il éprouve pour tous les biens du monde.

Prenons un paſſage d'un ordre different, & qui eſt fort judicieux dans ſon genre.

„ Le Géomètre n'eſt pas l'homme du monde
„ qui juge le plus ; mais il eſt celui qui juge
„ le mieux.

„ Les premiers axiomes de la géométrie
„ ſont ſi ſimples qu'il paroit ridicule de les
„ donner en principes ; cependant ils ménent
„ à de grandes difficultés d'autant plus rebutan-
„ tes qu'on n'en voit pas encore l'aplication ;
„ mais après les avoir vaincuës, on ſe trouve
„ comme l'armée d'Annibal, lorsque du ſom-
„ met des Alpes elle aperçut les plaines d'Ita-
„ lie. Les murmures ceſſent, les champs prêts
„ à être moiſſonnés ſe montrent ; & les obſta-
„ cles qui reſtent à vaincre, ne ſemblent plus
„ inſurmontables.

„ Les commencemens de toutes les ſciences
„ ſont arides. Ceux de la géométrie doivent
„ l'être davantage que les autres, puiſque la
„ géométrie, plus ſcience que pas une, eſt la
„ clef de toutes.

„ Hypothèſe & principe ſont deux choſes
„ qu'il ne faut pas confondre. On ſe ſert au-
„ jourd'hui de l'une comme de l'autre. Eſt-
„ il ſurprenant qu'on ſoit ſi ſouvent dans l'er-
„ reur ?

„ Il ne faut pas croire que le Géomètre ne
„ puiſſe jamais ſe tromper. La géométrie di-
„ rige la marche du principe à ſes conſéquen-
„ ces ;

Digitized by Google

„ ces; mais, si le principe est faux, elle ne
„ le redresse pas.

„ L'infini est un; car, s'il n'étoit pas un,
„ il ne seroit pas infini.

„ On peut imaginer deux lignes menées de
„ deux points à hauteur differente jusqu'à l'in-
„ fini; mais il ne faut pas les regarder comme
„ deux infinis. Quelques Géomètres modernes
„ n'abusent-ils pas de ce mot, ainsi que les
„ Amans?

„ Je ne sais si tout Géomètre est Philosophe,
„ mais je ne crois pas qu'on soit Philosophe,
„ sans être Géomètre."

Des differentes remarques qu'on pourroit ajouter ici à celles de l'Auteur, nous n'en indiquerons que deux. La première, c'est que l'étude de la géométrie n'a point les difficultés que bien des gens lui prêtent. Il faut à la vérité un goût, une disposition naturelle qui y porte; mais il en faut pour tout. Quand une fois on tient ce don de la nature, il n'y a peut-être rien qu'on aprenne plus aisément & plus rapidement que la géométrie. C'est sans exagération une espèce de jeu d'enfant: aussi a-t-on vu dans ce siècle les d'*Alembert*, les *Clairaut*, les *Chesteaux*, les *Euler* fils, arriver à des connoissances supérieures dans ce genre dès l'adolescence. Cela ne diminue rien du prix de la science, & de la consideration que méritent ceux qui la possèdent: il ne s'agit que de dissiper un préjugé, qui attache aux noms de la géométrie, de l'Algèbre, &c. les idées du travail le plus effrayant.

L'au-

Digitized by Google

L'autre remarque concerne l'impossibilité de se tromper où se trouve le Géomètre. Elle est très-réelle, tant qu'il procède géométriquement, & que, partant des principes simples & inconteſtables, qui servent de fondement à la géométrie, il en déduit des conséquences conformes aux règles du raisonnement. Mais le danger de l'erreur commence dès que le Géomètre transporte ses principes à d'autres sciences, & veut en faire l'aplication à des sujets réels, ou *concrets*, comme on parle dans l'Ecole, à l'égard desquels il ne possède pas cette évidence qui se trouve dans les notions abstraites purement géométriques.

ARTICLE IX.

(*) SUITE *de la Défense de la Révélation contre les objections des Esprits-Forts.*

XXIX. Nous reconnoissons par ce moyen, que toutes les actions des autres hommes avec qui nous vivons, peuvent être considerées sous un double point de vuë. D'un côté on peut les envisager par raport au but que les hommes se proposent dans leurs actions, en vertu duquel elles s'accordent avec leurs devoirs, ou y répugnent; ce qui les rend susceptibles

(*) Voyez *Bibliothèque Impartiale*, Tome XI. pag. 394.

Digitized by Google

tibles d'imputation. Mais d'un autre côté nous pouvons juger de ces actions, entant qu'elles se raportent à nous, & qu'elles tendent à notre bien, ou à notre desavantage ; auquel cas le point de vuë précedent doit être entiérement séparé de celui-ci, & nous devons nous persuader fortement, que ces actions & le raport qu'elles ont avec nous, ont été réglés immédiatement de Dieu. C'est là non seulement une conséquence nécessaire de ce que nous avons dit jusqu'ici ; mais on trouve la même chose distinctement & positivement exprimée dans plusieurs passages de l'Ecriture Sainte.

XXX. Il ne sauroit non plus y avoir de consideration plus efficace que celle-là, pour nous préserver de toutes les affections déréglées, comme la colère, la haine, l'envie, la vengeance, & pour nous engager à les détruire entiérement en nous. Tous ceux qui pensent, ont regardé de tout tems ces affections comme la source de tous les vices, & ont soigneusement recherché tous les motifs, qui peuvent en faire sentir la laideur à l'homme, & l'en délivrer.

XXXI. Cette notion de la providence de Dieu fermant véritablement & parfaitement la source de tous les vices, est aussi le motif le plus puissant pour nous porter à toutes sortes de vertus. L'amour de Dieu est très-sensiblement excité & fortifié en nous, quand nous réfléchissons que tout ce qui nous arrive a été déterminé par Dieu, & qu'ainsi nous nous trouvons dans une espèce de commerce perpetuel

Digitized by Google

avec cet Etre suprême. Cette même considération nous sollicite à un véritable amour, non seulement envers nos amis, mais même à l'égard de nos ennemis. Car dès-là que nous sommes obligés de regarder d'un tout autre œil les attaques que forment contre nous nos ennemis, entant que nous en ressentons les effets, toutes les causes de haine cessent à la fois, & nous nous trouvons en état d'accomplir la volonté de Dieu en aimant sans hypocrisie nos plus violens ennemis.

XXXII. Si donc on trouve dans l'Ecriture Sainte, avec la pure doctrine de Dieu, la vraie source de toutes les vertus, & les motifs les plus magnifiques & les plus puissans pour nous y porter, proposés de la manière la plus expresse; il faudra nécessairement convenir que ce Livre est propre à contribuër à l'avancement de notre vrai bonheur. Et quand on ne voudroit pas encore lui attribuër pour cela une origine divine, on est au moins en droit de tirer cette conséquence incontestable, que l'Auteur de ce Livre a non seulement eu des idées distinctes de l'essence de la véritable félicité, mais qu'il a encore travailler sérieusement à retirer les hommes de tous les vices, & à les conduire dans le chemin de la vertu. N'y auroit-il pas autant d'absurdité que d'injustice, à vouloir décrier cet Auteur comme un insensé, ou même comme un imposteur?

XXXIII. Il resulte de là que, quand les Auteurs sacrés, du bon sens, de la probité desquels nous sommes parfaitement convaincus, ra-

Digitized by Google

racontent des choses qui nous paroissent incroyables, il seroit souverainement injuste de les rejetter par une simple & absoluë négation. Or l'Ecriture Sainte nous raporte d'une manière circonstanciée, plusieurs choses qui concernent les miracles que doivent avoir fait des personnes qui se glorifioient d'une mission divine; & ces miracles sont tels, qu'en accordant aux Esprits-forts les difficultés qu'ils forment contre eux, & qui naissent en partie d'une imagination déréglée, en partie d'ignorance, ou de malice, il faudroit nécessairement reconnoître un miracle bien plus grand, par lequel Dieu auroit immédiatement aveuglé les hommes, pour donner force & croyance à l'imposture de ces gens-là.

XXXIV. Les Apôtres, & une multitude des premiers Chrétiens, déposent unanimement, non seulement que Jésus-Christ est ressuscité des morts, mais encore qu'ils l'ont vu de leurs propres yeux depuis sa résurrection, & qu'ils se sont même entretenus avec lui. Qu'ils n'aient rien cru de ce qu'ils ont avancé à cet égard, & qu'ainsi ce soit de leur part une imposture manifeste, c'est ce que personne ne peut avancer avec la moindre ombre de fondement, pour peu qu'il ait fait attention à leur doctrine, & à la constance avec laquelle ils l'ont soutenuë. Il seroit encore moins vraisemblable de dire que les Apôtres étoient séduits par de fausses imaginations, & que tout leur fait n'étoit qu'illusion. Ou bien il faudroit en revenir à affirmer, que Dieu les avoit aveuglés miraculeusement tous à

Digitized by Google

la fois, & cela en faveur de la propagation d'une fausse doctrine.

XXXV. Avec quelque solidité que les plus fortes d'entre ces objections aient été réfutées depuis longtems, il me semble pourtant que les considerations que j'ai proposées jusqu'ici, sur la pureté de la doctrine qui est enseignée dans l'Ecriture Sainte, & son parfait accord avec le bonheur de l'homme, achévent d'anéantir tous les doutes que l'incrédulité seule est capable de former, sur-tout si l'on réfléchit en même tems sur les caractères d'une vraie Révélation divine qui ont été indiqués. Car une semblable Révélation ne doit point être accompagnée d'une trop grande évidence, & il suffit qu'elle renferme tout ce qui peut procurer le salut des hommes, qui veulent travailler sérieusement à la réformation de leur cœur; ce qui détruit sans exception toutes les difficultés qu'on ne cesse de former sur la manière dont la Religion Chrétienne s'est répanduë dans le monde.

XXXVI. La résurrection de J. Christ est encore un fait inconteſtable; & un pareil miracle ne pouvant être l'ouvrage que de Dieu seul, il est impossible après cela de revoquer en doute la divinité de la mission du Sauveur. Par conséquent la doctrine de Christ & de ses Apôtres est divine; & comme son but tend à notre vrai bonheur, nous pouvons croire avec la plus ferme assurance toutes les promesses que l'Evangile nous fait, tant pour cette vie que pour celle qui est à venir, & regarder la Religion Chrétien-

Digitized by Google

tienne comme un ouvrage de Dieu qui se raporte à notre salut. Il n'est pas nécessaire de donner plus d'étenduë à ces reflexions, puisqu'il est impossible à quiconque est une fois convaincu de la résurrection de J. Christ, de conserver le moindre doute sur la divinité de l'Ecriture Sainte.

XXXVII. Les Esprits-forts ne sauroient alléguer quoi que ce soit de plausible contre ce fondement, sur lequel la divinité de l'Ecriture Sainte repose d'une manière inébranlable. Quand on les force à tourner leurs batteries de ce côté-là, ils mettent en œuvre les plus mauvaises défaites pour ne pas entrer dans le fond de la question; ils ont recours à toutes sortes d'échapatoires, pour changer de matière, & s'attaquer à quelques autres Articles, où ils prétendent trouver des incompréhensibilités, & même des contradictions. Le plus souvent leurs raisonnemens ne portent pas sur des doctrines contenuës en termes formels dans l'Ecriture Sainte, mais sur d'autres qu'on n'en peut déduire qu'à la faveur de certaines conséquences. Quand même ces conséquences seroient pour la plupart légitimement inserées, leur procedé manque pourtant de droiture, lorsqu'en se déchaînant contre elles, ils travaillent à persuader aux hommes, qu'elles suffisent pour décréditer entiérement l'Ecriture Sainte.

XXXVIII. C'est déjà un indice certain d'une malice cachée, que d'attaquer ainsi la crédibilité d'un écrit par des voies qui sont étrangères au fondement sur lequel cette crédibilité

Digitized by Google

repose ; & l'on est autorisé à juger de ceux qui tiennent une pareille conduite, que quand, outre l'Ecriture Sainte, il existeroit une autre Révélation divine, ils ne s'en accommoderoient pas mieux, puisque des vérités divines ne peuvent jamais s'accorder avec les préjugés & les passions qui les guident. On peut donc accorder d'entrée aux Esprits-forts, que l'Ecriture Sainte doit contenir quantité de choses, qui ne leur conviennent point, & qui leur paroissent peu raisonnables. Ce seroit au contraire une des choses les plus préjudiciables à la divinité de l'Ecriture Sainte, que l'accord qui se trouveroit entre sa doctrine & les idées des Esprits-forts.

XXXIX. Quant à ce qui regarde ensuite les difficultés que forment les mêmes adversaires, & les contradictions aparentes qu'ils prétendent se trouver dans l'Ecriture Sainte ; il ne sera pas inutile de commencer par remarquer, qu'il n'y a aucune science, quelque solidement fondée qu'elle soit, contre laquelle on ne puisse faire des objections tout aussi fortes, & de plus fortes encore. Il s'y rencontre également des contradictions aparentes, qui sont telles qu'au premier coup d'œil on les croiroit insolubles. Mais comme on est en état de remonter jusqu'aux premiers principes de ces sciences, cela fournit les moyens de détruire de fond en comble ces difficultés. Cependant, quand on n'en viendroit pas à bout, ces sciences n'en perdroient rien de leur certitude. Pourquoi des raisons tout-à-fait semblables suffiroient-elles

les pour ôter toute autorité à l'Ecriture Sainte?

XL. La géométrie est regardée comme une science dans laquelle on ne suppose rien qui ne puisse être déduit de la manière la plus distincte des premiers principes de nos connoissances. Néanmoins il s'est trouvé des gens fort au dessus du médiocre, qui ont cru trouver dans la géométrie de très-grandes difficultés, & dont la solution étoit impossible; par où ils s'imaginoient avoir privé cette science de toute sa certitude. En effet les raisonnemens qu'ils ont proposés à cet égard, sont si captieux, qu'il ne faut pas peu de peine ni de pénétration pour les refuter exactement. La géométrie n'en perd pourtant quoi que ce soit de son prix aux yeux de tous les gens de bon sens; & il en seroit de même, quand elle ne suffiroit pas à dissiper entiérement ces difficultés. De quel droit les Esprits-forts prétendent-ils donc, qu'il faut sans balancer rejetter l'Ecriture Sainte, à cause de quelques embarras, qui le plus souvent ne sont pas à beaucoup près aussi considerables que ceux auxquels la géométrie est exposée?

XLI. On rencontre de plus en géométrie des propositions rigoureusement démontrées, qui, lorsqu'on ne les examine pas avec le plus haut dégré d'attention, paroissent être en contradiction les unes avec les autres. Je pourrois en produire ici divers exemples, si leur intelligence ne demandoit une connoissance de la géométrie plus profonde que je ne dois la supposer dans la plupart de mes Lecteurs. Mais je puis du moins assurer, que ces contradictions apa-

Digitized by Google

rentes ſont d'une beaucoup plus grande importance que celles qu'on prétend découvrir dans l'Ecriture Sainte. Avec tout cela perſonne ne s'eſt encore aviſé de revoquer en doute la certitude de la géométrie; & ce doute n'exiſte pas même dans ceux qui n'ont pas la capacité requiſe pour détruire ces difficultés & démontrer que ces contradictions ſont ſimplement aparentes.

XLII. Les autres ſciences ſont bien plus expoſées à de ſemblables inconvéniens; & ils ſe manifeſtent ſur-tout, lorsque nous voulons ſoumettre à un examen aprofondi les premiers principes de nos connoiſſances. Perſonne, par exemple, ne doute qu'il n'y ait des corps dans l'univers: on eſt pareillement certain qu'ils ſont compoſés d'Etres ſimples, ou non; mais à laquelle de ces deux opinions qu'on s'arrête, on y trouve des difficultés ſi grandes, que perſonne n'a encore été en état de les lever d'une manière qui ſatisfaſſe pleinement ceux qui ſoutiennent le ſentiment opoſé. Si l'on vouloit en conclurre que ni l'une, ni l'autre de ces opinions ne s'accorde avec la vérité, il faudroit en venir néceſſairement à nier l'exiſtence des corps. Quoique quelques fanatiques aient pris effectivement ce parti, jamais un homme qui fait uſage de ſa raiſon ne les imitera.

XLIII. On a auſſi vu des gens, qui nioient abſolument tout mouvement. Ils diſoient que ſi un corps ſe meut, il faut que ce ſoit, ou dans le lieu qu'il occupe actuellement, ou dans un autre. Or le premier cas ne ſauroit ar-

Digitized by Google

arriver; car auſſi longtems qu'un corps demeure dans ſon lieu, on ne peut lui attribuër aucun mouvement. Le ſecond eſt encore plus abſurde; car comment un corps pourroit-il ſe mouvoir là où il n'eſt pas? Peut-être qu'il y a peu de gens qui ſoient capables de réſoudre ce ſophiſme; mais cela les engagera-t-il à douter le moins du monde de la poſſibilité du mouvement. N'eſt-ce donc pas la plus grande témérité qu'on puiſſe concevoir, que de prononcer une déciſion ſans appel contre l'Ecriture Sainte, dès qu'on s'imagine y avoir rencontré quelques difficultés dont la ſolution ne ſe préſente pas à nos reflexions?

XLIV. Sans entrer à préſent dans l'examen détaillé de toutes les objections qui concernent l'Ecriture Sainte, on peut déduire de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, cette conſéquence certaine, que les Ennemis de ce Livre ſacré tiennent à ſon égard la conduite la plus injuſte & la plus inexcuſable, quand, à cauſe de quelques difficultés qui leur paroiſſent impoſſibles à réſoudre, ils oſent ôter abſolument tout ſon prix à la Révélation. La plupart d'entre eux ſont forcés d'avouër qu'il ſeroit entiérement au deſſus de leurs forces, de répondre aux objections que la géométrie fournit contre l'exiſtence des corps & la poſſibilité du mouvement; & cependant il ne leur eſt jamais tombé dans l'eſprit de rejetter la vérité & de conteſter l'exiſtence de ces choſes. C'eſt donc là une marque certaine que le procedé qu'ils tiennent ne vient point de l'amour de la vérité, mais qu'il tire ſon ori-

origine d'une tout autre source, d'une source impure.

XLV. Une chose à laquelle il convient encore de faire attention, c'est que l'Ecriture Sainte se borne à nous révéler les choses auxquelles notre Raison ne pourroit nous conduire, ou du moins ne le feroit que très difficilement: car il seroit tout-à-fait contraire au but d'une révélation divine, de ne renfermer que des choses à la connoissance desquelles chacun auroit pu arriver par le simple usage des lumières naturelles. Mais si les choses mêmes qui sont du ressort de la raison, sont exposées à des difficultés si considerables, qu'elles semblent renfermer quelquefois des contradictions manifestes; il faut nécessairement que la Doctrine révélée, qui dépend de principes supérieurs à ceux de la raison, en renferme pour le moins d'aussi grandes, & dont on auroit beaucoup plus de tort de prendre la moindre raison de scandale.

XLVI. Ces considérations devroient véritablement anéantir les objections des Esprits-forts, quand même elles auroient beaucoup plus de force qu'elles n'en ont effectivement. Ils n'en ont produit jusqu'à présent aucunes, qui depuis longtems n'aient été refutées de la manière la plus solide; mais comme ce n'est pas l'amour de la vérité qui les dicte, & qu'elles sont faites dans de tout autres vues, on a d'autant moins de sujet de s'étonner, que les plus excellentes refutations ne soient comptées pour rien, & qu'on ne cesse de répéter & de réchauffer les raisonnemens les plus foibles & les plus ri-

Digitized by Google

ridicules, dont le néant a été mis si souvent dans une pleine évidence. Si ces gens-là conservoient encore la moindre droiture, le moindre goût pour le vrai, il seroit bien aisé de les arracher à leurs erreurs; mais l'endurcissement auquel ils sont ordinairement livrés, rend la chose tout-à-fait impossible.

XLVII. D'ailleurs presque tout ce qu'ils trouvent dans l'Ecriture est pour eux une pierre d'achopement; tandis que les recits les plus démés de fondement que leur fournissent d'autres Livres, leur paroissent très-croyables, dès qu'ils sont en opposition avec la Bible. Une chose sur-tout qui leur semble entiérement indigne de croyance, c'est que le Monde ait eu un commencement, & encore plus qu'il doive avoir une fin. Ils craignent, en admettant ces vérités, de reconnoître une action immédiate de Dieu sur l'Univers & sur notre état présent, qu'il leur seroit impossible de concilier avec le reste de leurs opinions. Tant qu'à leur avis tout peut être conçu comme un effet des forces ordinaires de la Nature, ils croient avoir gain de cause, & ils s'imaginent pouvoir alors se passer tout-à-fait de l'opération immédiate de Dieu.

XLVIII. Mais, graces à Dieu, on se trouve à présent en état de confondre pleinement cette erreur, quand même il n'existeroit là dessus aucune Révélation. Le grand Astronome *Halley* a déjà remarqué que la Lune décrit à présent sa révolution autour de la Terre en moins de tems qu'elle ne le faisoit autrefois.

Digitized by Google

Et ſi l'on compare exactement toutes les Obſervations du Soleil, qui ont été faites depuis les tems les plus anciens jusqu'à nos jours, on s'apercevra que l'année eſt plus courte aujourd'hui qu'elle ne l'étoit anciennement. On eſt même en état de déterminer de combien la longueur de l'année diminuë chaque ſiècle; & cette diminution peut être évaluée à quelques ſecondes. Il n'y a non plus aucun doute, que la même choſe n'ait lieu par raport au tems que les autres Planettes emploient à faire leur révolution autour du Soleil: & cette circonſtance ſe manifeſte encore diſtinctement dans toute Comette, que l'on a déjà eu le bonheur d'obſerver diverſes fois.

XLIX. On peut ſe fier d'autant plus ſurement à ces conſéquences déduites des Obſervations, qu'elles s'accordent parfaitement avec les cauſes naturelles qui nous ſont le plus diſtinctement connuës. Car comme la Terre & les autres Planettes ſe meuvent dans l'air ſubtil & délié du ciel, il faut par là même qu'elles éprouvent une petite reſiſtance dans leur mouvement. Or il eſt décidé que les Planettes, ſi cette reſiſtance n'exiſtoit pas, décriroient toujours les mêmes orbites autour du Soleil; mais leur mouvement étant un peu rallenti par cette reſiſtance de l'éther, elles ſont moins en état de reſiſter à la cauſe qui les attire vers le Soleil, & doivent par conſéquent s'aprocher de cet Aſtre. C'eſt de là que procède la diminution des orbites des Planettes, qui arrive d'une manière conforme aux Loix du mouvement, & qui s'accor-

Digitized by Google

corde en même tems avec les Obſervations.

L. Il en reſulte évidemment, que la Terre doit s'aprocher toujours davantage du Soleil. A' moins donc que quelque miracle n'opère un changement dans l'état actuel du monde, il faut qu'à la fin la Terre ſe trouve ſi près du Soleil, que, ni hommes, ni animaux ne pourront plus y ſubſiſter; & ainſi il eſt impoſſible que le monde perſiſte conſtamment dans ſon état préſent, & il viendra néceſſairement un tems où la Terre perdra tous ſes habitans. Lorsque l'Ecriture nous parle donc de la deſtruction de la Terre, & des changemens qui doivent arriver à la ſtructure actuelle de l'Univers, il n'y a rien là-dedans qui repugne à la raiſon, comme le prétendent les Eſprits-forts, & tout au contraire cela s'accorde, de la manière la plus exacte, avec les cauſes naturelles que nous ſommes à portée de connoitre.

LI. De plus, la Terre & les Planettes aïant été dans les tems qui ont précedé, placées à un plus grand éloignement du Soleil qu'on ne les obſerve aujourd'hui, il faudroit, ſi le monde avoit exiſté de toute éternité, qu'elles aient été à des diſtances dix fois, cent fois, mille fois plus grandes de cet Aſtre, qu'elles ne ſont actuellement. Il y aura donc eu des tems où elles ſe ſeront trouvées plus près d'une autre Etoile fixe que du Soleil; mais alors, ſuivant les Loix de l'Aſtronomie, il faut qu'elles aient décrit leur cercle autour de cette Etoile fixe, &, cela poſé, il eſt impoſſible qu'elles ſoient jamais parvenuës à la région du Soleil. Cela four-

Digitized by Google

fournit une preuve inconteſtable, que la ſtructure préſente du monde ne ſauroit être éternelle, mais qu'il faut qu'elle ait été produite dans un tems déterminé par l'opération immédiate de Dieu.

LII. Si l'on vouloit encore objecter, que peut-être, dans les tems qui ont précedé, les Etoiles fixes ont toujours été proportionnellement plus éloignées du Soleil, enſorte que les Planettes n'ont jamais pu être plus voiſines d'une autre Etoile fixe que de cet Aſtre; on ſera pourtant toujours obligé de convenir, que la Terre a dû ſe trouver une fois à un tel éloignement du Soleil que faute de chaleur ſuffiſante, elle n'a pu être le ſéjour des hommes, ni des animaux. Or aucune cauſe naturelle n'aïant pu dans aucun tems faire naître ces habitans ſur la Terre, il en reſulte inconteſtablement qu'ils ſont l'ouvrage de Dieu, par lequel ils ont été créés dans un tems déterminé. Mais dès-là qu'on a conduit les Eſprits-forts au point de reconnoître la création & la deſtruction future du genre humain, toutes les entrepriſes qu'ils peuvent former contre la Religion, tombent d'elles-mêmes.

LIII. Quelque évidens & inébranlables que ſoient les Principes ſur leſquels on vient de fonder la divinité de l'Ecriture Sainte, il n'y a pas lieu d'eſperer qu'ils ſoient aſſez efficaces pour ramener les Eſprits-forts & les libertins de leur conduite inſenſée, & les faire renoncer à leurs mauvais procedés. L'Ecriture Sainte nous aſſure au contraire que leur impudence ira toujours

Digitized by Google

jours en augmentant, sur-tout vers les derniers tems, & l'accomplissement exact de cette Prophétie n'est pas une des moindres preuves de la divinité de la Révélation. Cependant je souhaite de tout mon cœur que ces reflexions puissent être salutaires à plusieurs personnes qui ne sont pas tout-à-fait si corrompuës, & faire rentrer dans la bonne voie ceux qui ont eu l'imprudence & le malheur de prêter l'oreille à des séductions dangereuses.

ARTICLE X.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

Venise.

Il va se faire une Edition d'un Recueil d'Ouvrages de M. le Comte *Algarotti*, dont on ne tirera qu'un petit nombre d'Exemplaires.

Rome.

Le Père *Urbain Tosetti*, Lecteur de Mathématiques dans le Collége de *Nazareth*, a adressé une Lettre au Médecin de *Cortone*, *Joseph Valdambrini*, qui roule *sull insensibilita di alcuni parti degli animali*, où il raporte plusieurs expériences intéressantes sur ce sujet, faites à Rome le Printems dernier.

FRANCE.

Paris.

M. *de Bougainville* l'aîné a été obligé de résigner sa place de Sécrétaire perpetuel de l'Académie des Inscriptions, qui a été conférée à M. *le Beau*, Professeur d'Eloquence.

M.

Digitized by Google

M. l'Abbé *Prevôt* a renoncé à la direction du *Journal Etranger*, & M. *Freron* s'en eſt chargé. C'eſt ſans doute le dernier période de la décadence de cet ouvrage.

M. *Racine* a fait une nouvelle Traduction du *Paradis perdu*. Elle paroit en 3 Volumes *in duodecimo*.

On promet le cinquième Volume de l'*Encyclopédie* au plus tard pour le mois d'Octobre.

Rien de plus ridicule que l'Ouvrage ſuivant: *La Muſe Limonadiere*, ou Recueil d'Ouvrages en vers & en proſe, *par Madame* Bourette, *ci-devant Madame* Curé, *avec les differentes pièces qui lui ont été adreſſées*; en deux Volumes, *in duodecimo*.

Mais en voici deux autres plus précieux. Ce ſont les *Oeuvres de M.* Coffin, *ancien Recteur de l'Univerſité*, *& Principal du Collége de* Dormans Beauvais. Ce Recueil ſoutient la haute réputation d'Eloquence dont l'Auteur a joui pendant ſa vie.

M. l'Abbé *de Condillac* vient de publier un Traité des Animaux.

ANGLETERRE.

Londres.

Nous raſſemblerons ici les titres de divers Ouvrages de Médecine & de Chirurgie, qui n'ont pas encore été annoncés dans ce Journal. Le premier eſt de *Jaques Nevill*, & a pour titre: *Deſcription of the venereal gonorrhea accounting for the ſymptoms and cure of that deſorder, with remarks on the preſent practice.* gr. *in octavo* de 115. pages. C'eſt dommage que l'Auteur n'indique pour la cure du mal dont il traite, qu'un remède dont il a ſeul le ſécret.

M. *Jomkyns* a traduit & fait imprimer avec quelques Obſervations; *Darans Chirurgical Obſervations on the diſordres of urethra.* gr. *in octavo* de 386 pages.

L'Ou-

Digitized by Google

L'Ouvrage suivant est une réimpression fort augmentée. *A Dissertation on quik lime and lime water by* Charles Alston D. *the Kings Botanist in Scotland.* petit *in octavo* de 79. pages. On répond à toutes les objections qui ont été faites contre le remède en question. Cette Edition est d'*Edimbourg*.

En voici une de *Bath. A Treatise of Bathwaters, wherein are discovered the several principles of which they are composed the cause of their heat and the manner of their production by* Rice Charleton M. B. Ce petit Traité ne tient pas à la vérité tout ce que le Titre promet, mais il ne laisse pas de renfermer bien des choses intéressantes.

Le Docteur *Brackes* a fait imprimer à Londres chez *Newberry*, un Volume gr. *in octavo* de 536 pages, intitulé *Introduction to physic and surgery*. Il a renfermé dans ce Volume, un Abrégé de toutes les parties de la Médecine.

Un Médecin, nommé *François Penrose*, a donné: *Physical Essay on the animal oeconomy, wherein the circulation of the blood and its causes are particularly consider'd also the assistence the heart and lungs give thereto.* Ce n'est qu'une Brochure de 64 pages *in octavo.*

Un Bachelier en Médecine, nommé *Christophle Packe*, s'est proposé de gagner de vîtesse M. le Baron *de Swieten*, & de faire imprimer avant lui en Anglois le quatrième Tome des *Aphorismes de Boerhaave.*

ALLEMAGNE.

Stutgard.

On a imprimé ici, *Joannis Andreæ Tafingeri Poëmata Latina Societati Latinæ Jenensi dicata*, in octavo. Ces Poésies sont marquées au bon coin.

Göttingen.

Nous avons perdu ici le 14 de Juillet, M. le Doc-

Digitized by Google

teur & Professeur ordinaire en droit *Wahl*, d'une attaque d'Apoplexie.

Jena.

Cette Université déplore la perte considerable qu'elle a faite le 22 Juillet par la mort du célèbre M. *Hamberger.*

Göttingen.

M. *de Mosheim*, Chancelier de cette Université, & l'un des plus célèbres Théologiens d'Allemagne, est décedé la nuit du 6 au 7 de Septembre. Les Journaux ne manqueront pas de payer à sa mémoire le tribut qu'elle mérite.

Hanover.

On a imprimé ici, *Lettre de* Jaques Emanuel Roques, *Maître ès Arts, Conseiller Ecclésiastique de Madame la Régente de* Hesse-Hombourg, *& Pasteur de l'Eglise Françoise de* Hamelin, *sur la part qu'il a eue aux démêlés de* M. Voltaire *&* la Beaumelle. Ce sont des anecdotes d'assez mince importance; le meilleur est toujours de n'avoir point de liaison avec des génies de l'ordre de ceux dont il s'agit ici.

Bamberg.

Le Libraire *Kliesch* a imprimé: Henrici Joudinger J. U. L. *Dissertatio inauguralis publicam de nobili immediato cum persona nobili nuptias contrahente nobilitate sua & feudis ante jam habitis secundum jura germanica in perpetuum privato.* 17 feuil. *in quarto.* La matière est traitée avec beaucoup d'intelligence dans cet Ecrit.

Nuremberg.

Il paroit ici: *Historia Genealogica Dominorum* Holtzschuherorum ab Aspach & Harlach in Thalheim, &c. *Patricia gentis tum apud Norimbergenses tum in exteris etiam regionibus toga sagoque illustris, ex mss. corruptis rerum gestarum momentis conquisita. Accedunt multæ Tabulæ in æs incisæ, itemque Codex omnia generis diplomata atque documenta nondum publicata com-*

complexus. Auctore M. Joh. Christoph. Gatterero. C'est un volume *in folio* de 264 pages pour la partie historique, & 479. pour les 308 Documens, sans la Préface & la Table avec 18 Planches très-bien gravées.

Erlang.

M. *de Windheim* a rendu un vrai service à sa Nation par l'excellente Traduction qu'il donne des *Voyages de Pococke.*

PAIS BAS.

Tournai.

Monsieur *Du Lignon*, Pasteur de l'Eglise Wallonne de *Tournai* (qui s'est déjà fait connoitre par un ouvrage de *Mythologie* & par une *Vie d'Esther*) travaille actuellement à l'ouvrage suivant: *Dictionnaire de la Bible Portatif, ou Indice étendu & raisonné de toutes les matières renfermées dans les Livres Canoniques de l'Ancien & du Nouveau Testament.* On y trouvera tout ce qui est dit dans l'Ecriture Sainte, des Païs, Villes, Contrées, Bâtimens, Mers, Rivières, Sources, Fontaines, Montagnes, Vallées, Temples, Idoles, Sacrifices, Cultes, Peuples; Histoire de tous les saints hommes qui ont vécu sous l'Ancien & le Nouveau Testament, Patriarches, Prophètes, Rois, Sacrificateurs, Evangelistes, Apôtres; en un mot tout ce qui est renferméd dans les Ecrits sacrés, tant par raport à l'histoire qu'à la morale, & à la Géographie sacrée; cet ouvrage pourra paroître dans un An, & sera imprimé *in octavo*, de la grandeur d'une petite Bible, facile à mettre en poche.

HOLLANDE.

Amsterdam.

Arkstée & Merkus ont imprimé & mis en vente le 3e Volume des *Leçons de Physique Experimentale par Mr. l'Abbé Nollet*, in duodecimo, avec fig.

Digitized by Google

Les mêmes Libraires viennent de donner une nouvelle Edition des *Mémoires de Montecuculi, Généraliſſime des Troupes de l'Empereur, diviſés en trois Livres.* 12.

Encore, *Mémoires de Madame de Staal, écrits par elle-même, ou Anecdotes de la Régence, en trois parties.* 8.

J. Schreuder & P. Mortier le jeune, ont mis en vente *Mémoires des Commiſſaires de ſa Majeſté Très-Chrétienne & de ceux de ſa Majeſté Britannique, ſur les poſſeſſions & les Droits reſpectifs des deux Couronnes en Amérique, avec les Actes publics & Pièces juſtificatives.* 3 Vol. 8.

La Haie.

Monſieur, Connoiſſant l'empreſſement que vous avez a encourager les Arts & les Sciences, je vous en offre une occaſion pour faire connoitre un Ouvrage nouveau, propre à orner les Cabinets des Curieux. C'eſt le Plan de la Haie en perſpective levé & compoſé par Mr. de St. Hilaire, Ingénieur. Tout prévenu que vous êtes que la Haie n'eſt qu'un fort beau Bourg, vous ſaurez que ſans avoir le rang de Ville, il jouït des prérogatives des plus belles & des plus grandes. En effet c'eſt le rendez-vous de tous les Miniſtres de l'Europe envoyés auprès des Etats Généraux qui y tiennent leurs aſſemblées. C'eſt de plus dans cette aſſemblée que réſide la ſouveraineté de la République de Hollande. On voit à la Haie un grand concours d'Etrangers. Enfin c'eſt la Réſidence des Stathouders, &c. Tous ces avantages joints à la gaieté extérieure de ſes bâtimens & de ſes promenades, en font un endroit des plus agréables. C'eſt ce qui a engagé Mr. de St. Hilaire occupé depuis pluſieurs années à enſeigner les Mathématiques & la Géographie, d'en faire un Plan en élévation; ce Plan eſt renfermé en douze grandes feuilles, papier impérial. Il eſt facile de juger de l'entrepriſe & de la capacité de l'Auteur, par

une

Digitized by Google

une des douze feuilles très-bien gravée qui paroit depuis peu, & dont la seule inspection donne une idée si avantageuse de tout l'ouvrage qu'on ne peut assez admirer la patience de l'Auteur d'avoir dessiné exactement chaque maison l'une après l'autre, d'en avoir pris la mesure, & même ce qui est le plus pénible, d'être entré dans toutes les maisons grandes & petites, d'en avoir mesuré l'étenduë, & dessiné du côté des Cours & des Jardins, les façades éclairées du Soleil de midi & du Soleil couchant, parce que ce sont celles qu'il fait paroître dans son Plan. Ce long travail, tout pénible qu'il est, étoit indispensable pour représenter les façades intérieures des maisons, dont l'aspect est le même que celles de chaque ruë, n'étant pas possible de faire autrement. Ce détail qui expose aux yeux de chaque particulier la peinture de sa maison dans sa juste proportion, mérite quelques éloges par la satisfaction que chacun a de reconnoître sans confusion si les murs de clôture sont de maçonnerie ou en bois, ce qu'il y a sur ces murs soit treilles ou arbres. On voit de plus les cabinets des jardins, les parterres figurés, les bosquets, fontaines, statuës, la disposition des plattebandes, compartimens ferres & chassis, yergers & autres arbres. Les jardins potagers s'y distinguent pareillement avec toutes leurs distributions de legumes, planchés & chassis, le tout pour l'intérieur. Quant à l'extérieur, ce Plan fait voir les façades des maisons le long des ruës, les canaux, ponts & places publiques, avec leurs véritables noms, le tout si bien ménagé que l'élévation des maisons jointe à l'effet de la Perspective, n'empêche pas de raporter tout à sa véritable place; & c'est en cela que consiste le merite de cet Ouvrage qui passera à juste titre pour un chef-d'œuvre.

La souscription de ce Plan a été ouverte sur le pied de six Ducats pour les douze feuilles, qui se

Digitized by Google

distribueront aux Souscripteurs à mesure qu'elles paroîtront. Il est libre de n'avancer que trois Ducats & les six premières feuilles seront pareillement distribuées à mesure qu'elles paroîtront. La souscription ne cessera qu'à la fin de cette année: passé ce terme elle sera de huit Ducats jusqu'à la fin de l'Ouvrage, & ceux qui n'auront pas souscrit, paieront le dit Plan dix Ducats. A ce Plan sera jointe une Description en plusieurs langues des Principaux endroits de la Haie, & des remarques pour en connoître l'origine, la fondation & les usages anciens & modernes. A la tête de cette Description seront les noms des Souscripteurs par ordre Alphabétique, avec le nombre d'Exemplaires pour lesquels ils auront souscrit. Les 12 feuilles pourront se relier en livre pour la commodité des Bibliothèques, ou se colleront sur toile & feront un Plan de 10 pieds de longueur sur 5 & demi de hauteur. La souscription se fait à *Amsterdam*, chez *R. & J. Ottens*, Marchands de Cartes géographiques; à *la Haie*, chez l'*Auteur sur le Voorhout à l'Ouest*; à *Haerlem*, chez *J. Bosch*, Libraire; à *Leide*, chez *Elie Luzac*, fils, Libraire; à *Rotterdam*, chez *Beman*, Libraire; à *Utrecht*, chez *Kribber*, Marchand de Cartes géographiques; à *Leuwarde*, chez *Coulon*, *Leide*.

MM. les Professeurs de cette Académie, chargés de la direction de l'Institut de feu M. STOLP, viennent de prononcer sur les pièces qui leur ont été envoyées, à l'occasion de la question proposée. *Quel est le dégré de certitude, dont sont susceptibles les argumens tirés de la contemplation générale de cet Univers, pour démontrer l'existence d'un Dieu; & quelle est la meilleure manière de faire usage de ces sortes de preuves* A POSTERIORI, *pour établir cette importante vérité?* Le prix de la medaille d'or de deux cent cinquante

te florins a été adjugé à une dissertation latine, dont la sentence est;

Felix, qui potuit rerum cognoscere causas.

& l'Auteur de cette pièce s'est trouvé Mr. *J. A. Melchior*, Docteur en Philosophie, demeurant à Duisbourg sur le Rhin.

Cependant, comme d'autres Savans de plusieurs païs se sont donnés la peine de travailler sur ce sujet important; on voudroit leur témoigner le cas qu'on fait de leurs méditations, & satisfaire en même tems plus amplement aux vœux desseins du fondateur, en rendant les preuves de l'existence d'un Dieu & plus claires & à portée de tout le monde, par la diversité de démonstrations.

C'est pourquoi, qu'on prie les Auteurs d'une dissertation latine, dont le Symbole est;

tam certum est Deum esse, quam certum est lucere solem

& celui d'une pièce flamande avec l'inscription;

Nec temere, nec timide.

de vouloir permettre qu'on puisse publier leurs dissertations, avec celle qui vient de remporter le prix.

Il s'est trouvé en outre une pièce écrite en françois avec la devise;

Deus est, qui non mutatur in ævo.

Manil.

M M. les Juges n'ont pas pu permettre que cette pièce concourre avec les autres pour le prix; puisque le testateur n'admet que les deux langues, la flamande & la latine; ce que M M. les Directeurs n'ont pas manqué d'annoncer dans les journaux litteraires.

On seroit cependant charmé, s'il plairoit à l'Auteur de cet écrit judicieux, de vouloir bien consentir qu'on puisse le donner au jour avec les précedens.

Si on ne reçoit pas des avis contraires pendant l'espa-

Digitized by Google

l'espace de deux mois, on fera l'impression de ces trois mémoires conjointement avec celui de Mr. *Melchior*, qui vient d'être couronné. On brulera cependant les trois billets, qui renferment les noms des auteurs, à moins, que ces Messieurs ne permettent expressément, qu'on les publie avec leurs ouvrages.

Les Lettres doivent être adressés à *M. Weis*, *Prof. en droit*, & *présentement Sécrétaire de l'Institut de feu M. Stolp*, *à Leide*.

Elie Luzac fils, vient d'achever & de mettre en vente les Tomes 4. 5. 6. 7. de l'*Histoire de Sir Charles Grandison*, *contenue dans une suite de Lettres*, *publiées sur les Originaux*, *par l'Editeur de Pamela & de Clarisse*, en sept. Vol. *Ouvrage trad. de l'Angl.* 12.

Commentarii Societatis Regiæ Scientiarum Gottingensis, Tom. IV. ad annum. 1754. 4.

Relationes de Libris novis fasciculus decimus tertius. 8.

TABLE DES ARTICLES.

I. HISTOIRE *des* ADOPTIENS, *par Mr.* WALCH. Pag. 163

II. DISSERTATION *sur les parties* IRRITABLES *&* SENSIBLES *des* ANIMAUX, *par Mr.* DE HALLER. 182

III. ESSAI *sur la* POLICE *des* GRAINS, *&c.* 192

IV. OUVRAGE *de* JURISPRUDENCE FRANÇOISE. 202

V. DISCOURS *sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les* HOMMES, *par Mr.* J. J. ROUSSEAU. 213

VI. PANEGYRIQUES *des* SAINTS, *&c. par Mr. l'Abbé* TRUBLET. 239

VII. LETTRES *à un* JEUNE PRINCE. 262

VIII. MES LOISIRS. 277

IX. SUITE *de la Défense de la Révélation contre les Objections des Esprits-Forts.* 288

X. NOUVELLES LITTERAIRES. 303

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

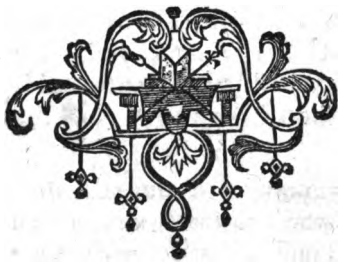
Pour les mois de

NOVEMB. ET DECEMBRE,

MDCCLV.

TOME XII.

TROISIÈME PARTIE.

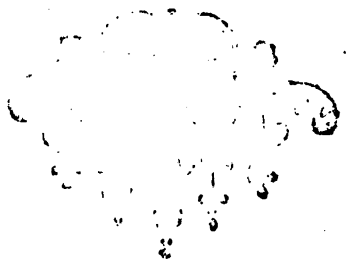


GÖTTINGUE & LEIDE.

CHEZ ELIE LUZAC, FILS. Imp.-Libr.

MDCCLV.

Digitized by Google



Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les mois de NOVEMBRE & DECEMBRE,

MDCCLV.

ARTICLE I.

INSTITUTIONES CALCULI DIFFERENTIALIS, cum ejus usu in analysi infinitorum, ac doctrina serierum: auctore LEONHARDO EULERO, Acad. Reg. Scient. & Eleg. Litt. Boruss. Directore, Prof. Hon. Acad. Imp. Scient. Petrop. & Acad. Reg. Parisinæ & Londin. socio.

c'est-à-dire,

TRAITÉ DU CALCUL DIFFERENCIEL, *par M.* EULER, *aux dépens de l'Académie Impériale des sciences de* St. Petersbourg, 1755. *in quarto.* pp. 880. sans la *Préf.* & la *Table*, qui en ont XXIV.

Rien ne fait mieux sentir la difference qui se trouve en fait de lumières entre notre siècle, & ceux qui l'ont précedé, que la rapidité

Digitized by Google

avec laquelle des sciences du premier ordre s'y sont formées, & ont fait les progrès les plus étonnans. La géométrie reste à-peu-près deux mille ans au même état; puis tout-à-coup, sortant des bornes où elle étoit renfermée, elle s'élance dans les régions immenses de l'infini, où elle prend une étenduë & des usages qui surpassent l'imagination, & dont la découverte paroissoit inaccessible à l'esprit humain. Quatre ou cinq grand génies, en se tournant vers cet objet, ont produit l'espèce de création que nous admirons. *Newton* & *Leibnitz*, après eux le Marquis *de l'Hopital*, Mr. *Bernouilli*, & aujourd'hui Mrs. *Euler*, d'*Alembert*, &c. ont assujetti tous les principes & toutes les conséquences de cette doctrine, qui n'étoit d'abord qu'un petit recueil d'Enigmes, au point d'en faire une Théorie lumineuse, & assez simple, assez facile, pour être saisie par ceux qui veulent dès l'entrée de leur carrière, en faire l'objet de leurs études. Nous avons déjà plusieurs Cours élémentaires, qui aplanissent entiérement les voies; & des solutions de problèmes, qui faisoient, il y a un demi siècle, la gloire des uns, le desespoir des autres, & le sujet de l'admiration publique, sont à présent, pour ainsi dire, des jeux d'enfant. C'est la marque caractéristique du prix réel des sciences, que de pouvoir être ainsi renduës intelligibles, & mises à la portée de tout le monde. Cette obscurité mystérieuse dans laquelle des connoissances prétenduës sublimes de l'antiquité s'enveloppoient, n'étoient que l'azyle de l'i-

gno-

Digitized by Google

gnorance, ou le voile de la superstition.

Personne ne contestera à M. *Euler* une vocation des plus marquées à enseigner une science qu'il possède si bien, & qui lui a acquis une si haute réputation. Il a déjà donné un Cours d'Analyse, imprimé à *Lausanne*, & un grand nombre d'autres ouvrages, qui sont tous d'un ordre supérieur dans ce genre. Celui que nous annonçons, achève la science de l'infini, & ouvre toutes les sources où doivent puiser ceux qui l'étudient. Un coup d'œil sur les matières exprimées au titre des Chapitres, fera juger des richesses qu'il renferme.

Le Volume entier est divisé en deux parties. La première a neuf Chapitres, qui traitent; 1. *des differences finies*; 2. *de l'usage des differences dans la doctrine des series*; 3. *des infinis, & des infiniment petits*; 4. *de la nature des differenciels de tout ordre*; 5. *de la differenciation des fonctions algébraïques, qui renferment une seule variable*; 6. *de la differenciation des fonctions transcendentes*; 7. *de la differenciation des fonctions qui renferment deux ou plusieurs variables*; 8. *de la differenciation ultérieure des formules differencielles*; 9. *des Equations differencielles*. Il y a dix-huit Chapitres dans la seconde partie, savoir; 1. *de la transformation des series*; 2. *de la manière de chercher les series sommables*; 3. *des moyens de trouver les differences finies*; 4. *de la conversion des fonctions en series*; 5. *manière de chercher la somme des series par un terme général*; 6. *de la sommation des progressions par des series infinies*;

Digitized by Google

7. *méthode précedente de sommer poussée plus loin*; 8. *de l'usage du calcul differenciel pour former les series*; 9. *de l'usage du même calcul pour résoudre les équations*; 10. *de ce qu'on apelle* Maxima & Minima; 11. *des fonctions multiformes de ces* Maxima & Minima, & *qui renferment plusieurs variables*; 12. *de l'usage des differenciels dans la recherche des racines réelles des équations*; 13. *à quoi l'on reconnoit les racines imaginaires?* 14. *des differenciels des fonctions dans certains cas seulement*; 15. *des valeurs des fonctions, qui dans certains cas paroissent indéterminées*; 16. *de la differenciation des fonctions inexplicables*; 17. *de l'interpolation des series*; 18. *de l'usage du calcul differenciel dans la résolution des fractions.*

Ceux qui n'ont aucune idée de ces matières, ne peuvent qu'être étourdis de la multitude de termes singuliers, & d'opérations inintelligibles qu'un semblable ouvrage fait passer en revuë sous leurs yeux. Aussi M. *Euler* commence-t-il sa Préface en disant qu'il n'y a presque aucun moyen d'expliquer ce que c'est que le *Calcul differenciel*, & en général l'*Analyse des Infinis*, à ceux qui n'ont encore acquis aucune connoissance de ces matières; desorte qu'il n'en est point ici comme des autres sciences, dont la définition est ordinairement placée à la tête des doctrines qui les composent. Ce n'est pas que le *Calcul differenciel* soit indéfinissable; mais, pour entendre sa définition, il faut avoir certaines notions, qui ne sont du ressort, ni de la vie commune, ni même de l'analyse des

finis,

Digitized by Google

finis, & dont la pleine intelligence ne s'acquiert qu'en étudiant le *Calcul differenciel* même. Voici ce que l'on peut dire cependant de plus propre à mettre au fait de la nature & de l'objet de cette ſcience.

D'abord elle concerne les quantités variables; car, quoique par ſa nature toute quantité puiſſe être augmentée, ou diminuée à l'infini, cependant, lorſqu'on ſe propoſe de calculer dans une certaine vuë, on conçoit certaines quantités comme retenant conſtamment la même grandeur, & d'autres qui paſſent par tous les dégrés d'accroiſſement & de diminution; & c'eſt pour marquer cette difference qu'on nomme les premières de ces quantités *conſtantes*, & les autres *variables*, ce qui ne tombe pas tant ſur la nature de la choſe, que ſur celle de la queſtion à laquelle le calcul ſe raporte. Pour éclaircir cela par un exemple, qu'on prenne celui du jet d'un boulet chaſſé par la force de la poudre hors d'un canon, il s'y trouve pluſieurs quantités auxquelles il faut avoir égard pour déterminer ce jet; ſavoir, 1. la quantité de la poudre, 2. l'élévation du canon au deſſus de l'horizon, 3. la longueur du jet au deſſus du plan horizontal, 4. le tems pendant lequel le boulet ſe trouve en l'air, &, à moins qu'on ne faſſe d'autres expériences avec le même canon, il faut auſſi faire entrer ſa longueur, & le poids du boulet dans le même calcul. Mais, comme il en reſulteroit une queſtion trop compliquée, on omet ces deux dernières conſiderations. En conſervant donc perpetuellement

égale la quantité de la poudre, & en changeant toujours l'élévation du canon, on cherche la longueur du jet, & le tems que le boulet passe en l'air; desorte que la première de ces quantités est constante & les autres variables; d'où il s'ensuit que pour chaque dégré d'élévation il faut donner de nouvelles définitions qui fassent connoitre quels sont les changemens produits par toutes ces variétés d'élévation dans la longueur & dans la durée du jet. Mais la question n'est plus la même, si en conservant l'élévation du canon, on change continuellement la quantité de poudre; & il faut d'autres définitions pour déterminer les changemens dans le jet qui en resultent. En général, toutes les fois qu'on change l'état de la question, une quantité supposée auparavant constante peut devenir variable, & réciproquement; & le principal objet d'attention, c'est de bien connoitre comment ces quantités variables dépendent les unes des autres, ensorte que, l'une étant changée, les autres doivent nécessairement s'en ressentir. On donne le nom de *fonctions* à ces quantités dépendantes; & cette dénomination s'étend fort loin, car elle embrasse toutes les manières suivant lesquelles une quantité peut être déterminée par d'autres. Si donc x dénote une quantité variable, toutes les quantités qui dépendent de x de quelque manière que ce soit, ou qui sont déterminées par elle, sont apellées ses fonctions; comme le quarré xx, toutes les autres puissances quelconques, & les quantités qui en sont composées, même les transcendentes, & en gé-

Digitized by Google

général celles qui dépendent tellement de x, que l'accroissement (*) ou la diminution quelconque de x produisent des changemens en elles.

Il naît de là cette question; Si la quantité x est augmentée, ou diminuée, d'une quantité donnée, combien ses diverses fonctions en reçoivent-elles de changemens, c'est-à-dire, d'accroissement, ou de diminution? Cela n'est pas difficile à résoudre dans les cas d'une certaine simplicité. Si, par exemple, la quantité x est augmentée de la quantité ω, son quarré xx en prendra l'accroissement $2x\omega + \omega\omega$; & ainsi l'accroissement de x même sera à l'accroissement de xx, comme ω à $2x\omega + \omega\omega$, c'est-à-dire, comme 1 à $2x+\omega$; & l'on peut apliquer cet exemple à tous les autres cas où l'on se propose de considerer la raison de l'accroissement de x à celui qu'une autre fonction quelconque de x en reçoit. Cette recherche est d'une extrême importance; & c'est même sur elle que repose toute l'analyse des infinis.

Pour mettre encore la chose dans un plus grand jour, M. *Euler* reprend le quarré xx cidessus indiqué, dont on a vu que l'accroissement $2x\omega+\omega\omega$, qu'il reçoit lorsque la quantité même x est augmentée de ω, est dans la raison de $2x+\omega$ à 1; d'où s'ensuit évidemment, qu'à proportion que l'accroissement ω est pris

(*) Le mot d'*incrément* seroit peut-être plus géométrique, & ceux qui le préfèrent peuvent le substituer à celui d'*accroissement* dans la suite de cet Extrait.

Digitized by Google

pris moindre, sa raison s'aproche d'autant plus à la raison $2x$ à 1, mais ne coïncide pourtant avec elle, que lorsque cet accroissement ω évanouït entiérement. On comprend par là, que si l'accroissement ω de la quantité variable x est réduit à rien, alors aussi l'accroissement que son quarré xx en avoit reçu, s'évanouïra entiérement, en conservant cependant la raison de $2x$ à 1. Et ce qui est dit ici du quarré de x, doit être entendu de toutes ses autres fonctions, dont tous les accroissemens évanouïssans qu'elles reçoivent, lorsque la quantité x même reçoit un accroissement évanouïssant, ont toujours une raison certaine & assignable à cet accroissement.

Nous avons placé ici cet exposé dans toute son étenduë, parce qu'il conduit à la définition du *Calcul differenciel*, que notre Auteur exprime en ces termes: *C'est la méthode de déterminer la raison des accroissemens évanouïssans, que reçoivent des fonctions quelconques, lorsqu'on attribuë un accroissement évanouïssant à la quantité variable, dont elles sont les fonctions.* Cette définition fournit & épuise la vraie notion du calcul dont il s'agit. On ne s'y propose donc pas tant la consideration de ces accroissemens évanouïssans, qui au fond sont de purs néants, que celle de leurs raisons, ou proportions réciproques; & comme ces raisons s'expriment par des quantités finies, on peut dire à cet égard que le *Calcul differenciel* a pour objet des quantités finies.

En suivant les idées qui viennent d'être dé-

ve-

Digitized by Google

velopées, on parvient aussi à la définition du *Calcul intégral*, qui consiste dans *la Méthode par laquelle la raison des accroissemens évanouïssans étant connuë, on trouve les fonctions mêmes dont ils sont les accroissemens.* Pour recueillir plus facilement ces raisons, & les représenter dans le calcul, on emploie certains signes qui dénotent les accroissemens évanouïssans mêmes, quoiqu'ils n'aient, comme on l'a insinué, rien de réel, & l'on donne des noms à ces signes. Ils sont donc apellés *differenciels*, ou bien aussi *infiniment petits*, parce qu'ils sont destitués de toute quantité; mais, en les expliquant, il ne faut jamais oublier que par leur nature ce sont des néants, des valeurs égales à zero. Et c'est en se tenant fermement à ce principe, qui est parfaitement conforme à la raison, qu'on se met à l'abri de toutes les difficultés, par lesquelles on attaque le *Calcul differenciel*, difficultés qui seroient d'une extrême force, si l'on refusoit d'anéantir entiérement les *differenciels*, ou les *infiniment petits*. La plupart cependant de ceux qui ont donné les règles de ce calcul, ont voulu distinguer les differenciels du néant absolu, en établissant un ordre particulier de quantités infiniment petites, qui n'évanouïssent pas entiérement, mais qui forment une certaine quantité, moindre que toute quantité assignable. En prenant ce parti, ils ne sauroient répondre aux reproches qu'on leur fait, de négliger la rigueur géométrique, & d'admettre des conclusions qu'on est en droit de regarder comme suspectes; car quelque petitesse qu'on attribuë à

ces

Digitized by Google

ces infiniment petits, cependant il peut réſulter une erreur énorme de leur omiſſion, lorſque leur nombre eſt ſupoſé innombrable. Ce ne ſont pas de purs néants; donc, à meſure qu'ils ſe raſſemblent, ils forment une quantité plus ou moins grande, de la négligence de laquelle procède une erreur proportionelle: &, lorſque cela n'arrive, ce ne peut être que par la faute du calcul, dans lequel certaines erreurs ſont ſouvent compenſées par d'autres. Mais auſſi, dès qu'on peut prouver que, ſans aucune compenſation, l'omiſſion quelconque des *infiniment petits* n'entraîne aucune erreur, il ne faut point demander d'autre preuve de leur néant abſolu.

Il y en a qui croient ſe ſauver par des comparaiſons. Les *infiniment petits* ſont à leur avis comme les plus petits grains de pouſſière par raport à une grande montagne, ou à notre globe tout entier; & celui qui voudroit calculer les dimenſions de ce globe, ne courroit aſſurément aucun risque de ſe tromper en négligeant non ſeulement un, mais même pluſieurs milliers de ces grains. On l'accorde dans des meſures communes; mais la rigueur géométrique n'admet aucune erreur, quelque petite qu'elle puiſſe être.

Il faut avouër que ceux qui maintiennent la réalité des *infiniment petits*, y ſont portés par une crainte; c'eſt qu'en les regardant comme des néants abſolus, qui évanouïſſent entiérement, les comparaiſons par leſquelles on en détermine les raiſons, ou proportions, ſeroient

Digitized by Google

à leur avis, inutiles, ou même impossibles. Ils croient qu'il doit toujours demeurer quelque grandeur, qui serve de fondement à la comparaison; & ils en imaginent une si petite qu'elle puisse être négligée sans aucun risque d'erreur. Mais ils devroient prendre garde, que l'idée qu'ils se forment de cette petitesse incompréhensible & inassignable, les rejette dans l'inconvénient qu'ils veulent éviter, en leur ôtant tout moyen, tout fondement de comparaison. En effet les raisonnemens seroient toujours les mêmes en supposant de semblables quantités deux ou trois fois plus petites, & il n'en resulteroit aucun changement dans les comparaisons. Cela fait voir que la grandeur n'influë point par elle-même sur la comparaison; & que celle-ci subsiste toujours, lors même que la grandeur évanouït entiérement. Mais il est permis d'employer une espèce de fiction, par laquelle les accroissemens sont d'abord conçus finis, & représentés comme tels dans les figures dont on peut avoir besoin pour l'explication des sujets: après quoi on suppose une diminution continuelle dans ces accroissemens, par laquelle leur raison s'aproche toujours plus d'un certain terme, où elles évanouïssent. Ce terme, cette borne, qui fait la dernière raison des accroissemens, est le véritable objet du *Calcul differenciel.*

Le premier donc qui en a posé les fondemens; c'est celui auquel il est venu dans l'esprit, avant tout autre, de considerer ces dernières raisons, dont les accroissemens des quantités variables s'aprochent, à mesure qu'ils vont

Digitized by Google

Il ajoute une reflexion sur les noms differens que les Mathématiciens des diverses Nations ont imposé à ce calcul, & dit qu'ils s'accordent tous avec la définition qu'il en a donnée. Car soit qu'on apelle *differenciels*, ou *fluxions*, ces *incrémens* évanouïssans dont on considère les raisons, on doit toujours reconnoitre qu'ils sont égaux à zero, & c'est là l'unique notion qu'on puisse se former des *infiniment petits*. L'Auteur entre là dessus dans de nouveaux détails, auxquels nous ne nous arrêterons pas.

Il n'est pas nécessaire non plus de prouver au long les usages du *Calcul differenciel*, & en général de l'*analyse des infinis*. Il est universellement reconnu, que les moindres recherches, dans lesquelles entre la consideration du mouvement des corps, tant solides que fluïdes, ne sauroient non seulement être traitées avec exactitude sans le secours de l'analyse des infinis, mais même que cette science n'est pas encore assez avancée, pour mettre en état de fournir des explications qui ne laissent rien à désirer. Les influences de l'analyse sublime s'étendent sur toutes les parties des Mathématiques, au point que ce qui avoit été expliqué par d'autres voies, avant qu'on pût faire usage de celle-ci, doit être compté pour rien.

Notre célèbre Géomètre indique le but de son ouvrage en finissant sa Préface; & c'est par là que nous terminerons aussi cet Extrait. Il s'est proposé de déduire tout le calcul differentiel de ses vrais principes, & de l'exposer avec une étenduë qui embrasse toutes les inventions apar-

Digitized by Google

apartenantes à ce calcul, qui existent jusqu'à présent. Cette tractation est divisée en deux parties, dont la première, après avoir posé les fondemens du *Calcul differenciel*, expose la methode de differencier les fonctions de tout genre, & de trouver non seulement les *differenciels* du premier ordre, mais ceux des ordres supérieurs, soit que ces fonctions ne renferment qu'une seule variable, ou qu'ils en aient deux & même plusieurs. Dans la seconde partie, M. *Euler* dévelope l'usage très-étendu de ce calcul dans l'analyse même des finis, & dans la doctrine des series; & il y met en particulier dans tout son jour la théorie de *Maximis* & *Minimis*. Mais il s'est abstenu de parler de l'usage de ce calcul dans la géométrie des lignes courbes, parce que cette matière se trouve traitée à fond dans d'autres ouvrages, & avec tant d'étenduë, que les premiers principes du *Calcul differenciel* se trouvent tirés en quelque sorte de la géométrie, & qu'on les a apliqués très-soigneusement à cette science, avant même qu'ils eussent été assez dévelopés. Au reste tout ce volume étant d'analyse pure, il n'a pas été nécessaire d'y faire usage d'aucune figure.

ARTICLE II.

TRAITE' DES ANIMAUX, *où après avoir fait des Observations critiques sur le sentiment de* Descartes, *& sur celui de*

Digitized by Google

M. de Buffon, *on entreprend d'expliquer leurs principales facultés : par M. l'Abbé* DE CONDILLAC, *de l'Académie Royale de Berlin. On a joint à cet Ouvrage un Extrait raisonné du Traité des sensations :* à Paris, chez *de Bure* l'aîné, & *Ant. Jombert*, 1755. *in duodecimo.* pp. 232.

L'Auteur de ce Traité marche depuis longtems à pas de géant dans la carrière de la métaphysique, où il est entré fort jeune. La solidité de son esprit l'empêche de se livrer à des discussions purement subtiles, & par là même infructueuses : tous les sujets qu'il manie sont intéressans par eux-mêmes, & le deviennent doublement entre ses mains. Mais il n'en a peut-être encore traité aucun avec autant de vivacité & d'agrément que celui dont il est question dans l'ouvrage dont on vient de lire le titre. C'est au fond un sujet très-rebattu, & qui, malgré les efforts des deux habiles Philosophes, qui occupent ici la scène, (Mrs. *de Buffon* & *de Condillac*,) paroit épuisé, par une raison que je crois juste, c'est que toute question déjà traitée par les meilleurs esprits, & sur laquelle il est impossible de faire de nouvelles expériences, ne sauroit fournir des ouvertures satisfaisantes, ou du moins convaincantes, par la simple voie de la méditation. Les questions de l'union de l'ame & du corps, de la liberté, de la simplicité des élémens de la matière, peuvent servir de preuves inconteſta-

bles

Digitized by Google

bles à ce que je viens d'avancer. Il en eſt aſſurément de même des opérations intérieures des Animaux; point de découvertes à eſperer à cet égard; les faits ont été les mêmes depuis la création, & on ne peut guères ſe promettre de nouveaux raiſonnemens que d'après de nouveaux faits qui n'exiſteront jamais. Ces remarques ne ſont point deſtinées à desaprouver les recherches des Philoſophes qui veulent encore aprofondir ces matières plus qu'elles ne l'ont été par leurs prédéceſſeurs. Au fond toutes les dépenſes de travail & de méditation en métaphyſique ne mènent guères qu'à de ſemblables reſultats, c'eſt-à-dire, à des aſſertions très-hypothétiques, & qui demeureront toujours telles, parce que les ſujets qu'elles concernent ne nous deviendront jamais plus connus.

Ce Traité ſeroit mieux intitulé *De l'ame des Bêtes*, que *des Animaux* en général, puiſqu'il n'y eſt queſtion que de la nature de leur ame, ou plutôt des opérations par leſquelles on peut expliquer l'impreſſion que les objets produiſent ſur eux, & les actions qui viennent à la ſuite de cette impreſſion. Il y a deux parties dans cet ouvrage. La première eſt une controverſe très-animée, où M. l'Abbé *de Condillac* examine à toute rigueur ce que M. *de Buffon* a dit des Animaux dans ſon *Hiſtoire naturelle*, & en fait une critique ſi ſevère, qu'on ſeroit tenté d'y ſoupçonner un peu de paſſion. Et ſans donner dans les conjectures à cet égard, on démêle ſans peine par les propres déclarations de l'Auteur, qu'il a été piqué de ce que pluſieurs

Digitized by Google

perſonnes, & peut-être M. *de Buffon* lui-même, ont prétendu que ſon *Traité des ſenſations* étoit tiré des ouvrages de M. *de Buffon*, & que M. *de Condillac* y avoit puiſé les principes dont il s'étoit ſervi pour faire naître cette ſuite d'idées acquiſes par le dévelopement ſucceſſif des ſens, ſur laquelle roule toute la théorie de ſa Statue animée. On ſait qu'il n'y a point d'accuſation plus ſenſible que celle de plagiat, ſur-tout quand elle eſt intentée à des hommes qui ont l'eſprit effectivement original, & qui peuvent ſe rendre témoignage à eux-mêmes qu'ils ont marché ſans autre guide que leurs propres reflexions. Pour ſe laver donc de cette imputation, M. *de Condillac* prend un parti extrême; il ſemble ſe propoſer de montrer par l'expoſé de tout ce que M. *de Buffon* a dit ſur les ſenſations, tant des hommes que des animaux, que non ſeulement il n'y a point de conformité entre les principes de ce Philoſophe & les ſiens, mais même qu'il n'y avoit que des erreurs & des contradictions à puiſer dans M. *de Buffon*. C'eſt le ſort de cet illuſtre Ecrivain d'être expoſé à des critiques véhémentes, & en même tems très-ſolides. Il eſt aiſé d'en découvrir la raiſon; la force même de ſon eſprit l'a trop ſouvent emporté au de-là du but, & lui a fait hazarder quantité de choſes, que des Philoſophes, peut-être d'un dégré inférieur au ſien, ont été en état de relever d'une manière victorieuſe. Pourvu que les bienſéances demeurent obſervées dans de ſemblables diſputes, elles ne peuvent qu'être inſtructives; & quoiqu'elles ne mé-

Digitized by Google

ménent, comme nous l'avons insinué, à aucune décision, on y remarque toujours la source des faux raisonnemens qui y sont combattus & détruits, & l'on peut en déduire des règles utiles pour éviter d'en admettre de semblables dans les matières qu'on entreprend de discuter. La logique gagne plus à des ouvrages de l'ordre de ce *Traité des Animaux*, que la physique, ou la métaphysique. Donnons en à présent, non une analyse complette, à laquelle cet Extrait ne suffiroit pas, mais au moins une idée générale, accompagnée de quelques-uns des traits les plus frapans.

La première partie traite du système de *Descartes*, & de l'hypothèse de M. *de Buffon*. *Descartes*, après avoir tenté d'expliquer la formation & la conservation de l'univers par les seules Loix du mouvement, voulut encore borner au pur méchanisme jusqu'à des Etres animés. Plus un Philosophe a généralisé une idée, plus il veut la généraliser. Il est intéressé à l'étendre à tout, parce qu'il lui semble que son esprit s'étend avec elle; & elle devient bientôt dans son imagination la première raison des phénomènes. Mais il n'est pas difficile de généraliser, quand on ne connoit, ni la justesse, ni la précision; il n'en coute rien de prendre une idée, comme au hazard, de l'étendre, & d'en faire un système. Cette censure seroit trop forte, si *Descartes* en étoit l'objet: on doit tant à ce grand génie, qu'on ne sauroit parler de ses erreurs avec trop de ménagement: mais il convient d'un autre côté de choisir son exemple,

Digitized by Google

comme un des plus frapans, pour faire voir combien s'abuſent tous ces eſprits qui ſe piquent plus de généraliſer que d'obſerver. M. *de Condillac* ſe diſpenſe d'entrer dans une réfutation directe de l'*automatiſme* des bêtes, qui eſt un dogme abandonné depuis longtems, & auquel il ſuffit d'opoſer les actions quotidiennes des Animaux, telles qu'elles ſe paſſent ſous nos yeux.

Il réſerve donc, & tourne tous ſes efforts contre M. *de Buffon*. Et d'abord il ſe plaint que les idées de ce Philoſophe ſur la nature des Animaux, ne forment point un tout dont les parties ſoient liées, & qu'il adopte ſur toute cette matière des principes ſi differens, qu'on ne ſauroit trouver un point fixe, auquel puiſſent ſe raporter toutes les reflexions deſtinées à le combattre. La premiére critique, qui vient à la ſuite de cette obſervation générale, a pour objet la double ſignification que l'Auteur de l'*Hiſtoire naturelle* a voulu attribuër au mot *ſentir*, en étendant l'idée *de ſenſation*, à *l'action de mouvement qui naît à l'occaſion d'un choc, ou d'une reſiſtance*. C'eſt là une idée que perſonne n'avoit encore jamais confonduë avec celle de la ſenſation proprement dite; & en l'adoptant, il faudroit reconnoitre, que la matière la plus brute eſt ſenſible. M. *de Buffon* a inventé une diſtinction, à la faveur de laquelle il croit ſe déméler pleinement de toutes les queſtions rélatives aux bêtes. Il prétend qu'elles n'ont pas des ſenſations ſemblables aux nôtres, parce que, ſelon lui, ce ſont des *Etres pu-*

Digitized by Google

purement matériels, auxquels il refuse le sentiment pris pour l'action d'apercevoir & de comparer. La pensée de ce Philosophe est très-difficile à saisir. Il distingue des sensations corporelles, & des sensations spirituelles, il accorde les unes & les autres à l'homme, & il borne les bêtes aux premières. Mais y a-t-il quelqu'un qui en réfléchissant sur ce qu'il éprouve puisse saisir cette difference? Sentons-nous d'un côté notre corps, & de l'autre notre ame? Ou plutôt ne sentons-nous pas notre ame dans notre corps, desorte que toutes nos sensations ne nous paroissent que les modifications d'une même substance?

Cette supposition, déjà contradictoire en soi, a mené M. *de Buffon* à des conséquences qui ne le sont pas moins. Admettant dans l'homme deux principes differens, l'un spirituel, l'autre matériel, il dit que *le principe matériel est infiniment subordonné à l'autre; que la substance spirituelle le commande; qu'elle en détruit, ou en fait naître l'action*, &c. & il avance en même tems, qu'il y a de fréquens combats entre ces deux principes, & que *c'est de ces combats que naissent toutes nos contradictions.* Il va même plus loin, & tombe dans une contradiction ouverte, en faisant du principe matériel un principe regnant, lorsqu'il dit que *dans le tems de l'enfance il domine seul, & agit presque continuellement; que dans la jeunesse il prend un empire absolu, & commande impérieusement à toutes nos facultés*, &c.

Le peu de fondement de toutes ces asser-

Digitized by Google

tions conduit M. l'Abbé *de Condillac* à conclure que, *si les bêtes sentent, elles sentent comme nous.* Il continuë enſuite la controverſe, en établiſſant que, dans l'hypothèſe où les bêtes ſeroient des Etres purement matériels, M. *de Buffon* ne peut pas rendre raiſon du ſentiment qu'il leur accorde; &, que dans la ſupoſition où les animaux ſeroient tout à la fois purement matériels & ſenſibles, ils ne ſauroient veiller à leur conſervation, s'ils ne ſont pas en même tems capables de connoiſſance. M. *de Buffon*, pour étayer ſa doctrine, a eu recours aux anciens termes *d'inſtinct*, & *d'apetit*, dont on a fait tant d'uſage, mais auxquels on n'a jamais attaché que des notions confuſes. Son adverſaire le preſſe ici avec beaucoup de force; & l'on pourra s'en convaincre par l'exemple ſuivant.

M. *de Buffon*, aïant ſupoſé un chien qui, quoique pouſſé par un apetit violent, ſemble n'oſer toucher, & ne touche point en effet à ce qui pourroit le ſatisfaire, mais en même tems fait beaucoup de mouvemens pour l'obtenir de la main de ſon maître, il diſtingue trois ébranlemens dans le ſens intérieur de cet animal. L'un eſt cauſé par les ſens de l'apetit, & il détermineroit le chien à ſe jetter ſur ſa proie, ſans un autre ébranlement qui le retient; c'eſt celui de la douleur des coups qu'il a reçus pour avoir voulu d'autres fois s'emparer de cette proie. Il demeure donc en équilibre, parce que ces deux ébranlemens ſont deux puiſſances égales, contraires, & qui ſe détruiſent mutuellement. Alors un troiſième ébranlement ſur-

Digitized by Google

ſurvient; c'eſt celui qui eſt produit, lorsque le maître offre au chien le morceau qui eſt l'objet de ſon apetit; & comme ce troiſième ébranlement n'eſt contrebalancé par rien de contraire, il devient la cauſe déterminante du mouvement.

A ces ſupoſitions, qui diffèrent fort peu du pur Cartéſianisme, M. *de Condillac* répond, que ſi c'eſt là tout ce qui ſe paſſe dans ce chien, il n'y a en lui, ni plaiſir, ni douleur, ni ſenſation; il n'y a que le mouvement qu'on apelle *ébranlement du ſens intérieur matériel*, & dont on ne peut ſe faire aucune idée. Si l'animal ne ſent pas, il n'eſt intéreſſé, ni à ſe jetter ſur ſa proie, ni à ſe contenir. De plus, ſi le chien étoit pouſſé, comme une boule, par deux forces égales, & directement contraires, il reſteroit immobile, & ne commenceroit à ſe mouvoir que lorsqu'une de ces deux forces deviendroit ſupérieure. Mais, avant que de ſupoſer des déterminations contraires produites par ces ébranlemens, il faudroit prouver qu'ils donnent chacun des déterminations certaines; précaution que M. *de B.* n'a pas priſe. Enfin M. *de C.* eſtime que le plaiſir & la douleur ſont les ſeules choſes qui puiſſent ſe contrebalancer, & qu'un animal n'eſt en ſuſpens, ou ne ſe détermine, que parce qu'il compare les ſentimens qu'il éprouve, & qu'il juge de ce qu'il a à eſperer ou à craindre.

Après avoir employé un Chapitre aſſez court à prouver que les bêtes comparent, jugent, & qu'elles ont des idées & de la mémoire, notre

Digitized by Google

Auteur entre dans un grand détail pour examiner les observations que M. *de B.* a faites sur les sens. Nous ne saurions l'y suivre; mais nous dédomagerons suffisamment le lecteur de cette omission en plaçant ici la Critique d'un morceau brillant de l'*Histoire naturelle*; c'est ce Soliloque de l'homme nouvellement créé, qui aprend à connoître les objets, & l'usage de ses sens. Ceux qui n'ont pas l'ouvrage de M. *de B.* peuvent relire ce morceau dans notre Journal, où il se trouve inséré Tom. II. p. 170. *& suiv.* Il nous paroit naturel de donner ici l'examen qu'en fait M. *de C.* dans toute son étenduë; & nous finirons par là cet Extrait, nous réservant d'en donner un autre qui sera rélatif à la seconde partie de ce Traité.

Cet homme qui s'éveille tout neuf pour lui-même & pour tout ce qui l'environne, dès son premier instant se trouve *plein de joie & de trouble.* Mais d'où lui vient cet état? La joie est le sentiment que nous goûtons, lorsque nous nous trouvons mieux que nous n'avons été, ou du moins aussi bien, & que nous sommes comme nous pouvons désirer d'être. Elle ne peut donc se trouver que dans celui qui a vécu plusieurs momens, & qui a comparé les états par où il a passé. Le trouble est l'effet de la crainte & de la méfiance; sentimens qui supposent des connoissances, que cet homme n'avoit certainement point encore.

Il ouvre les yeux, & aussitôt il voit *la lumière, la voûte celeste, la verdure de la terre, le cristal des eaux*; & il croit que tous ces objets sont

sont en lui, & sont partie de lui-même. Mais comment ses yeux ont-ils appris à démêler tous ces objets? Et, s'il les démêle, comment peut-il croire qu'ils sont partie de lui-même? Cependant persuadé que tout est en lui, c'est-à-dire selon M. *de B.* sur sa rétine; car c'est là que sont les images, *il tourne les yeux vers l'astre de la lumière.* Ceci est encore bien difficile à concevoir. Tourner les yeux vers un objet, n'est-ce pas le chercher hors de soi? Le nouvel homme peut-il savoir ce que c'est que diriger ses yeux d'une façon plutôt que d'une autre? En sent-il le besoin? Sait-il même qu'il a des yeux? Donc cet homme se meut, sans avoir aucune raison de se mouvoir.

L'éclat de la lumière le blesse, il ferme la paupière; & croyant avoir perdu tout son être, il est affligé, saisi d'étonnement. Cette affliction est fondée; mais elle prouve que le premier instant n'a pas pu être *plein de joie.* Car si l'affliction doit être précedée d'un sentiment agréable qu'on a perdu, la joie doit l'être d'un sentiment desagréable dont on est délivré.

Au milieu de cette affliction, & les yeux toujours fermés, sans qu'on sache pourquoi, il entend *le chant des oiseaux, le murmure des airs.* Il *écoute longtems*; & il se persuade bientôt *que cette harmonie est en lui.* Mais *écouter* n'est pas exact: cette expression suppose qu'il ne confond pas les sens avec lui-même. On diroit d'ailleurs qu'il hésite, pour se persuader que cette harmonie est en lui; car il *écoute longtems.* Il devroit le croire d'abord, & sans chercher à se le per-

sua-

ſuader. Et d'où ſait-il auſſi que les premiers ſons qu'il a entendus étoient formés par le chant des oiſeaux, & par le murmure des airs.

Il *ouvre les yeux, & fixe ſes regards ſur mille objets divers.* Il voit donc encore bien plus de choſes que la première fois: mais il y a de la contradiction à fixer ſes regards ſur des objets, & à croire, comme il fait, que ces objets ſont tous en lui, dans ſes yeux. Il ne peut pas ſavoir ce que c'eſt que fixer ſes regards, ouvrir, fermer la paupière. Il ſait qu'il eſt affecté d'une certaine manière; mais il ne connoit pas encore l'organe auquel il doit ſes ſenſations.

Cependant il va parler en Philoſophe qui a déjà fait des découvertes ſur la lumière. Il nous dira que ces mille objets, cette partie de lui-même lui paroit immenſe en grandeur *par la quantité des accidens de lumière, & par la variété des couleurs.* Il eſt étonnant que l'idée d'immenſité ſoit une des premières qu'il acquiert.

Il aperçoit qu'il a *la puiſſance de détruire & de produire à ſon gré cette belle partie de lui-même;* & c'eſt alors qu'*il commence à voir ſans émotion, & à entendre ſans trouble.* Il ſemble au contraire, que ce ſeroit bien plutôt le cas d'être ému & troublé.

Un air leger dont il ſent la fraîcheur, ſaiſit ce moment pour lui aporter des parfums, qui lui donnent un *ſentiment d'amour pour lui-même.* Jusques là il ne s'aimoit point encore. Les objets viſibles, les ſons, ces belles parties de lui-même, ne lui avoient point donné ce ſentiment. L'Odorat ſeroit-il ſeul le principe de l'amour-propre?

Com-

Digitized by Google

Comment ſait-il qu'il y a un *air leger*? Comment ſait-il que les parfums lui ſont aportés de dehors par cet *air leger*, lui qui croit que tout eſt en lui, que tout eſt lui? Ne diroit-on pas qu'il a déjà péſé l'air? Enfin ces parfums ne lui paroiſſent-ils pas des parties de lui-même? Et ſi cela eſt, pourquoi juge-t-il qu'ils lui ſont aportés?

Amoureux de lui-même, preſſé par les plaiſirs de ſa *belle & grande exiſtence*, il ſe *lève tout d'un coup, & ſe ſent transporté par une force inconnuë.* Et où transporté? Pour remarquer pareille choſe, ne faut-il pas connoître un lieu hors de ſoi? Et peut-il avoir cette connoiſſance, lui qui voit tout en lui?

Il n'a point encore touché ſon corps: s'il le connoit, ce n'eſt que par la vuë. Mais où le voit-il? Sur ſa rétine, comme tous les autres objets. Son corps pour lui n'exiſte que là. Comment donc cet homme peut-il juger qu'il ſe lève & qu'il eſt tranſporté?

Enfin quel motif peut le déterminer à ſe mouvoir? C'eſt qu'il eſt preſſé par les plaiſirs de ſa *belle & grande exiſtence.* Mais pour jouïr de ces plaiſirs, il n'a qu'à reſter où il eſt; & ce n'eſt que pour en chercher d'autres, qu'il pourroit penſer à ſe lever, à ſe tranſporter: il ne ſe déterminera donc à changer de lieu, que lorſqu'il ſaura qu'il y a un eſpace hors de lui, qu'il a un corps, que ce corps en ſe tranſportant peut lui procurer une exiſtence plus *belle*, & plus *grande.* Il faut même qu'il ait apris à en regler les mouvemens. Il ignore toutes ces choſes

Digitized by Google

choſes, & cependant il va marcher, & faire des obſervations ſur toutes les ſituations où il ſe trouvera.

A peine fait-il un pas que tous les objets ſont confondus, tout eſt en desordre. Quelle en eſt la raiſon? Les objets qu'il a ſi bien diſtingués au prémier inſtant, doivent dans celui-ci diſparoître tous, ou en partie, pour faire place à d'autres qu'il diſtinguera encore. Il ne peut pas y avoir plus de desordre & de confuſion dans un moment que dans l'autre.

Surpris de la ſituation où il ſe trouve, il croit que ſon exiſtence fuit, & il devient immobile ſans doute pour l'arrêter; pendant ce repos, il s'amuſe à porter ſur ſon corps, que nous avons vu n'exiſter pour lui que ſur la rétine, une main qu'il n'a point encore apris avoir hors de ſes yeux. Il la conduit auſſi ſurement que s'il avoit apris à en regler les mouvemens, & il parcourt les parties de ſon corps, comme ſi elles lui avoient été connuës avant qu'il les eut touchées.

Alors il remarque que tout ce qu'il touche ſur lui, rend à ſa main ſentiment pour ſentiment, & il aperçoit bientôt que cette faculté de ſentir eſt répanduë dans toutes les parties de ſon être. Il ne ſent donc toutes les parties de ſon être qu'au moment où il découvre cette faculté. Il ne les connoiſſoit pas lorsqu'il ne les ſentoit pas. Elles n'exiſtoient que dans ſes yeux: celles qu'il ne voyoit pas, n'exiſtoient pas pour lui. Nous lui avons cependant entendu dire qu'il ſe lève, qu'il ſe tranſporte, &

Digitized by Google

& qu'il parcourt son corps avec la main.

Il remarque ensuite, qu'avant qu'il se fut touché, son corps lui paroissoit immense, sans qu'on sache où il a pris cette idée d'immensité. La vuë n'a pu la lui donner; car lorsqu'il voyoit son corps, il voyoit aussi les objets qui l'environnoient, & qui par conséquent le limitoient. Il a donc bien tort d'ajouter, que tous les autres objets ne lui paroissoient en comparaison que des points lumineux.

Cependant il continuë de se toucher & de se regarder. Il a de son aveu *les idées les plus étranges. Le mouvement de sa main lui paroit une espèce d'existence fugitive, une succession de choses semblables.* On peut bien lui accorder que ces idées sont *étranges.* Mais ce qui paroit plus étrange encore, c'est la manière dont il découvre qu'il y a quelque chose hors de lui. Il faut qu'il marche *la tête haute & levée vers le ciel*, qu'il aille se *heurter contre un palmier*, qu'il *porte la main sur ce corps étranger*, & qu'il le *juge tel, parce qu'il ne lui rend pas sentiment pour sentiment.* Quoi! lorsqu'il portoit un pied devant l'autre, n'éprouvoit-il pas un sentiment qui ne lui étoit pas rendu? Ne pouvoit-il pas remarquer que ce que son pied touchoit n'étoit pas une partie de lui-même? N'étoit-il réservé qu'à la main de faire cette découverte? Et si jusqu'alors il a ignoré qu'il y eut quelque chose hors de lui, comment a-t-il pu songer à se mouvoir, à marcher, & à porter la tête haute & levée vers le ciel?

Agité par cette nouvelle découverte, il a pei-

peine à se rassurer ; il veut toucher le Soleil ; il ne trouve que le vuide des airs ; il tombe de surprises en surprises, & ce n'est qu'après une infinité d'épreuves qu'il aprend à se servir de ses yeux pour guider sa main, qui devroit bien plutôt lui aprendre à conduire ses yeux. C'est alors qu'il est suffisamment instruit. Il a l'usage de la vuë, de l'ouïe, de l'odorat, & du toucher ; il se repose à l'ombre d'un bel arbre : des fruits d'une couleur vermeille descendent en forme de grappes à la portée de sa main ; il en saisit un, il le mange, il s'endort, se réveille, regarde à côté de lui, & se croit doublé, c'est-à-dire, qu'il se trouve avec une femme.

Ici finit la Critique de M. *de Condillac* ; & il faut avouër qu'elle est vraiment impitoyable. Il est fâcheux pour des Auteurs qui ont pris un certain vol, d'en trouver qui leur rognent les ailes à ce point ; mais au fond, & toute passion à part, il est bon que justice soit faite. Peut-être même que M. *de Buffon* est moins en droit de se plaindre qu'un autre, puisqu'il a tenu la même conduite avec des hommes d'une célébrité pour le moins égale à la sienne, qu'il l'a assaisonnée encore de plus d'ironie & d'amertume, & enfin qu'il a porté des coups qui tomboient entiérement à faux. C'est ce qu'on lui fait sentir ici en bien des endroits, mais nulle part avec tant d'énergie que dans le passage suivant, qui fait partie d'une apostrophe générale, adressée dans la conclusion de la première partie, à tous les Philosophes superficiels & décisifs.

„ N'ou-

Digitized by Google

„ N'oubliez pas de traiter avec mépris ces
„ Observateurs, qui ne suivent pas vos prin-
„ cipes, parce qu'ils sont plus timides que vous,
„ quand il s'agit de raisonner: dites qu'*ils ad-*
„ *mirent d'autant plus, qu'ils observent davan-*
„ *tage, & qu'ils raisonnent moins*; qu'*ils nous*
„ *étourdissent de merveilles qui ne sont pas dans*
„ *la Nature, comme si le Créateur n'étoit pas*
„ *assez grand par ses ouvrages, & que nous*
„ *crussions le faire plus grand par notre imbé-*
„ *cillité*; reprochez leur enfin *des monstres de*
„ *raisonnement sans nombre.*

„ Plaignez sur-tout ceux qui s'occupent à
„ observer des insectes: car *une mouche ne*
„ *doit pas tenir dans la tête d'un Naturaliste*
„ *plus de place qu'elle n'en tient dans la Natu-*
„ *re*; & une république d'Abeilles *ne sera*
„ *jamais aux yeux de la raison, qu'une foule*
„ *de petites bêtes, qui n'ont d'autre raport avec*
„ *nous que celui de nous fournir de la cire &*
„ *du miel.*

„ Ainsi tout entier à de grands objets, vous
„ verrez *Dieu créer l'univers, ordonner les exi-*
„ *stences, fonder la Nature sur des Loix inva-*
„ *riables & perpétuelles*; & vous vous garde-
„ rez bien *de le trouver attentif à une républi-*
„ *que de mouches, & fort occupé de la manière*
„ *dont doit se plier l'aile d'un scarabée.* Faites-
„ le à votre image, regardez-le comme
„ un grand Naturaliste, qui dédaigne les dé-
„ tails, crainte qu'un insecte ne tienne trop
„ de place dans sa tête; car *vous chargeriez sa*
„ *volonté de trop de petites loix, & vous déro-*

Digitized by Google

„ *geriez à la noble ſimplicité de ſa nature, ſi* „ *vous l'embarraſſiez de quantité de ſtatuts par-* „ *ticuliers, dont l'un ne ſeroit que pour les mou-* „ *ches, l'autre pour les biboux, l'autre pour les* „ *mulots*, &c.

„ C'eſt ainſi que vous vous déterminerez à „ n'admettre que les principes que vous pour- „ rez généraliſer davantage. Alors conſide- „ rant avec complaiſance vos hypothèſes, vous „ direz: *Elles forment le ſyſtème le plus digne* „ *du Créateur.*"

Ce qu'on vient de lire, n'a pas beſoin de Commentaire, & il faut avouër que la Loi du talion y eſt parfaitement bien exercée.

ARTICLE III.

MEMORIA WETSTENIANA vindicata, ſeu JACOBI KRIGHOUT Epiſtola Reſponſoria ad ſtricturas Viri Clariſſimi & Venerandi Jo. LUDOVICI FREY, SS. Theol. D. & Profeſſ. nec non Facult. Th. ipſiusque Acad. Baſilienſis Senioris ad Sermonem funebrem in obitum Viri Clariſſimi, Jo. JACOBI WETSTENII, Phil. Doct. ejusdemque ut & Hiſt. Eccleſ. inter Remonſtrantes Profeſſoris, nec non Reg. Scient. Acad. Boruſſicæ, Soc. Reg. Scient. Londinenſis,

Digitized by Google

sis, & Soc. Anglicanæ de propaganda fide Evangelica Membri,

c'est-à-dire,

DEFENSE *de la* MEMOIRE *de M.* WETSTEIN, *contre les accusations de M.* FREY, *par M.* KRIGHOUT, à *Amsterdam*, in quarto, pp. 288.

Après avoir donné dans ce Journal l'Extrait du N. T. de M. *Wetstein* (*), & dans la *Bibliothèque Germanique* (†), l'Eloge de ce Savant, tiré de l'Oraison funèbre, faite par M. *Krigbout*, il convient de dire quelque chose de l'ouvrage du dernier dont on vient de lire le titre. Nous n'entrerons pourtant dans aucun détail, parce que cela nous meneroit trop loin, & plus encore à cause de la juste aversion que nous avons pour toutes les controverses odieuses. On sait que M. *Wetstein* se plaignoit d'avoir été persécuté par les Théologiens de *Bâle*, & sur-tout par M. *Frey*. Il avoit placé dans la Préface de son N. Testament un long Exposé de tous ses griefs. Ses adversaires avoient gardé le silence; mais, depuis sa mort, ils ont changé de conduite; & M. *Frey*, en attaquant l'Oraison funèbre de M. *Krigbout*, a attaqué en même tems la mémoire du défunt, d'une manière à laquelle l'Orateur s'est cru obligé de répon-

(*) T. V. p. 163. (†) T. XVI. p. 109.

Digitized by Google

pondre. Il le fait avec beaucoup de vivacité & de force; & ſelon les aparences on ne lui repliquera pas. Qu'on juge du tour de la pièce par le début.

Mirandi rationem mihi fore, Vir Ven. (c'eſt à M. *Frey* que cela s'adreſſe, comme tout le reſte de l'Ecrit,) *me a Te compellari, & quidem ita, uti compellaſti, ſuper Sermonem funebrem in obitum Viri ſummi* Jo. Jacobi Wetſtenii, *recte conjeciſti, quoniam in illo Sermone famæ tuæ peperceram, & nomine tuo ne ſemel quidem prolato, non niſi pauca eorum attigeram, quæ* Wetſtenius *in Prolegomenis ad N. Teſtamentum in ſui defenſionem contra Te jam dudum expoſuerat, & ſolide probaverat. Nequaquam autem miratus fui, Te cujus indoles ex lite* Wetſteniana *jam innotuerat, contra Virum innocentiſſimum, qui jam ante tres annos, & quod excidit, Te ad refutandam ſuam Defenſionem provocaverat, in publicum prodire auſum non eſſe, ſed potius poſt mortem ejus in arenam deſcendere voluiſſe: facile enim intelligere potuiſti, tutius eſſe cum homine mortuo, quam vivo bellum gerere. Ita ſolent illi quibus Te annumerandum diu probaſti, qui aperto marte cum adverſario congredi verentur; ſed, vel inſidias ei ſtruere ſolent, vel poſtquam fato functus eſt contra ejus manes dimicare malunt.*

Ex ungue Leonem. M. *Frey* n'a rien gagné au change; & l'Auteur vivant qu'il s'eſt attiré à dos, ne lui fera pas plus de quartier que le défunt; ou le pouſſera même plus vigoureuſement, parce qu'il ſemble qu'on ſoit en droit de

Digitized by Google

de dire des choſes plus fortes pour autrui que pour ſoi-même.

Au reſte il ne s'agit pas ſeulement ici de doctrine; il eſt auſſi queſtion des mœurs. Comme nous avons déclaré que nous ne voulions point nous livrer aux détails de la controverſe, nous nous bornerons à la traduction d'un paſſage aſſez long, où M. *Krigbout* repouſſe l'accuſation intentée à M. *Wetſtein* d'avoir trop aimé le vin. Ce morceau nous a paru fort ingénieux; & on pourroit le propoſer pour modèle d'une bonne Apologie.

„ L'amour de la bouteille eſt la principale „ note d'infamie par laquelle on voudroit flé„ chir M. *Wetſtein*. „ *C'étoit*, dit-on, *un* „ *biberon, un franc yvrogne. Depuis ſa pre*„ *mière jeuneſſe, il avoit paſſé les jours & les* „ *nuits à faire des libations à Bacchus*. A Dieu „ ne plaiſe qu'un honnête homme prenne le „ parti de la crapule & de la débauche: mais „ il eſt du devoir de l'honnête homme de „ bien examiner avant que de juger, ſur-tout „ en mal, & quand il s'agit de la réputation „ d'un excellent perſonnage, contre laquelle „ on vomit des invectives, dont un Charre„ tier yvre ſeroit à peine capable. Voyons „ ſi elles font quelque tort au défunt.

„ Que Mr. *Wetſtein* ait vécu d'une manière „ plus libre & plus aiſée que les Savans n'ont „ coutume de le faire, c'eſt ce que perſonne ne „ ſauroit nier, quoiqu'il y ait des gens très„ diſtingués, & par leur ſavoir, & par leurs „ mœurs, qui ont été à cet égard encore plus loin.

Digitized by Google

„ Un homme d'un esprit vif, gai, & véritablement né pour la société, ne pouvoit qu'être recherché par des personnes de tout ordre, qui n'aïant pas l'humeur du Misantrope *Timon*, étoient charmées de son commerce „ & de ses entretiens. Ce même homme étoit „ en même tems l'un des plus laborieux qu'il „ y ait jamais eu ; bien loin de fuir le travail, il le recherchoit avec ardeur, & sembloit goûter la plus pure volupté en s'y livrant ; il y donnoit plus d'heures du jour „ & de la nuit que ne peuvent ordinairement „ soutenir ceux qui passent pour les plus „ grands travailleurs. Il ne pensoit, ni au sommeil, ni aux alimens, quand il se croyoit „ dans l'obligation de travailler, cas qui revenoit souvent ; & alors il expédioit avec une „ facilité admirable le double de la besogne „ que les gens réputés habiles & accoutumés „ au travail feroient dans le même espace de „ tems. Quand donc notre Savant avoit achevé de pareilles tâches, il ne cherchoit à se „ délasser, ni par l'oisiveté, ni par le sommeil, ni par aucun jeu ; mais il aimoit la „ société, & y trouvoit le meilleur délassement qu'il pût espérer. Et ce qu'il y a de „ singulier, c'est qu'il y portoit tout le feu de „ son esprit, au-lieu que les autres, après „ une longue application, sont ordinairement „ anéantis, & comme hébétés. M. *Weistein* „ étoit alors aussi frais que s'il n'eût rien fait, „ & il n'étoit point fâché de trouver un bon „ verre de vin dans la compagnie de ses amis,

„ tous

„ tous honnêtes gens, & dignes de son com-
„ merce. Cette liqueur, dont l'usage modéré
„ ne fut jamais interdit, sembloit rendre son
„ esprit, son érudition, son humanité, pour
„ ainsi dire, encore plus aimables. Et voilà
„ l'homme qu'on accuse d'une sale & grossière
„ débauche, lui qui avoit tout excès en hor-
„ reur. Mais *summa petit livor ; nec virtus*
„ *est, quæ non possit in vitium verti.*

„ En examinant les choses de plus près, la
„ vertu, la parfaite innocence du défunt, bril-
„ leront de tout leur éclat. L'usage du vin est
„ permis aux Chrétiens; & il n'y a aucun Phi-
„ losophe, Théologien, Moraliste, ni Casuis-
„ te, qui ait encore déterminé la mesure pré-
„ cise à laquelle on doit s'en tenir, les tem-
„ péramens & la diversité des effets que la
„ boisson produit, mettant à cet égard toute
„ la difference. Il y a des gens qu'un verre
„ de vin enyvre; qu'ils s'abstiennent donc de
„ le boire. D'autres ont le vin querelleur,
„ fougueux, furieux, c'est un poison encore
„ plus dangereux pour eux. Quelques-uns
„ chanteront des pseaumes, ou se plairont à
„ disputer de Religion, lorsqu'ils ont la tête
„ prise. Enfin il y en a qui l'ont si forte,
„ qu'ils ne s'enyvreroient, pour ainsi dire,
„ jamais. Il est aisé de décider quelles sont
„ les règles prescrites à ces differentes sortes
„ de buveurs.

„ Mais prenez un homme, qui soutient bien
„ le vin, d'un tempérament sec, qui a besoin
„ d'être fort humecté, soit de vin, soit d'eau,

Digitized by Google

„ ou de tout autre liquide, & à qui ce ſe-
„ cours eſt d'autant plus néceſſaire qu'il a des
„ occaſions fréquentes d'exercer ſes poumons:
„ ſi vous défendez à cet homme de boire,
„ vous le tuez. Qu'il boive de l'eau, direz-
„ vous, ſeul ou en compagnie. Mais tous les
„ Médecins s'accordent à lui interdire l'eau,
„ comme tout-à-fait nuiſible à ſa conſtitu-
„ tion, vu ſur-tout qu'il a été accoutumé dès
„ ſa jeuneſſe au vin, dans un païs où il eſt
„ fort abondant. Reſte donc à ſavoir quel eſt
„ l'effet que cette liqueur produit ſur lui, &
„ s'il eſt préjudiciable à lui-même, ou aux
„ autres. Dès qu'il eſt évident que tout au-
„ contraire il trouve dans le vin de quoi répa-
„ rer les eſprits animaux que le travail avoit
„ épuiſés, qu'il rend les momens où il en fait
„ uſage, agréables, & même utiles, dans la ſo-
„ ciété de gens qu'il aime & dont il eſt aimé,
„ qui pourroit ſe ſcandaliſer de voir de ſem-
„ blables amis en bonne humeur, choquer le
„ verre à la ronde, & s'entretenir délicieuſe-
„ ment? Il y avoit peut-être plus à gagner
„ avec M. *Wetſtein* du côté du ſavoir & des
„ connoiſſances les plus ſolides, pendant ces
„ heures de recréation, auxquelles il conſa-
„ croit une partie des ſoirées, & où le ſérieux
„ étoit entremélé au badin, que lorsqu'il en-
„ ſeignoit *ex cathedra* (*). Enfin ce même
„ hom-

(*) Il n'y a rien là dedans que de fort croyable. M. *Lenfant*, célèbre Théologien de Berlin, qui étoit dans le cas de M. *Wetſtein*, & dont l'a-
po-

Digitized by Google

„ homme, satisfait des douceurs qu'il venoit
„ de goûter, se retiroit frais & vigoureux chez
„ lui, & se retrouvoit, après quelques heures
„ de sommeil, en état de reprendre le travail
„ avec plus de force que jamais.

Sic lusus animo debet aliquando dari
Ad cogitandum ut melior redeat Tibi.

„ Dès là donc que ce genre de vie ne nui-
„ soit ni à l'esprit ni au corps de M. *Wetstein*,
„ qui pendant toute sa vie n'a pris, ni eaux
„ minérales, ni aucune cure semblable, il est
„ très-probable qu'en suivant un autre genre
„ de vie, il n'auroit pas joui du même dégré
„ de santé, ni pu étudier avec la même force.
„ C'est à présent aux juges équitables à déci-
„ der, si une conduite telle qu'on vient de
„ l'exposer, doit être apellée vertueuse, ou
„ vicieuse; & si l'on a droit d'accuser un hom-
„ me, qui ne faisoit tort, ni à lui-même, ni
„ aux autres, mais qui tout-au-contraire faisoit
„ passer les momens les plus délicieux à ceux
„ qui avoient le bonheur de vivre en liaison
„ avec lui. Ceux qui ne reconnoitront pas M.
„ *Wetstein* au portrait que nous venons d'en
„ fai-

pologie sur cet article seroit même un peu plus difficile à faire, n'avoit jamais l'esprit plus net, plus lumineux, ne disoit jamais des choses plus sensées & plus instructives, que lorsqu'il étoit en pointe de vin. *Ses propos de table*, si on les avoit recueillis, seroient fort supérieurs à tous ceux qui ont paru.

Digitized by Google

„ faire, ne l'ont assurément pas connu, & n'en „ jugent que d'après les fausses images qu'en „ donnent ses adversaires."

On ne peut rien assurément ajouter à la finesse & à la force de cette apologie. Les dernières lignes méritent d'être mises ici en original, pour servir de clôture à cet Extrait.

Wettstenii *vitæ genus*, (*vel potius virtus, quam mero interdum incaluisse criminantur,*) *magis in æqua luce apparebit, comparata cum vita umbratili Doctoris cujusdam aquæ potoris & solitarii. Finge talem virum maxime sobrium,* (*id quod forte nec virtus est in eo, forte natura abhorret vinum, forte bibit rixosum,*) *finge æqualiter studiosum & laboriosum cum* Wettstenio, *quamquam forte & hoc non constet, sed qui post labores exantlatos stupide vel somno, vel somniis suis vigilans, indulgeat, qui contrahit, qui talem vitam umbratilem & reclusam fere venerantur, habitibus, difficilis, contradictionis, imo qui sæpe & veritatis impatiens, in totum genus humanum contumeliosus evaserit, & omnia quæ propriis ejus moribus non conveniunt, rejiciat, abhorreat, nec virtutem ullam cum dispositione magis sociabili agnoscat, eamque conviciis petat. Uter horum Virorum Doctorum alteri sit præferendus respectu morum, quæritur? An prior vino, vel an posterior cum aqua non & igne sit interdicendus?*

A R-

ARTICLE IV.

DE MIRACULIS, quæ Pythagoræ, Apollonio Thyanensi, Francisco Assisio, Dominico & Ignatio Loyolæ tribuuntur, Libellus. Ed. Nov. aucta, auctore Phileleuthero, Helvetio.

c'est-à-dire,

TRAITE' *sur les* MIRACLES *attribués à Pythagore*, &c. *à Edimbourg*, 1755. *in octavo*, pp. 414. sans la *Dédicace* & la *Préface*.

On a dit de la crédulité, qu'elle est une mère que sa propre fécondité étouffe tôt ou tard dans les esprits qui se servent de leur raison. Dans les matières de spéculation, comme dans celles de fait, c'est souvent parce que la reflexion nous a fait repentir de notre facilité à tout recevoir indifféremment, que nous sommes plus difficiles. L'expérience du passé devient une leçon pour l'avenir; & lorsque les aparences nous ont trompé plusieurs fois, nous ne jugeons plus d'après elles. C'est au moins de la sorte que les bons esprits reviennent de la crédulité, & leur retour est marqué, comme tout ce qu'ils font, au coin de la raison.

Mais, comme le plus grand nombre de ceux que

que la crédulité séduit, n'est pas de bons esprits, on ne devient pas toujours si raisonnable en cessant d'être crédule. On reproche aux hommes de n'éviter souvent une extrémité qu'en se jettant dans l'autre. C'est ce qui leur arrive dans cette occasion. Ils ne quittent le poste de la crédulité, que pour devenir incrédules. Ils ont cru tout indifféremment, ils rougissent de leurs erreurs, & croient que le moyen le plus sûr de ne plus en admettre, c'est de ne croire rien du tout. C'est de la sorte que les esprits legers, superficiels ou mal faits, reviennent de la crédulité ; leur retour est marqué, comme tout ce qu'ils font, au coin de la précipitation, du défaut de discernement.

L'ouvrage, dont nous avons indiqué le titre, (& dont nous avons sous les yeux une seconde édition, postérieure de vingt ans à la première, & qu'on annonce comme augmentée) paroit propre à affermir les bons esprits dans les principes que nous leur avons attribué, à confondre ceux qui en suivent d'autres, ou qui n'en suivent point du tout, & à les ramener, s'il est possible, dans la bonne route.

Il est incontestable que les faux miracles ont rendu les vrais suspects de fausseté, & que tout de même que l'on voit tous les jours des hommes, qui confondent à cet égard le vrai & le faux, en admettant également l'un & l'autre, on en voit aussi qui les confondent, en les rejettant indistinctement.

Je ne suis donc pas surpris que des hommes, qui font profession de respecter & de faire respecter

Digitized by Google

ſpecter aux autres la vérité, emploient leurs connoiſſances & leur méditation, à répandre du jour ſur la queſtion des miracles; & l'on doit ſe féliciter que M. *Zimmermann*, qui a fait preuve de diſcernement & de ſavoir en matière de Théologie, ait entrepris de traiter ce ſujet dans un ouvrage ſéparé. Cet illuſtre Auteur allègue lui-même dans ſa Préface, comme les principales raiſons de ſon entrepriſe, d'un côté les efforts perpétuels que les incrédules font pour confondre les miracles de J. C. & des Apôtres avec cette foule de preſtiges & de faux miracles, que les Auteurs Païens ont publiés, que les moines ont inventé; de l'autre l'aveuglement de ceux qui reçoivent comme articles de foi les impoſtures les plus palpables. A l'égard de ce qu'on pourroit objecter, que dans un ſiècle auſſi éclairé que le nôtre, il eſt ſuperflu de réfuter des fables groſſières, des contes dont le faux merveilleux ſaute aux yeux, M. *Zimmermann* a raiſon de répondre que, bien qu'il ſe ſoit trouvé, & qu'il ſe trouve encore, même dans l'Egliſe Romaine, des perſonnes trop éclairées pour s'en laiſſer impoſer ſur cet article, l'empire de l'erreur & de la ſuperſtition n'eſt pourtant que trop étendu. Depuis le commencement du ſiècle n'a-t-on pas vu plus de vingt béatifications ou canoniſations, groſſir le catalogue des Saints? Y a-t-il aucun païs Catholique, qui, dans le même intervalle, n'ait ſervi de théatre à des impoſtures, auſſi groſſières que celles qui abuſoient les ſiècles d'ignorance? La France, Paris même, où les ſciences ont répandu tant de

Digitized by Google

de lumière, n'ont pu se préserver de cette tâche. Ce n'est donc pas tout-à-fait battre l'air que de s'attacher à prouver que des miracles, auxquels des Nations entières assignent pour la certitude le même rang qu'à ceux de J. C. ne peuvent pas avoir Dieu pour Auteur ; & c'est la précisément la thèse qu'on se propose d'établir.

Il me semble qu'on pourroit réduire à cinq chefs principaux tout ce que M. *Zimmermann* dit dans son ouvrage. D'abord (dans les Chap. I. & II.) il traite des miracles en général. Il passe de là (dans les Chap. III. & IV.) à l'exposition des principaux miracles attribués à *Pythagore*, &c. Cette exposition est suivie de l'examen des mœurs & de la doctrine de ces prétendus faiseurs de miracles (Chap. V—— IX.) on prouve dans les Chap. X——XIV. que Dieu n'est point l'Auteur des prodiges qu'ils ont opéré, & l'on s'attache à en montrer la véritable origine. On finit par quelques conséquences (Chap. XIV——XVII.) Nous suivrons cette division dans l'Extrait que nous allons donner.

[Chap. II.] Presque tous les Auteurs, qui ont traité de la vérité de la Religion Chrétienne, se sont étendus beaucoup sur les miracles. *Werenfels*, *Turretin*, *Serces*, *Vernet* & *Mosheim*, ont presqu'épuisé cette matière, qui n'est touchée ici que fort légérement.

On peut compter trois opinions principales sur les miracles ; 1. Il y a des Philosophes qui les rejettent absolument, & qui prétendent, que ce

Digitized by Google

ce qu'on apelle de ce nom n'eſt que l'effet de certaines Loix de la Nature, qui nous ſont inconnuës. C'eſt le ſentiment de *Spinoſa*, refuté mille fois. 2. Entre ceux qui admettent des exceptions réelles aux Loix de la Nature, les uns croient que Dieu, & les Anges tant bons que mauvais, ont le pouvoir d'en faire; que Dieu & les bons Anges ſe ſervent de ce pouvoir pour l'établiſſement & pour la confirmation des vérités ſalutaires; que les mauvais génies l'emploient à favoriſer l'erreur & la ſuperſtition. Les principaux défenſeurs de ce ſyſtème ſont *Locke*, *Clarcke*, & *Leibnitz*. 3. D'autres réſervent à Dieu ſeul le pouvoir de faire des miracles, & ce ſentiment a de fort illuſtres partiſans, au nombre desquels ſe range notre Auteur.

Outre qu'il paroit plus raiſonnable de ſupoſer que Dieu ſeul a le pouvoir de changer des loix qu'il a ſeul établie, il n'y a rien dans la Révélation qui autoriſe l'idée contraire. Il paroit même incompatible avec la ſageſſe & la bonté de Dieu, de donner, & même de laiſſer, le pouvoir de faire des miracles à des Etres ennemis de la vérité & de la vertu. J'ajoute que l'Ecriture, qui repréſente, dans pluſieurs endroits, ce pouvoir comme le caractère diſtinctif de la Divinité, (Pſ. LXXII. 18. & LXXXVI. 10.) & qui donne les miracles pour les preuves les plus ſûres d'une miſſion divine (*ſi vous ne croyez point à moi, croyez à mes œuvres*) ſemble abſolument opoſée à ce ſecond ſentiment.

Ce qu'on allègue de plus fort contre l'opinion que M. *Zimmermann* croit la meilleure, c'eſt

c'eſt l'objection tirée de ce que les Mages firent pour imiter Moïſe. *Schuckford* & *Canz* ont cru que c'étoient de vrais miracles, avec cette différence, que le premier les attribuoit à la puiſſance de Dieu, & le ſecond à celle du Démon, en quoi il a été du même ſentiment que *le Clerc*. M. *Zimmermann* indique en paſſant les raiſons qui l'obligent à ne regarder que comme des impoſtures, ou des preſtiges, les prétendus miracles des Mages, & renvoie ſur cette matière à une Diſſertation du célèbre *Heumann*, & à ce qu'il en a écrit lui-même dans ſes *Diſſertations ſur les cauſes de l'incrédulité*.

[Chap. III.] L'expoſition des principaux miracles attribués à *Pythagore*, &c. ſuit immédiatement ces reflexions générales. Elle eſt fort abrégée. *Jamblique* fournit à notre Auteur les principaux traits qu'il raporte de *Pythagore*. C'eſt de lui qu'on aprend, que le Philoſophe de *Samos* arrêta une ourſe qui ravageoit la *Daunie*, & l'aprivoiſa par ſes careſſes, au point qu'elle ne ſe jettoit plus ſur les troupeaux. C'eſt de lui qu'on ſait auſſi que *Pythagore* aïant vu un bœuf, qui mangeoit des féves, l'en détourna non ſeulement ſur le champ par ſes exhortations, mais lui inſpira même une telle horreur pour ce légume, que jamais il ne voulut en goûter dans la ſuite. On lui eſt redevable auſſi de la belle hiſtoire de l'aigle, que ce même Philoſophe fit deſcendre des nuës, & qu'il renvoya après l'avoir longtems tenuë entre ſes bras.

Mais les animaux n'étoient pas les ſeuls objets ſur leſquels *Pythagore* exerçoit ſon pouvoir ſur-

Digitized by Google

ſurnaturel; témoin la connoiſſance extraordinaire qu'il avoit des differens états par lesquels il avoit paſſé avant que de naître, & les preuves certaines qu'il en donnoit; témoin la manière gracieuſe dont le fleuve *Neſſus* le ſalua, en lui diſant d'une voix claire & articulée; *Bonjour, Pythagore*; témoin ſon aparition en Italie & en Sicile à la fois, & les converſations qu'il eut le même jour avec ſes diſciples, dans des lieux ſéparés par un intervalle, qu'on ne pouvoit franchir qu'en pluſieurs jours: témoin cette cuiſſe d'or qu'il montra à *Abaris*; témoin enfin ce grand nombre de prédictions que *Jamblique* lui attribue.

Philoſtrate, dont on parlera dans la ſuite plus au long, a bien plus fait pour *Apollonius*, que *Jamblique* pour *Pythagore*, car il a compoſé un gros livre en ſon honneur. Je ne placerai ici que deux des faits que M. *Zimmermann* en tire.

La peſte régnoit à *Ephèſe*; on fit prier *Apollonius* de venir au ſecours des habitans. A l'exemple de *Pythagore* qui étoit à *Metapont*, & à *Thurium* en même tems; *Apollonius* fut à *Ephèſe* en un inſtant; & raſſembla les Ephéſiens au Théatre. A peine s'y fut-on rendu, qu'on vit paſſer un vieillard couvert de haillons, & chargé d'une beſace. *Apollonius* ordonne aux Ephéſiens de le lapider. L'action paroit cruelle, on balance. *Apollonius* inſiſte. Les plus durs, ou les plus crédules, lévent des pierres. Le vieillard jette ſur eux des regards pleins de feu. Auſſitôt les Ephéſiens s'aperçoivent que c'eſt un Démon, & l'accablent d'une grêle de

Digitized by Google

pierres. Au bout de quelques instans, on découvre son cadavre ; & au-lieu d'y trouver une figure humaine on y trouve un gros chien. C'est ainsi qu'*Apollonius* délivra les Ephésiens de la peste.

Il y a quelque chose de plus grave dans un autre miracle que *Philostrate* raporte, c'est celui de cette jeune Romaine qu'on portoit en terre, & qu'Apollonius guérit en la touchant, & en prononçant quelques paroles. On peut consulter sur les autres prodiges du Philosophe de *Thyane*, le Tome VII. de l'Histoire des Empereurs de **M.** *Crevier*, p. 174. on y trouvera une digression sur *Apollonius*, qui s'étend jusqu'à la page 257. & qui renferme l'abrégé de sa vie. Je me hâte de passer à des miracles plus consacrés encore par la crédulité, quoiqu'ils ne soient pas moins absurdes.

[Chap. IV.] Il y a plusieurs ouvrages où l'on peut puiser l'histoire de St. *François d'Assise*. Une des sources les plus abondantes c'est l'Histoire de la vie & des mœurs de St. *François*, écrite par St. *Bonaventure*, Cardinal & Evêque d'*Albano*, imprimée en 1507. chez les *Plantins*, & revuë & commentée par *Henri Sedulius*. L'Auteur s'est aussi servi du *Livre des Conformités*, composé par *Barthelemi de Pise*, de la critique qu'on en fait dans l'*Alcoran des Cordeliers*, & des *Antiquitates Franciscanæ*, où *Antonin*, Evêque de *Florence*, a réuni St. *François* & St. *Dominique*.

Ce qu'il y a de plus miraculeux dans la personne de S. *François*, ce sont ses stigmates,

ou

ou les marques que J. C. lui imprima de ses cinq plaies. C'étoit une espèce de miracle perpetuel dans ce Saint, puisque ses plaies malgré leur profondeur, & quoique toujours sanglantes, ne l'empêchoient en aucune manière de faire usage de ses piés & de ses mains. Je ne saurois entrer ici dans le détail de toutes les merveilles attribuées à S. *François*; je me contente de remarquer qu'il n'y a rien dans les miracles du Fils de Dieu; que ce fameux Chef d'ordre n'ait égalé, & même surpassé.

On est obligé d'en dire autant de S. *Dominique*, quand on lit, dans une citation de notre Auteur, le parallèle que l'Evêque de *Florence* fait de J. C. & de ce Saint, où l'avantage est tout du côté de ce dernier. Il y est représenté comme maître absolu de la Nature. Non seulement il guérit les malades, ressuscite les morts, il commande encore à tous les élémens. Il jette son livre dans le feu, & le livre n'est point consumé. Il laisse son habit dans une maison qu'un incendie réduit en cendres, & son habit ne périt point. Il voyage avec son domestique, & tient la pluie suspendue en l'air par tout où il passe, desorte qu'il n'en est point incommodé. A *Rome* il met son bâton en terre, & ce bâton fleurit, & porte des fruits. Il tire d'une rivière quarante personnes, qui y étoient tombées en la traversant, &c.

Il ne seroit pas naturel que le Père des Jésuites eût moins de pouvoir que le Père des Franciscains & des Dominicains. Ce seroit une exception à la règle, qui veut que les enfans res-

ſemblent à leur Père. On pourra juger de ce qui en eſt, en liſant ce qu'ont écrit de la vie d'*Ignace de Loyola*, *Ribadeneira*, *Bidermann* & *Maffée*.

[Chap. V.] L'examen des mœurs & de la doctrine de *Pythagore*, &c. trouve naturellement ſa place après l'expoſition de leurs prodiges; & comme c'eſt la partie eſſentielle de ce traité, je ne ſuis pas ſurpris qu'elle occupe cinq Chapitres aſſez longs. *Pythagore* paroit le premier. Il avoit ſéjourné en Egypte, & y avoit vécu dans un commerce fort étroit avec les Prêtres du païs. L'obſcurité, le myſtère, le faux merveilleux, caractériſoient la Religion des Egyptiens, & ce caractère paſſa dans l'eſprit de Pythagore avec la connoiſſance qu'il acquit de cette Religion.

1. Il adopta cette manière d'enſeigner, ſymbolique, obſcure, envelopée, qui n'eſt ſouvent que le voile de l'ignorance.

2. Il laiſſa croire, & peut-être même perſuada à ſes diſciples, qu'il avoit des viſions, des entretiens familiers avec les Dieux. Cela prouve ſon orgueil, beaucoup plus que le refus de porter le nom de *Sage*, & la préférence qu'il donna à celui de *Philoſophe*, ne prouvoit ſa modeſtie.

3. Les épreuves par leſquelles il faiſoit paſſer ſes diſciples, le ſilence de cinq ans qu'il leur impoſoit, marquent bien un maître qui vouloit des diſciples ſoumis & eſclaves en quelque ſorte de ſes idées.

4. Mais, ce qu'on ne peut regarder que comme

Digitized by Google

me la plus insigne imposture, ou comme le fanatisme le plus desesperé, c'est l'assurance avec laquelle il soutenoit qu'il avoit été *Euphorbe*, fils de *Panthus*, & que son ame avoit encore animé d'autres corps.

5. On ne peut que porter le même jugement de ce que raporte *Jamblique*, que pendant que ses disciples se préparoient à la méditation au son de la lyre, ou de quelque autre instrument, leur maître ne faisoit que tendre pour ainsi dire ses oreilles, & entendoit lui seul l'harmonie des sphères celestes. A moins que de tordre impitoyablement les paroles de *Jamblique*, & celles de *Porphyre*, qui parle à-peu-près de même, on ne sauroit y trouver un sens figuré.

6. Rien de plus propre encore à rendre Pythagore suspect de vanité & d'imposture, que toute son avanture avec *Abaris*, que ce trait sur lequel il traversoit les airs, que cette cuisse d'or, &c.

7. Sa descente aux enfers, où il vit le suplice d'*Homère* & d'*Hésiode*, outre ce qu'elle a nécessairement de faux, a encore ceci de particulier, qu'elle fait tomber *Pythagore* en contradiction avec lui-même, puisque la Métempsycose est entiérement incompatible avec les châtimens infligés aux enfers.

8. Il y a du fanatisme encore dans son respect pour les animaux, dans ces exhortations qu'il leur adresse pour les éclairer & pour les corriger.

A l'égard de la doctrine de *Pythagore*, comme il n'a rien écrit lui-même, M. *Zimmermann*

Digitized by Google

mann soupçonne qu'elle a été fort adoucie par les Platoniciens. Cela n'empêche pas qu'elle n'ait encore bien des fausſetés. Il eſt vrai que *Pythagore* croyoit un Dieu Créateur (qu'il nomme μονάδα,) & une Providence, & qu'il ne nioit pas l'immortalité de l'ame. Mais il alteroit ces idées par une foule d'additions. Le premier de tous ſes préceptes, (c'eſt au moins celui qui ſe trouve à la tête des vers dorés) qui ordonne de ſervir les Dieux, ſelon l'ordre établi dans le païs où l'on vit, eſt deſtructif de toute Religion, & conduit aux cultes les plus ſuperſtitieux. Les ſuivans ſont encore plus oposés à la vraie Religion, puisqu'ils ordonnent de rendre aux démons, aux génies, aux héros, les mêmes honneurs qu'à Dieu. A l'égard du dogme de l'immortalité de l'ame, n'étoit-ce pas en détruire toute l'utilité que d'introduire celui de la Métempſycoſe?

[Chap. VI.] Il n'eſt pas ſurprenant qu'*Apollonius de Thyane* ait beaucoup de reſſemblance avec *Pythagore*, puisqu'il étoit de ſa ſecte. A en juger par les récits de *Philoſtrate*, le diſciple l'emportoit encore ſur le maître en fait d'orgueil, de ſuperſtition, de fanatiſme, & d'impoſture. *Apollonius* parle toutes les langues, ſans les avoir jamais apriſes. Il ſait même le langage de toutes les bêtes. Par-tout on le voit aux priſes avec les ſatyres, les empuſes, les ſpectres, les lamies, les démons, & délivrant les hommes de leurs perſécutions. On le voit adorer de faux Dieux, leur offrir des ſacrifices. L'impreſſion qui reſulte de la lectu-

Digitized by Google

lecture de sa vie, c'est qu'il n'y a rien de plus contraire à la raison que ses actions, sa doctrine, & ses discours, & qu'il étoit le plus grand fou, ou le plus grand imposteur de la terre.

[Chap. VII.] La vie & la doctrine des trois fameux Chefs d'Ordre, dont on a indiqué ci-dessus les miracles, n'ont rien de plus édifiant, que ce qu'on vient de lire.

Si la gravité & la vénération avec laquelle St. *Bonaventure* parle de St. *François d'Assise* ne marquoient pas un vrai disciple de ce Saint, on pourroit s'imaginer qu'il a eu dessein de le tourner en ridicule, & de le faire passer pour un fanatique.

Jamais homme n'eut plus de visions; il lui en falloit sept à huit pour lui apprendre les choses les plus simples, que la raison & la Religion enseignent le plus clairement; qu'il faut aimer ses semblables, faire du bien aux pauvres. Il y a plus, & ce grand Saint a des visions miraculeuses qui lui apprennent des choses directement contraires à la raison & à la Religion, c'est que Dieu aprouve une pauvreté volontaire, où, dans une honteuse paresse on se nourrit aux dépens d'autrui; c'est que la conduite de ceux qui doivent établir la Religion, convient dans des tems où la Religion est déjà établie.

Mais il y a dans les idées & dans la conduite de St. *François*, bien d'autres marques d'un cerveau brulé, d'un tout d'esprit absolument fanatique. Les autres hommes croient que les alimens, pris avec modération, & préparés

Digitized by Google

convenablement, ſervent à la conſervation du corps, & que c'eſt par un ordre que Dieu a établi, qu'on trouve du plaiſir à les prendre. Il y a aparence que St. *François* ne penſoit pas de même, puisque lorsqu'il ſe portoit bien, il ne prenoit point d'alimens cuits; ou mêloit de la cendre, ou de l'eau, à ceux qu'il prenoit, pour leur ôter le goût qu'ils pouvoient avoir. Non ſeulement il ne buvoit point de vin, mais il ſe refuſoit même la quantité d'eau néceſſaire pour ſe desalterer. Ses habits étoient toujours rudes. Il couchoit ſur la dure, mais ce n'étoit pas ſans bonnes raiſons, puisqu'une nuit qu'il ne pouvoit dormir à cauſe de quelque infirmité qui l'agitoit, aïant pris un oreiller de plumes, le démon y entra, le tourmenta cruellement pendant toute la nuit, & penſa tuër celui qui emporta l'oreiller.

Quelque crainte que St. *François* eût du Diable, je crois qu'il craignoit encore plus l'amour; car pour en éteindre les flammes, il ſe jettoit au cœur de l'hyver dans une foſſe remplie de neige. Un jour ſur-tout, étant attaqué d'une violente tentation de la chair, il ſe dépouilla, & ſe donna une rude diſcipline; puis il entra dans un Jardin, où après avoir plongé ſon corps tout nud dans un grand amas de neige, il en fit ſept pelottes, diſant à ſon homme extérieur, *la plus grande de ces pelottes eſt votre femme, les quatre autres ſont vos deux fils & vos deux filles, les deux autres ſont votre ſerviteur & votre ſervante.* Cette ſupoſition faite il éteignit dans le froid des embraſſemens qu'il

qu'il donna à ſa femme de neige, les ardeurs de la concupiſcence, & rentra victorieux dans ſa cellule.

Il eſt difficile de ne pas rire de la tendreſſe de St. *François* pour les animaux. Il les apelloit ſes frères & ſes ſœurs. Il eſt vrai qu'ils avoient une obéiſſance & une vénération particulière pour lui. Témoin cette brebis qui, lorsqu'elle entendoit les frères chanter dans le Chœur, entroit dans l'Egliſe, fléchiſſoit les genoux dévotement vis-à-vis de l'autel; & cette cigale à laquelle il dit; *ma ſœur, chantez les loüanges de Dieu*, & qui pendant huit jours conſécutifs ne manqua pas de s'acquitter de ce devoir aux heures marquées. N'oublions pas ſur-tout cette grande aſſemblée d'oiſeaux, auxquels il prêcha la reconnoiſſance envers Dieu, qui l'écoutèrent avec une attention merveilleuſe, & qui ne ſe ſéparèrent que lorsqu'il leur eut donné la bénédiction, accompagnée du ſigne de croix.

Bonaventure, qui raporte tous ces faits, & une infinité d'autres, qui ne leur cédent en rien pour l'abſurdité, doit avoir été auſſi fanatique que St. *François*; autrement il auroit ſenti le tort qu'il faiſoit à ſon héros, & il auroit un peu ménagé les viſions & les extaſes. Ceux qui dans des ſiècles plus éclairés ont défendu les récits de *Bonaventure*, ſont encore, ou beaucoup plus ignorans, ou beaucoup plus fourbes que lui.

On peut juger par la vie de St. *François*, de ce que devoit être ſa doctrine. Il admettoit

Digitized by Google

les erreurs grossières, qui dans ces siècles d'ignorance regnoient dans l'Eglise, auxquelles même il en joignoit qui lui étoient particulières. On peut dire qu'il seroit le plus grand de tous les hérétiques, s'il avoit dit, ou aprouvé, seulement la moitié de ce qu'ont dit de lui *Bonaventure*, & l'Auteur du *Livre des Conformités*, en le comparant, & même en le préferant à J. C. & en lui apliquant les Oracles du V. T.

On ne dit rien ici de la règle de l'Ordre de St. *François*; on renvoie à ce qu'en a dit *Hospinien*, dans son savant ouvrage de l'*Origine du Monachat*. Seulement on remarque que, si l'on en croit *Matthieu de Paris*, le Pape *Innocent* III., qui confirma l'Ordre de St. *François* du vivant même de son fondateur, eut assez de peine à s'y résoudre. Le trait est assez curieux pour trouver place dans cet Extrait. Lorsque *François* s'étant présenté devant le Pape, mal vêtu, avec une barbe longue & crasseuse, & lui eut proposé les statuts qu'il vouloit établir dans sa Religion; *Va*, lui dit ce Pontife, *va trouver les pourceaux auxquels tu ressembles plus qu'aux hommes; vautres-toi avec eux dans le même bourbier, & fais leur recevoir ta règle.* St. *François* n'eut pas plutôt entendu ces paroles qu'il sortit du Consistoire avec beaucoup d'humilité, alla se vautrer dans le premier bourbier qu'il rencontra, & n'en sortit que pour aller de nouveau se présenter au Pape. *Innocent* III. touché de son obéissance, fut fâché de l'avoir méprisé, lui ordonna de se laver, confirma son Ordre, & le bénit lui-même.

[Chap.

Digitized by Google

[Chap. VIII.] Peut-être l'article des actions & de la doctrine de St. *Dominique* occuperoit dans cet Extrait autant de place que l'article précedent, si les effets du fanatisme n'étoient pas à-peu-près les mêmes par-tout, & si les faiseurs de Légendes avoient fait leurs Saints un peu moins ressemblans. Mais, comme St. *François*, *Dominique* a de fréquentes visions, de longues extases, qui ne lui aprennent rien de fort important, ou qui ne lui aprennent que des fausletés insignes. Comme St. *François*, *Dominique* endure des macérations volontaires, & pendant que le premier se vautre dans la neige au-milieu de l'hyver, le second traine après lui une chaîne de fer, & se fouëtte lui-même jusqu'au sang.

St. *Dominique* semble avoir ceci de particulier, qu'il s'attache à la Vierge *Marie* beaucoup plus que ne le faisoit St. *François*. Il n'est occupé que du soin de la faire adorer, louër, invoquer. Tantôt il aprend d'elle-même la véritable manière de chanter le Pseautier, en répétant 150 fois la salutation Angelique, & en faisant suivre chacune de ces répétitions, de la recitation du *Pater*. Tantôt elle lui enseigne le véritable usage du Rosaire. C'est lui qui est l'Auteur du *Salve Regina*, & de la coutume de le chanter tous les jours. Mais ce qui distingue sur-tout *Dominique* de *François*, d'une manière qui ne lui est point avantageuse, c'est qu'il présida à l'établissement du tribunal de l'Inquisition, qu'il suffit de nommer pour réveiller l'idée d'un institution vraiment infernale.

Tho-

Digitized by Google

Thomas Dillinger, de l'Ordre des *Dominicains*, a fait un ouvrage Allemand, intitulé, *Miroir de la Sainteté*, ou Vie de St. *Dominique*. Ceux qui auront la patience de le lire, y trouveront des preuves de ce que nous avons avancé; c'eſt que l'impoſture & la crédulité jouënt de grands rôles dans la Vie du Saint dont nous avons parlé.

[Chap. IX.] Ce n'eſt que pour ſuivre l'ordre des tems qu'on met S^t. *Ignace* le dernier, malgré la prééminence de ſa perſonne & de ſon Ordre ſur tous les autres. Il a eu de très-ſavans Panégyriſtes. On connoit ſur-tout les travaux d'*Orlandin*, de *Ribadeneira*, de *Buffier*, & de *Bouhours*. Cependant il s'eſt trouvé d'auſſi grands hommes que ceux qu'on vient de nommer, qui ont cru que S^t. *Ignace* méritoit une place parmi les impoſteurs ou parmi les fanatiques. On peut voir là-deſſus l'ouvrage intitulé, l'*Enthouſiasme de l'Egliſe Romaine démontré par quelques Remarques ſur la vie d'Ignace de Loyola*, qu'on attribuë à *Guillaume Waſte*, Archevêque de *Cantorbery*, & qu'on donne ici pour excellent. M. *Zimmermann* ſe propoſe de tirer des differentes Vies qu'on a faites de ce Saint, des preuves de la même thèſe, & il n'a pas de peine à y réuſſir.

S^t. *Ignace* débute par une viſion dans la carrière de la ſainteté. Dans le tems qu'il étoit bleſſé dangereuſement à la jambe droite, S^t. *Pierre* pour qui il avoit eu une dévotion particulière, lui aparut & le ſoulagea, ſans le guérir cependant tout-à-fait. Cependant ce ne fut pas encore

core là la vraie cause de sa conversion. *S^t. Ignace* se plaisoit infiniment à la lecture de *Don Quixotte* & des autres Romans (dont, comme sa vie le prouve, il profita beaucoup.) Par une direction particulière de la Providence, pendant tout le cours de sa maladie, il ne trouva chez lui aucun de ces livres dont il faisoit ses délices, & se vit obligé de lire, sans doute en rechignant d'abord, un livre intitulé *Flores Sanctorum*. Mais bientôt il y prit goût, & le fanatisme des Saints, dont nous avons parlé, a tant d'analogie avec celui de la Chevalerie errante, qu'on ne doit pas en être surpris. Ce goût produisit en lui le désir d'imiter. Tous les jours il se disoit à lui-même, Eh quoi! ne pourrois-tu pas entreprendre telle action de S^t. *François*, telle autre de S^t. *Dominique*? Notre auteur compare fort bien ce qui lui arriva à ce qui arrive à ceux qui, après avoir lu des livres remplis de récits de sortilége ou de magie, se croient eux-mêmes sorciers, & vont au sabbat..

S^t. *Ignace* fut affermi dans le désir qu'il avoit d'imiter ces grands Saints, par les aparitions les plus glorieuses. La Mère de Dieu se présenta à lui en songe avec l'Enfant Jesus sur les bras. Il vit la Sainte Trinité, & la vit même si distinctement que, sans avoir jamais rien apris sur cette matière, il composa d'après sa vision, un traité, où il expliquoit ce mystère par un grand nombre d'images.

Il auroit pu en faire autant à l'égard de la Création, dont il assura que Dieu lui avoit montre *le comment*, & de la Transubstanciation, puis-

puisqu'il vit une fois dans une hostie l'humanité & la divinité de J. C. Il est surprenant qu'un homme qui savoit de si belles choses, ait eu tant de peine à aprendre les premiers élémens du latin. *Maffée* en donne les raisons. L'esprit de S^t. *Ignace* étoit si accoutumé à s'élever à des objets sublimes, qu'il ne pouvoit s'abaisser à des minucies grammaticales; & lorsqu'il avoit fait le plus d'efforts pour descendre jusques là, le Diable les rendoit inutiles en détournant son attention, & en lui présentant pour l'occuper, des explications des plus sublimes mystères de la Religion. Aussi fallut-il que notre Saint se rendît à *Barcelone*, dans l'Eglise de la Vierge, & fît force prières pour obtenir la faculté d'aprendre le latin. Pour ne pas négliger en même tems les moyens humains, il fit venir son ancien ami *Ardebale*, lui exposa son malheur, & le pria à genoux de lui enseigner le latin, de lui donner des tâches chaque jour, & de ne point lui épargner le fouet lorsqu'il ne les auroit pas achevées.

Nous ne dirons rien ici de toutes les visions qu'eut S^t. *Ignace*, & de tous les miracles qui se firent pour lui pendant ses courses en Espagne, en France, en Italie, & jusqu'à Jerusalem. Nous ajouterons seulement qu'il avoit sans doute pris S^t. *Dominique* pour modèle de la vénération qu'il avoit pour la Vierge, dont il se fit Chevalier avec des cérémonies dont on ne lui a pas pardonné le ridicule, & à qui il demanda le don de chasteté, qu'il obtint au plus haut point.

Il paroit que S^t. *François* lui fournit des idées de

de macération, & le porta non seulement à se déchirer à coups de discipline, mais encore à se faire insulter & rouër de coups par la populace. C'est de lui qu'il prit le vœu de pauvreté qu'il garda constamment.

Ceux qui s'étoient attachés à S^t. *Ignace*, & qui l'avoient suivi à Jerusalem, firent leur vœu à Paris. Ils s'engagèrent à une pauvreté perpetuelle, & à travailler uniquement à la gloire de Dieu & au salut du prochain. Ils firent leur apprentissage à Venise & à Rome, où ils s'attachèrent à soigner les pauvres & les malades dans les Hôpitaux.

S^t. *François Xavier* fut un de ceux qui s'y distinguèrent le plus. Voici un trait de sa charité, par lequel on pourra juger s'il étoit moins fanatique que son maître. Il lui tomba entre les mains un homme attaqué d'un méchant mal, & dont la vuë lui inspiroit une sorte d'horreur qui refroidissoit sa charité. Indigné contre lui-même, le Saint se panche aussitôt sur le malade & suçant à plusieurs reprises ses ulcères à moitié pourris, se punit ainsi lui-même d'un manque d'amour fraternel. C'est ce même S^t. *Xavier* qui a prêché l'Evangile aux Indiens, & qui a converti des peuples entiers, dont aucun n'entendoit la langue dans laquelle il prêchoit.

On feroit tort à S^t. *Ignace* si l'on vouloit lui imputer tout ce que la doctrine & la conduite de son Ordre a eu de peu édifiant. D'ailleurs il est assez chargé de ses propres folies. *Maffée* l'a bien senti, lorsqu'il a dit que les actions d'un homme tel que S^t. *Ignace*, ne devoient pas être ju-

Digitized by Google

jugées rigoureuſement d'après la Raiſon & la Révélation, à cauſe qu'elles ſortent de l'ordre naturel. En effet au Tribunal de la Raiſon & de la Religion, *Pythagore*, *Apollonius de Thyane*, *S^t. François d'Aſſiſe*, *S^t. Dominique* & *S^t. Ignace de Loyola*, ne ſont que d'illuſtres inſenſés, ou d'inſignes impoſteurs, qui ont abuſé de la ſottiſe & de la crédulité des hommes. Cette reflexion ſera plus évidemment encore le reſultat de la quatrième partie de l'ouvrage de Mr. *Z.* à laquelle tout ce qui précède ſert, pour ainſi dire, de principe. Mais ce qui nous reſte à parcourir, eſt ſi abondant, que nous ſommes obligés de le renvoyer à un *ſecond Extrait*.

ARTICLE V.

IDE'E DE L'HOMME PHYSIQUE ET MORAL, pour ſervir d'introduction à un Traité de médecine. PARIS, *chez H. L. Guerin, & L. F. De la Tour* 1755. 8°. p. 444.

Ne . . . . . .
Intellecta priusquam ſint, contempta reliquas.
Lucret. L. 1.

Cet épigraphe eſt placé fort à propos à la tête de cet ouvrage, pour empêcher que le lecteur ne ſe laiſſe prévenir par ſon obſcurité, qui peut-être vient plus de la profondeur & de la

Digitized by Google

là nouveauté des idées que de la faute de l'auteur. Nous tâcherons à force d'attention de supléer à la difficulté que nous trouvons à l'entendre, & d'en donner quelque idée à nos lecteurs.

Il parut en 1751. un plan de médecine formé d'après une nouvelle idée de l'économie animale, intitulé *Specimen novi medicinæ conſpectus*, dont on vient de donner une nouvelle édition, fort étenduë dans ce qui regarde la pratique, aïant pour titre, *Inſtitutiones medicæ ex novo medicinæ conſpectu.* On ſe propoſe dans l'ouvrage que nous avons en main, de montrer par la ſimple expoſition du méchaniſme qui ſert aux fonctions de l'économie animale, que les principes établis dans ce plan, s'accordent exactement avec toutes les obſervations qu'on peut faire ſur le corps vivant, ſoit dans l'état de ſanté, ſoit dans l'état de maladie; & pour cela d'examiner les effets que produiſent en nous les cauſes ſans leſquelles la vie ne ſauroit ſe ſoutenir, ſavoir 1. l'air, 2. les alimens, 3. le mouvement & le repos, 4. le ſommeil & la veille, 5. les ſécrétions & les excrétions, 6. enfin les paſſions de l'ame; que les Anciens ont apellées les ſix choſes non naturelles, & qu'on apelle ici les cauſes eſſentielles à la durée de la vie.

Mais avant que d'entrer dans ce détail, notre auteur dans un premier chapitre, examine quels ſont les moyens par leſquels on peut parvenir à ſe former une juſte idée de l'économie animale. C'eſt par l'obſervation principalement, & preſque uniquement, & non par l'expérience, qu'il

Digitized by Google

prétend qu'on peut aquerir cette connoissance; apellant *observation* tout ce qu'on peut observer sur le corps sain & malade; & *expérience* tout ce qu'on observe sur le corps mort, ou sur tout autre fait de physique experimentale, qu'on veut mal à propos faire servir à établir les vérités fondamentales de la médecine.

Le goût exclusif pour les expériences paroit être aujourd'hui au même point où étoit autrefois le goût exclusif pour les hypothèses. Ce sont peut-être deux extrémités également à éviter. Une multitude de faits ramassés de tous côtés, qui ne tiennent à aucun plan qui les lie, ne peuvent contribuër beaucoup à l'accroissement réel de nos connoissances; & si cela est vrai de la physique en général, il l'est encore plus de la médecine en particulier; les propriétés essentielles des corps vivans ne pouvant guères être assujetties aux instrumens de la physique experimentale. Un recueil de recettes accréditées sera de peu d'usage, si l'on n'est en état de distinguer les cas où on peut les apliquer; & une bonne théorie, qui n'est à la bien prendre, qu'un point de raliement pour tous les faits que l'observation peut offrir, est le seul moyen qui puisse mettre en état de faire ce discernement, & de fournir à l'art un fondement solide.

Mais où la trouverons-nous, cette bonne théorie? Car une pratique réglée par une mauvaise théorie, est sujette au moins à d'aussi grands inconvéniens qu'une pratique qu'aucune théorie ne conduit. Malheureusement il en est ici, comme presque en tout, il est beaucoup plus aisé de détruire que d'édifier.

Avant

Digitized by Google

Avant que *Harvée* eut découvert la circulation du ſang, la théorie de l'art n'étoit au fond que l'aplication de quelques faits & reſultats chimiques, par leſquels on prétendoit expliquer la nature de presque toutes les maladies. Cette théorie reconnuë pour chimérique, fit place à un nouveau plan formé d'après les loix de la circulation, & qui ſe réduiſoit à expliquer l'état de ſanté par la liberté de la circulation, & au contraire. Notre Auteur fait très-bien ſentir les défauts de cette théorie par une multitude de difficultés, qu'il faut voir dans l'ouvrage même. En parlant avec éloge des grands talens & du ſavoir du fameux *Boerhaave*, il ne trouve pas beaucoup plus de ſolidité dans ce qu'il a ajouté à la théorie reçue: le détail exorbitant, comme il l'apelle, que ce grand homme donne des vices des humeurs, ne paroit pas propre à déterminer la cauſe des maladies, & les indications pour les traiter. Si l'on objecte à notre Auteur que *Boerhaave* n'a rien avancé qui ne fût fondé ſur des expériences, il répond que les plus fameux chimiſtes modernes s'accordent à traiter de chimériques les comparaiſons faites entre les changemens qui arrivent aux liqueurs contenuës dans les vaiſſeaux du corps vivant inacceſſibles à l'air, & ceux qui arrivent aux liqueurs qui y ſont expoſées.

Notre Auteur entreprend enſuite la juſtification d'*Hypocrate* contre ceux qui le regardent comme l'apui & le modèle de l'Empirisme, & c'eſt par là qu'il finit ſon premier chapitre.

Dans le 2^d^, qui *annonce* les *loix de l'économie*

Digitized by Google

animale, il conſacre un article à montrer qu'*Hypocrate*, *Arétée*, *Staahl* & *Boerhaave* ont eu, ſur les loix de cette économie, des idées qui ont quelque raport avec l'expoſition qu'il en fera: ce raport conſiſte en ce qu'ils ont vu l'enchaînement de l'action de tous les organes, mais ſans comprendre grand choſe au méchanisme de cet enchaînement. On dévine par là, plutôt qu'on ne le lit, que c'eſt cet enchaînement qui fait le grand principe de la théorie de l'auteur, qui s'expliquera mieux dans la ſuite. Mais y trouverons-nous cette ſolidité dont il a montré que les autres théories étoient dépourvuës? Le début n'eſt pas extrémement propre à prévenir avantageuſement le lecteur; on y trouvera des choſes trop hazardées pour faire un fondement bien ſolide. On examine d'abord le méchanisme de la formation du corps humain, & l'on commence par ſupoſer, comme ſolidement conſtaté, ce que Mr. *de Buffon* a dit des molécules organiques vivantes, également propres par leur nature à former les animaux ou les plantes. On pourroit d'abord arrêter ici notre auteur, non ſeulement en lui opoſant les ſoupçons de bien des philoſophes ſur l'exactitude avec laquelle ont été faites les expériences ſur quoi on fonde l'exiſtence de ces molécules organiques, mais encore en raportant des expériences contraires, faites en très-grand nombre par un célèbre phyſicien également exact & deſintéreſſé dans ſes obſervations, (car le deſintéreſſement eſt bien néceſſaire en matière d'expériences) & qui n'a jamais trouvé ces molécules organiques lors-

Digitized by Google

lorsque les vaſes, où ſont renfermées les matières dans lesquelles on prétend les découvrir, ſont exactement fermés, & qu'on a pris toutes les précautions néceſſaires pour n'y point enfermer, avant que de les boucher, des germes de plantes ou d'animaux. Mais le ſyſtème de notre auteur ne tient peut-être pas aſſez à l'exiſtence de ces molécules organiques, pour qu'il faille déjà ſe rebuter. Avançons & voyons ſi nous trouverons plus de ſolidité dans la ſuite.

On poſe d'abord comme un fait reconnu, dit-on, aujourd'hui par presque tous les phyſiciens, „ que Dieu a créé le fluïde électrique pour être „ un agent univerſel, & par conſéquent le prin„ cipe phyſique de *tout* mouvement." *Tout*, c'eſt dire beaucoup. Les effets qu'on a attribués jusqu'ici aux esprits animaux, ajoute-t-on, ſe déduiſent beaucoup plus clairement & plus ſimplement des propriétés reconnuës du fluïde électrique; & l'on propoſe effectivement des difficultés très-fortes contre l'emploi aſſigné aux esprits animaux, mais qui ne prouvent pas qu'il faille le remplacer préciſément par le fluïde électrique, ou éthérien, qui eſt peut-être le même. C'eſt dommage, car nous allons lui voir faire de belles choſes.

Sans décider abſolument que l'action de ce fluïde ſoit un principe général apliquable à tous les phénomènes de la Nature, & en particulier à la génération, notre Auteur trouve la choſe très-probable, ſur-tout parce que cette idée explique *clairement* & *ſimplement* des phénomènes dont on n'a pu rendre raiſon jusqu'ici: en voici

Digitized by Google

un échantillon. On eſt réduit à expliquer la reſſemblance des enfans à leurs pères, ou à leurs mères, à ſupoſer des formes particulières conſtamment retenuës par un fluïde, demeurant cependant dans ſon état de fluïdité, & qui ſortant des filières où l'on prétend que ces formes lui ont été imprimées, doit entrer néceſſairement dans d'autres filières très-differentes, où il ne pourroit que perdre ces premières formes; au-lieu qu'il n'eſt *pas difficile* de concevoir que le fluïde éthérien, qui embraſſe toutes les parties extérieures & intérieures du corps, doit, au moment de l'émiſſion de la liqueur ſéminale, ſe réfléchir de toutes les parties vers les organes de la génération, s'imprimer dans la liqueur ſéminale, & y tracer l'esquiſſe de toutes les parties du corps, à-peu-près comme les rayons de lumière, qui étant réfléchis d'un objet, dont en quelque manière ils portent l'image, vont ſe peindre ſur la rétine. Je ne ſai ſi tout le monde trouvera cette explication ſi *facile* à concevoir, ſi *claire*, ſi *ſimple*; j'avouë que nous ne ſentons pas tout cela, non plus que ce que l'Auteur ajoute pour le confirmer, que la liqueur ſéminale dans laquelle le fluïde éthérien va s'imprimer, eſt plus diſpoſée par ſa nature, ſa chaleur & ſa fluïdité, à conſerver la force & l'étenduë de l'impreſſion de ce fluïde, que ne l'eſt la rétine. Nous ne comprenons pas mieux la preuve que l'auteur trouve *preſque* de ſon ſentiment dans ces toiles membraneuſes, ou cette eſpèce de toile cellulaire, qui ſe forme dans le lait chaud qu'on laiſſe réfroidir, formation dont

on

Digitized by Google

on ne peut, dit-il, trouver la cause que dans les propriétés du fluïde électrique.

Nous ôsons même ajouter que cette explication nous paroit tout aussi inconcevable que celle que l'Auteur a réfutée, & qu'elle est sujette précisément à la même objection qu'il a fait valoir contre l'autre.

Ne nous rebutons pas encore cependant, & suivons les opérations de ce fluïde éthérien dans la formation de l'embrion. „ Les differentes „ déterminations," nous dit-on, „ que le „ fluïde éthérien ne peut manquer de prendre „ dans la liqueur séminale par la force électri- „ que des traits qui y sont imprimés, donnent „ probablement à ces traits leur premier relief, „ & leur premier ordre d'activité." (Nous avouons que nous ne comprenons rien à cela.) Les organes du corps les plus actifs, qui sont par conséquent les plus chargés de matière électrique, envoient une plus grande quantité de rayons à la liqueur séminale, qui font de plus fortes impressions, que les rayons qui partent des autres organes; ainsi le cerveau & la moëlle de l'épine étant les principales sources de l'action du corps, feront les impressions les plus marquées, & ce sont aussi les parties que l'on aperçoit les premières dans les jeunes poulets. C'est à-peu-près dans le même goût que notre Auteur forme le reste de son embrion. La matière électrique liée à la matière séminale, entraîne en se réfléchissant des filamens de cette matière, & file ainsi les differentes parties organisées dont le corps est composé. Il seroit

Digitized by Google

trop long de ſuivre notre Auteur dans tout ce détail, pendant la lecture duquel on fera bien de ſe ſouvenir de ſon épigraphe. D'ailleurs l'équité nous oblige d'avertir qu'il ne regarde ce qu'il dit ſur ce fluide éthérien que comme une probabilité. Ce qu'il y a de plus important à remarquer, c'eſt ce qu'il dit ſur le diaphragme & ſur les tégumens extérieurs des animaux, parce qu'il en fait grand uſage dans la ſuite de ce livre. Selon lui le diaphragme eſt un centre auquel toutes les autres parties ſe raportent, & un centre de réaction pour toutes ces parties, un point d'apui placé en lieu propre & à une diſtance convenable pour établir le principe général qui conſtituë le jeu de l'économie animale; le jeu de cette membrane & les effets qui en dépendent forment un enſemble d'actions que l'Auteur apelle *forces phréniques*. Et les tégumens extérieurs ſont un organe général qui maintient l'action de toutes les parties intérieures, en la contrebalançant perpetuellement. L'Auteur lui donne le nom d'*organe extérieur*, & lui attribuë des raports plus eſſentiels avec les parties internes qu'on ne l'a cru jusqu'ici.

Nous ne pourrions, ſans donner dans une exceſſive longueur, ſuivre l'explication qu'on nous donne ici des ſix choſes non naturelles, ou eſſentielles à la durée de la vie, nous ne pourrions d'ailleurs éviter en abregeant, une obſcurité qu'on mettroit peut-être à tort ſur le compte de l'Auteur. Bornons-nous à donner une idée générale de ſa théorie, & un échantillon de l'aplication qu'il en fait.

Cet-

Digitized by Google

Cette théorie, ſi nous l'avons bien compriſe, (car on ne la trouve point expoſée nettement à la tête de l'ouvrage, & ce n'eſt qu'après l'avoir lu tout entier que nous avons pu nous en former quelque idée) cette théorie, dis-je, ſe réduit à ſupoſer un commerce d'action & de réaction entre la tête & le centre des forces phréniques, & entre ces deux centres, & toutes les parties du corps, parmi leſquelles l'organe extérieur doit être conſidéré comme une ſource de réaction conſtante, ſans laquelle l'action & la réaction entre la tête & le centre des forces phréniques ne ſauroit être réglée ni ſoutenue, „ de manière que la con-„ nexion intime de l'action de la tête, de „ celle du centre des forces phréniques, & de „ celle de l'organe extérieur, forme le principal „ reſſort du jeu de l'économie animale (*).”

C'eſt par une obſervation conſtante de plus de vingt années, faite ſur le corps humain ſain & malade, que l'Auteur s'eſt aſſuré de la vérité de cette théorie, dont il prétend que chacun, avec quelque attention ſur ce qui ſe paſſe en lui-même, pourroit ſe convaincre par ſa propre obſervation. On trouve ici pluſieurs faits qui prouvent en particulier le raport intime du diaphragme, de l'eſtomac, & de la maſſe inteſtinale, qui apartiennent aux forces phréniques, avec les parties extérieures du corps; tel eſt entre autres le cas d'une gangrenne opiniâtre à la jambe, qui après avoir reſiſté à tous les

(*) pag. 330.

Digitized by Google

les remèdes, se guérit en peu de tems, le malade aïant rendu une grande quantité de vents. Nous pouvons ajouter aux faits allégués par notre Auteur, pour prouver le raport de l'estomac en particulier avec l'organe extérieur, que nous connoissons deux personnes, dont l'une après avoir mangé des fraises, même en très-petite quantité, éprouve constamment bientôt après des démangeaisons, & des chaleurs incommodes sur la peau; l'autre après avoir mangé quelques mets sucrés dans une certaine quantité, éprouve sur les joues & sur le front une sorte de frémissement & de chaleur singulière qu'il est difficile d'expliquer.

Entre les six choses non naturelles dont l'Auteur entreprend d'expliquer le méchanisme à l'aide de sa théorie, nous choisirons l'article du sommeil, qui nous a paru un des plus clairs, par où nos lecteurs pourront juger du dégré de clarté des autres.

L'Auteur remarque d'abord qu'il y a peu de secours à tirer des connoissances anatomiques pour expliquer le méchanisme d'une fonction qui ne consiste que dans le resultat périodique de l'action respective de tous les organes, & il prend occasion de là de confirmer ce qu'il a dit touchant la prérogative de l'observation sur les autres moyens d'expliquer les fonctions du corps humain.

Ensuite, après avoir exposé les phénomènes, les causes & les effets du sommeil, il rejette l'explication qu'on en a donnée jusqu'à présent, en le regardant comme un relachement

des

Digitized by Google

des nerfs produits par la compreſſion du cerveau, cauſée par l'engorgement de ſes vaiſſeaux ſanguins, engorgement qu'on regarde comme preſque inſéparable d'un certain dégré de fatigue, qui eſt cenſé produire de l'inégalité dans la circulation, ou d'un certain dégré de raréfaction du ſang qu'on attribuë à l'effet des narcotiques, ou d'un uſage exceſſif des boiſſons ſpiritueuſes. Cette explication paroit confirmée par une expérience faite ſur une perſonne dont le crane étoit ouvert, & qui s'endormoit promtement dès qu'on lui preſſoit le cerveau. Mais notre Auteur ne voit point que l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins puiſſe comprimer le cerveau d'une manière qui réponde à l'effet de la compreſſion faite avec le doigt. Il lui paroit d'ailleurs que cet engorgement produiroit plutôt une maladie que l'exercice réglé d'une fonction naturelle, ou une augmentation de force & d'activité plutôt que la compreſſion qu'on en déduit.

Voici, ſelon notre Auteur, la vraie explication du méchaniſme du ſommeil & de la veille. Il n'y a, comme il prétend l'avoir prouvé, en expliquant le méchaniſme du mouvement & du repos, aucun accroiſſement, ni aucune diminution réelle d'action dans le corps, lorſqu'il paſſe ſucceſſivement dans l'un ou l'autre de ces deux états, il y a ſeulement une diſtribution du mouvement des parties. Ainſi les parties vers leſquelles l'action ſe trouve déterminée pendant trop longtems, doivent enfin n'être plus ſuſceptibles de mouvement, ni en état d'en ſoumir; la veille & le mouvement attirant conſtam-

Digitized by Google

ſtamment plus ou moins d'action vers l'organe extérieur, lorsqu'il aprochera davantage de ſon dernier point de ſuſceptibilité & d'emploi d'action, il opoſera une plus forte reſiſtance à l'action qui lui vient du cerveau & du centre des forces phréniques, l'action dans ces deux centres s'accroitra à la même proportion que l'organe extérieur ne la reçoit plus; ils acquerront un état de tenſion proportionnée à la quantité d'action qui y eſt retenuë, leurs oſcillations diminueront en proportion de cette nouvelle cauſe de tenſion, & de la nouvelle reſiſtance qu'ils ſe font reciproquement, les parties qu'ils ont à déprimer, & ſur leſquelles leur balancement eſt dévenu moins effectif, ſe tendront, ſe gonfleront, & opoſeront par là plus de reſiſtance à l'action de ces deux centres; en particulier le reſſort de la maſſe inteſtinale s'augmente; elle opère contre le diaphragme, qui au même inſtant opère de même ſur le cerveau. Le cerveau irrité ſe gonfle, & vient à être comprimé au point de produire le ſommeil, cette compreſſion ne pouvant manquer d'intercepter d'autant plus les voies de communication de l'action de la tête avec l'organe extérieur, que ſon état de fatigue le rendoit déjà plus languiſſant. Cet organe privé par là d'un renouvellement d'action, tombe dans l'état d'engourdiſſement où il ſe trouve au commencement du ſommeil; pendant la durée duquel les organes internes parvenus à une ſurcharge, & par là à une *inſuſceptibilité* de nouvelle action, ne peuvent que reſiſter au mouvement qui conti-

Digitized by Google

tinuë de s'y porter. L'action dont ils ne sont plus susceptibles, prend son cours vers l'organe extérieur, qui par les effets du sommeil est devenu propre à la recevoir, & voilà le méchanisme du reveil.

Nous omettons l'aplication que l'Auteur fait de ces principes aux effets du sommeil & de la veille ; & nous laissons à nos lecteurs le soin de faire les reflexions qui se présentent sur cette explication, & de comprendre en particulier, s'ils le peuvent, comment cette insusceptibilité de nouvelle action, pour les organes, soit extérieurs soit intérieurs, est une suite de leur action continuée pendant trop longtems. Ce que nous osons assurer, c'est que l'explication n'est pas plus claire dans l'ouvrage que nous ne l'avons proposée.

Nous aurions voulu donner une analyse du huitième chapitre, qui traite des affections de l'ame, & qui est le seul qui regarde l'homme *moral*, dont le titre de cet ouvrage nous promettoit *l'idée*; mais en vérité, après des efforts réduplés pour en lier & en rassembler en abregé les idées, nous avons été contraints d'y renoncer. On y trouve des conséquences très-utiles, sur la nécessité où est l'homme de s'occuper pour être heureux, de vivre dans la société, & d'en remplir les devoirs ; sur l'utilité morale des sciences & des beaux arts, sur les inconvéniens de l'excès des passions, sur l'inutilité des biens de la fortune, & d'une possession de tous les objets de nos désirs, qui ne nous laisseroit plus aucuns soins sur le malheur même d'un pareil état,

Digitized by Google

état, qui ôteroit à l'ame toute cause d'une activité, sans laquelle elle est nécessairement malheureuse. Mais comment toutes ces conséquences sont liées avec les principes, c'est ce qu'il nous seroit difficile de faire sentir à nos lecteurs.

Peut-être est-ce notre faute; nous soupçonnons du moins qu'avec du soin, de l'attention, à expliquer nettement & avec précision ses idées, à marquer mieux leur liaison, l'Auteur pourroit faire un très-bon livre de tous les matériaux rassemblés dans celui-ci; mais tel qu'il est, nous croyons qu'il ne sera pas entendu par un grand nombre de lecteurs.

ARTICLE VI.

MEMOIRES *de Madame* DE STAAL, *écrits par elle-même, ou Anecdotes de la Régence: à* Amsterdam *&* Leipsig, *chez* Arkstée *&* Merkus, 1756. *in octavo.* Partie I. pp. 152. Partie II. pp. 140. Partie III. pp. 142.

C'est presque à regret qu'on voit paroître certains ouvrages, extrêmement rares à la vérité, écrits d'une façon si supérieure, qu'ils enlèvent & captivent au point qu'on ne sauroit se résoudre à en interrompre un moment la lecture. Plus ce plaisir a été vif, plus on est mortifié de le voir finir, & de se retrouver vis-à-

Digitized by Google

à-vis des livres ordinaires, dont la plupart sont fastidieux & insoutenables. Je ne crois pas qu'on ait une occasion plus naturelle de faire cette reflexion, qu'après avoir lu les *Mémoires de Madame de Staal*. Ils ont toutes les qualités qui peuvent les faire dévorer par un lecteur qui a quelque étincelle de goût. La narration vive, soutenuë, spirituelle, sans être petillante de cet esprit qu'on prodigue tant aujourd'hui, coule comme un fleuve majestueux à travers les campagnes les plus délicieuses. Que Madame *de Staal* parle d'elle-même, de ses amis, des affaires publiques, de litterature, tout ce qu'elle dit semble ne pouvoir être mieux dit; & j'oserois assurer que dans les écrivains les plus vantés, il seroit impossible de trouver une pareille continuïté de style pur, clair, noble, & attachant. Avec cela les faits en eux-mêmes sont très-intéressans, parce qu'ils tiennent à des événemens récens, aux conjonctures les plus singulières où la France se soit peut-être trouvée, ce sont les tems de la régence, & à des personnes d'un ordre très-distingué, soit par leur rang & leur naissance, soit par leur esprit & leurs talens, que nous avons vu mourir depuis quelques années, & dont il ne reste presque que l'immortel *Fontenelle*.

Traçons, autant que les bornes d'un Extrait le permettent, un précis de cet ouvrage, qui en fasse passer quelques beaux endroits sous les yeux du lecteur.

Il y a une profonde obscurité répanduë sur l'extraction de l'Héroïne de ces Mémoires.

Tou-

Digitized by Google

Toutes les aparences ſont qu'elle étoit aſſez abjecte; mais on n'en doit avoir que plus d'eſtime pour elle, de s'être tirée de cette obſcurité, à force de génie & de ſupériorité. L'entrée de ſa carrière lui fut très-préjudiciable, parce qu'elle fut trop douce & trop heureuſe. „ Il m'eſt arrivé, dit-elle, tout le contraire „ de ce qu'on voit dans les Romans, où l'Hé„ roïne élevée comme une ſimple bergère, ſe „ trouve une illuſtre Princeſſe. J'ai été traitée „ dans mon enfance en perſonne de diſtinction; „ & par la ſuite je découvris que je n'étois „ rien, & que rien dans le monde ne m'apar„ tenoit. Mon ame n'aïant pas pris d'abord le „ pli que lui devoit donner la mauvaiſe fortu„ ne, a toujours reſiſté à l'abaiſſement & à la „ ſujettion où je me ſuis trouvée. C'eſt là „ l'origine du malheur de ma vie."

Mademoiſelle *de Lannay*, (c'eſt le nom qu'a porté Madame *de Staal* jusqu'à ſon mariage,) fut élevée par des Dames de Couvent, qui l'avoient priſe en affection. Aïant montré beaucoup d'eſprit dès l'âge le plus tendre, elle fut comblée de careſſes & de diſtinctions; on ne ſongeoit qu'à prévenir ſes déſirs, & à ſatisfaire ſes fantaiſies. Ce traitement ne pouvoit que la gâter; auſſi elle dit; „ J'avois acquis, quoi„ qu'infiniment petite, tous les défauts des „ Grands; cela m'a ſervi à les excuſer depuis „ en eux, & m'a fait voir avec quelle facilité „ on ſe perſuade que tout eſt fait pour ſoi."

L'amour de l'étude & le goût de la dévotion occupèrent quelque tems ſon jeune cœur. Des lectu-

Digitized by Google

lectures romanesques vinrent déranger ces idées. La philosophie de *Descartes* la ramena au solide. Elle lut avec une amie de même goût *la Recherche de la Vérité*, & se passionna pour le système de l'Auteur, d'une façon qui lui fit croire qu'elle l'entendoit. Cependant, à force de penser, elle eut des pensées qui l'inquiétèrent. Elle craignit que la philosophie n'altérât la foi, & lui en fit le sacrifice.

Des sentimens plus ordinaires se développèrent en elle. Elle sentit du goût pour quelques-uns des premiers hommes qu'elle eut occasion de voir; mais ce goût ne consistoit presque que dans les sentimens imaginaires qu'elle avoit puisés dans les Romans, & les impressions s'en effacèrent aisément. Un Monsieur *Brunel* forma des liaisons avec elle, où l'esprit avoit plus de part que le cœur. Il lui amena un jour, comme un de ses amis, M. l'Abbé *de Vertot*, qui passoit à Rouën, où étoit le Couvent de Mademoiselle de *Launay*. Cet Abbé, déjà âgé, se prit pour elle, sinon d'amour, du moins d'une amitié des plus violentes, & lui fit des offres pour assurer son sort, qu'elle ne crut pas devoir accepter, & qui lui inspirèrent même de l'éloignement pour cet Abbé.

Une amie qu'elle avoit faite au Couvent, Mademoiselle *de Silly*, l'amena avec elle sur les terres de son père. Quelques objets lui causèrent encore des éblouissemens passagers, dont elle revenoit bientôt. Mais le Marquis *de Silly*, fils de la maison, étant venu de Paris au Châ-

teau de sa famille, fit sur Mademoiselle *de Launay* des impressions qui ont été à-peu-près ineffaçables. Le narré de toute cette passion est fort attachant. Le Cavalier sentit tout le merite de la Demoiselle, mais comme il avoit des principes, il évita, vu l'inégalité des conditions, de seconder les dispositions favorables où il la voyoit à son égard. Tout cela fait la matière de divers incidens très-agréables à lire.

L'Abbesse qui faisoit subsister Mademoiselle *de Launay*, vint à mourir, & celle-ci se trouva sans ressource. On lui en offrit de suspectes, qu'elle rejetta généreusement. Elle vint à Paris, sans savoir quel y seroit son sort. Elle avoit une sœur placée dans cette ville chez la Duchesse *de la Ferté*. Par son moyen elle fut présentée à cette Dame, qui la prit sous sa protection, & s'engoüa véritablement d'elle. Rien de mieux frapé que le caractère de cette Duchesse dans nos Mémoires. Elle la mena à *Versailles*, où il falut paroître devant Madame *de Ventadour*, Madame la Duchesse *de Noailles*, &c. Ces présentations sont autant de scènes originales. Chez Madame *de Noailles*, par exemple, lorsque Mademoiselle *de Launay* parut, Madame *de la Ferté* dit; *Voilà, Madame, cette personne dont je vous ai entretenuë, qui a un si grand esprit, qui sait tant de choses. Allons, Mademoiselle, parlez. Vous allez voir, Madame, comment elle parle.* Voyant que Mademoiselle *de Launay* hésitoit à répondre, Madame *de la Ferté* pensa qu'il falloit l'aider, comme une chantepie qui prélude, à qui l'on indique

Digitized by Google

qué l'air qu'on désire d'entendre. *Parlez un peu de religion*, dit-elle; *vous direz ensuite autre chose.* Peut-on mieux rendre le ton d'une conversation? Et ne semble-t-il pas qu'on y assiste?

La même Patrone ména sa protégée à *Seaux*, chez la Duchesse *du Maine*, où elle fit connoissance avec M. *de Malesieu*, qui goûta beaucoup son esprit & son caractère. On trouve ici quelques Lettres de cet homme si considéré à la Cour de la Duchesse *du Maine*, qui sont fort guindées. Mademoiselle *de Launay* fit connoissance vers ce tems-là avec le célèbre Anatomiste *du Verney*, qui devint un de ses patrons, & la recommanda dans des maisons considerables. Introduite dans divers cercles, elle y parut sur le pié d'une personne d'esprit, & fut jugée telle par ceux qui en avoient alors le plus, à la tête desquels on peut bien mettre M. *de Fontenelle*.

Après diverses négociations faites pour procurer à Mademoiselle *de Launay* une condition avantageuse, la Duchesse *du Maine* témoigna qu'elle désiroit l'avoir à son service. Rien ne pouvoit s'offrir de plus avantageux, si la Duchesse *de la Ferté*, piquée de ce qu'elle ne lui étoit pas entiérement dévouée, ne l'eût prise en haine, & décriée avec autant de force qu'elle l'avoit d'abord prônée. Cela causa de longs délais, pendant lesquels on voit M. *de Malesieu* toujours occupé du soin de faire réussir l'affaire. Enfin, par une Lettre du 11. Septembre 1711. il notifia à Mademoiselle *de Launay*, que la

Ducheſſe *du Maine* la prenoit à ſon ſervice. Elle ſe rendit donc à *Seaux*; mais ſon ſort y fut bien different de celui dont elle s'étoit flattée. Ecoutons la un moment.

„ Je fus étrangement ſurpriſe, en voyant la „ demeure qui m'étoit deſtinée. C'étoit un „ entreſol ſi bas & ſi ſombre, que j'y marchois pliée & à tâtons: on ne pouvoit reſpirer faute d'air, ni s'y chauffer faute de „ cheminée. Ce logement me parut ſi inſoutenable, que j'en voulus faire quelque repréſentation à M. *de Maleſieu*. Il ne m'écouta „ pas. A toutes les prévenances qu'il m'avoit „ faites, à toute l'eſtime qu'il m'avoit témoignée, ſuccedèrent les dédains qu'on a „ pour la valetaille. Je ne m'y expoſai plus. „ Tous ceux qui m'avoient recherchée dans la „ maiſon, m'abandonèrent de même, dès „ que j'y fus miſe à ſi bas prix. „

L'Auteur raconte enſuite dans les termes les plus énergiques les desagrémens infinis qu'elle éprouva dans ſa nouvelle ſituation. Une parfaite inexpérience des fonctions de femme de chambre, & une vuë des plus courtes, lui firent faire des choſes très-plaiſantes, mais en même très-mortifiantes pour elle. En voici un échantillon qu'il faut encore rendre dans ſes propres termes. „ Madame la Ducheſſe étant „ à ſa toilette, me demanda de la poudre; je „ pris la boëte par le couvercle; elle tomba „ comme de raiſon, & toute la poudre ſe répandit ſur la toilette, & ſur la Princeſſe, „ qui me dit fort doucement; *Quand vous prenez*

„ *nez*

Digitized by Google

„ *nez quelque chose, il faut que ce soit par en bas.*
„ Je retins si bien cette leçon, qu'à quelques
„ jours m'aïant demandé sa bourse, je la pris
„ par le fond, & je fus fort étonnée de voir
„ une centaine de Louïs qui étoient dedans,
„ couvrir le parquet; je ne savois plus par où
„ rien prendre."

Cette humiliation étoit de nature à ne pouvoir être adoucie par aucune voie, si l'esprit de Mademoiselle *de Launay*, secondé d'une conjoncture favorable, n'eut percé d'une manière imprévuë, & contre sa propre attente, à travers l'épaisse obscurité dont il étoit environné. Une jeune fille, nommée Mademoiselle *Tetar*, excita la curiosité du public par un prétendu prodige qui se passoit chez elle. Tout le monde y alla. M. *de Fontenelle* engagé par M. le Duc d'*Orleans*, fut aussi voir la merveille. On prétendit qu'il n'y avoit pas porté des yeux assez philosophes; on en murmura; & Madame la Ducheſſe *du Maine*, qui ne s'aviſoit guères d'adreſſer la parole à Mademoiselle *de Launay*, lui dit: *Vous devriez bien mander à M.* de Fontenelle *ce qu'on dit contre lui sur Mademoiselle* Tetar. Elle lui écrivit là-dessus cette Lettre, trop intéressante pour ne pas la placer ici toute entière.

L'*avanture de Mademoiselle* Tetar *fait moins de bruit, Monsieur, que le témoignage que vous en avez rendu. La diversité des jugemens qu'on en porte, m'oblige à vous en écrire. On s'étonne, & peut-être avec quelque raison, que le destructeur des Oracles, que celui qui a renversé*

Digitized by Google

le trépié des Sibylles, ſe ſoit mis à genoux devant le lit de Mademoiſelle Tetar. *On a beau dire que les charmes, & non le charme, de la Demoiſelle l'y ont engagé; ni l'un, ni l'autre, ne valent rien pour un Philoſophe. Auſſi chacun en cauſe. Quoi! diſent les critiques, cet homme qui a mis dans un ſi beau jour des ſupercheries faites à mille lieues loin, & plus de deux mille ans avant lui, n'a pu découvrir une ruſe tramée ſous ſes yeux! Les partiſans de l'antiquité, animés d'un vieux reſſentiment, viennent à la charge. Vous verrez, diſent-ils, qu'il veut encore mettre les prodiges nouveaux au deſſus des anciens. Enfin les plus rafinés prétendent qu'en bon Pyrrhonien, trouvant tout incertain, vous croyez tout poſſible. D'un autre côté les dévots paroiſſent fort édifiés des hommages que vous avez rendus au Diable: ils eſpèrent que cela pourra aller encore plus loin. Les femmes auſſi vous ſavent bon gré du peu de défiance que vous avez montré contre les artifices du ſexe. Pour moi, Monſieur, je ſuſpens mon jugement juſqu'à ce que je ſois mieux éclaircie. Je remarque ſeulement que l'attention ſingulière que l'on donne à vos moindres actions, eſt une preuve inconteſtable de l'eſtime que le public a pour vous; & je trouve même dans ſa cenſure quelque choſe d'aſſez flatteur, pour ne pas craindre que ce ſoit une indiſcrétion de vous en rendre compte. Si vous voulez payer ma confiance de la vôtre, je vous promets d'en faire un bon uſage. J'ai l'honneur d'être, &c.*

M. *de Fontenelle* aïant reçu cette Lettre, ſe trou-

trouva le même jour chez M. le Marquis *de Lassay*, où on lui fit plusieurs plaisanteries sur l'affaire de Mademoiselle *Tetar*. Ne les trouvant pas bonnes, il dit à ceux qui les faisoient, *En voici de meilleures*; & montra la Lettre de Mademoiselle *de Launay*. Elle réussit, & devint l'objet de la curiosité publique. Les copies s'en multiplièrent; & Madame la Duchesse *du Maine* l'ayant lue & aprouvée, connut qu'elle pouvoit tirer meilleur parti de sa femme de chambre, qu'elle n'avoit fait jusqu'alors.

Ici donc la scène change, & notre Héroïne y paroit d'une manière plus avantageuse. L'Abbé *de Chaulieu* voulut faire connoissance avec elle; & la même envie vint à M. *de Valincourt*. Ce furent dans la suite deux amis solides, qui répandirent beaucoup d'agrémens sur le reste de sa vie. Mais l'essentiel fut la faveur de sa maîtresse, qui par dégrés devint très-intime. C'étoit alors le plus haut période de la prospérité, où le Duc & la Duchesse *du Maine* se soient trouvés. Appellés eux & leur postérité à la Couronne, au défaut des Princes du sang, ils jouissoient de tous les avantages qu'une situation aussi brillante peut procurer. Ce n'étoient que fêtes à *Seaux*; & comme il y regnoit beaucoup de goût & d'esprit, Mademoiselle *de Launay* entra pour beaucoup dans l'ordonnance & la composition de ces fameux divertissemens.

Louis XIV. tendoit à sa fin. Le Duc *du Maine* tâcha d'affermir son sort avant la mort du Monarque; mais ses précautions furent inu-

tiles, il falut céder à l'étoile du Régent, & perdre presque toutes les prérogatives qu'il avoit acquises. C'eſt où commencent les grands événemens de la Régence, qu'on trouvera détaillés, au moins ceux qui regardent l'affaire des Princes légitimés, & la conſpiration de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, d'une manière très-intéreſſante, & qui répand un nouveau jour ſur des faits qui ont déjà été pluſieurs fois maniés. Nous nous bornerons à ſuivre le fil de la vie de Mademoiſelle *de Launay*.

Sa maîtreſſe prit un redoublement d'amitié & de confiance pour elle, dans les ſituations d'abord critiques, & enſuite très-amères, par leſquelles cette Princeſſe paſſa. Il falut aſſez de tems pour que les affaires en vinſſent aux dernières extrémités. La vie de Mademoiſelle *de Launay* étoit alors fort agréable par le grand nombre de liaiſons qu'elle avoit formées avec les gens qui compoſoient la meilleure ſociété de ce tems-là. L'Abbé *de Chaulieu* avoit pour elle une paſſion auſſi vive qu'on en peut avoir à quatre-vingt ans. On en trouve des traces dans ſes poéſies, & ſur-tout dans l'Epitre qui commence par ces vers;

Launay, *qui ſouverainement*
Poſſédes le talent de plaire, . . .

M. *de Valincourt*, ſans le prendre ſur le ton galant, lui témoignoit un véritable attachement. „ J'avois, ajoute-t-elle, encore d'autres com-„ pagnies agréables. M. *de Fontenelle*, qui n'a „ jamais recherché que les gens de ſon quar-„ tier,

Digitized by Google

„ tier, me voyoit alors fort souvent. Le Duc „ de *Brancas*, dont l'imagination vive & brillante produisoit tant de traits singuliers, me „ rendoit quelque hommage. J'avois adouci „ la férocité de *Toureil*; il ne me brusquoit „ pas. „

Toutes les trames auxquelles la Duchesse *du Maine* avoient eu part, aïant été pleinement découvertes par la saisie des papiers de l'Abbé *Portocarrero*, cette Princesse fut conduite à la Citadelle de *Dijon*, & le Duc son Epoux à celle de *Doullans*. Les principales personnes qui étoient entrées dans ces négociations furent exilées, ou mises en prison. Mademoiselle *de Launay* fut conduite à la Bastille. Ce période de sa vie est un des plus remarquables, soit par la singularité des avantures qu'elle eut dans cette prison, soit par l'honneur infini que lui firent sa fermeté & sa présence d'esprit dans les interrogatoires qu'elle subit.

Quant aux avantures personnelles, elles forment une espèce de Roman dont les incidens ne laissent pas languir un moment l'attention. Un Chevalier *du Ménil*, empriſonné pour les mêmes affaires, devient épris de Mademoiselle *de Launay*, d'abord sans la voir, ensuite en la voyant, en lui écrivant, & en formant avec elle un commerce exposé à de perpetuelles traverses. En même tems le Lieutenant de la Bastille, nommé *Maisonrouge*, prend du goût pour sa prisonnière, mais un goût plein d'estime, de respect, & accompagné de marques de desintéressement & de probité qui sont tout à-

fait touchantes. Instruit des engagemens de Mademoiselle *de Launay* avec *du Ménil*, bien loin de les traverser, quoiqu'il en eût une douleur sensible, il leur rend les services les plus fidèles, & montre un véritable héroïsme. *Du Ménil* au-contraire, sorti de prison, devient inconstant & ingrat au point de forcer son Amante à passer de l'attachement au mépris. On ne sauroit s'imaginer combien le recit des particularités de cette intrigue est charmant, & l'emporte sur toutes ces vaines fictions dont les Romans les mieux écrits fourmillent.

Des divers interrogatoires de Mademoiselle *de Launay* nous mettrons celui que M. *le Blanc* lui fit subir un des derniers jours de l'année 1719. Elle le raconte en ces termes. „ *Je* „ fus mandée pour aller lui parler. Il me dit „ que je leur aurois épargné bien de la peine, „ si, quand ils m'avoient parlé, Monsieur „ *d'Argenson* & lui, j'avois voulu leur rendre „ compte de ce que je savois de l'affaire de „ Madame la Duchesse *du Maine*, dont j'étois parfaitement instruite; qu'elle s'en étoit „ expliquée elle-même par une déclaration fort „ exacte, & que je n'avois plus de raison d'en „ vouloir garder le secret. Je répondis qu'il „ n'avoit pas paru qu'on me crût si bien instruite. En effet ils ne m'avoient interrogée „ qu'une fois, & assez légérement. *Au surplus*, ajoutai-je, *si Madame la Duchesse elle-même a parlé, que pourrois-je dire qui vous instruise plus parfaitement? Elle fait ce qui la regarde mieux que personne ne le*

„ *peut*

„ *peut savoir. Quand même elle m'auroit dit* „ *tout ce que j'ignore, je ne pourrois rien ajou-* „ *ter aux connoissances qu'elle a données. Vous* „ *ne pouviez nier du moins*, reprit-il, *que vous* „ *n'aïez rendu à Madame la Duchesse du Maine* „ *des Lettres d'Espagne.* Je répondis que les „ Lettres que j'avois pu recevoir étoient pour „ moi; qu'il m'en venoit de divers païs, aux- „ quelles Madame la Duchesse n'avoit point „ de part. *Celles-là*, dit-il, *étoient du Baron* „ de Walef, *& vous ont été remises par une* „ *fille d'opera.* Je lui dis, (& cela étoit „ vrai,) que je ne savois de quelle profession „ étoit la personne qui en effet m'avoit aporté „ quelques Lettres du Baron *de Walef*, lors- „ qu'elles étoient pour moi. Monsieur *le Blanc* „ reprit; *Mais vous savez toute l'affaire; & l'on veut que vous parliez, ou vous resterez toute votre vie à la Bastille. Eh bien, Mon-* „ *sieur*, lui dis-je, *c'est un établissement pour* „ *une fille comme moi, qui n'a pas de bien. Ce* „ *n'est pas*, reprit-il, *une situation fort agréa-* „ *ble. Je ne la choisirois pas non plus*, lui dis-je; „ *mais j'y resterai plutôt que d'inventer des fic-* „ *tions pour m'en tirer. Il faut avouër*, dit-il, „ *que Madame la Duchesse du Maine a eu d'é-* „ *trangès confidens. Pour moi, Monsieur*, re- „ pris-je, *je vous dirai, sans vous amuser da-* „ *vantage, que si je ne sai rien, je ne puis* „ *vous rien dire; & que, si l'on m'avoit confié* „ *quelque chose, je dirois encore moins.* Il ne „ put s'empêcher de me dire, quoique cela „ ne fût pas dans son rôle, que Madame la

„ Du-

„ Ducheſſe auroit été heureuſe de ne s'être
„ pas confiée à d'autres qu'à moi. Il ajouta
„ tout de ſuite, que ſes affaires étoient finies,
„ qu'elle alloit revenir. *Me voilà donc tran-*
„ *quille*, lui dis-je. *Et ce qui vous regarde*,
„ reprit-il? *Cela*, lui répondis-je, *n'eſt pas*
„ *aſſez important pour m'en inquiéter. D'où*
„ *vient cette aſſurance*, dit-il? *Eſt-ce qu'on*
„ *vous a fait votre horoſcope? L'horoſcope de*
„ *quelqu'un qui naît dans une auſſi mauvaiſe*
„ *fortune que la mienne, ſe fait toute ſeule*, lui
„ répondis-je; *on ſait qu'on ſera malheureux,*
„ *n'importe de quelle façon.* M. *le Blanc* voyant
„ que je ne voulois que bavarder, me dit qu'il
„ reviendroit avec M. *d'Argenſon*, & qu'ils
„ m'aporteroient des ordres par écrit de Ma-
„ dame la Ducheſſe *du Maine*, de dire tout ce
„ qu'on me demanderoit. Je lui dis que je les
„ recevrois avec beaucoup de reſpect, mais
„ que je n'en dirois pas davantage. En effet
„ on ſe charge de tels ſécrets par devouëment
„ pour ceux qui vous les confient; mais on les
„ garde pour l'amour de ſoi. M. *le Blanc*,
„ peu ſatisfait de mes réponſes, me quitta,
„ & depuis il ne voulut plus m'interroger,
„ quelque inſtance qui lui en fût faite de la
„ part de Madame la Ducheſſe *du Maine*, a-
„ près ſon retour; diſant que cela étoit inutile,
„ qu'il ſavoit ce que je ſavois dire."

Mademoiſelle *de Launay* fut une des derniè-
res qui demeurèrent pour cette affaire à la Ba-
ſtille. On l'en tira enfin, & elle ſe rendit à
Seaux, auprès de ſa maîtreſſe, qui avoit eſſuyé
de

Digitized by Google

de bien rudes secousses. Il falut un tems assez considerable avant qu'un calme parfait pût succeder à la violence de cet orage ; mais enfin tout se pacifia, & à l'exception des prérogatives de succession, le Duc & la Duchesse *du Maine* recouvrèrent toutes celles dont ils avoient joui. Mademoiselle *de Launay* méritoit bien de partager ces faveurs du sort, après avoir resisté si généreusement à ses rigueurs. Aussi Madame la Duchesse redoubla-t-elle les marques de son estime, & lui accorda les distinctions auxquelles elle pouvoit raisonnablement prétendre. Mais comme la vie des Cours est toujours pleine de haut & de bas, Mademoiselle *de Launay* ne laissoit pas d'aspirer à un état plus tranquille, & sur-tout à l'indépendance.

Ce fut vers ce tems-là qu'on lui proposa d'épouser M. *Dacier*. Ce Savant venoit de perdre son illustre épouse, & touché du merite de Mademoiselle *de Launay*, il lui offrit avec sa main une fortune très-honnête. Madame la Duchesse *du Maine*, qui ne vouloit absolument pas perdre sa confidente, traversa si fortement cette négociation qu'elle échoüa. Et ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que M. *Dacier* mourut presque aussitôt après, & que Mademoiselle *de Launay* perdit ainsi de grands avantages, qui ne lui auroient presque rien couté à acquerir.

Elle avoit eu pendant le cours de sa vie divers aspirans à son hymen, dont il est fait mention dans ces Mémoires, & qu'elle avoit tou-

Digitized by Google

toujours eu des raisons de refuser. Enfin la Ducheſſe, voulant ſur-tout lui procurer un rang qui la mît en état de paroître avec encore plus d'agrément à ſa Cour, lui fit épouſer *M. de Staal*, Lieutenant aux Gardes Suiſſes, qui fut pourvu d'une Compagnie en faveur de ce mariage. Le recit de cette affaire n'eſt pas moins original que tous les précedens. „ Il „ s'agiſſoit, dit-elle, de chercher quelqu'un „ dans le corps helvétique, commandé par M. „ le Duc *du Maine*, qui voulût prendre une „ femme ſans naiſſance, ni bien, ni beauté, „ ni jeuneſſe. A peine les treize Cantons euſſent-ils ſuffi à cette découverte."

Mademoiſelle *de Launay*, devenuë Madame *de Staal*, ne paroit pas avoir goûté des agrémens bien purs dans ſon nouvel état. Elle termine à cette époque le recit de ſa vie; & la mort du Duc *du Maine* eſt le dernier fait rapporté dans ſes Mémoires. On trouve à la fin de tout l'ouvrage, la petite note ſuivante; *Madame* de Staal, *femme du Capitaine aux Gardes Suiſſes, Maréchal de Camp, eſt morte cette nuit*, 15. Juin 1750.

Il y a de petites pièces fugitives à la fin de ces Mémoires, ſavoir vingt trois Lettres, que Mademoiſelle *de Launay* écrivit à M. *du Ménil*, pendant leurs amours à la Baſtille, & quatre morceaux de poéſie faits pour elle. Les deux derniers ſont de l'Abbé *de Chaulieu*, & ſe trouvent dans ſes œuvres.

Une Edition des Mémoires de Madame *de Staal*, différente de celle d'après laquelle nous fai-

Digitized by Google

faisons cet Extrait, renferme aussi deux comédies excellentes, dont nous avons dessein de rendre compte dans une autre partie de ce Journal.

Nous n'ajouterons plus ici que le Portrait de Mademoiselle *de Launay*, fait par elle-même dans un tems où ces sortes d'ouvrages d'esprit étoient en vogue.

PORTRAIT DE L'AUTEUR, *fait par elle-même.*

„ *Launay* est de moyenne taille, maigre, „ sèche, & desagréable. Son caractère & son „ esprit sont comme sa figure; il n'y a rien de „ travers, mais aucun agrément. Sa mauvaise „ fortune a beaucoup contribué à la faire valoir. „ La prévention où l'on est que les gens dé- „ pourvus de naissance & de bien ont manqué „ d'éducation, fait qu'on leur fait gré du peu „ qu'ils valent; elle en a pourtant eu une ex- „ cellente, & c'est d'où elle a tiré tout ce „ qu'elle peut avoir de bon, comme les prin- „ cipes de vertu, les sentimens nobles, & les „ règles de conduite, que l'habitude à les sui- „ vre lui ont rendus comme naturels. Sa folie „ a toujours été de vouloir être raisonnable; „ & comme les femmes qui se sentent serrées „ dans leur corps, s'imaginent être de belle „ taille, sa raison l'étant incommodée, elle a „ cru en avoir beaucoup. Cependant elle n'a „ jamais pu surmonter la vivacité de son hu- „ meur, ni l'assujettir aux loix à quelque apa-

„ ren-

„ rence d'égalité ; ce qui souvent l'a rendue
„ désagréable à ses maîtres, à charge dans la
„ société, & tout-à-fait insupportable aux
„ gens qui ont dépendu d'elle. Heureusement
„ la fortune ne l'a pas mise en état d'en enve-
„ lopper plusieurs dans cette disgrace. Avec
„ tous ces défauts elle n'a pas laissé d'acquerir
„ une espèce de reputation, qu'elle doit uni-
„ quement à deux occasions fortuites, dont
„ l'une a fait connoître ce qu'elle pouvoit a-
„ voir d'esprit, & l'autre a fait remarquer en
„ elle de la discrétion & quelque fermeté. Ces
„ événemens aïant été fort connus, l'ont fait
„ connoître elle-même, malgré l'obscurité où
„ sa condition l'avoit placée, & lui ont attiré
„ une sorte de consideration au dessus de son
„ état. Elle a tâché de n'en être pas plus vai-
„ ne ; mais la satisfaction qu'elle a de se croire
„ exemte de vanité, en est une.

„ Elle a rempli sa vie d'occupations sérieu-
„ ses, plutôt pour fortifier sa raison, que pour
„ orner son esprit, dont elle fait peu de cas.
„ Aucune opinion ne se présente à elle avec
„ assez de clarté, pour qu'elle s'y affectionne,
„ & ne soit aussi prête à la rejetter qu'à la re-
„ cevoir ; ce qui fait qu'elle ne dispute guères,
„ si ce n'est par humeur. Elle a beaucoup lu,
„ & ne sait pourtant que ce qu'il faut pour en-
„ tendre ce qu'on dit sur quelque matière que
„ ce soit, & ne rien dire de mal à propos.
„ Elle a recherché avec soin la connoissance de
„ ses devoirs, & les a respectés aux dépens de
„ ses goûts. Elle s'est autorisée du peu de

„ com-

Digitized by Google

„ complaisance qu'elle a pour elle-même, à
„ n'en avoir pour personne; en quoi elle suit
„ son naturel inflexible, que sa situation a plié
„ sans lui faire perdre son ressort.

„ L'amour de la liberté est sa passion domi-
„ nante; passion très-malheureuse en elle, qui
„ a passé la plus grande partie de sa vie dans
„ la servitude : aussi son état lui a-t-il tou-
„ jours été insuportable, malgré les agrémens
„ inespérés qu'elle a pu y trouver.

„ Elle a toujours été fort sensible à l'amitié;
„ cependant plus touchée du merite de la ver-
„ tu de ses amis, que de leurs sentimens pour
„ elle; indulgente quand ils ne font que lui
„ manquer, pourvu qu'ils ne se manquent pas
„ à eux-mêmes."

ARTICLE VII.

DISSERTATION (*) sur le sujet proposé par l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres pour l'année 1739.

Déterminer le mois & le jour de l'Année Romai-

(*) Cette Dissertation est de feu M. *Des-Vignoles.* Quoiqu'elle n'ait pas remporté le prix, qui fut ajugé à M. *Julius Pontedera*, Professeur à Padoüe, nous avons cru néanmoins qu'elle méritoit de ne pas demeurer ensévelie dans l'obscurité.

Digitized by Google

maine, auxquels les Consuls avoient coutume d'entrer en charge, depuis l'expulsion des Rois, jusqu'à la mort de Jules-César: en marquant les variations arrivées dans cet usage.

L'Empire des Romains a été le plus florissant, & le plus étendu, de tous ceux dont nous aïons quelque connoissance. Leur Histoire est pleine d'événemens mémorables, de toutes les espèces. Ils ont eu d'habiles Ecrivains, qui ont traité de cent matières, en prose ou en vers; & quoique quantité de leurs ouvrages se soient perdus, il nous en reste un assez bon nombre, pour exercer l'aplication des Savans, qui sont curieux des Antiquités Romaines. L'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres s'y est particuliérement distinguée. Dans les Mémoires, qu'elle a déjà publiés, on aprend plusieurs particularités, qui regardent la vie privée des Romains, leurs Magistrats, leur Religion, leurs triomphes, leurs fêtes, leurs divertissemens, & leur politesse. Mais elle n'a point encore parlé de leur Chronologie, qui ne mérite pas moins, que quelque autre Article, les recherches critiques de l'Académie.

On doit être surpris qu'un peuple, toujours ambitieux, & qui, avec le tems, s'étoit soumis les peuples les plus polis de son voisinage, leur ait été fort inférieur dans la disposition des tems, d'où dépend l'ordre des affaires civiles, militaires, ou religieuses. On convient d'abord,

Digitized by Google

bord, (*) que du tems de Romulus, Fondateur de Rome, l'année n'avoit que 304. jours; année si mal entenduë, qu'Ovide, avec tout son esprit, n'a pu en rendre que des raisons puériles. La seule commodité, qu'un (†) Auteur moderne y-a trouvée, c'est qu'elle contient, précisément, trente-huit Révolutions *Nundinales*, ou de Marchés, qui se tenoient au bout de huit jours complets, ou le *neuvième*.

La Réformation, qui y-fut faite par Numa, comme quelques Auteurs le prétendent, mais qui, constamment, étoit en usage sous les Consuls, conserva toujours les caractères de l'ignorance des anciens Romains.

1. Leurs mois étoient partagés en trois parties, qui n'avoient aucune proportion, ni entre elles, ni avec aucune autre mesure du tems. Premiérement, six, ou quatre jours avant les *Nones*. Ensuite, huit jours avant les *Ides*. Enfin, seize, ou dix-sept jours avant les *Calendes* du mois suivant.

2. Au-lieu que les Egyptiens, les Juifs & les autres peuples de l'Asie comptoient les jours des mois dans leur ordre naturel, 1. 2. 3. &c. les Romains les comptoient en retrogradant: les 6. 5.... avant les *Nones*. Les 8. 7.... avant les *Ides*. Les 17. 16..... avant les *Calendes*: manière que la plupart des Savans conservent encore, quand ils écrivent en latin; quoique celle de leur païs soit naturelle. Les Grecs faisoient

(*) Ovid. Fast. init.
(†) Eric. Puteanus de Nundinis, *c.* IV. *p.* 25.

Digitized by Google

ſoient quelque choſe d'aprochant, pour les dix derniers jours de leurs mois: mais dans les vingt premiers, ils gardoient l'ordre naturel.

3. Ils prétendoient que leur année fût lunaire; mais par quelque (*) *ſuperſtition pour le nombre impair*, ils la faiſoient de 355. jours, au-lieu de 354. Et leurs mois, étant pris deux à deux, ne faiſoient jamais 59. jours, ou deux mois lunaires moyens.

4. Pour la raprocher de la ſolaire, ils intercaloient, de tems en tems, 22. ou 23. jours; & dans l'hiſtoire des Conſuls, on trouve quelques mois intercalaires. Mais on ne ſait qui en a été l'Inventeur; & aucun *ancien* Romain n'a expliqué comment ces intercalations étoient diſpoſées. Pour en aprendre quelque choſe, il faut deſcendre jusqu'au III. ou IV. ſiècle de l'Egliſe, & l'éclairciſſement de cette matière eſt proprement du reſſort de l'Académie.

5. On ſait, néanmoins, avec certitude, que la charge de ces intercalations fut confiée aux Pontifes. (†) *Sed horum plerique*, comme parle Cenſorin, *ob odium vel gratiam, quo quis magiſtratu citius abiret, diutiusve fungeretur, aut publici Redemptor ex anni magnitudine, in lucro, damnove eſſet plus minusve ex libidine intercalando, rem..... ultro depravarunt.* Outre que la politique des Grands favoriſa ſouvent ce desordre.

6. Durant pluſieurs ſiècles, ils n'eurent point d'*Ere* fixe, pour dater les événemens; & la fon-

(*) Solin. *c.* 3. (†) Cenſor. *c.* 20.

Digitized by Google

fondation de Rome leur étoit entiérement inconnuë. Le Poëte Ennius, qui écrivoit environ deux-cens ans avant Jésus-Christ, croyoit qu'elle avoit été fondée sept-cens ans auparavant. Témoin ce qu'il disoit dans ses Annales:

Septingenti sunt, paulo plus aut minus, anni,
Augusto Augurio postquam incluta condita Roma est.

Varron, qui (*) raporte ces vers, fut le premier qui, dans le siècle suivant, entreprit d'en déterminer l'époque, & la fixa à la 3e. année de la VIe. Olympiade, qui répond à l'an 753. avant notre Ère Chrétienne. Les Fastes du Capitole, dressés par autorité publique, sous Auguste, la font plus nouvelle d'un an, Caton de deux, & d'autres encore plus tard. Mais, sans les Editions que les modernes en ont procurées, quel usage pouvoit-on faire des anciens, qui n'emploient, que très-rarement, cette date, & qui même ne le font pas d'une manière uniforme?

7. Rien, sur-tout, ne me paroit plus mal entendu, & n'est plus embarrassant, que de dater les événemens & leurs intervalles par les consulats. Quand on le fait par les années des Rois ou des Empereurs, il suffit de savoir la première année de chaque Prince; comme on le voit dans le célèbre Canon de Ptolémée: ce qui n'est ni difficile, ni long. Mais, pour lire les Historiens Romains, il faut avoir toujours, près de soi, des fastes consulaires exacts & complets; outre qu'il faut se faire des tables, pour trouver les noms

(*) Varro de R. R. III. init.

Digitized by Google

noms des Consuls, & de leurs Collègues: travail très-pénible, & dont l'usage même est toujours embarrassant.

8. Enfin les consulats-mêmes, établis pour être annuëls, n'ont point eu de commencement invariable dans l'année civile des Romains. Deux célèbres commentateurs de leurs fastes en ont averti. (*) *Nil*, dit Onuphre, *ante DXXX fere ab Urbe condita annum, labantius, atque inconstantius fuit, quam solemnis ineundo consulatui Dies.* Et Pighius: (†) *Incertum autem ab initio ineundi consulatum tempus fuisse ex Livio & Dionysio facile colligimus. . . . Itaque apud Livium & alios Kalendæ vel Idus martiæ, Maiæ, Quinctiles, Sextiles, Septembres, Octobres, atque Decembres ineundis Magistratibus solemnes interdum fuisse reperiuntur.* Cette dernière difficulté fait le *sujet* proposé par l'Académie. Je vais tâcher d'y satisfaire, s'il m'est possible, en autant d'articles qu'il y a de mois à l'année; mais dans l'ordre que l'Histoire des Consuls me fournira.

Puisqu'il ne s'agit que des *Consuls*, il suffit d'en marquer la première époque. Ils succedèrent aux (§) *Rois, dont le Gouvernement subsista durant 244. ans, depuis la fondation de Rome*; comme parle Denis d'Halicarnasse: conformement à ce que dit Tite-Live, (**) *Regna-*

(*) Onuph. Fast. Comm. Lib. I. p. m. 57. *f.*
(†) Pighius T. I. p. 68.
(§) Dionys. Halicar. Lib. V. init.
(**) Liv. Lib. I. fin.

Digitized by Google

quatuor Romæ ab Condita Urbe ad libertatem annos CCXLIV. Dans le sens naturel des paroles, ces 244. années doivent être comptées comme complettes. Aussi ne s'en faloit il que quatre ou cinq jours, depuis *le 24. de Février*, que les Rois furent chassés, jusqu'au *premier de Mars* où l'année commençoit alors. Ce fut donc l'an 245. que commença la liberté des Romains, qui s'érigèrent en République ; & c'est à la même année que cette grande révolution est raportée, suivant le calcul de Varron, que j'ai dessein de suivre, comme étant le plus autorisé.

I. A. 245. le 1. de Juin. 1. an.

Pour établir & régler une nouvelle forme de République, il faloit en déliberer dans le Sénat; faire des sacrifices, & observer plusieurs cérémonies religieuses ; notifier le Décret au peuple durant *trois marchés*; recueillir les suffrages des Centuries, où tous les Citoyens avoient droit de donner leurs voix. Quelque diligence qu'on pût faire, il se passa, nécessairement, plus d'un mois, avant que l'affaire fût concluë ; & l'on ne s'écartera pas de beaucoup, si l'on dit qu'au bout de trois mois, *Junius-Brutus* & *Lucretius-Collatin* furent nommés pour Consuls. Faute de preuves plus précises, nous alléguerons un passage de Macrobe, qui s'accorde fort bien avec la suite de l'Histoire. (*) *Nonnulli*, dit-il, *putaverunt Junium Mensem a Junio Bruto, qui primus Romæ Consul factus est, nominatum: quod hoc Mense, id est*

(*) Saturn. I. 12. fine.

Digitized by Google

eſt Calendis Junii, pulſo Tarquinio, ſacrum Carnæ Deæ in Cælio Monte, Voti reus fecerit. Que cette étymologie ſoit juſte, ou non, il paroit que *Brutus* étoit déjà Conſul *le premier de Juin*, ou un peu plutôt.

Son Collègue *Collatin* étant devenu ſuſpect, à cauſe de ſon alliance avec les Tarquins, renonça au Conſulat, & quitta Rome. A ſa place on élut *Publius-Valerius*; &, en même tems, la confiſcation des Biens des Tarquins fut réſoluë. Mais parce qu'un ſcrupule de Religion ne permettoit pas de recueillir leurs blés, qui étoient dans le champ de Mars, on jetta dans le Tibre tous ceux (*) *qui étoient mûrs pour la moiſſon*, ou (†) *dans les Aires pour être foulés.* Il faut donc que ceci ſe ſoit paſſé, ſelon l'Agriculture Romaine, à la fin du (§) *mois de Juillet, vers le lever de la Canicule.* (**) Enfin, on publia une Amniſtie pour tous ceux qui s'étoient retirés auprès des Tarquins, *pourvu qu'ils revinſſent dans vingt jours*, à peine d'un exil perpetuel, & de la confiſcation de leurs biens.

Ces circonſtances ne doivent pas être négligées. Denis d'Halicarnaſſe, qui les raporte, avoit dit, quelques pages auparavant, que (††) lorsque l'on élut les premiers Conſuls, *il ne reſtoit*

(*) Livius II. 5.
(†) Dion. V. p. 288. Plut. Publio T. I. p. 100. f.
(§) Colum. II. 21. Pallad. VIII. 1.
(**) Dionyſ. p. 288. Edit. Francof. 1586.
(††) p. 27

Digitized by Google

restoit que quatre mois jusqu'à la fin de cette année. A compter du premier de Juin, comme on l'a marqué, *l'année*, dont Denis veut parler, doit avoir fini avec le mois de Septembre, & la suivante commencer au premier jour d'Octobre. On peut donc croire, qu'alors la guerre fut déclarée aux Tarquins; que le commandement de l'armée fut donné aux Consuls, & que la durée de leur Consulat fut réglée à *un an.* Si ce n'est pas la pensée de Denis, j'ignore quel autre sens on peut donner à ses paroles.

La guerre étant déclarée, on s'y disposa de part & d'autre, durant tout l'hiver; & la Bataille fut donnée (*) *la Veille du premier de Mars.* Le Consul Brutus, & Aronce fils de Tarquin, s'étant rencontrés dans la mêlée, s'attaquèrent avec tant de fureur, & de négligence, qu'ils se tuèrent l'un l'autre. *Le lendemain* premier de Mars, Valerius entra triomphant à Rome. Mais s'étant aussi rendu suspect, (†) il s'associa *Spurius-Lucretius*, qui ne vécut que peu de jours. *Marc-Horace* lui fut substitué, *pour le reste de l'année*, comme dit Plutarque, qui ajoute que ce nouveau Consul dédia le Capitole *aux Ides de Septembre.* D'où je juge, qu'avec ce mois de Septembre, finit la première année consulaire des Romains, (§) *qui semble avoir été de seize mois*, comme dit Sigonius.

II. A.

(*) Plut. p. 100. f.
(†) p. 103. 104.
(§) Sigon. Fast. p. 8. a.

Digitized by Google

II. A. 246. le 1. d'Octobre. 15. a.

L'année suivante, *Publius Valerius* fut continué dans le Consulat, & eut *Titus-Lucretius* pour Collègue. En conséquence des remarques précedentes, ces nouveaux Consuls entrèrent en charge *le premier d'Octobre*; & le même usage dura quinze ans.

Dans cet intervalle, savoir l'an 254. *Servius-Sulpitius* & *Marius-Tullius* furent Consuls. Le dernier rendit de grands services à la République. En reconnoissance, (*) le Senat ordonna qu'on célébreroit, *durant trois jours les jeux qui portoient le nom de la ville.* C'étoient, sans doute, les *jeux Romains*, qui commençoient *le quatrième de Septembre.* Pendant leur solemnité, le Consul *Tullius* étant tombé du *Chariot sacré*, mourut au bout de trois jours; & comme *il ne restoit que peu de tems* jusqu'à la fin de l'année, Sulpice exerça seul le Consulat, savoir vingt & quelques jours seulement.

III. A. 261. le 1. de Septembre. 16. a.

Les Consuls de l'année précedente, (†) *n'aïant que peu de tems de reste*, pour leur administration, ils convoquèrent une Assemblée du peuple, pour l'an 261. qui devoit suivre, où *Postumus-Cominius* & *Spurius-Cassius* furent élus Consuls, *le premier de Septembre, plutôt qu'on n'avoit accoutumé*, comme s'exprime Denis d'Halicarnasse. Cela confirme tout ce qui précède, & s'accorde avec ce qui suit.

A.

(*) Dion. Lib. V. p. 323.
(†) Dion. VI. p. 378.

Digitized by Google

A. 262. (*) *Titus-Geganius* & *Publius-Minucius* furent élus Consuls pendant une grande cherté, causée par la division des Patriciens & du Peuple. Cette division *commença après l'Equinoxe d'Automne, au tems des semailles, & dura jusqu'au Solstice d'Hiver.* Suivant Varron, (†) *les semailles commençoient avec l'Equinoxe d'Automne :* ou, comme dit Pline, (§) *ab XI. Die Autumnalis Aequinoctii.*

IV. A. 277. le 1. de Juillet. 1. a.

Dans une des guerres que les Romains eurent avec leurs voisins, (**) la famille de *Fabius*, composée de 306 personnes, se chargea de construire & de défendre un Fort, près de Crémère, à 5 milles de Rome, d'où ils faisoient de fréquentes courses contre les *Vejens*, qui enfin les y vinrent assiéger. Fabius aïant écrit le danger où il se trouvoit, on se hâta de nommer de nouveaux Consuls, pour aller sécourir les Fabiens, & continuër la guerre. On élut donc, pour l'an 277. *Cajus-Horatius* & *Titus-Menénius*, qui ne se hâtèrent pas d'entrer en campagne, à cause de quelques brouilleries qui étoient à Rome. Menénius, en particulier, marcha lentement, & n'étoit qu'à trente stades du Fort de Crémère, lorsque les Fabiens, trompés par un stratagème, tombèrent dans une embuscade des Vejens, qui les tuèrent tous.

(*) *Cum*

(*) Lib. VII. init.
(†) Varro R. R. I. 34.
(§) Plin. H. N. XVIII. 25. sub finem.
(**) Dion. IX. p. 573. & suiv.

Digitized by Google

(*) *Cum hæc accepta clades esset, jam C. Horatius & T. Menenius Consules erant*, dit Tite-Live, qui nous aprend ailleurs, que ce fut (†) *le dix-huitième de Juillet, jour doublement funeste, par la perte des Fabiens, & par la bataille de Cannes*, arrivée 86. ans après. (§) Tacite raporte précisément la même date; & Ovide s'est extrémement trompé, quand il a écrit sur le treizième de Février:

(**) *Hæc fuit illa Dies, in qua Vejentibus arvis,*
Ter centum Fabii, ter cecidere duo.

Puisqu'alors Horace & Menénius *étoient déjà Consuls*, il faut bien qu'ils le fussent, au moins, au commencement de Juillet.

V. A. 278. le 1. d'Août. 25. a.

(††) *L'année suivante, vers le Solstice d'Été, au mois d'Août, Spurius-Servilius, & Aulus-Virginius furent faits Consuls*; & comme l'Hiver précedent les Champs avoient été mal cultivés, à cause de la guerre, ils firent acheter du blé dans le voisinage, pour la provision de la ville.

A. 279. (§§) *Publius-Valerius* & *Cajus-Nautius* furent Consuls. (***) Le premier aïant vaincu les Sabins, *le Senat lui décerna le triomphe*; &, suivant les Fastes du Capitole, il triompha *le premier de Mai*. (†††) Son Collègue

(*) Livius II. 51. (†) VI. 1.
(§) Tacit. Hist. II. 91.
(**) Ovid. Fast. II. 197. & suiv.
(††) Dion. IX. p. 583. (§§) p. 586.
(***) p. 593. (†††) p. 594.

Digitized by Google

gue Nautius ramena ſon armée à Rome, après avoir ravagé les champs des ennemis, *qui étoient déjà prêts pour la moiſſon.*

A. 291. (*) *Creati Conſules L. Ebutius, D. Servilius, Calendis Sextilibus, ut tunc principium anni agebatur:* comme dit expreſſément Tite-Live. Cette année la peſte fit de grands ravages à Rome, & les deux Conſuls en moururent, l'un après l'autre. (†) *Elle commença vers le premier de Septembre, & dura un an.*

A. 292. La mort des deux Conſuls réduiſit l'élection à des interregnes, (§) l'un desquels nomma pour Conſuls *Lucius-Lucretius* & *Titus-Veturius*, qui entrèrent en charge l'onzième d'Août, ou *tertio Idus Sextiles*, comme parle Tite-Live, les maladies étant fort diminuées. Suivant Denis d'Halicarnaſſe, (**) *la peſte ceſſa au commencement de ce Conſulat*, après avoir duré un an, depuis le mois de Septembre de l'année précedente.

A. 295. (††) *Quintus-Fabius* & *Lucius-Cornelius*, revenus de leurs expéditions militaires, entrèrent à Rome en triomphe. *Extremum anni jam erat*, dit Tite-Live; &, ſuivant les Faſtes du Capitole, ce fut *les ſept & douze du mois de Mai.* Bien près du terme qui va ſuivre.

VI. A. 303. le 15. Mai. 2. a.

(§§) *Au commencement du Printems, le tems des*

(*) Livius III. 6.
(†) Dion. p. 623.
(§) Livius III. 8.
(**) Dion. p. 624.
(††) Dion. X. p. 648. Livius III. 24.
(§§) Dion. X. p. 678.

Digitized by Google

des Comices aprochant, on les assembla plutôt que de coutume, & on désigna pour Consuls Appius-Claudius & Titus-Genucius. Mais ils y renoncèrent, pour être à la tête des Décemvirs, qui entrèrent en charge *le quinzième de Mai*, comme on le va voir.

A. 304. (*) *L'Année suivante, les mêmes Décemvirs rentrèrent en charge aux Ides de Mai, à la pleine lune, comme on comptoit alors les mois,* suivant Denis d'Halicarnasse. Car les premiers Décemvirs voulant continuër leur autorité, comme parle Tite-Live, (†) *Ad Idus Majas rem perduxêre.* A quoi il ajoute : *Idus tum Majæ solemnes ineundis Magistratibus erant.*

VII. A. 305. le 1. de Septembre. 5. a. (§) *La plus grande partie de l'année étoit écoulée, sans que l'on parlât de Comices; & le quinzième de Mai étoit venu, sans qu'on eût nommé d'autres Magistrats.* On murmuroit contre les Décemvirs, qui vouloient continuër leurs emplois. On se plaignoit de leurs violences, qu'ils avoient poussées aux derniers excès. (**) Après *quelques mois de patience*, on se souleva. Les Décemvirs furent ou mis à mort, ou exilés; & à leur place, on nomma pour Consuls *Lucius-Valerius* & *Marcus-Horatius.* Ces deux Consuls, aïant vaincu deux Peuples voisins, (††) *le Peuple leur décerna le triomphe;* &, suivant les Fastes du Capitole, ils *triom-*

(*) p. 682. (†) Livius III. 36.
(§) c. 37. 38. (**) c. 61.
(††) c. 63. Dion. XI. p. 729.

Digitized by Google

triomphèrent le 13. *&* *le* 26. *d'Août.* Aparemment vers la fin de leur Consulat; & de là je juge qu'ils l'avoient commencé au mois de Septembre. Mais ce n'est qu'une conjecture, dont je ne trouve point d'autre indice qu'après cinq ans.

VIII. A. 310. le 13. Décembre. 43. a.

(*) *Anno trecentesimo decimo, quam Urbs Roma condita erat, primùm Tribuni militum, pro Consulibus Magistratum ineunt.... qui tertio mense quam inierunt .... honore abiere.* Ou, comme le dit Denis, (†) ces Tribuns abdiquèrent, *après avoir gouverné* 73 *jours seulement.* S'ils avoient commencé avec le mois de *Septembre*, comme je le conjecturois dans l'Article précedent, ils y renoncèrent vers le milieu de *Novembre.* Sur cette demission, *Patricii Interregem creavere: & in Interregno rem dies complures tenuit.* Après quoi *Lucius-Papyrius* & *Lucius-Sempronius* furent élus Consuls. Cela nous conduit assez bien *au treizième de Décembre*; & l'année suivante va mettre le fait hors de doute.

A. 311. (§) *Marcus-Geganius* & *Titus-Quintius* furent faits Consuls, *au milieu du mois de Décembre*, comme dit Denis d'Halicarnasse, à la fin de ses Annales. Tite-Live ajoute, que (**) *Geganius revint triomphant*; & les Fastes du Capitole marquent, que ce fut *le cinquième de Septembre.*

A. 331. (††) *C. Sempronius & Q. Fabius Con-*

(*) Livius IV. 7. (†) Dion. p. 736.
(§) p. 737. (**) Livius IV. 10. (††) c. 37.

Digitized by Google

Consules Idibus Decembris Magistratum accepere, suivant Tite-Live. Ce témoignage est exprès; & Sigonius, Onuphre, & Pighius, célèbres Commentateurs des Fastes, n'ont eu garde de l'oublier, non plus que celui qui va suivre.

IX. A. 353. le 1. d'Octobre. 10. a.

Cette année, (*) les principaux Sénateurs n'aïant pas jugé à propos d'attendre le jour des Comices, résolurent d'élire de nouveaux Tribuns, pour *le premier d'Octobre.* Ceux qui étoient déjà en charge, refusoient de s'en dépouiller, *ante Idus Decembres solemnem ineundis Magistratibus Diem*, (comme on l'a dit.) Ils consentirent, néanmoins, qu'on nommât de nouveaux Tribuns, qui commencèrent leur Magistrature *le premier d'Octobre*, & abdiquèrent avant ce jour-là. On le répète (†) dans la suite.

X. A. 363. le 1. Juillet. 169. a.

(§) Les Consuls étant malades, on trouva bon de renouveller les auspices pour un Interregne. Les Consuls aïant abdiqué, on nomma six Tribuns militaires, avec la puissance de Consuls, qui entrèrent en charge *le premier de Juillet.*

A. 425. (**) L'un des Consuls précedens aïant été rapellé à Rome pour les Comices, on élut, d'abord, pour nouveaux Consuls *Lucius-Emilius* & *Cajus-Plautius*, qui entrèrent en charge *le premier de Juillet.*

XI. A. 532. le 15. Mars. 69. a.

(††) Deux prodiges aïant été annoncés à Rome;

(*) Livius V. 9. (†) c. 11.
(§) c. 31. 32. (**) VIII. 20.
(††) Plutar. Marcello T. I. p. 229.

Digitized by Google

me, les Augures déclarèrent que *Flaminius* & *Furius*, Consuls de l'année précedente, avoient été mal élus: ce qui obligea le Senat de les rapeller à Rome. Ils obéirent avec repugnance; & étant revenus chargés des dépouilles des Gaulois (*), *ils en triomphèrent le dixième & le douzième de Mars.* Mais à cause de leur desobéissance, le Senat ordonna, que (†), d'abord après, ils abdiqueroient l'un & l'autre. A leur place, on élut *Marcellus* & *Cornelius*. Le premier remporta une glorieuse victoire (*opima spolia*) sur les Gaulois. A cause de quoi le Senat ordonna qu'il en *triompheroit seul*; comme il fit avec une grande pompe.

(§) *Tertiaque arma Patri suspendit capta Quirino.*

Suivant les Fastes du Capitole, ce fut *le premier de Mars*, sans doute, à la fin de son Consulat. D'où l'on peut conclurre, qu'il l'avoit commencé *le quinzième de Mars*. Sigonius en a ainsi jugé. Onuphre & Pighius ont aprouvé sa pensée; & la suite de l'Histoire s'y raporte. Depuis cette année 532. jusqu'à l'an 600. inclusivement, Tite-Live répète (**) quinze ou vingt fois cette Date. C'est assez d'en alléguer un Exemple.

(††) *Anno quingentesimo quadragesimo* (§§) (pour

(*) Fasti Cap. (†) Plut. p. 300. 301.
(§) Virgil. Æneid. VI. fine.
(**) XXI. fin. XXIII. 30. XXVI. 2. 26. XXVII. 7. XXX. 39. XXXII. 1. XXXVIII. 35. XXXIX. 45. 54. XL. 35. 59. XLII. 22. XLIV. 17.
(††) Livius XXXI. 5.
(§§) Glarean & Sigon. in Scholiis.

Digitized by Google

(pour *quinquagesimo*) *quarto ab Urbe Condita, P. Sulpicio Galba, C. Aurelio Coss. . . . Idibus Martiis, quo die tum Consulatus inibatur, P. Sulpicius Cos. retulit &c.*

XII. A. 601. le 1. de Janvier. 108. a.

Le VIIe. siècle depuis la Fondation de Rome, suivant le calcul de Varron, qu'on suit communément aujourd'hui, (*) *Quintus Fulvius & Titus Annius, Consuls, commencèrent leur Magistrature le premier jour de Janvier*, comme on le voit dans les Fastes de Cassiodore. Il a été suivi par tous les Commentateurs des Fastes; & il n'est nullement nécessaire d'alleguer leurs autorités, ou d'aller chercher ailleurs des preuves d'un fait que personne ne conteste.

Il étoit bien tems que les Romains trouvassent, enfin, un tems commode, pour l'élection des Magistrats, qui devoient être les Généraux de leurs armées. Depuis six-cens ans que leur Etat avoit commencé, ils avoient eu, presque toujours, quelques guerres; & leurs armées ne pouvoient se passer de Chefs. Deux Généraux differens, ont, la plupart du tems, des vuës fort differentes; & la jalousie n'est que trop fréquente parmi ceux qui doivent être relevés par d'autres, ou leur succeder. Sans être homme de guerre, on comprend assez, que l'envoi d'un nouveau Général doit être souvent préjudiciable à l'exécution des projets formés par le précedent. On y remédioit, à la vérité, quand on élisoit les Consuls au mois de Mars. Mais cela

(*) Cassiod.

Digitized by Google

cela même n'étoit pas ſans incommodité. Le nouveau Conſul devoit être trop preſſé, pour ſe diſpoſer au départ, & pour s'aller mettre à la tête de l'armée. On fit donc incomparablement mieux de fixer le choix des Conſuls au premier jour de leur année civile, & au commencement de l'hiver: tems, ſans difficulté, le plus commode de toute l'année pour de tels choix. Auſſi le conſervèrent-ils toujours dans la ſuite; & je pourrois finir ici ma réponſe au point eſſentiel du ſujet propoſé par l'Académie, ſi quelques mots, qu'on y a inſerés, ne m'obligeoient à continuër mes réponſes *jusqu'à la mort de Jules-César.*

1. On convient qu'il (*) *nâquit le douzième de Juillet l'an 653. de Rome*, ſuivant le calcul des Faſtes du Capitole, qui eſt l'an 654. ſuivant celui de Varron. (†) A l'âge de dix-ſept ans, il fut fait *Flamen Dialis*, ou Prêtre de Jupiter; & vingt ans après, ſavoir (§) l'an 691. *Souverain Pontife*, c'eſt-à-dire, Chef des Prêtres, (**) à qui la direction du Calendrier étoit confiée. Il entendoit l'Aſtronomie, & (††) avoit compoſé, en vers latins, quelque ouvrage ſur cette ſcience. Par ces raiſons, on a droit de ſupoſer, qu'alors l'année Romai-

(*) Bucholcer, Goltzius, Chevreau, &c.
(†) Sueton. init.
(§) Dio Caſſius XXXVII. p. 46. Edit. Hanov. 1706. (**) Cenſorin. c. 20.
(††) Firmic. Aſtron. II. Præf. & VIII. 5. Macrob. Saturn. I. 16.

Digitized by Google

maine étoit diſpoſée ſuivant les règles établies. Mais ſeize ou dix-ſept ans après, elle ſe trouva (*) dans un grand desordre, par des motifs intéreſſés des Prêtres, & les intrigues des Grands, qui régloient les *Intercalations*, ſuivant leurs vuës particulières.

2. Jules-Céſar en fut principalement la cauſe, ou, plutôt le prétexte & l'occaſion. En 695. il avoit (†) obtenu, pour cinq ans, le Gouvernement des Gaules, qui (§) lui fut prolongé pour cinq autres. Un parti, qui lui étoit contraire, apréhendoit (**) que, par un Gouvernement de tant d'années, il n'aſpirât à une puiſſance ſouveraine. Pour en abréger le tems, & (††) *quo citiùs Magiſtratu abiret*, on empêchoit d'intercaler, quand il l'auroit fallu, dans les règles. On a des preuves que (§§) cela arriva plus d'une fois, pendant que Céſar étoit encore dans les Gaules.

3. La guerre civile changea la face des affaires. L'an 705. après le (***) *Facta eſt alea*, & le paſſage du *Rubicon*, Céſar va à Rome, & s'en rend maître. En 706. Il gagne la bataille de Pharſale contre Pompée, qui s'enfuit en

(*) Suet. Cæſ. c. 40.
(†) Dio. XXXVIII. p. 63. Plut. Cæſ. p. 714.
(§) Plut. p. 718. Appian. Bel. Civ. p. 437. Edit. Steph. 1592.
(**) Dio. XLIII. p. 226.
(††) Cenſor. c. 20.
(§§) Ruben. Nat. Auguſti, ſub finem.
(***) Suet. c. 33.

Digitized by Google

en Egypte, où il eſt lâchement aſſaſſiné. Sans en rien ſavoir, Céſar l'y ſuit. En 707. il s'arrêta longtems à Alexandrie, devenu amoureux de Cléopatre; & (*) s'entretient, ſavamment, avec *Acborée* Prêtre Egyptien. De-là, il va faire une courſe dans le Pont, & vient triompher à Rome, (†) avec le *Veni, Vidi, Vici*, pour deviſe. L'année ſuivante, il paſſe en Afrique, où Caton ſe tuë lui-même. Après quoi, (§) Céſar reprit le chemin de Rome, où il arriva à *la fin du mois de Juillet*, l'an 708. D'abord, il travailla, comme ſouverain Pontife, à rétablir le Calendrier, qu'on avoit extrémement altéré durant ſon abſence dans les Gaules.

4. (**) Suivant les anciennes règles, on devoit en l'an 708. intercaler 23. jours, après le 23. de Février. Sans doute, on n'y avoit pas manqué. Le parti contraire étoit ſans crédit; & Céſar étoit alors Maître. Mais, pendant qu'il commandoit dans les Gaules, l'autre parti, qui étoit à Rome, avoit fait (††) ſupprimer *trois* Intercalations, qui valent 67. jours. Pour les compenſer, & (§§) *quo retro delictum corrigeret*, il fit deux nouveaux mois, qu'il inſera

23	
22	67
23	
22	
	355
	445

(*) Lucanus Pharſal. X. v. 175. & ſuiv.
(†) Suet. c. 37. (§) Hirt. Bell. Afric. fine.
(**) Suet. c. 40.
(††) Uſſer. Annal. p. 507. f. Edit. Paris.
(§§) Cenſor. c. 20.

Digitized by Google

sera entre ceux de Novembre & de Décembre, qui étoient prochains. Ces deux mois intercalaires, joints à l'Intercalation régulière de cette année, font 90. jours, qui étant ajoutés aux 355. de l'année ordinaire, produisirent une année extraordinaire de 445. jours, apellée, improprement, *l'année de confusion.*

5. Non content d'avoir corrigé l'année Romaine, pour le passé, & de l'avoir ramenée à son ancienne institution, il entreprit d'en établir une nouvelle forme pour l'avenir. Dans le séjour, qu'il avoit fait à Alexandrie, il avoit eu la curiosité de s'entretenir, en particulier, avec *Achorée*, ancien Prêtre de Memphis. Pour l'obliger à lui répondre, il lui représenta, d'abord, que ses Prédécesseurs n'avoient pas fait difficulté de communiquer leurs sciences à des Grecs.

——— (*) *Cecropium sua sacra Platonem*
Majores docuere tui.

Et pour lui faire voir, qu'il n'étoit pas indigne d'y avoir part, il ajoute:

——— *Media inter prælia semper*
Stellarum, Cælique plagis, superisque vacavi.

Effectivement, (†) Platon & Eudoxe avoient eu plusieurs entretiens avec des Prêtres d'Héliopolis, de qui ils aprirent, que pour avoir l'année complette, il faloit ajouter *quelques parties du jour & de la nuit* aux 365 jours de l'année vulgaire des Egyptiens. Mais on leur fit un

(*) Lucanus X. 185. (†) Strabon XVII. p. 806.

Digitized by Google

un myſtère de la quantité, ou de la grandeur de ces *parties* à ajouter, dont les Prêtres ſeuls avoient connoiſſance. Et Jules-Céſar fut le premier étranger, à qui ils découvrirent, que c'étoit *ſix heures*, *préciſément*, ou le quart d'un jour.

6. Sur ce fondement, & (*) avec le ſecours de *Soſigène*, grand Mathématicien, Jules-Céſar dreſſa une nouvelle forme d'année, qu'il régla de cette façon. (†) Il augmenta quatre anciens mois, d'un jour chacun, & trois autres de deux, afin que toute l'année Romaine eût 365. jours, de même que l'année *Vulgaire* des Egyptiens. Mais parce que dans leur année *ſécrette* les Prêtres Egyptiens ajoutoient un jour après quatre ans, Jules-Céſar ordonna, qu'au bout de quatre ans, (*quarto quoque anno*) on comptât deux jours pour le 24. de Février, qu'ils nommoient *Sexto Calendas*, dont l'un ſeroit nommé *Bis-ſexto* ou *Biſſextil.*

7. Les choſes étant ainſi réglées, à la fin de l'année 708. de Rome, on en introduiſit une nouvelle, l'an 709. qui répond à l'an 45. avant notre Ere Chrétienne. Jules-Céſar eut le plaiſir d'en voir la fin, & de commencer la ſeconde: mais il n'alla pas plus loin. *Le quinzième de Mars*, jour autrefois deſtiné à l'élection des Conſuls, il fut aſſaſſiné dans le Senat: ce qui n'eſt ignoré de perſonne. *Sa mort* eſt le terme que l'Académie à preſcrit à nos remarques. Je n'en ajouterai qu'une pour finir. Cette nou-

(*) Plin. H. n. XVIII. 25. (†) Macrob. Sat. I. 14.

Digitized by Google

nouvelle année, qu'on a apellé *Julienne*, du nom de *Jules-César*, que l'on en fait l'Inventeur, eſt duë originairement aux Egyptiens. C'eſt la plus parfaite, qui ait été en uſage, parmi des peuples polis, & la plus aprochante de la ſolaire. Elle fut d'abord reçuë par tout l'Empire Romain. Elle fut ſuivie, ſans changement, par tous les Chrétiens, jusqu'à la fin du ſeizième ſiècle. On n'en emploie point d'autre, dans l'ingénieuſe *Période Julienne*, ſi utile aux Chronologiſtes pour les tems les plus reculés. Et les Poëtes n'ont jamais fait de Prédiction plus heureuſe, que celle que (*) Lucain met dans la bouche de Jules-Céſar:

Nec meus Eudoxi vincetur Faſtibus annus.

				245
1	245	Juin.	1	1
2	246	Octobre.	1	15
3	261	Septembre.	1	16
4	277	Juiller.	1	1
5	278	Août.	1	25
6	303	Mai.	15	2
7	305	Septembre.	1	5
8	310	Décembre.	13	43
9	353	Octobre.	1	10
10	363	Juillet.	1	169
11	532	Mars.	15	69
12	601	Janvier.	1	108

(*) Pharſale X. v. 187.

AR-

ARTICLE VIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

Rome.

Les *Pagliarini* ont mis en vente: *Clarorum virorum*, Theodori Prodromi, Dantis Alighiri, Franc. Petrarchæ, Galeacii *Vice-Comitis*, Antonii de Tartona, Colucii Salutati, Leonardi Aretini, Caroli Aretini, Porcelli, Jo. Manzoni de Motta, & Jacobi Sadoleti *Epistolæ*, *ex Codd. Mss. Bibliothecæ Collegii Romani S. J. nunc primum vulgatæ*, 1 Alph. 16 f. *in octavo.* C'est le commencement d'un Recueil, qui ira à 10 ou 12 Volumes. Le Père *Lazeri*, Bibliothécaire du Collége Romain, en est l'Editeur.

Venise.

On trouve chez *Jean Tevernin* un petit Livre de 10 f. *in octavo*, qui a pour titre: *Il Filosofismo delle Belle, esposto in quindeci lettere nella prima parte, e dodeci nella seconda parte, con sette capitoli, dal Cont. Ab.* de Cataneo. Il y a des choses utiles mêlées à d'autres de pur agrément dans cet ouvrage, qui n'est pas le coup d'essai de l'Auteur.

Brescia.

Rizzardi a imprimé: *Notizie della Zecca e delle Monete di* Brescia; *Dissertazione di un Cittadino Bresciano. Con un picciola Latina Cronica della stessa Città nel fine.* 8 f. in octavo. L'Auteur se nomme *Charles Doneda*; & il a dédié son ouvrage à l'Evêque de *Brescia*, *Jean Molino.*

Digitized by Google

ANGLETERRE.

Londres.

S'il y a un Livre dans le caractère Anglois, c'eſt-à-dire, plein de choſes neuves, fortes & hardies, c'eſt celui qui a paru chez les *Knapton*, ſous ce titre: *A paraphraſe and Notes upon the Epiſtle to the Hebrews*, *&c.* by Arthur Aſhley Sykes, D. D. 1755. 1 Alph. & 9 f. *in quarto.* Il y a longtems que ſon Auteur tient un des premiers rangs parmi les Ecrivains de ſa Nation.

Les Curieux & les Savans peuvent également profiter de la lecture du Volume de 262 pages *in octavo*, qu'on a imprimé ſous le titre de Muſæum Meadianum, *ſive Catalogus nummorum, veteris ævi monumentorum, ac gemmarum, cum aliis quibusdam recentioris artis & naturæ operibus, quæ Vir Clariſſimus*, Richardus Mead, M. D. *nuper defunctus comparaverat.* Avec une Planche, qui repréſente quelques Médailles. Celles d'or forment une belle Collection, dans laquelle il s'en trouve de fort rares.

Il s'eſt répandu un Livre, qui porte *Londres* chez *T. Pague*, au titre, mais qui paroît imprimé en Allemagne. Il eſt intitulé, Narzanes, *or the injured Statesman, containing the moſt important negotiations and transactions of that great Miniſtre, Whilſt he preſided over the affairs in Perſia.* 7 f. in octavo. C'eſt un ouvrage politico-ſatyrique.

FRANCE.

Paris.

Il y a dans la partie précedente de ce Journal, p. 303.

Digitized by Google

p. 303. au commencement des Nouvelles litteraires de *Paris*, une omiſſion eſſentielle. Il y eſt dit que M. *de Bougainville* a été obligé de quitter ſa place de Sécrétaire, &c. il faut ajouter ces mots, *par le mauvais état de ſa ſanté*, n'y aïant point d'autres raiſons qui puiſſent faire ſortir de ce poſte un Savant ſi digne de le remplir. On croit que, par des raiſons ſans doute du même ordre, la fonction de Sécrétaire perpetuel à l'Académie, qu'exerce à préſent M. *de Mirabaud*, paſſera à M. *du Clos*.

Le nom de M. *Freron* paroît au titre du *Journal Etranger* depuis le mois de Septembre. Ce nouvel Editeur a mis à la tête de ce mois un Avertiſſement aſſez long, & où il encherit ſur les promeſſes de ſes Prédéceſſeurs.

On peut regarder comme un ouvrage important la *Collection Académique*, *compoſée des Mémoires, Actes, ou Journaux des plus célebres Académies & Sociétés Litteraires étrangéres*, &c. dont il paroit trois volumes *in quarto*, qui ſont une ſuite de deux autres du même format, publiés l'année paſſée, ſous un titre un peu different. Ce travail immenſe contiendra plus de 40. volumes ſemblables.

M. le Chevalier de *Cauſans* a fait imprimer ſa *Quadrature du Cercle*, avec le Jugement peu favorable que l'Académie en a porté, Jugement qu'il refute auſſi ſolidement qu'il avoit établi ſa thèſe.

Montauban.

Le premier volume de Pièces qui avoient été miſes au jour par l'Académie de cette ville, avoit été fort goûté. En voici un ſecond qui ne le ſera pas moins, puiſqu'il n'eſt ni moins curieux, ni moins intéreſſant. Il a pour titre : *Mélange de Poéſie, de Littérature & d'Hiſtoire, par l'Académie des Belles-Lettres de Montauban*; & il contient toutes les productions, qui ont paru depuis l'année

1747.

Digitized by Google

1747. jusqu'en 1750. inclusivement. Vers, prose, observations, éloges, critique; toutes ces différentes matières entrent dans la composition de cet ouvrage, & y répandent une agréable variété. Un morceau qui y figure avec distinction, c'est l'excellente Traduction du Voyage de *Claudius Rutilius Numatien*, par M. *le Franc*.

ALLEMAGNE.

Göttingue.

M. *Dejuſti* a été apellé ici, pour y faire la fonction de Commissaire en chef de Police; & il a en même tems la permission de donner des leçons sur des matières d'œconomie. Il publie aussi un ouvrage périodique sur les mêmes matières; & sa capacité bien connuë ne permet pas de douter qu'il ne se demêle avec succès de ces différentes occupations.

Halle.

La Libraire de *Renger* va continuër l'impression des grandes Oeuvres Philosophiques de M. *de Wolff*. Celui qui s'est chargé de ce travail, est très-propre à s'en bien acquitter, c'est M. *Hanow*, Professeur à *Dantzig*, dont on a déjà plusieurs ouvrages très-estimés. Il a déjà donné le reste de l'*Oeconomique*, qui avoit été commencée par M. *de Wolff*.

Liége.

Il paroît ici l'annonce d'un *Journal Encyclopédique*, établi dans cette ville, avec Privilége exclusif, par une Société de gens de Lettres. Dédié à S. A. S. & E. *Jean-Théodore*, Duc de Bavière, Cardinal, Evêque & Prince de *Liége*, de *Freysing* & *Ratisbonne*, &c. Ce Projet est fort bien écrit, & donne une idée avantageuse de l'exécution. Le Jour-

Digitized by Google

Journal commencera à paroître le 1. de Janvier 1756. & continuera tous les quinze jours; ce qui fera 24 volumes par an, de 144 pages chacun, *in duodecimo*. Le prix de la souscription est de 24. livres de France, ou dix florins d'Allemagne.

Berlin.

Il s'est manifesté dans cette ville un Savant d'un ordre tout imprévu. C'est un Juif, simple garçon de boutique, & fort mal à son aise, qui aïant senti une ardeur invincible pour l'étude, s'est mis à dérober aux heures de liberté, ou de sommeil, dont il peut jouïr un tems assez considerable, pour devenir un bon Philosophe, & un habile Ecrivain. On a déjà deux petits ouvrages de lui, imprimés très-élégamment, chez le Libraire Voss, dont le premier est en forme de Dialogues, & l'autre du genre épistolaire. Dans celui-là il discute avec beaucoup de sagacité les opinions Métaphysiques de divers Philosophes; & dans celui-ci il traite des sensations agréables & du plaisir qui en resulte, en homme qui joint le goût à l'intelligence.

L'Académie de cette ville a agrégé à son corps Mgr. le Cardinal *Passionei*, Bibliothécaire du Vatican; M. *Brandes*, Professeur de Chymie; & M. *Roloff*, Docteur en Médecine. Ces deux derniers demeurent à Berlin.

HOLLANDE.

La Haie.

On trouve chez *V. Baulen; Gedichten van* JACOB SPEX. Les Amateurs de la Poésie Hollandoise y rencontreront d'assez jolies pièces. C'est un *in octavo* de 350 pages.

Un éloge perpetuel de ce que les François ont fait

Digitized by Google

fait dans la dernière guerre contre la Reine de Hongrie, c'eſt à peu-près tout ce que l'on trouve dans l'*Hiſtoire de la guerre* 1741. *par* VOLTAIRE, & dont on vient de publier une édition à *La Haie*; in octavo de 2 part. pp.

Diſcuſſion ſommaire ſur les anciennes limites de l'Acadie *& ſur les ſtipulations du Traité* d'Utrecht, *qui y ſont relatives*; eſt un écrit de 46 pp. *in octavo.* dans lequel on tâche de montrer combien peu les *Anglois* ſont autoriſés à ſoutenir leurs prétenſions en *Amérique.* Voici comme l'Auteur finit. „ Il „ ſuffit de lire la Relation du Voyage de l'Amiral „ *Anſon*, pour connoître que leurs vaſtes projets „ embraſſent toute l'*Amérique Eſpagnole* & que leur „ eſprit ne ceſſe de travailler ſur les moyens de „ dépouiller toutes les autres Nations de ce qui „ eſt à leur convenance. Ils ne leur font grace „ que de ce dont ils ne ſe ſoucient point, ou de „ ce qui ne pourroit pas contribuër à l'augmentation de leurs richeſſes; & encore même dans ce „ cas, nulle Nation n'eſt aſſurée de ne point reſſentir les effets de leur hauteur & de leur deſpotiſme. La Cour *de Vienne* en a plus d'une fois „ fait l'épreuve, lorſqu'il lui eſt arrivé ſeulement „ de balancer à entrer dans leurs vuës.

„ Quant aux *Hollandois*, les entrepriſes faites „ en dernier lieu par les *Anglois*, pour leur enlever la pêche & le commerce du Harang; les „ infractions qu'ils ont faites dans tous les tems à „ la neutralité du pavillon Hollandois, contre les „ ſtipulations les plus formelles, & les plus préciſes des Traités, ſuivant leſquels le Pavillon „ doit couvrir la Marchandiſe; leurs interpretations arbitraires des principes du droit des Gens, „ concernant la viſite des Navires en Mer, ſuivant que leurs intérêts & les circonſtances les „ ont déterminés à étendre ou à reſtreindre ces

„ prin-

Digitized by Google

„ principes; tout prouve qu'il n'y a ni alliance, „ ni amitié, ni traités, ni principes qui puissent „ contenir leur cupidité. Heureux les *Hollandois*, „ s'ils savoient se méfier des alliances Angloises; „ si convaincus de la chimère & du danger d'une „ barrière éloignée & étrangère, ils s'envelopoient „ dans leurs eaux, comme les Suisses aimés & re„ spectés de toute l'Europe, le font dans leurs „ montagnes; si ne s'intéressant au système des „ autres Puissances, que relativement à la conser„ vation de leur République & à celle de leur „ Commerce, ils n'avoient fait usage de leurs for„ ces & de leurs richesses, que pour assurer leur „ liberté & leur indépendance, & faire respecter „ leur Neutralité & leur Pavillon; leur Nation „ riche, puissante, & accréditée, ne se trouveroit „ pas vraisemblablement dans un épuisement, dont „ elle ne parviendra, peut-être, à se relever qu'en „ recourant aux principes par lesquels elle auroit „ pu s'en garantir.

„ Il faudroit s'aveugler volontairement, pour „ ne pas apercevoir que dans les troubles que „ les Anglois viennent d'exciter, ils ne cher„ chent d'abord qu'à se débarasser des obstacles „ que la France peut leur oposer, & qu'ensuite „ & successivement viendra le tour de l'Espagne „ & de toutes les autres Nations, qui ont des „ Possessions en Amérique, & qui refuseront de „ baisser la tête sous le joug. C'est par la destruc„ tion de la liberté & de l'indépendance de l'*A*„ *mérique* qu'ils se proposent de parvenir au projet „ de dicter la Loi à toute l'*Europe*." Nous ne ferons qu'une seule remarque sur cette déclamation; c'est qu'il est fâcheux qu'on puisse également l'apliquer à la *France*. Mettre les *Provinces-Unies* dans le même cas des *Suisses*, par raport aux liaisons qu'elles doivent avoir avec les autres Puissances,

Digitized by Google

ces, c'eſt encore une marque qu'on ne connoît guères la conſtitution ni de l'un ni de l'autre Etat.

Un Livre d'un autre genre qu'on trouve ici dans les Boutiques, ſont les *Memoires de Cecile, écrits par elle-même, revus par Mons. De la Place.* 2 vol. in octavo.

Voici Copie d'une Lettre que Mr. de VOLTAIRE a écrite à l'*Académie françoiſe*, du 21. Déc. 1755.

MESSIEURS,

Daignez recevoir mes très-humbles remercimens de la ſenſibilité publique que vous avez témoignée ſur le vol & la publication odieuſe de mes manuſcrits, & permettez moi d'ajouter que cet abus introduit depuis quelques années dans la librairie, doit vous intéreſſer perſonellement: vos ouvrages qui excitent plus d'empreſſement que les miens, ne ſeront pas exempts d'une pareille rapacité.

L'Hiſtoire prétenduë de la guerre de 1741. qui paroit ſous mon nom, eſt non ſeulement un outrage à la vérité défigurée en pluſieurs endroits, mais un manque de reſpect à notre nation, dont la gloire qu'elle a acquiſe dans cette guerre, méritoit une hiſtoire imprimée avec plus de ſoin. Mon véritable ouvrage, compoſé à Verſailles ſur les mémoires des Miniſtres & des Généraux, eſt depuis pluſieurs années entre les mains de Monſieur le Comte d'Argenſon, & n'en eſt point ſorti. Ce Miniſtre ſait à quel point l'Hiſtoire que j'ai écrite diffère de celle qu'on m'attribuë. La mienne finit au traité d'Aix-la-chapelle, & celle qu'on débite ſous mon nom ne va que jusqu'à la Bataille de Fontenoy: c'eſt un tiſſu informe de quelques unes de mes minutes dérobées & imprimées par des hommes également ignorans. Les interpollations, les omiſſions, les mépriſes, les menſonges y ſont ſans

Digitized by Google

ſans nombre. L'Editeur ne ſait ſeulement pas le nom des perſonnes & des païs dont il parle, & pour remplir les vuides du manuſcrit, il a copié presque mot-à-mot près de trente pages du Siècle de Louïs XIV. Je ne puis mieux comparer cet avorton qu'à cette hiſtoire univerſelle que Jean Néaume imprima ſous mon nom il y a quelques années. Je ſais que tous les gens de Lettres de Paris ont marqué leur juſte indignation de ces procedés. Je ſais avec quel mépris, & avec quelle horreur on a vu les notes dont un Editeur a défiguré le Siècle de Louïs XIV. je dois m'adreſſer à vous, Meſſieurs, dans ces occaſions, avec d'autant plus de confiance que je n'ai travaillé, comme vous, que pour la gloire de ma Patrie, & qu'elle ſeroit flétrie par ces éditions indignes, ſi elle pouvoit l'être.

Je ne vous parle point, Meſſieurs, de je ne ſais quel Poëme entiérement défiguré qui paroit auſſi depuis peu. Ces œuvres de ténébres ne méritent pas d'être relevées. Et ce ſeroit abuſer des bontés dont vous m'honorez; je vous en demande la continuation.

Je ſuis avec un profond reſpect,
Meſſieurs,

Digitized by Google

TABLE

DES

ARTICLES.

I. TRAITE' DU CALCUL DIFFERENCIEL, *par M.* EULER. Pag. 315

II. TRAITE' DES ANIMAUX, *par M. l'Abbé* DE CONDILLAC. 329

III. DEFENSE *de la* MEMOIRE *de M.* WETSTEIN, *contre les accusations de M.* FREY, *par M.* KRIGHOUT. 347

IV. TRAITE' *sur les* MIRACLES *attribués à* PYTHAGORE. 355

V. IDE'E DE L'HOMME PHYSIQUE ET MORAL. 376

VI. MEMOIRE *de Madame* DE STAAL. 390

VII. DISSERTATION *sur le sujet proposé par l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres pour l'année* 1739. 409

VIII. NOUVELLES LITTERAIRES. 433

TA-

Digitized by Google

TABLE
DES
MATIÈRES.

A.

* *Acadie* (Discuſſion ſur) 438
Acad. R. de Suède. Ses mémoires pour 1751. pag. 3. ſes nouveaux membres. *ibid.* préſervatif contre la petite vérolle. 9. migraine guérie 10. hernie dorſale 11. *Salmiac*, ſa deſcription 14. ſa préparation 15. &c.
Adam. ſon reveil. 338
Adoptiens (hiſt. des) extrait de cet ouvrage 163. diviſion du ſujet 164. qui ſont les adoptiens? 165. Arrius 166. Théodore de Mopſueſte 168. eſt-ce Elipand ou Felix 169? pour & contre 170. concile de narbonne 171. de francfort 172. de rome 173. ſaine critique de M. Walch 174. J. C. eſt-il fils de Dieu naturel ou adoptif 179.
* *Alſton*, differt. on quik Lime. 305

B.

Bourdaloue en paralelle avec Maſſillon. 246
Boſſuet (Mr. de) cenſuré. 245
* *Brockes*, Introd. to phyſic and ſurgery. 305
* *Bourette* (Mad.) lá muſe limonadière. 304

C.

Calcul differenciel. 315
* *Cataneo*, il filoſofiſmo delle belle. 433
* *Cauſans*, quadrat. du cercle. 435
* *Cecile.* (Memoires de) 440
* *Charleton*, Bat of treatiſe of Batwaters. 305
Cœur, cauſe de ſon mouvement. 191

Digitized by Google

Concile de ratisbonne sous Charlemagne. 171
* *Condillac*, Traité des Animaux. 304
Condillac (L'Abbé de) Traité des Animaux. 329
* *Coffin*. (Les œuvres de Mr.) 304
Contant (Jacques & Paul) leurs herbiers. 77

D.

Daillé (Jean) son Eloge. 79
Dannemarc (Introd. à l'Hist. de) second Extrait 43. Anciens scandinaves, leurs mœurs toutes guerrières 44. pourquoi si formidables 48. leurs émigrations 49. par mer 50. découverte de l'Islande 52. des Orcades 53. d'un nouveau monde 54. leurs repas 55. leurs amours 56. leur poligamie 57. leur force prodigieuse 57. les arts négligés 59. leur écriture runique 61 attribuée à Odin 64. leur langue celtique 65. leurs poésies 66. Poëtes honorés. 67
Défense de la Mémoire de M. Wetstein, Extrait de cet ouvrage 347. L'amour de la bouteille justifié. 349
Discours sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. Extrait de cet ouvrage 213. Dédicace de l'Auteur 214. sa Préface 217. Origine du droit naturel 218. Histoire de l'homme 219. l'état de reflexion n'est pas naturel 221. ce qu'est la pitié 234. fondement de la société 227. Invention des arts 229. l'homme devenu esclave 231. origine des guerres 232. contract entre les peuples & les chefs 234 de là le despotisme 236 l'homme cause de tous ses maux. 258
Dissertation sur le sujet proposé par l'Acad. R.... Article VII. 409 chronologie des Romains 410 intercalation 412. Ere incertaine 413. an de leur liberté 415. Les Fabiens tués 419. interregne 424. calcul de Varron 426.

Digitized by Google

426. naissance de César 427. sa mort 431. année Julienne. 432
Dissertation sur les parties irritables. Extrait de cet ouvrage 182. avantages de l'irritabilité 183. objections refutées 184. insensibilité absolue des tendons 186. des ligamens du perioste, &c. 187. l'irritabilité des fibres musculaires, non des nerfs 188. est une propriété des corps 189. est dans le gluten 190. objections de M. le Cat refutées. 191
* *Doneda*. Differt della zecca.. di brescia. 433

E.

Essai sur la police générale des grains, &c. Extrait de cet ouvrage 132. but qu'on s'y propose 133. si le transport des grains doit être permis. 194 si la France peut nourrir un peuple plus nombreux 195. calcul de Vauban 196. combien d'habitans a la France 198. conclusion de l'Auteur. 201
Euler (Mr.) Traité du calcul differ. 315

F.

* *Formey*. Examen sur le bien & le mal des sciences. 152
Frey (Mr.) refuté. 347
* *Freron*. Journal étranger. 435

G.

* *Gattereri* historia general .. ab Anspach.. 306
Godart (Mr.) La physique de l'ame hum. 125
Grains (Essai sur la police des) 192
* *Grandison*. (Hist. de sir Charles) 312
* *Gudii*, Thesaurus phrascologiæ ebreo-biblicæ. 154

H.

Haller (Mr. de) Dissert. sur l'irritabilité. 182
Harald à la dent bleuë. 45
Hénault (Mr. le Président) reveil d'Epimenides. 37

Digitized by Google

Hernie dorſale, ſa deſcription. 11
Hiſtoire & commerce des colonies Angl. dans l'Amérique ſeptentr. Extrait de cet ouvrage 137. état de la Baie de Hudſon 140. de l'Iſle de terre-neuve 141 de l'Acadie 143. de la nouv. Angleterre 144 de la nouvelle Yorck 145. du nouv. Jernſey 146. de la Penſilvanie 147. de la Virginie 148. de la Caroline, &c. *ibid.*
Homme phyſique & moral (Idée de l') 376. l'empiriſme réhabilité 379. molécules vivantes établies 380. forces phréniques 384. gangrène opiniatre 385. cauſes du ſommeil 386 l'homme moral. 389

I.

Inſenſibilité des tendons, &c. 186
* *Jomkyns*, darans Chirurgical obſerv. 304
* *Fortin*, remarks on eccleſiaſtical hiſt. 151
* *Journal* encyclopédiq. Liége. 436
Irritabilité des parties animales. 188

K.

Kæſtner (Mr.) Mémoires de Suède. 3
Krigbout, Défenſe de Mr. Wetſtein. 347

L.

* *Lazeri*, Epiſtolæ ex Cod. MSS. bibliot. Conſ. rom. S. J. 433
Lettre à un jeune Prince. Extrait de cet ouvrage 262. caractères differens 264. Luxe cenſuré 266. habitude corrigée 267. incendie à Stockholm 268. prix de la langue Françoiſe 270. leçon à un ſouverain 271. réponſes du jeune Prince. 275
* *Lignon* (du) Dictionaire de la Bible. 307
* *Luzac*, Comment. Gottingenſes & relationes de libris novis Faſciculus 13us. 8vo. 312

M.

Maintenan (Mad de) ſon épitaphe 85.
Mal-

Digitized by Google

Mallet (Mr.) introd. à L'hiſt. de dannemarc 43.
* *Manſi* j. alb. fabricii bibliot. 150.
Maſſillon & Bourdaloue comparés 246
* *Mead* Muſæum median. 434.
* *Melange*.. de montauban 435
* *Memmo*, vita e machine di bartolom. ferracino. 150
* *Mémoires* ... ſur les droits... en Amerique 308.
Mémoires de Mad. de Staal. Extrait de cet ouvrage 390. ſa naiſſance 391. ſon hiſtoire. 392. ſa Lettre à Fontenelle 497. ſa priſon 401. ſon interrogatoir 402. ſa délivrance 404. ſon mariage 406. ſon portrait 407.
Meré (Le chevalier de); ſes œuvres 81.
Mes Loiſirs, extrait de cet ouvrage 277. dedicace 278. L'analyſe des dames 280. du bonheur 281. de l'éducation 285. des géomètres 286.
Métaphyſique, ſes imperfections 330.
Migraine guérie, comment? 10.
* *Millenes* : plauti comœdiæ 153.
Miracles (voi. Traité ſur les)
Monde, ſa ſtructure doit finir 299.
* *Montecuculli*. Ses Mémoires 308.

N.

* *Narzanes* 434.
* *Nevil*. deſcript of the venereas gonorr. 304.
* *Nollet* (l'Abbé) Leçons de phyſ. exper. 307

O.

Ouvrages de juriſprudence françoiſe. Extrait de ces ouvrages 202. ce qu'eſt la legitime 203. ſubſtitution & faux 205. L'eſprit des ordonnances de Louïs XIV. 211.

P.

* *Palairet* ſpecim. exercitationum philol. crit. 151.

Digitized by Google

Panégiriques des saints .. extrait de cet ouvrage 239. ce que c'est que l'éloquence 240. définition de l'orateur 241. si le predicateur doit écrire? 242. conditions requises pour un bon sermon 244. faute de bossuet 245. trait de godeau 246. parallele entre bourdaloue & Massillon 247. cinq panégiriques 253. &c.

* *Penrose* physical essay on the animal œcon. 305.

Physique de l'ame humaine. Extrait de cet ouvrage 125. le plus complet sur ce sujet 126. siége de l'ame 127. causes de la ressemblance des enfans aux parens 128. Le materiel des idées. 135

Poitou. (bibliothèque hist. & crit. du) extrait de cet ouvrage 69. Chronologie des Evêques & des Comtes de poitiers 72. personnages illustres 73. la puce de Madelle. des roches 74. combats des poëtes sur ce sujet 75. quatrains aux chanteuses 76. Herbiers de paul Contant 77. chanté par son fils 78. œuvres de renaudot 79. caractère aimable de jean daillé 80. du chevalier de Meré 81. Epitaphe de Mr. de Maintenon 83. savants du nom de sainte Marthe 85.

R.

* *Racine* paradis perdu, trad. 304.

Renaudot, ses œuvres. 79

Révélation (suite de la defense de la) extrait de cet ouvrage 288. providence de Dieu 289. raisons de croire 290. Esprits forts réfutés 293. leur injustice 297. pourquoi le monde doit finir. 299

Roches (Madem des) sa puce. 74

Rousseau (Mr. Jaques. Discours sur l'inégalité parmi les hommes 213)

S.

* *St. Hilaire*, plan de la Haie. 308

Scandinaves. V. *Dannemarc.*

Digitized by Google

Marc.
Savans du poitou. 74 &c.
* *Schmauss* : Tableau du gouvernement d'allemagne 152.
Sel Ammoniac. Sa préparation. 15 &c.
Société Roy. de Nanci. ſes mémoires. 20. caractère du Roi Staniſlas 21. bibliothèque & prix annuels qu'il fonde 22. membres illuſtres acquits 23. ſes ſtatuts 25. ſon objet 28. ſes nouveaux membres 30. diſcours inaugurals 31. reveil d'Epimenides 37.
* *Soudinger.* Diſſert. inaug. de nobili. 305
* *Spex.* (Gedichten van) 437
* *Staal*, (Mad. de) ſes mémoires. 308
Staal (Mad. de) ſes mémoires. 390
Staniſlas (Roi) ſon caractére 21. bibliothèque & prix annuels qu'il fonde 22. jettons qu'il ordonne 29.
* *Stolp* (Mr.) prix diſtribué. 310
* *Suardi* : nuovi inſtrum. per la deſcript. curv. 150
* *Sykes.* A paraphraſe to the hebrews. 434

T.

* *Taſingeri*, poemata latina. 305
* *Tempeſti* : ſtoria della vità di ſiſto quinto. 449
Teſſin (Mr. de) Lettres à un jeune prince. 262
* *Taſetti* ſull' inſenſibilita di alcuni parti. 303
Thomas de villeneuve (St.) ſon panégirique. 252
Traité des Animaux, extrait de cet ouvrage 329. Imperfection de la Métaphyſique 330. utilité de la Logique 333. ſentir ce que c'eſt 334. exemple d'un chien 336. réveil d'Adam 338. critique impitoyable 344. concluſion 345.
Traité du calcul differenciel. extrait de cet ouvrage 315. ſcience nouvellement créée. 316. exemple de ce calcul 319. ſa definition 322. réalité des infiniment petits 324. fonctions rationelles 326. irrationelles 327. uſages de ce calcul 328.

Digitized by Google

Traité sur les miracles, extrait de cet ouvrage 355. source d'incredulité 356. trois opinions sur les miracles. 358. ceux de Pithagore 360. d'Apollonius 361. de François d'Assise 362. de St. Dominique 363. leur réfutation 364 &c.
Trublet (Mr. l'Abbé) panégyriques des saints. 235.

V.

Verole (la petite) préservatif. 9.
Vieussens, structure des visceres. 86
Vignoles (dissert. de Mr. des) 390
Viscères (expériences & réflexions sur les) extrait de cet ouvrage 86. Injections de mercure pur 88. explication des fleurs blanches 89. hydropisie ascite raportée 92.
* *Voltaire*. Hist. de la guerre. 437
* *Voltaire*. Lettre à l'acad. franc. 440
* *Voltaire*, vers & réponse. 154

W.

Walch (Mr.) hist. des adoptiens. 163
* *Windheim*, voyages de pococke. 307
Wolf (Mr. le baron de) son éloge historique Extrait de cet ouvrage 95. ses études 96. &c. préche à Leipsig 99. plait moins à Halle 102. y devient protecteur de l'academie 106. traversé par ses envieux 107. Orage Théologique 108. la religion du Roi surprise 190. Wolf banni, passe à Marbourg 110. y fleurit & triomphe de buddeus 111. ses disciples 113. nouvel assaut repoussée 115. son rappel à Halle 129. fait chancelier 120. est annobli 121. sa mort 123. sa famille 124.

LIVRES

Digitized by Google

LIVRES NOUVEAUX

Qui se trouvent chez

ELIE LUZAC, Fils,

Imprimeur-Libraire à Leide.

Amans (les) Philosophes, ou le Temple de la Raison, Amst. 1755. 12.

Amusement des Dames, ou nouveau Recueil de chansons choisies, La Haie 1756. 12.

*Anecdotes de la Cour d'Alphonse, Onzième du Nom, Roi de Castille, par Madame de V****, Paris 1756. 3 Part. 12.

Bohnii (Joh.) de Renunciatione vulnerum seu vulnerum lethalium examen, cui accesserunt dissertationes binae de partu enecato, & an quis vivus mortuusve aquis submersus, strangulatus, aut vulneratus fuerit, *Lipsiae* 1755. 8.

Cartheuseri (Frid. Aug.) Rudimenta Oryctographiæ Viadrino-Francofurtanæ, *Francofurti ad Viadr.* 1755. 8.

Code de la Nature, ou le véritable Esprit de ses Loix, de tout tems négligé ou méconnu, 1755. 8.

Conseils pour former une Bibliothèque peu nombreuse, mais choisie, par M. Formey, troisième Edition corr. & augm. avec une Notice des ouvrages de l'Auteur, Berlin 1755. 8.

Cassandre, Roman, 3 Vol. 12.

Cato's Letters, or Essays on Liberty, Civil and Religiones and other important Subjects, in four Volumes, the sixth Edit, London 1755. 8.

Degner (Jo. Hartm.) Historia Medica de Dissenteria bilioso contagiosa quæ 1736. Neomagi

&

Digitized by Google

& in vicinis ei pagis, epidemice grassata fuit; *Traj. ad Rh.* 1755. 8.

Dictionaire Historique de la Médecine, contenant son origine, ses progrès, ses revolutions, ses sectes & son état chez differens peuples; ce que l'on a dit des Dieux ou Héros anciens de cette science; l'Histoire des plus célèbres Médecins, Philosophes, ou personnes savantes de toutes Nations qui ont concouru à son avancement, des fameux Anatomistes, Chirurgiens, Botanistes & Chimistes, &c. par M. Eloy, Liége 1755. 2 Vol. 8.

Discussion sur les anciennes Limites de l'Acadie, & sur les stipulations du Traité d'Utrecht, qui y sont relatives, Basle 1755. 8.

Etre (l') pensant, Paris 1755. 2 Part. 12.

Egaremens (les) de Julie. Paris 1755. 3 Part. 12.

Erzälungen / Hannover und Luneburg 1756. 8.

Faramond, Roman. *Paris* 1753. 4 *Vol.* 8vo.

Force de l'éducation, nouvelle édit. Londres 1755. 8.

Hottingeri (Joh. Henr.) Ministerium solennis expiationum Dei juxta ductum legum Mosaicarum, maxime Capitis XVI. in Levitico, Translatorie, Analytice, Exegetice & Mystice plenius tractatum, *Tigur.* 1754. 4.

Histoire de Madame la Comtesse de Montglas, ou Consolation pour les Religieuses qui le sont malgré elles, Paris 1756. 2 Parties. 12.

- - - *& commerces des Colonies Angloises, dans l'Amérique septentrionale*, La Haie 1755. 12.

- - - *de la Guerre de 1741. par M. de Voltaire*, 2 Parties 1756. 8.

- - - *politique du Siècle, où se voit dévelopée la conduite de toutes les Cours d'un Traité à l'autre, depuis la Paix de Vestphalie jusqu'à la dernière Paix d'Aix-la-Chapelle inclusivement*, Londres 1755. 2 Part. 12.

Histoi-

Digitized by Google

Hiſtoire de ſir Charles Grandiſon, contenue dans une ſuite de Lettres, publiées ſur les Originaux, par l'Editeur de Pamela & de Clariſſe, en ſept Volumes, ouvrage traduit de l'Anglois, Leipzig 1756. 12.

Hubner (Joan) Volkomen Geographie/ of Beſchryving des geheelen Aardryks/ naar de laatſte meer dan een derde vermeerderde en verbeterde uitgave des Schryvers vertaald; met al het merkwaardige van den ditmunteuden Franſchen druk aangevuld/ &c. door W. A. Bachiene/ Amſt. 1756. 2 Vol. 8.

Riepsler (Joh. Georg.) Nieuwe Reizen door Duitſchland/ Bohemen/ Hongarye/ Zwitſerland/ Italien/ en Lotharingen/ uit het Hoogduitſch vertaald/ Amſt. 1756. derde en vierde ſtuk. 4.

Kort Berigt over de Inenting der Kinderpokjes door de Heeren Cramer en Zolp/ &c. Rotterd. 1755. 8.

Lille (Chriſt. Everh. de) Tractatus de Palpitatione Cordis, quem præcedit præciſa cordis hiſtoria phyſiologica, cuique pro coronide addita ſunt monita quædam generalia de arteriarum pulſus intermiſſione, *Zwollæ* 1755. 8.

Landen (*John*) *Mathematical Lucubrations, containing new improvements in various Branches of the Mathematics*, London 1755. 4.

Moshemii (Jo. Laur.) Inſtitutionum Hiſtoriæ Eccleſiaſticæ antiquæ & recentioris Libri quatuor ex ipſis fontibus inſigniter emendati, plurimis accеſſionibus locupletati, variis obſervationibus illuſtrati, *Helmſ.* 1755. 4.

Martinii (Georg.) in Bartholomæi Euſtachii Tabulas

bulas Anatomicas Commentaria, *Edinb.* 1755. 8.

Martini (Bern.) Variarum Lectionum Libri quatuor, Editio altera, cui præter præfationem, accessere locorum citatorum annotationes, indicesque necessarii, cura Dider. vander Kemp, *Traj. ad Rhen.* 1755. 8.

Mémoires de Cecile, écrits par elle-même, revus par M. de la Place, Paris 1756. 2 Vol. 8.

- - - - - *de Madame de Staal, écrits par elle-même, ou Anecdotes de la Régence*, Amst. 1756. 8.

- - - - - *des Commissaires de sa Majesté très-Chrétienne & de ceux de sa Majesté Britannique, sur les possessions & les droits respectifs des deux Couronnes en Amérique; avec les Actes publics & pièces justificatives*, Amst. 1755. 3 Vol. 8.

- - - - *Secrets de Milord Bolingbroke sur les affaires d'Angleterre depuis 1710 jusqu'en 1716, & plusieurs intrigues à la Cour de France, écrits par lui-même en 1717 addressés en forme de Lettre au Chevalier Windham, publiés après sa mort en 1753. trad. de l'Anglois avec des notes historiques pour l'intelligence du texte; précedés d'un discours préliminaire sur la vie de l'Auteur, & accompagnés de Pièces justificatives.* Londres 1754. 12. 2 P.

Nuit (la) & le Moment, ou les Matines de Cithère, dialogue, Amst. 1756. 12.

Observations d'histoire naturelle faites avec le Microscope sur un grand nombre d'Insectes, & sur les Animalcules qui se trouvent dans les liqueurs préparées, & dans celles qui ne le sont pas &c. par Mr. Jablot, Paris 1754. 4. avec fig.

Putteri (Jo. Steph.) Introductio in rem Judiciariam Imperii specialim quoque in statum ac praxin amborum supremorum imperii tribunalium. *Gotting.* 1752. 4.

Pyrrhonisme (le) raisonnable, Berlin 1755. 12.

Pucelle (la) d'Orleans, poëme divisé en quinze Livres, par

Digitized by Google

Digitized by Google

59593180

Digitized by Google

Digitized by Google